" Les Documents bleus " N° 42

Ma vie

par

Isadora Duncan

Traduit de l'anglais par
JEAN ALLARY



PARIS, 1930

LIBRAIRIE GALLIMARD

3, Rue de Grenelle Littré 12-?7



Ma vie

"Les documents bleus" N° 42

Ma vie

par

Isadora Duncan

Traduit de l'anglais par
JEAN ALLARY



PARIS, 1928
LIBRAIRIE GALLIMARD
3, Rue de Grenelle. Littré 12.27

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE 50 EXEMPLAIRES SUR PUR FIL LAFUMA, NUMÉROTÉS DE 1 A 50, ET 15 EXEMPLAIRES HORS COMMERCE, NUMÉROTÉS DE 51 A 65.

PRÉFACE

J'avoue que j'éprouvai, quand on me proposa d'écrire ce livre, une véritable terreur. Non que ma vie n'ait pas été plus intéressante que tous les romans, plus riche en aventures que tous les films du monde, ou que le récit, à condition d'être vraiment bien écrit, n'en puisse faire un document qui marque son époque ; mais — et c'était le hic — il s'agissait de l'écrire.

Il m'a fallu des années de lutte, de travail acharné et de recherches pour apprendre à faire un seul et simple geste, et je sais assez ce que c'est que l'art d'écrire pour me rendre compte qu'il me faudrait encore autant d'années d'effort tenace pour écrire une seule phrase, simple et belle. Que de fois j'ai soutenu qu'un homme peut s'être aventuré seul jusqu'à l'Équateur, au milieu d'épreuves sans nom, avoir eu avec les lions et les tigres des rencontres effroyables et héroïques et pourtant, s'il essaye d'en écrire le récit, n'y point réussir, alors que tel autre qui n'a jamais quitté son fauteuil, peut dépeindre les carnages de tigres dans la jungle de façon à donner si bien à ses lecteurs l'impression qu'il y était, qu'ils partagent sa détresse et ses angoisses, qu'ils sentent l'odeur du lion, qu'ils entendent la terrifiante approche du serpent à sonnettes. Rien n'existe qu'en

imagination, et toutes les choses merveilleuses qui me sont arrivées peuvent perdre leur saveur parce que je ne possède pas la plume d'un Cervantes ou d'un Casanova. Ce n'est pas tout. Comment peut-on écrire la vérité sur soi-même ? La connaît-on seulement ? Il y a l'image que vos amis se font de vous, l'image que nous nous faisons de nous-mêmes, et celle que notre amant se fait de nous. Il y a aussi l'image que nos ennemis se font de nous — et toutes ces images sont différentes. C'est un fait que j'ai de bonnes raisons de connaître : on m'apportait parfois, avec mon petit déjeuner, des critiques de journaux qui déclaraient que j'étais belle comme une déesse, que j'étais un génie, et j'avais à peine fini de les savourer avec un sourire satisfait que je prenais un autre journal où je lisais que je n'avais pas le moindre talent, que j'étais mal faite, — une vraie harpie.

J'ai bien vite cessé de lire les critiques sur mon œuvre. Je ne pouvais exiger qu'elles fussent toutes favorables : les autres étaient trop décourageantes, trop douloureuses.

Il y avait à Berlin un critique qui me poursuivait de ses insultes. Entre autres choses, il disait que je manquais profondément de sens musical. Un jour je lui écrivis pour le supplier de venir me voir, ajoutant que je le convaincrais de son erreur. Il vint. Il s'assit en face de moi, de l'autre côté de la table à thé, et, pendant une heure et demie, je plaidai devant lui mes théories du mouvement visuel issu de la musique. Je remarquai qu'il avait l'air assez lourd, assez vulgaire, mais quelle ne fut pas mon épouvante quand je le vis sortir de sa poche un cornet acoustique, me confiant qu'il était complètement sourd, et que, même avec cet instrument, c'est à peine s'il pouvait, du premier rang des fauteuils, entendre l'orchestre ! Et voilà l'homme dont les vues sur la musique m'avaient donné des insomnies !

Si donc, à tous les points de vue, les autres voient en nous une personne différente, comment pourrons-nous encore trouver en nous-mêmes une nouvelle personne dont nous parlions dans nos mémoires ? Sera-ce la Chaste Madone, la Messaline, la Madeleine, le Bas-Bleu ? Où puis-je trouver la femme de toutes ces aventures ? J'ai l'impression qu'il n'y en a pas une, mais des centaines et que mon âme demeure à l'écart, sans être réellement affectée par l'une quelconque d'entre elles.

On a eu raison de dire que la condition primordiale pour écrire n'importe quoi est que l'auteur n'ait pas lui-même vécu son sujet. Si l'on essaye d'écrire ce que l'on a effectivement vécu, les mots vous échappent. Les souvenirs sont moins tangibles que les rêves. Que dis-je ? J'ai eu de nombreux rêves qui me paraissent plus vivants que des souvenirs de faits réels. La vie est un rêve, et c'est tant mieux, car qui pourrait survivre à certaines de ses épreuves ? Au naufrage du « Lusitania » par exemple ? Une épreuve comme celle-là devrait laisser à jamais une expression d'horreur sur le visage des hommes et des femmes qui l'ont traversée. Et pourtant, nous les rencontrons un peu partout, heureux et souriants. Il n'y a que dans les romans que les gens ont des métamorphoses soudaines. Dans la vie, même après des épreuves terribles, les grandes lignes du caractère demeurent exactement les mêmes. Voyez le nombre des princes russes qui ont perdu tout ce qu'ils possédaient et que l'on trouve chaque soir à Montmartre, soupant en compagnie de petites actrices aussi gaiement qu'autrefois, tout comme avant la guerre.

Un homme ou une femme qui écrirait la vérité de sa vie écrirait une grande œuvre. Mais personne n'a osé écrire la vérité de sa vie. Jean-Jacques Rousseau a fait à l'humanité ce sacrifice suprême — dévoiler la vérité de son âme, ses actions et ses pensées les plus intimes. Et le résultat est un grand livre. Walt Whitman a fait don

de sa vérité à l'Amérique. Et il fut un temps où son livre était condamné comme immoral. L'expression nous paraît absurde aujourd'hui.

Aucune femme n'a jamais dit la vérité de sa vie. Les autobiographies de la plupart des femmes célèbres sont une série de relations de leur existence extérieure, de détails et d'anecdotes futiles, qui ne donnent aucune idée de leur vie véritable. Quant aux grands moments de joie et de détresse, elles gardent à leur égard un étrange silence.

Mon art est précisément un effort pour exprimer en gestes et en mouvements la vérité de mon être. Il m'a fallu de longues années pour trouver le moindre mouvement absolument vrai. Les mots ont un sens différent. Devant le public qui venait en foule à mes représentations, je n'ai jamais hésité. Je lui ai donné les impulsions les plus secrètes de mon âme. Dès le début, je n'ai fait que danser ma vie. Enfant, je dansais la joie spontanée des êtres en croissance. Adolescente, je dansais avec une joie qui se transformait en appréhension des courants obscurs et tragiques que je commençais à prévoir. Appréhension de la brutalité impitoyable de la vie et de sa marche écrasante.

A seize ans, j'ai dansé tout cela en public, sans musique. A la fin quelqu'un s'est écrié soudain dans la salle : « Mais c'est la Mort et la Vierge », et cette danse garda toujours par la suite ce nom « La Mort et la Vierge ». Mais ce n'était pas ce que je voulais signifier. Je m'efforçais seulement d'exprimer la conscience que j'avais pour la première fois de l'horreur qui est au fond de toutes les manifestations de la joie. La danse, à mon idée, aurait dû s'appeler « La Vie et la Vierge ».

Plus tard, j'ai dansé ma lutte avec cette même Vie que le public avait appelée Mort, et mes efforts pour lui arracher ses joies éphémères.

Rien n'est plus loin de la vérité que le héros ou l'hé-

roïne des films et des romans ordinaires ; doués généralement de toutes les vertus, il leur serait impossible de commettre une mauvaise action. Pour lui, c'est la noblesse, le courage, la force d'âme, etc., etc. ; pour elle, la pureté, la douceur, etc., etc. Toutes les qualités médiocres, tous les péchés sont pour le traître de l'intrigue, et pour la « méchante femme », alors qu'en réalité nous savons que personne n'est entièrement bon ou entièrement mauvais. Nous pouvons ne pas enfreindre les dix commandements. Mais nous sommes tous capables de le faire. En nous veille obscurément l'ennemi de toutes les lois, prêt à surgir à la première occasion. Les gens vertueux sont simplement ceux chez qui la tentation n'a pas été suffisante, soit qu'ils vivent d'une existence végétative, soit qu'ils concentrent si fortement leurs désirs vers un but unique qu'ils n'ont pas le loisir de regarder autour d'eux.

J'ai vu une fois un film merveilleux appelé : « Le Rail ». Le sens en était que la vie des hommes est comme une machine lancée sur une voie fixe. Si la machine sort de la voie ou rencontre sur son chemin un obstacle insurmontable, alors c'est le désastre. Heureux les mécaniciens qui, voyant devant eux une pente rapide, ne sont pas saisis du désir diabolique de lâcher tous les freins et de se précipiter vers leur destruction !

On m'a quelquefois demandé si je mettais l'amour plus haut que l'art, et j'ai répondu que je ne pouvais pas les séparer, car l'artiste seul est l'amant véritable. Lui seul a la pure vision de la beauté ; l'amour est la vision de l'âme, quand il est permis de contempler la beauté immortelle.

Peut-être l'amant le plus merveilleux de notre temps est-il Gabriel d'Annunzio. Pourtant c'est un homme petit et chauve, et, sauf quand son visage s'illumine, on ne saurait dire de lui qu'il est beau. Mais quand il parle à une femme qu'il aime, il est transfiguré au point

de ressembler à Phébus Apollon lui-même, et il a gagné l'amour des plus grandes et des plus belles femmes de son temps. Quand d'Annunzio aime une femme, il élève son âme au-dessus de la terre jusqu'aux régions divines où se meut et resplendit Béatrice. Tour à tour, il fait participer chaque femme à l'essence divine, il l'emporte si haut, si haut, qu'elle se figure vraiment sur le plan de Béatrice que Dante a chantée en strophes immortelles. Il fut un temps à Paris où le culte de d'Annunzio atteignait à une telle grandeur, qu'il était aimé de toutes les beautés célèbres. Il jetait alors tour à tour sur chaque favorite un voile étincelant. Elle s'élevait au-dessus des autres mortels et marchait entourée d'une étrange clarté. Mais, quand le caprice du poète prenait fin, et qu'il l'abandonnait pour une autre, le voile de lumière disparaissait, l'auréole s'éclipsait et la femme retournait à l'argile ordinaire. Elle ne comprenait pas elle-même, mais elle avait conscience d'être retombée sur la terre et, levant les yeux vers son être transfiguré du temps que d'Annunzio l'aimait, elle comprenait que de toute sa vie elle ne retrouverait jamais ce génie de l'Amour. Pleurant son sort, elle se désolait chaque jour davantage, jusqu'à ce qu'on dît en la voyant : « Comment d'Annunzio a-t-il pu aimer cette femme banale aux yeux rouges ? » Si grand amant était d'Annunzio qu'il pouvait transformer la mortelle la plus ordinaire, et lui donner un moment l'apparence d'un être céleste.

Une seule femme dans la vie du poète résista à cette épreuve. Elle était la réincarnation même de la divine Béatrice, et sur elle d'Annunzio n'eut pas besoin de jeter son voile de lumière, car j'ai toujours cru qu'Eleanora Duse était effectivement la Béatrice de Dante, réincarnée dans notre temps. Devant elle, d'Annunzio ne put que tomber à genoux en adoration, et ce fut l'expérience bienheureuse de sa vie, l'unique fois où il trouva

le bonheur. Dans toutes les autres femmes, il ne retrouvait que ce qu'il leur avait donné ; seule Eléanora s'éleva au-dessus de lui, lui révélant l'inspiration divine.

J'ai entendu bien des gens s'écrier : « Comment une femme aussi belle a-t-elle pu s'engouer d'un homme aussi laid que d'Annunzio ? » Comme ils ignorent la puissance des subtiles flatteries ! S'entendre louée avec cette magie particulière à d'Annunzio est une joie comparable à celle qu'Ève dut éprouver quand elle entendit la voix du serpent dans le Paradis. D'Annunzio peut donner à chaque femme l'impression qu'elle est le centre de l'Univers.

Je me rappelle une promenade merveilleuse que je fis avec lui dans la forêt. Nous nous arrêtâmes et il y eut un silence. Alors d'Annunzio s'écria : « O Isadora, il n'y a qu'avec vous qu'on peut être seul dans la Nature. Toutes les autres femmes détruisent le paysage ; vous seul, vous vous incorporez à lui. » (Quelle femme aurait pu résister à un tel hommage ?) « Vous faites partie des arbres, du ciel. Vous êtes la déesse suprême de la Nature. »

Tel était le génie de d'Annunzio. Il donnait à chaque femme l'illusion qu'elle était déesse dans un domaine différent.

Pendant de nombreuses années, j'eus une prévention contre lui à cause de mon admiration pour la Duse envers qui j'estimais qu'il avait mal agi, et je refusais de le voir. Un ami m'avait dit : « Puis-je vous amener d'Annunzio ? » et j'avais répondu : « Non, je serai forcée d'être impolie avec lui si je le vois. » Malgré cela, il vint chez moi un jour, suivi de d'Annunzio.

Bien que je ne l'eusse jamais vu auparavant, quand j'aperçus cet être extraordinaire de lumière et de magnétisme, je m'écriai :

« Soyez le bienvenu ; comme vous êtes charmant ! »

Aujourd'hui, étendue sur mon lit à Nice, j'essaye d'analyser ce qu'on appelle Souvenir. Souvenir, Souve-

nir ! Qu'est-ce que le Souvenir ? Un pot fêlé, dont le vin a fui tout entier et qui, dans sa sécheresse, ne peut plus étancher la moindre soif.

Quand j'essaye de me rappeler des événements qui furent si merveilleux, si vibrants, comme un verger de pommiers en fleurs au printemps, et que je m'efforce de les faire entrer dans des mots, cette matière que je ne sais pas travailler, ils me paraissent semblables à des feuilles mortes desséchées, où ne reste plus ni parfum, ni douceur...

Mais c'est parce que je ne suis pas écrivain. Quand je danse, c'est autre chose !

Je sens la chaleur du soleil du Midi. J'entends les voix des enfants qui jouent dans un jardin voisin. Je sens la tiédeur de mon propre corps. Je baisse les yeux sur mes jambes nues que j'étire, sur la douceur de mes seins, sur mes bras qui ne restent jamais immobiles, mais qui flottent sans cesse en douces ondulations, et je vois que, depuis douze ans, je suis lasse, que cette poitrine enferme une douleur intarrissable, que ces mains ont été marquées par la tristesse, et que, quand je suis seule, ces yeux sont rarement secs. Voilà douze ans que coulent mes larmes, depuis ce jour où, étendue sur une autre couche, je fus soudain éveillée par un grand cri, et où, me retrouvant, j'entendis L... qui criait comme un homme blessé : « Les enfants ont été tués ! »

CHAPITRE PREMIER

Le caractère d'un enfant est tracé dès le début, dès le sein de sa mère. Avant ma naissance, ma mère était dans une grande détresse morale, et dans une situation matérielle tragique. Elle ne pouvait prendre pour toute nourriture que des huîtres glacées et du champagne. Quand on me demande quand j'ai commencé à danser, je réponds : « Dans le sein de ma mère, sans doute par suite des huîtres et du champagne, la nourriture d'Aphrodite. »

Ma mère traversait alors une épreuve si douloureuse qu'elle disait souvent : « Cet enfant qui va naître ne sera certainement pas normal », et elle s'attendait à un monstre. Et, de fait, dès ma naissance, je mis une telle ardeur à agiter mes bras et mes jambes que ma mère s'écriait : « Vous voyez que j'avais raison, elle est atteinte de folie furieuse ! »

Mais plus tard, en brassière et debout au milieu de la table, j'amusais toute la famille et les amis en dansant sur tous les airs que l'on jouait.

Mon souvenir le plus reculé est celui d'un incendie. Je me rappelle avoir été jetée dans les bras d'un policeman du haut d'une fenêtre. Je devais avoir deux ou trois ans, mais je me souviens distinctement du sentiment de

sécurité qu'au milieu de l'affolement général, des cris et des flammes, m'inspirait le policeman. J'avais mis mes petits bras autour de son cou. Ce devait être un Irlandais. J'entends ma mère épouvantée s'écrier : « Mes petits garçons ! mes petits garçons ! » et je vois la foule la retenir pour l'empêcher d'entrer dans la maison où elle croyait que mes frères étaient restés. Puis je revois les deux enfants, assis par terre dans la boutique d'un coiffeur, en train d'enfiler leurs chaussettes et leurs souliers ; et puis l'intérieur d'une voiture, et puis un comptoir sur lequel on m'avait assise pour me faire boire du chocolat bouillant.

Je suis née au bord de la mer, et j'ai remarqué que tous les grands événements de ma vie se sont produits au bord de la mer. Ma première idée du mouvement de la danse m'est certainement venue du rythme des vagues. Je suis née sous le signe de Vénus — Vénus qui naquit aussi de la mer, et, quand son étoile monte dans le ciel, les événements me sont toujours propices. Alors le cours de la vie est léger pour moi et je suis capable de création. J'ai aussi remarqué que la disparition de cette étoile est d'ordinaire suivie pour moi d'une catastrophe. La science de l'astrologie n'a peut-être plus aujourd'hui l'importance qu'elle avait au temps des anciens Égyptiens ou des Chaldéens, mais il est certain que notre vie psychique est sous l'influence des planètes, et, si les parents le comprenaient, ils étudieraient les étoiles pour créer de plus beaux enfants.

Je crois aussi que la vie d'un enfant est très différente suivant qu'il est né près de la mer ou dans la montagne. La mer m'a toujours attirée, tandis que dans la montagne, j'éprouve un vague sentiment de malaise et un désir de m'envoler. Les montagnes me donnent l'impression d'être prisonnière de la terre. Quand je lève les yeux vers les sommets, je n'éprouve pas l'admiration ordinaire des touristes, mais seulement le désir

de bondir par-dessus les crêtes et de m'échapper. Ma vie et mon art sont nés de la mer.

C'est de la contemplation des vagues, quand j'étais toute petite, que m'est venue la première idée de la danse. Je tâchais de suivre leur mouvement et de danser à leur rythme.

Je dois beaucoup à ce que, quand nous étions jeunes, ma mère était extrêmement pauvre. Elle ne pouvait avoir de serviteurs ou de gouvernante, et c'est à cela que je dois la vie spontanée que j'ai pu exprimer quand j'étais enfant, et que je n'ai jamais perdue. Ma mère était musicienne et elle enseignait la musique pour gagner sa vie ; comme elle allait donner des leçons à domicile, elle était absente tout le jour et plusieurs heures dans la soirée. Quand je pouvais m'évader de l'école, cette prison, j'étais libre. Je pouvais errer seule au bord de la mer, au gré de ma fantaisie. Comme je plains les enfants que je vois sans cesse suivis d'une gouvernante, sans cesse protégés et couvés et toujours habillés avec soin. Comment peuvent-ils jouir de la vie ?

Ma mère était trop occupée pour penser aux accidents qui pouvaient arriver à ses enfants, et c'est pourquoi mes deux frères et moi nous étions libres de suivre nos impulsions vagabondes. Elles nous amenèrent parfois des aventures qui auraient rempli d'angoisse notre mère, si elle en avait eu connaissance. Heureusement, elle était divinement insouciante. Heureusement, dis-je, pour moi, car c'est certainement à cette vie sauvage et sans entraves que je dois l'inspiration de la danse que j'ai créée et qui n'était que l'expression de la liberté. Je n'ai jamais eu à me soumettre à ces interdictions qui doivent rendre misérable la vie des enfants.

On m'envoya à l'école communale à l'âge de cinq ans. J'imagine que ma mère frauda sur mon âge. Il fallait bien trouver un endroit où me laisser. Je crois que ce que chacun de nous est appelé à faire plus tard est déjà

manifeste dès la petite enfance. Pour moi, j'étais déjà danseuse et révolutionnaire. Ma mère qui avait été baptisée et élevée dans une famille irlandaise catholique, demeura catholique pratiquante jusqu'au moment où elle découvrit que mon père n'était pas le modèle de perfection qu'elle avait toujours cru voir en lui. Elle divorça et quitta son toit avec ses quatre enfants, pour affronter le monde. Dès lors sa foi en la religion catholique se transforma par une volte-face violente, en athéisme, et elle devint une disciple de Bob Ingersoll, dont elle se plaisait à nous livre les œuvres.

Elle décida entre autres que toute sentimentalité était une sottise et j'étais encore toute petite quand elle nous révéla le secret du Père Noël, si bien qu'à l'école, le 25 décembre, alors que la maîtresse nous distribuait des bonbons et des gâteaux en nous disant : « Voyez, mes enfants, ce que le Père Noël vous a apporté », je me levai et je répliquai d'un ton solennel : « Je ne vous crois pas, il n'y a pas de Père Noël. » La maîtresse fut déconcertée. « Les bonbons ne sont que pour les petites filles qui croient au Père Noël », dit-elle. « Alors, je ne veux pas de vos bonbons. » La maîtresse eut la maladresse de se mettre en colère et, pour faire un exemple, m'ordonna d'approcher et de m'asseoir par terre. Je m'avançai et, me retournant vers la classe, je prononçai la première de mes harangues : « Je ne crois pas aux mensonges », hurlai-je. « Maman m'a dit qu'elle était trop pauvre pour être le Père Noël ; il n'y a que les mamans riches qui peuvent faire semblant d'être le Père Noël et donner des cadeaux. »

Sur quoi, la maîtresse m'empoigna par le bras et voulut m'asseoir de force sur le plancher, mais je raidis mes jambes, je m'agrippai à elle et elle n'arriva qu'à faire cogner mes talons contre le parquet. Alors elle m'envoya au piquet dans un coin, mais, de là, je tournai la tête par-dessus mon épaule et je criai : « Il

n'y a pas de Père Noël, il n'y a pas de Père Noël », jusqu'à ce qu'enfin la maîtresse fût obligée de me renvoyer à la maison. En rentrant, je criais encore tout le long de la rue : « Il n'y a pas de Père Noël », et je ne pus jamais digérer l'injustice avec laquelle j'avais été traitée, privée de bonbons et punie pour avoir dit la vérité. Quand je racontai tout ceci à ma mère, en lui disant : « N'avais-je pas raison ? N'est-ce pas qu'il n'y a pas de Père Noël ? » elle me répondit : « Il n'y a pas de Père Noël, et il n'y a pas de Dieu ; il n'y a que ton âme pour t'aider. » Et cette nuit-là, assise à ses pieds, je l'écoutai nous lire les enseignements de Bob Ingersoll.

L'éducation générale qu'un enfant reçoit à l'école est, à mon avis, absolument inutile. Je me rappelle qu'à l'école on me considérait tantôt comme d'une intelligence étonnante, tantôt comme absolument stupide. Tout dépendait d'un petit artifice de mémoire, suivant que j'avais ou que je n'avais pas pris la peine d'apprendre par cœur le sujet qu'on nous avait indiqué. Mais, de toute façon, je n'avais pas la moindre idée de ce dont il était question. A la tête ou à la queue de la classe, le temps s'écoulait pour moi avec autant d'ennui et je guettais les aiguilles de l'horloge qui, en marquant trois heures, nous rendaient la liberté. Mon éducation véritable se faisait à la veillée, quand ma mère nous jouait du Beethoven, du Schumann, du Schubert, du Mozart, du Chopin, ou qu'elle nous lisait à haute voix des pages de Shakespeare, de Shelley, de Keats ou de Burns. Ces heures étaient pour nous des heures d'enchantement. Ma mère récitait presque toute la poésie par cœur, et, à son exemple, un jour de fête à l'école, à l'âge de six ans, j'électrisai mon public en récitant la *Cléopâtre* de Shelley : « Mourante Égypte, à flots rapides le sang rouge s'échappe avec la vie. »

Une autre fois, comme la maîtresse avait demandé à

chaque élève d'écrire l'histoire de sa vie, la mienne fut à peu près la suivante : « Quand j'avais cinq ans, nous avons eu une maison dans la 23ᵉ rue. Comme nous ne payions pas notre terme, nous n'avons pas pu rester. Nous sommes allés dans la 17ᵉ rue, mais, comme l'argent manquait, le propriétaire s'est fâché. Alors nous sommes allés dans la 22ᵉ rue, où on ne nous a pas encore laissés tranquilles. Alors nous sommes allés dans la 10ᵉ rue. »

L'histoire continuait de la même façon, avec un nombre infini de déménagements. Quand je me levai pour lire mon devoir, la maîtresse se mit en colère. Elle croyait que je me moquais d'elle et elle m'envoya chez la directrice qui fit appeler ma mère. Quand ma pauvre maman lut mon devoir, elle fondit en larmes et jura que tout cela n'était que trop vrai. Telle était en effet notre existence de nomades.

J'espère que les écoles ont changé depuis le temps où j'étais petite fille. L'enseignement dans les écoles communales, tel que je me le rappelle, faisait preuve d'une brutale incompréhension des enfants. Je me rappelle aussi le supplice que j'éprouvais à essayer de rester immobile, assise sur un dur banc de bois, avec l'estomac vide et les pieds froids dans des souliers humides. La maîtresse me semblait un monstre inhumain, qui n'était là que pour nous torturer. Les enfants ne disent jamais leurs souffrances.

Je ne souffrais pas de notre pauvreté à la maison ; elle nous paraissait toute naturelle ; ce n'était qu'à l'école que j'en souffrais. Pour un enfant sensible et fier, le système de l'école communale tel que je m'en souviens était aussi humiliant qu'un pénitencier ; j'étais toujours en révolte.

J'avais environ six ans quand ma mère, rentrant un jour à la maison, découvrit que j'avais réuni une demi-douzaine d'enfants du voisinage — tous trop jeunes

pour marcher — et que je les avais assis par terre devant moi, pour leur apprendre à faire des mouvements de bras. Quand elle me demanda ce que cela signifiait, je lui dis que c'était mon école de danse. Elle en fut amusée, et, se mettant au piano, elle commença à jouer. Cette école continua et devint très populaire. Plus tard des petites filles du quartier y vinrent, et leurs parents me donnaient un peu d'argent pour leur apprendre à danser. Ainsi débuta ce qui, par la suite, fut une occupation très lucrative.

Vers ma dixième année, mes classes étaient si nombreuses que je dis à ma mère qu'il était inutile de m'envoyer encore à l'école, où je ne faisais que perdre mon temps au lieu de gagner de l'argent, ce que je considérais comme infiniment plus important. Je ramenai mes cheveux au-dessus de ma tête et je me donnai seize ans. Comme j'étais très grande pour mon âge, tout le monde me croyait. Ma sœur Élisabeth, qui avait été élevée par notre grand'mère, vint par la suite vivre avec nous, et m'aida dans mon enseignement. Nous fûmes très recherchées et nous donnâmes des leçons dans les maisons les plus riches de San Francisco.

CHAPITRE II

Comme ma mère avait divorcé quand je n'étais encore qu'un bébé, je n'avais jamais vu mon père. Un jour que je demandais à l'une de mes tantes si je n'avais jamais eu de papa, elle me répondit : « Ton père était un démon qui a ruiné l'existence de ta mère. » Dès lors, je me le représentai toujours comme un de ces diables qu'on voit dans les livres d'images, avec des cornes et une queue, et quand, à l'école, les autres enfants parlaient de leur père, je demeurais silencieuse.

J'avais environ huit ans, et nous habitions deux pièces très nues au troisième étage. Un jour, entendant sonner à la porte d'entrée, je courus dans le hall. Et là, je vis un beau monsieur avec un chapeau haut de forme qui me dit :

— Pouvez-vous me dire où habite madame Duncan ?

— C'est moi la petite fille de madame Duncan, répondis-je.

— Voilà donc ma petite princesse Pug ! dit le monsieur inconnu. (C'était le nom qu'il me donnait quand j'étais toute petite.) Et il me prit dans ses bras, me couvrant de larmes et de baisers. J'étais fort étonnée de ses façons, et je lui demandai qui il était. A quoi il répondit en pleurant : « Je suis ton père. »

Je fus enchantée de cette nouvelle, et je courus l'annoncer :

— Il y a un homme qui dit qu'il est mon père.

Ma mère se leva, très pâle et très agitée, et, s'étant retirée dans la pièce voisine, elle ferma la porte à clé derrière elle. L'un de mes frères se cacha sous le lit, l'autre dans un placard, tandis que ma sœur était prise d'une violente crise de nerfs.

— Dis-lui de s'en aller, dis-lui de s'en aller, criaient-ils tous. J'étais au comble de l'étonnement, mais comme j'étais une petite fille très polie, je retournai dans le hall et je dis :

— Ma famille n'est pas bien à son aise, et ne peut vous recevoir.

Sur quoi l'inconnu me prit par la main et me demanda de faire une promenade. Nous descendîmes dans la rue et je trottais à son côté dans un état de ravissement ébahi à l'idée que ce beau monsieur était mon père et qu'il n'avait aucun des attributs diaboliques que je m'étais toujours représentés.

Il me mena chez un glacier et me bourra de glaces et de gâteaux. Je revins à la maison dans un état d'exaltation joyeuse, mais je trouvai ma mère, mes frères et ma sœur terriblement abattus.

— C'est un homme absolument charmant et il reviendra demain pour me payer encore des glaces, leur dis-je.

Mais on refusa de le voir, et, peu après, il retourna dans son autre famille à Los Angelès.

A la suite de cet épisode, je ne revis pas mon père de plusieurs années. Puis il reparut tout à coup. Cette fois, ma mère consentit à le voir, et il nous fit cadeau d'une belle maison qui avait une salle de danse, un terrain de tennis, une grange et un moulin. C'est que mon père avait fait fortune pour la quatrième fois. Il avait déjà dans sa vie réussi trois fois et s'était trois

fois ruiné. Cette quatrième fortune disparut à son tour, emportant avec elle la maison et le reste. Mais pendant les quelques années que nous vécûmes dans cette maison, elle fut pour nous un refuge, un havre entre deux traversées orageuses.

Avant qu'il fût ruiné pour la quatrième fois, je vis mon père de temps en temps ; il me révéla qu'il était poète, et j'appris à l'apprécier. Parmi ses poèmes, il y en avait un qui était une sorte de prophétie de toute ma carrière.

Je rapporte ici quelques traits de l'histoire de mon père parce que ces impressions de mon enfance eurent sur ma vie une extraordinaire influence. D'un côté je me nourrissais l'esprit de romans sentimentaux, de l'autre j'avais sous les yeux un exemple vivant d'union dans le mariage. Toute mon enfance semblait dominée par l'ombre de ce père mystérieux dont personne ne voulait parler, et le mot terrible de « divorce » était imprimé sur la plaque sensible de mon esprit. Comme je ne pouvais demander d'explications à personne, j'essayais de raisonner et de comprendre par moi-même. La plupart des romans que je lisais se terminaient par un mariage et dans un état de félicité si absolue qu'il était inutile de continuer le récit. Mais dans certains de ces livres, et notamment dans l'*Adam Bede* de George Eliot, il y a une jeune fille qui ne se marie pas, un enfant qui vient sans qu'on le demande, et un terrible déshonneur qui s'abat sur la pauvre mère. J'étais profondément émue par l'injustice de cet état de choses dont souffraient les femmes, et, rapprochant de mes lectures l'histoire de mon père et de ma mère, je décidai une fois pour toutes que je consacrerais ma vie à combattre le mariage, à lutter pour l'émancipation des femmes, pour le droit de toutes les femmes à avoir un ou plusieurs enfants quand elles le voudraient, et à conserver leur droit et leur honneur. Ce sont des idées qui peuvent

paraître étranges chez une petite fille de douze ans, mais les circonstances de la vie m'avaient rendue précoce.

Je me renseignai sur les lois relatives au mariage, et je fus indignée d'apprendre la condition d'esclaves qui est faite aux femmes. Je commençai à observer le visage des femmes mariées amies de ma mère, et je vis que sur chacun d'eux il y avait la marque du monstre aux yeux verts et les stigmates de l'esclavage. Je fis vœu de ne jamais m'abaisser à cet état dégradant. C'est un vœu auquel je suis toujours restée fidèle, bien qu'il dût m'en coûter une rupture avec ma mère et l'incompréhension du monde. L'une des meilleures réformes qu'ait faites le gouvernement des Soviets a été d'abolir le mariage. Deux êtres écrivent leur nom sur un livre et, sous la signature, est imprimée cette phrase : « Cette signature n'implique aucune responsabilité pour l'une ou l'autre des parties, et peut être annulée sur la simple demande de l'une d'elles. » Un tel mariage est la seule convention à laquelle une femme affranchie puisse consentir, et c'est la seule forme de mariage à laquelle j'aie jamais souscrit.

J'imagine qu'aujourd'hui mes idées sont plus ou moins celles de toutes les femmes affranchies, mais, il y a vingt ans, mon refus de me marier et l'exemple que je donnais par moi-même du droit pour une femme d'avoir des enfants sans être mariée, suscitèrent une indignation générale. Les choses ont changé, et il s'est fait dans nos esprits une révolution telle que toutes les femmes intelligentes seront, j'imagine, d'accord avec moi pour admettre que la morale impliquée par le code du mariage constitue une règle qu'il est impossible à une femme affranchie de reconnaître. Si, malgré cela, des femmes intelligentes continuent de se marier, c'est simplement parce qu'elles n'ont pas le courage de leurs convictions, et si l'on parcourt une liste des divorces de

ces dix dernières années, on verra que ce que je dis est vrai.

De nombreuses femmes à qui j'ai prêché la doctrine de la liberté ont eu la faiblesse de me répondre : « Mais qui prendra soin des enfants ? » Il me semble que si la cérémonie du mariage est nécessaire pour assurer l'éducation des enfants, alors c'est que vous épousez un homme que vous soupçonnez pouvoir refuser, dans certaines circonstances, de subvenir aux besoins de ses enfants, et c'est un contrat assez vil que vous acceptez. Vous épousez un homme que vous suspectez dès le début d'être un misérable. Je n'ai pas des hommes une si triste opinion que de croire que la majorité d'entre eux soit composée d'aussi lamentables spécimens d'humanité.

En tout cas, il est certain que si l'humanité doit faire des progrès, ce sera l'État qui aura la charge des enfants. Il m'a toujours paru monstrueux qu'un État puisse permettre que des enfants meurent de froid et de faim. J'ai l'impression qu'avant longtemps tous les gouvernements comprendront et prendront soin des enfants, et non seulement de leur corps, mais aussi de leur esprit et de leur âme. Alors mon idéal de la danse sera naturellement enseigné à tous les enfants dans l'État.

. . . .

C'est grâce à ma mère que nos existences d'enfants furent imprégnées de musique et de poésie. Le soir elle s'asseyait au piano et jouait pendant des heures ; nous n'avions pas d'heures fixes pour nous lever ou pour aller nous coucher, nous n'avions pas de discipline. Je crois même que ma mère nous oubliait totalement, perdue dans sa musique ou dans les vers qu'elle déclamait, ignorant tout ce qui était autour d'elle. L'une de ses sœurs, notre tante Augusta, avait elle aussi beaucoup de talent. Elle nous rendait souvent visite, et elle

organisait de petites représentations privées. Elle était fort belle avec des yeux noirs et des cheveux noirs, et je la vois encore en Hamlet avec une culotte de velours noir. Elle avait une belle voix et elle aurait pu faire une grande carrière de chanteuse, si tout ce qui touchait le théâtre n'avait pas été regardé par son père et sa mère comme relevant du domaine de Satan. Je me rends compte maintenant combien toute sa vie fut ruinée par ce qu'il serait difficile d'expliquer aujourd'hui — l'esprit puritain de l'Amérique. Les premiers colons qui vinrent s'établir en Amérique apportèrent avec eux une atmosphère morale qui ne s'est jamais entièrement dissipée. Leur force de caractère s'imposa à ce pays primitif, domptant les hommes, les Indiens, et les animaux sauvages. Mais ils ne cessèrent jamais de vouloir se dompter eux aussi, et du point de vue artistique les résultats furent désastreux.

Dès sa plus tendre enfance, ma tante Augusta avait été étouffée par cet esprit puritain. Sa beauté, sa spontanéité, sa voix splendide, tout fut en elle annihilé. Pour quelle raison les hommes de ce temps s'écriaient-ils : « Je préférerais voir ma fille morte que de la voir faire du théâtre » ? Il est à peu près impossible de comprendre ce sentiment d'horreur aujourd'hui, où les grandes actrices sont admises dans les cercles les plus fermés, surtout dans le Middle-West. Les puritains modernes arriveraient à rendre acides les pommes mêmes du Paradis Terrestre.

C'est, j'imagine, à cause de notre sang irlandais, qu'enfants nous étions toujours en révolte contre la tyrannie puritaine.

L'un des premiers résultats de notre emménagement dans la grande maison que notre père nous avait donnée, fut de permettre à mon frère Augustin de monter un théâtre dans la grange. Je me rappelle qu'il coupa un morceau du tapis de fourrure qui était dans le salon

pour se faire la barbe de Rip Van Winkle, dont il composa le rôle de façon si réaliste que, du fond de la salle, j'éclatai en sanglots. Nous étions tous follement émus et nous ne voulions pas qu'on nous calmât.

Le petit théâtre grandit et devint célèbre dans le voisinage. Plus tard cette réussite nous donna l'idée d'organiser une tournée le long de la côte. Je dansais, Augustin récitait des vers, et par la suite nous montâmes une comédie où Élizabeth et Raymond avaient également un rôle. Bien que je n'eusse alors que douze ans et que les autres n'en eussent pas vingt, ces tournées le long de la côte, à Santa Clara, Santa Rosa, Santa Barbara, etc..., eurent un grand succès.

La note dominante de mon enfance était un perpétuel esprit de révolte contre l'étroitesse de la Société dans laquelle nous vivions, contre le rétrécissement de la vie, ainsi qu'un désir toujours plus vif de m'échapper vers l'est, vers un monde que j'imaginais plus large. Que de fois j'ai harangué ma famille et mes amis pour conclure en disant : « Il faut que nous partions, nous ne pourrons jamais rien faire ici. »

De toute la famille c'était moi la plus courageuse, et quand il n'y avait plus rien à manger à la maison, c'était moi la volontaire qu'on envoyait chez le boucher et qui, par des ruses de guerre, obtenait des côtelettes sans payer. J'étais la seule qu'on envoyât chez le boulanger pour négocier un renouvellement de crédit. J'éprouvais un véritable plaisir aventureux à faire ces excursions, surtout quand je réussissais, ce qui m'arrivait d'ailleurs généralement. Je rentrais à la maison en dansant de joie, chargée de mon butin et sentant en moi une âme de voleur de grand chemin. C'était là une excellente éducation, car en apprenant à enjôler les bouchers féroces, j'apprenais les moyens qui m'ont permis par la suite d'affronter la férocité des directeurs de théâtres.

Je me rappelle un jour où, toute petite encore, je trouvai ma mère en train de pleurer sur quelque ouvrage qu'elle avait tricoté pour un magasin et qu'on lui avait refusé. Je lui pris la corbeille des mains, puis, mettant sur ma tête l'un des bonnets tricotés et enfilant une paire de mitaines qu'elle avait faites, je m'en allai les colporter de porte en porte. Je vendis tous mes articles et je rapportai à la maison deux fois plus d'argent que ma mère n'en aurait reçu de son marchand.

Quand j'entends des pères de famille dire qu'ils travaillent pour laisser quelque chose à leurs enfants, je me demande s'ils se rendent compte qu'ils retirent ainsi de la vie de ces enfants tout esprit d'aventure. Chaque dollar qu'ils leur laissent contribue à les rendre plus faibles. Le meilleur héritage qu'on puisse laisser à un enfant est de lui permettre de faire son chemin à lui tout seul.

Le hasard de nos leçons nous fit pénétrer, ma sœur et moi, dans les maisons les plus riches de San Francisco. Je n'enviais pas les enfants que j'y voyais ; j'avais pitié d'eux au contraire. Je m'étonnais de tout ce que leur vie avait de rétréci et de stupide et, en comparaison de ces enfants de millionnaires, il me semblait être mille fois plus riche de tout ce qui fait la valeur de la vie.

Notre réputation de professeurs de danse grandissait. Nous appelions notre méthode un système nouveau, mais, à vrai dire, il n'y avait pas de système. Je suivais ma fantaisie et j'improvisais, enseignant tous les gestes jolis qui me passaient par la tête. L'une de mes premières danses fut un poème de Longfellow : « J'ai tiré une flèche dans le ciel. » Je récitais le poème et j'enseignais aux enfants à en suivre le sens par des gestes et des mouvements. Le soir ma mère nous accompagnait au piano pendant que je composais des danses.

Une excellente vieille dame qui venait souvent passer

la soirée avec nous, et qui avait vécu à Vienne, disait que je lui rappelais Fanny Essler. « Isadora, disait-elle, sera une autre Fanny Essler », et cette prédiction me faisait faire des rêves ambitieux. Elle conseilla à ma mère de me mener à un célèbre maître de ballet à San Francisco, mais ses leçons ne me plurent pas. Quand le professeur me disait de me tenir sur mes pointes je lui demandais pourquoi. Il répliquait : « Parce que c'est beau », mais je lui disais que c'était laid et contre nature. Si bien qu'après la troisième leçon je quittai la classe pour n'y jamais revenir. La gymnastique raide et vulgaire qu'il appelait de la danse n'avait fait que déranger mon rêve. Je rêvais d'une danse différente. Je ne savais pas au juste ce qu'elle serait, mais je m'avançais à tâtons vers un monde invisible où je devinais que je pourrais pénétrer si j'en trouvais la clé. Mon art était déjà en moi quand j'étais petite fille, et c'est grâce à l'esprit héroïque et aventureux de ma mère qu'il ne fut pas étouffé.

Tout ce qu'un enfant fera dans sa vie doit être commencé quand il est encore très jeune. Je me demande combien de parents comprennent que la prétendue éducation qu'ils donnent à leurs enfants les conduit seulement à la banalité et les empêche de faire quelque chose de beau et d'original. Et pourtant j'imagine que tout est comme il doit être, sans quoi comment trouverait-on les milliers de calicots et de commis de banque qui paraissent indispensables à la vie civilisée ?

Ma mère avait quatre enfants. Peut-être, par un système d'autorité et d'éducation, aurait-elle pu faire de nous des citoyens d'esprit pratique et capables de réussir ; quelquefois elle se lamentait : « Pourquoi faut-il que tous les quatre soient des artistes et que pas un n'ait l'esprit pratique ? Mais c'était son esprit à elle, tout de beauté et de mouvement, qui avait fait de nous des artistes. Ma mère n'avait aucun souci des choses

matérielles, et elle nous enseignait à mépriser la possession des biens de toute espèce. C'est à son exemple que je n'ai jamais porté un bijou de ma vie. Elle nous enseignait que tous les biens matériels sont des entraves.

Une fois que j'eus quitté l'école, je me mis à lire énormément. Il y avait une bibliothèque publique à Oakland, où nous habitions alors, et, en dépit de la distance, j'y allais et j'en revenais en courant, en dansant ou en sautant. La bibliothécaire était une femme très étrange et très belle, une poétesse de Californie qui s'appelait Ina Coolbrith. Elle encourageait mes lectures, et elle avait l'air satisfait quand je lui demandais de beaux livres. Elle avait des yeux splendides qui brillaient d'ardeur et de passion. Par la suite j'appris qu'autrefois mon père en avait été fort épris. Elle fut évidemment la grande passion de sa vie, et c'est probablement par un invisible fil psychologique que j'étais attirée vers elle.

Je lus à cette époque toutes les œuvres de Dickens, de Thackeray, de Shakespeare, sans compter des milliers de romans, bons ou mauvais, livres inspirés ou pacotille; je dévorais tout. Je veillais jusqu'à l'aube, à la lumière de bouts de chandelles que j'avais réunis dans la journée. Je me mis aussi à composer un roman vers cette époque, j'éditai un journal, écrivant tout moi-même, les éditoriaux, les contes et les nouvelles locales. En plus de cela je tenais mon journal particulier, pour lequel j'avais inventé un langage secret. Car j'avais alors un grand secret : j'étais amoureuse.

En dehors de nos classes d'enfants, nous avions pris, ma sœur et moi, quelques élèves plus âgés, à qui nous enseignions ce qu'on appelait alors les danses de société, la valse, la mazurka, la polka, etc., et parmi ces élèves il y avait deux jeunes gens. L'un était médecin et l'autre pharmacien. Le pharmacien était

extraordinairement beau et il avait un nom charmant, Vernon. J'avais alors onze ans, mais je paraissais davantage avec mes cheveux relevés et mes jupes longues. Comme les héroïnes de Rita, j'écrivais dans mon journal que j'aimais à la folie, à la passion, et je le croyais. Je ne sais si Vernon s'en rendait compte. J'étais trop timide à cet âge-là pour déclarer ma flamme. Nous allions dans des bals où il dansait presque toutes les danses avec moi, et, une fois rentrée, je veillais jusqu'à l'aurore pour confier à mon journal les frissons terrifiants que j'avais ressentis quand je flottais — comme je disais — dans ses bras. Pendant la journée il travaillait chez un droguiste de la Grande-Rue, et je faisais des kilomètres à pied pour avoir la joie de passer, ne fût-ce qu'une fois, devant sa boutique. Quelquefois, je trouvais assez de courage pour entrer lui dire : « Comment allez-vous ? » Je découvris aussi la maison où il habitait, et, le soir, je me sauvais en courant, pour voir la lumière à sa fenêtre. Cette passion dura deux ans, et m'a fait, je crois, profondément souffrir. Au bout des deux ans, il nous annonça qu'il allait se marier avec une jeune fille de la bourgeoisie d'Oakland. Je confiai à mon journal mon atroce désespoir, et je me rappelle le jour de la cérémonie et ce que j'éprouvai quand je le vis descendre le bas-côté de l'église avec une simple jeune fille en voile blanc à son bras. Je ne le revis plus jamais.

Pourtant la dernière fois que j'ai dansé à San Francisco, je vis entrer dans ma loge un homme à cheveux blancs, mais qui paraissait encore jeune et extrêmement beau. Je le reconnus aussitôt. C'était Vernon. Je pensais qu'après tant d'années j'allais pouvoir lui dire la passion de ma jeunesse. Je pensais que cela l'amuserait, mais il fut épouvanté, et me parla de sa femme, la simple jeune fille, qui est toujours vivante, semble-t-il, et à qui va toujours toute son affection.

Comme la vie de certaines gens peut être simple !

Tel fut mon premier amour. J'étais amoureuse à la folie, et je crois que depuis lors je n'ai jamais jamais cessé d'aimer à la folie. A l'heure actuelle, je suis convalescente, je me relève de ma dernière attaque, qui semble avoir été violente et désastreuse. Je suis pour ainsi dire à l'entr'acte qui précède l'acte final. A moins que le spectacle ne soit terminé ! Je voudrais publier ma photographie et demander à mes lecteurs ce qu'ils en pensent.

CHAPITRE III

En arrivant à New-York, j'eus l'impression qu'il y avait là plus de beauté et plus d'art qu'à Chicago. Et puis j'étais heureuse d'être une fois de plus au bord de la mer. Je me suis toujours sentie étouffée dans les villes de l'intérieur.

Nous descendîmes dans une pension de famille de l'une des rues qui donnent sur la Sixième Avenue. Il y avait là une étrange collection de gens. Comme les Bohémiens, ils semblaient n'avoir qu'une chose en commun : aucun ne pouvait payer sa note et ils vivaient sous la menace constante d'être mis dehors.

Un matin je me présentai à la porte du théâtre Augustin Daly. Je fus admise en la présence du grand homme. Je voulus lui expliquer mes idées, mais il paraissait fort absorbé.

— Nous avons amené de Paris, dit-il, la grande étoile Jane May. Il y a un rôle pour vous si vous pouvez jouer la pantomime.

La pantomime ne m'a jamais paru un art. Le mouvement est une expression lyrique des sentiments qui n'a rien à faire avec les paroles, et dans la pantomime, on substitue les gestes aux paroles, si bien que ce n'est plus ni l'art du danseur ni celui de l'acteur, mais que le

genre demeure à mi-chemin, désespérément stérile. Je n'avais pourtant qu'à accepter le rôle. Je l'emportai pour l'étudier à la maison, mais il me paraissait stupide, indigne de mon idéal et de mes ambitions.

La première répétition fut une épouvantable désillusion. Jane May était une petite dame d'un caractère extrêmement violent à qui toutes les occasions étaient bonnes pour se mettre en colère. Quand on me dit que je devais la montrer du doigt pour dire « vous », mettre ma main sur mon cœur pour dire « amour », et me frapper violemment la poitrine pour dire « moi », tout cela me parut d'un ridicule achevé. Et comme je n'y mettais aucune conviction, je le fis si mal que Jane May s'en déclara indignée. Elle se tourna vers M. Daly et lui expliqua que je n'avais pas le moindre talent, que je ne pouvais décemment pas assumer le rôle. Quand j'entendis cela, je compris que nous allions tous échouer dans une ignoble pension de famille à la merci d'une propriétaire impitoyable. Je revoyais en esprit une petite choriste qu'on avait renvoyée la veille sans même lui rendre sa valise, et à ce souvenir les larmes me montèrent aux yeux et coulèrent le long de mes joues. J'imagine que j'avais l'air tragique et misérable, car M. Daly prit une expression plus bienveillante. Il me tapota l'épaule et dit à Jane May :

— Vous voyez, elle est très expressive, quand elle pleure. Elle se fera.

Mais les répétitions étaient pour moi un martyre. On me faisait faire des mouvements que je jugeais vulgaires et stupides et qui n'avaient aucun rapport vrai avec la musique qui les accompagnait. Mais la jeunesse s'adapte facilement et je finis par entrer dans l'esprit du rôle.

Jane May jouait le rôle de Pierrot avec qui j'avais une scène d'amour. En trois mesures successives, je devais m'approcher de Pierrot et l'embrasser trois fois sur la joue. A la répétition générale je le fis avec tant d'énergie

que mes lèvres laissèrent une trace rouge sur la joue blanche. Sur quoi Pierrot redevint Jane May, c'est-à-dire une femme furieuse qui se mit à me battre. Charmant début dans la vie théâtrale !

Et pourtant, à mesure que les répétitions avançaient, je ne pouvais m'empêcher d'admirer l'expression extraordinaire et frémissante de cette actrice de pantomime. Si elle n'avait pas été emprisonnée dans le genre faux et vide de la pantomime, elle aurait pu être une grande danseuse. Mais le genre était trop limité. J'ai toujours eu envie de dire à la pantomime : « Si vous voulez parler, pourquoi ne parlez-vous pas ? Pourquoi tous ces efforts perdus à gesticuler comme dans un asile de sourds-muets ? »

La première représentation eut lieu. Je portais un costume directoire en soie bleue, une perruque blonde et un grand chapeau de paille. Où était, hélas, la révolution artistique que j'étais venue apporter au monde ! J'étais cachée sous un déguisement, je n'étais plus moi-même. Ma pauvre maman était au premier rang des fauteuils d'orchestre et toute déroutée. Elle ne me dit point que nous ferions mieux de retourner à San-Francisco, mais je voyais bien qu'elle était terriblement désappointée. Avoir tant lutté pour arriver à ce pauvre résultat !

Pendant toutes les répétitions de cette pantomime, nous avions vécu sans argent. On nous avait mis à la porte de la pension de famille et nous avions loué deux chambres vides, sans le moindre mobilier, dans la 180e rue. Je n'avais pas un sou pour payer mes transports et c'est à pied que j'allais tous les jours au Théâtre Augustin Daly, dans la 34e rue. Je courais dans la boue, je sautais sur les pavés de pierre, je marchais sur les chaussées de bois pour que la route me parût moins longue. J'avais inventé toutes sortes de moyens pour me donner cette illusion. Je me passais de déjeuner,

faute d'argent. Je me cachais dans une loge pendant l'heure du déjeuner, et je dormais, épuisée. Puis je reprenais la répétition l'après-midi sans avoir mangé. Je répétai ainsi pendant six semaines avant la première, puis je jouai ensuite huit jours avant de commencer à être payée.

Après trois semaines de représentations à New-York, la troupe partit un soir en tournée. Je touchais quinze dollars par semaine pour couvrir toutes mes dépenses et j'envoyais la moitié de mon salaire à la maison pour faire vivre ma mère. Quand nous arrivions dans une nouvelle ville, je ne me rendais pas à l'hôtel, mais je prenais ma valise et j'allais à pied à la recherche d'une pension de famille qui fût assez bon marché pour moi. Je disposais de cinquante cents par jour, tout compris, et je devais quelquefois parcourir des kilomètres malgré la fatigue pour trouver ce qu'il me fallait. Et quelquefois mes recherches me conduisaient en d'étranges endroits. Je me rappelle qu'une fois on me donna une chambre sans clé : les hommes de la maison, presque tous ivres, ne cessèrent de vouloir s'introduire dans ma chambre. J'étais terrifiée et, ayant tiré une lourde armoire à travers la pièce, j'en barricadai ma porte. Mais je n'osai pourtant pas m'endormir, et je restai debout sur mes gardes pendant toute la nuit. Je n'imagine pas d'existence plus lamentable que celle d'une troupe en tournée. Jane May était infatigable. Elle exigeait une répétition tous les jours et ne se montrait jamais satisfaite.

J'avais emporté quelques livres et je lisais sans arrêt : la République de Platon, les Tragédies d'Eschyle, de Sophocle et d'Euripide. Chaque jour, j'écrivais une longue lettre à Ivan Miroski. Je ne lui disais pas combien j'étais misérable.

Après deux mois de tournée, la pantomime revint à New-York. Toute cette aventure s'était traduite par un

échec financier complet pour M. Daly et Jane May retourna à Paris.

Qu'allais-je devenir? Je revis M. Daly et j'essayai de l'intéresser à mon art. Mais il semblait ne pas entendre et demeurait indifférent à tout ce que je lui proposais.

— Je monte une tournée avec le *Songe d'une Nuit d'Été,* dit-il. Vous pouvez, si vous voulez, danser dans la scène des fées.

Mon idée en fait de danse était qu'il fallait exprimer les sentiments et les émotions de l'humanité. Les fées ne m'intéressaient pas du tout. J'acceptai cependant et je proposai de danser sur le scherzo de Mendelssohn dans la scène du bois avant l'entrée de Titania et d'Obéron.

Le *Songe d'une Nuit d'Été* commença à l'Opéra de la Sixième Avenue. J'étais vêtue d'une longue tunique droite de gaze blanc et or avec deux ailes en clinquant. Je ne voulais pas des ailes. Elles me paraissaient ridicules. J'essayai de convaincre M. Daly que je pouvais exprimer une idée d'ailes sans l'aide matérielle d'accessoires en papier mâché, mais il tint bon. A la première représentation, j'entrai seule en scène. J'étais ravie. Enfin, j'avais pour moi seule un grand théâtre, avec un grand public devant moi, et je pouvais danser. Je dansai, je dansai si bien que le public éclata en applaudissements spontanés. J'avais eu mon succès.

Quand je rentrai dans les coulisses, je m'attendais à trouver M. Daly enchanté et à recevoir ses félicitations. Au lieu de cela, il était hors de lui.

— Nous ne sommes pas dans un music-hall, gronda-t-il.

Il n'était pas prévu que le public dût applaudir ma danse.

Le second soir, quand je m'avançai pour danser, je vis que toutes les lumières étaient éteintes. Et chaque

fois que je dansai dans le *Songe d'une Nuit d'Été*, ce fut dans l'obscurité. Personne ne pouvait rien voir sur la scène qu'une chose blanche qui flottait vaguement.

Après deux semaines de représentations à New-York, le *Songe d'une Nuit d'Été* partit à son tour en tournée, et je connus à nouveau les voyages lamentables et la chasse aux pensions de famille. Pourtant mon salaire avait été porté à vingt-cinq dollars par semaine.

Une année se passa dans ces conditions.

J'étais extrêmement malheureuse. Mes rêves, mon idéal, mon ambition paraissaient futiles. Je ne me fis que peu d'amis dans la troupe. On me considérait comme une originale. Je me réfugiais dans les coulisses avec un Marc Aurèle. J'essayais de me faire une philosophie stoïque pour adoucir le sentiment constant de détresse que j'éprouvais.

Je me fis pourtant une amie au cours de cette tournée. C'était une jeune fille qui s'appelait Maud Winter et qui jouait Titania. Elle était très douce, très sympathique, mais elle avait l'étrange manie de ne se nourrir que d'oranges et de refuser tout le reste. J'imagine qu'elle n'était pas faite pour cette terre, car quelques années plus tard, j'appris qu'elle était morte de phtisie.

L'étoile de la troupe Augustin Daly était Ada Rehan, une grande actrice, mais qui se montrait pourtant sans bienveillance pour ses subordonnés, et la seule joie que j'éprouvais était de la voir jouer. Elle faisait rarement partie des tournées que je suivais, mais à New-York je la voyais souvent personnifier Rosalinde, Béatrice et Portia. Elle était l'une des plus grandes actrices du monde. Mais dans la vie ordinaire cette grande actrice ne prenait pas la moindre peine pour se faire aimer des autres membres de la troupe. Elle était très fière et très distante, et c'était pour elle, sans doute, un trop grand effort que de nous dire bonjour, car elle fit un soir mettre dans les coulisses l'avis suivant : « Les

membres de la troupe sont informés qu'il est inutile de souhaiter le bonjour à miss Rehan. »

Pendant les deux années que je travaillai avec la troupe Augustin Daly, je n'eus jamais le plaisir de causer avec miss Rehan. Elle regardait évidemment tous les petits rôles comme indignes de son attention. Un jour qu'elle était forcée d'attendre parce que Daly dirigeait quelque groupement d'acteurs, elle nous montra tous d'un geste et s'écria : « Patron, pourquoi nous faites-vous attendre pour ces nullités-là ? » (Comme je faisais partie des nullités, je ne goûtai pas la réflexion.)

Je ne puis comprendre comment une aussi grande artiste, une femme aussi belle qu'Ada Rehan pouvait faire cette erreur, et je ne m'explique ce fait que par l'âge de cette actrice qui devait avoir cinquante ans. Elle avait longtemps été l'adoration d'Augustin Daly, et elle ne pouvait sans doute pas se résigner à l'habitude qu'il avait prise par la suite de choisir dans sa troupe une jolie fille, qui pendant deux ou trois semaines, ou même deux ou trois mois, était soudain élevée aux rôles principaux sans aucune raison apparente, bien qu'il y en eût peut-être d'un ordre que miss Rehan avait peine à admettre. En tant qu'artiste j'avais la plus grande admiration pour Ada Rehan, et à cette époque le moindre encouragement aimable de sa part m'aurait fait un bien infini. Mais elle ne consentit jamais à jeter les yeux sur moi. Je me souviens même d'un jour où, à la fin de la *Tempête*, alors que je dansais pour les noces de Miranda et de Ferdinand, elle détourna distinctement la tête pendant toute la danse, ce qui m'embarrassa si fort que je pus à peine continuer.

Au cours de notre tournée avec le *Songe d'une Nuit d'Été*, nous arrivâmes un jour à Chicago.

Ma joie fut immense de retrouver là celui que je considérais comme mon fiancé. L'été était revenu et

chaque fois qu'il n'y avait pas de répétition, nous allions faire de longues promenades dans les bois.

J'apprenais chaque jour à apprécier davantage l'intelligence d'Ivan Mirovski. Quand, quelques semaines plus tard, je partis pour New-York, il était entendu qu'il devait m'y suivre, et que nous nous marierions. Mon frère, mis au courant, prit malheureusement des renseignements et découvrit qu'il avait déjà une femme à Londres. Ma mère, épouvantée, exigea que nous nous séparions.

CHAPITRE IV

Cependant toute la famille était maintenant installée à New-York. Nous avions un atelier et une salle de bains, et comme je voulais que la première pièce n'eût pas de mobilier pour avoir la place de danser, nous achetâmes cinq sommiers métalliques. Nous pendîmes des rideaux le long des murs de l'atelier, et pendant la journée nous cachions les sommiers par derrière. Nous dormions à même les sommiers sans autre literie qu'un couvre-pieds. Elisabeth commença à donner des leçons dans cette pièce, comme à San Francisco. Augustin faisait partie d'une troupe théâtrale et était rarement à la maison. Il était la plupart du temps en tournée. Raymond faisait des essais de journalisme. Pour couvrir nos dépenses nous louions l'atelier à l'heure à des professeurs de diction, de musique, de chant, etc. Mais, comme nous n'avions qu'une pièce, la famille était obligée d'aller se promener, et je me rappelle avoir arpenté Central Park dans la neige, en essayant de me réchauffer. Puis nous rentrions et nous écoutions à la porte. Il y avait un professeur de diction qui enseignait toujours le même poème : « Mabel, petite Mabel... » et il le répétait avec un pathétique exagéré. L'élève reprenait d'une voix sans expression, et le professeur s'écriait :

— Mais vous ne sentez donc pas le pathétique qu'il y a là-dedans ? Vous ne le sentez donc pas ?

Augustin Daly eut alors l'idée diabolique de monter la *Geisha*. Il me donna un rôle ; je devais chanter dans un quatuor. Et je n'ai jamais pu chanter une note de ma vie ! Les trois autres artistes disaient que je les faisais détonner. On décida donc que je resterais debout bien sagement la bouche ouverte, mais sans chanter. Ma mère trouvait extraordinaire que les autres fissent des grimaces en chantant alors que je n'abandonnais jamais une expression charmante.

La stupidité de la *Geisha* contribua à mettre fin à mes relations avec Augustin Daly. Un jour il traversa le théâtre plongé dans l'obscurité et me trouva couchée par terre dans une loge en train de pleurer. Il se pencha et me demanda ce que j'avais. Je lui répondis que je ne pouvais plus supporter l'imbécillité de ce qu'on représentait chez lui. Il me dit qu'il n'aimait pas plus que moi la *Geisha*, mais qu'il lui fallait penser au côté financier de son entreprise. Puis, pour m'apaiser, il glissa sa main le long de mon dos, mais son geste me fit bondir.

— Pourquoi me gardez-vous ici, avec tout mon génie, lui dis-je, puisque vous ne m'employez pas ?

Daly me regarda d'un air ébahi et dit : « Hum ! » puis s'en alla.

Ce fut la dernière fois que je vis Augustin Daly, car quelques jours après, prenant mon courage à deux mains, je lui donnai ma démission. J'avais du moins acquis un dégoût parfait du théâtre.

La continuelle répétition des mêmes mots et des mêmes gestes, soirs après soirs, et la façon de voir la vie, et le langage amphigourique, tout cela m'écœurait.

Je quittai Daly, je revins à l'atelier de Carnegie Hall. Nous n'avions que bien peu d'argent, mais je retrouvais ma petite tunique blanche et ma mère m'accompagnait.

Comme nous ne pouvions guère disposer de l'atelier pendant le jour, ma pauvre mère me jouait souvent du piano toute la nuit.

J'étais à ce moment captivée par la musique d'Ethelbert Nevin. Je composai des danses sur l'air de son *Narcisse*, de son *Ophélie*, de ses *Nymphes des Eaux*, etc. Un jour que je m'exerçais dans l'atelier, la porte s'ouvrit et je vis entrer en coup de vent un jeune homme avec des yeux de fou et les cheveux dressés sur la tête. Quoiqu'il fut jeune, il semblait déjà atteint de la maladie qui devait l'emporter par la suite. Il se précipita vers moi en s'écriant :

— J'apprends que vous dansez sur ma musique ! Je vous l'interdis, je vous l'interdis ! Ma musique n'est pas de la musique de danse. Personne ne doit la danser.

Je le pris par la main et je le conduisis à une chaise.

— Asseyez-vous là, lui dis-je, et je vais danser sur votre musique. Si cela ne vous plaît pas, je jure que je ne recommencerai jamais.

Alors je lui dansai son *Narcisse*. J'avais trouvé dans la mélodie le rêve de ce jeune Narcisse qui se tient près du ruisseau jusqu'à ce qu'il tombe amoureux de sa propre image, meure de langueur et se transforme en fleur. Tout cela, je le dansai pour Nevin. La dernière note s'était à peine éteinte qu'il se leva d'un bond, se précipita vers moi et m'embrassa. Il me regardait et ses yeux étaient pleins de larmes.

— Vous êtes un ange, me dit-il, vous êtes une divinatrice. Vos mouvements sont ceux que j'ai vus quand j'ai composé cette musique.

Je lui dansai son *Ophélie*, puis ses *Nymphes des Eaux*. Son extase était de plus en plus enthousiaste. A la fin il s'assit lui-même au piano et composa pour moi, sur-le-champ, une danse admirable qu'il appela le *Printemps*. J'ai toujours regretté que cette danse, qu'il me joua à plusieurs reprises, ne fût jamais écrite. Nevin

était ravi et il me proposa aussitôt de donner avec lui quelques concerts dans la petite salle de musique de Carnegie Hall. Il m'accompagnerait lui-même.

Nevin arrangea le concert à lui seul, s'occupa de louer la salle, de faire la réclame, etc., et il vint chaque soir répéter avec moi. J'ai toujours pensé qu'Ethelbert Nevin avait en lui tout ce qu'il faut pour être un grand compositeur. Il aurait pu devenir le Chopin de l'Amérique, mais la lutte terrible qu'il eut à soutenir pour ne pas sombrer au milieu des circonstances cruelles de sa vie fut probablement la cause de la terrible maladie qui devait amener sa mort prématurée.

Le premier concert remporta un grand succès et fut suivi de plusieurs autres qui firent sensation à New-York. Il est probable que si nous avions eu assez de sens pratique pour trouver alors un bon impresario, cette réussite aurait été le début d'une carrière brillante. Mais nous étions invaisemblablement candides.

Plusieurs femmes de la haute société avaient assisté à nos concerts, et mon succès me fit obtenir plusieurs engagements dans divers salons de New-York.

J'avais à cette époque composé une danse sur les poèmes d'Omar Khayyam traduits par Fitzgerald. Quelquefois c'était Augustin qui les lisait à voix haute pendant que je dansais, quelquefois ma sœur Elisabeth.

L'été approchait. Je fus invitée par madame Astor à danser dans sa villa de Newport. Nous allâmes, ma mère, Elisabeth et moi à Newport qui était alors la station élégante par excellence. Madame Astor représentait en Amérique ce que la reine Victoria était en Angleterre. Les gens qui étaient admis en sa présence éprouvaient plus de respect et plus d'effroi que s'ils avaient approché une souveraine. Mais avec moi elle se montra très affable. Elle organisa la représentation sur une pelouse et la société la plus choisie de Newport me regarda danser. J'ai une photographie de cette repré-

sentation où l'on voit la vénérable madame Astor assise à côté de Harry Lair, avec, autour d'elle, des rangées de Vanderbilt, de Belmont, de Fish, etc. Je dansai aussi dans d'autres villas de Newport, mais ces dames étaient si parcimonieuses que nos cachets furent à peine suffisants pour payer notre voyage et nos frais d'hôtel. D'autre part, elles me regardaient danser avec plaisir, me trouvaient charmante, mais aucune d'elles ne comprenait le moins du monde ce que je faisais, et, dans l'ensemble, notre visite à Newport nous laissa une impression de désappointement. Tous ces gens étaient si hermétiquement drapés dans leur snobisme et dans l'orgueil de leur richesse qu'ils n'avaient pas une ombre de sens artistique. A cette époque on considérait les artistes comme des êtres inférieurs, comme une sorte de domestiques supérieurs. Ce sentiment a beaucoup changé depuis, surtout depuis que Paderewski est devenu président de république.

De même que l'existence en Californie ne m'avait pas satisfaite, de même je commençai à désirer violemment trouver une atmosphère qui me convînt mieux que New-York. Je rêvais de Londres, des auteurs et des peintres qu'on pouvait y rencontrer : George Meredith, Henry James, Watts, Swinburne, Burne-Jones, les Rossetti, Whistler... Ces noms étaient pour moi des noms magiques, et, à vrai dire, de tout le temps que j'avais passé à New-York, je n'avais pas trouvé une seule sympathie intelligente, un seul appui à mes idées.

Pendant ce temps l'école d'Elisabeth s'était agrandie et nous avions quitté le Carnegie Hall pour occuper deux grandes pièces au rez-de-chaussée de l'hôtel Windsor. Le loyer de ces deux chambres était de quatre-vingt-dix dollars par semaine, et nous comprîmes bientôt qu'avec les prix de nos leçons de danse il nous serait impossible de trouver l'argent nécessaire au loyer et aux autres dépenses. En fait, malgré notre prospérité apparente,

notre compte en banque était encore déficitaire. Le Windsor était un hôtel triste et nous n'éprouvions que peu de joie à y vivre avec la peine que nous avions à joindre les deux bouts. Un soir que nous étions assises, ma sœur et moi, auprès du feu et que nous nous demandions comment nous allions trouver l'argent nécessaire pour payer la note, je m'écriai soudain : « La seule chose qui puisse nous sauver, c'est que le feu prenne à l'hôtel ! »

Il y avait une vieille dame très riche qui habitait au troisième étage dans un appartement rempli de meubles et de tableaux anciens ; elle avait l'habitude de descendre au restaurant chaque matin à huit heures sonnantes pour prendre son petit déjeuner. Nous décidâmes d'un plan d'attaque. Je devais l'aborder le lendemain matin et lui demander de nous consentir un emprunt. Ce que je fis. Mais la vieille dame était de très mauvaise humeur, elle refusa de rien prêter et se plaignit de son café.

— Voilà plusieurs années, dit-elle, que je demeure dans cet hôtel, mais si le café n'est pas meilleur, je partirai.

Elle disparut : l'après-midi même le feu prit à l'hôtel et elle fut carbonisée. Élisabeth sauva héroïquement sa classe par sa présence d'esprit ; elle fit sortir ses élèves en file indienne, en leur faisant se donner la main. Mais nous ne pûmes rien sauver, pas même nos portraits de famille auxquels nous ténions énormément. Nous nous réfugiâmes dans la même rue, à l'hôtel Buckingham, et au bout de quelques jours nous étions dans le même état qu'au moment de notre arrivée à New-York, c'est-à-dire sans le sou. « C'est la destinée, dis-je ; c'est qu'il nous faut aller à Londres. »

CHAPITRE V

Toutes ces mésaventures nous avaient laissés comme des épaves dans les rues de New-York à la fin de la saison. C'est alors que je conçus l'idée d'aller à Londres. Depuis l'incendie de l'hôtel Windsor, nous étions sans bagages, sans vêtements de rechange. Mon engagement chez Augustin Daly et mes danses devant l'élite de Newport et les Quatre Cents de New-York n'avaient laissé en moi qu'une amère désillusion. Si c'était là toute la réaction de l'Amérique, il était inutile de frapper davantage à une porte si hermétiquement fermée, devant un public si glacé. Mon grand désir était d'arriver à Londres.

Nous étions maintenant réduits à quatre : Augustin, au cours d'une tournée, s'était amouraché d'une gamine de seize ans qui jouait le rôle de Juliette, et un jour il était venu nous annoncer son mariage. On avait regardé cela comme une véritable trahison. Ma mère, pour des raisons que je n'ai jamais pu comprendre, s'était mise en fureur. Elle avait agi comme le jour où mon père avait réapparu : elle s'était enfuie dans une autre pièce et avait claqué la porte. Elisabeth s'était réfugiée dans le silence et Raymond avait eu une véritable crise de nerfs ; j'avais été la seule à

sympathiser avec Augustin, pâle d'émotion. Je lui dis que j'irais avec lui voir sa femme. Il me mena dans un sinistre garni, et nous montâmes au cinquième. Juliette était jolie et frêle : elle avait l'air malade. Ils m'avouèrent qu'elle attendait un bébé.

Ainsi, dans nos plans d'expédition vers Londres, Augustin fut laissé de côté ; on semblait estimer dans la famille qu'il était indigne du brillant avenir qui nous attendait.

Or, une fois de plus, nous nous trouvions dans un atelier sans meubles, la bourse vide, au commencement de l'été. J'eus alors l'idée lumineuse d'aller solliciter des riches personnes, dans les salons de qui j'avais dansé, la somme nécessaire pour aller à Londres. Je me rendis d'abord chez une dame qui vivait dans un palais de la 59e rue, donnant sur Central Park. Je lui racontai l'incendie de l'hôtel Windsor, la perte de tout ce que nous avions, l'incompréhension de New-York et la certitude que j'avais d'être appréciée à Londres.

Elle finit par aller à son bureau, prit une plume, fit un chèque, le plia et me le donna. Je la laissai avec des larmes dans les yeux et je sortis en sautillant de joie. Mais, hélas, en arrivant à la Cinquième Avenue, je découvris que le chèque n'était que de cinquante dollars, et qu'il était loin de nous suffire pour payer notre voyage.

J'essayai alors d'aller trouver la femme d'un autre millionnaire, qui habitait en bas de la Cinquième Avenue, et je longeai à pied les cinquante pâtés de maisons qui séparaient la 59e rue de son palace. Mais là je fus reçue plus fraîchement encore par une dame entre deux âges qui me fit un sermon et trouva ma requête inacceptable. Elle m'expliqua qu'il n'en aurait pas été de même si j'avais appris la danse de ballet, et qu'elle avait autrefois connu une danseuse de ballet qui avait fait fortune.

Je continuai pourtant à plaider ma cause avec tant d'ardeur que je me trouvai mal et je tombai. Il était quatre heures de l'après-midi et je n'avais pas déjeuné. La vénérable dame parut s'affoler et sonna un magnifique maître d'hôtel qui m'apporta une tasse de chocolat et du pain grillé. Mes larmes coulaient dans le chocolat et sur le pain grillé, mais j'essayais encore de persuader la dame de l'absolue nécessité de notre départ pour Londres.

— Je serai un jour très célèbre, lui disais-je, et votre crédit sera doublé d'avoir la première reconnu un talent américain.

A la fin cette femme riche à soixante millions me donna un chèque de cinquante dollars, comme le premier ! Mais elle ajouta : « Quand vous gagnerez de l'argent, vous me rembourserez ! »

Je ne l'ai jamais remboursée ; j'ai préféré en faire profiter les pauvres.

La plupart des femmes de millionnaires de New-York reçurent ainsi ma visite, si bien qu'un jour nous fûmes à la tête de trois cents dollars. Cette somme admirable ne nous permettait pas encore de nous offrir des secondes classes sur un paquebot ordinaire, si nous voulions ne pas arriver à Londres sans un penny.

Ce fut Raymond qui eut l'idée d'aller faire le tour des bassins du port jusqu'à ce qu'il découvrît un petit bateau qui devait transporter du bétail à Hull. Le capitaine fut si touché par l'histoire de Raymond qu'il consentit à nous prendre comme passagers, bien que ce fut contraire au règlement, et, un beau matin, munis seulement de quelques sacs à main, car nos malles avaient brûlé dans l'incendie du Windsor, nous nous embarquâmes. C'est cette traversée, j'imagine, qui convertit Raymond au végétarisme, car la vue de ces deux cents pauvres bêtes venues du Middle-West, qui nuit et jour s'agitaient à fond de cale, se donnaient des coups de

corne et meuglaient de la façon la plus pitoyable, fit sur nous une impression profonde.

Quand, plus tard, je voyageais en cabine de luxe sur les grands transatlantiques, j'ai souvent pensé à cette traversée sur un transport à bestiaux, à notre joie de tous les instants, à notre enchantement, et je me suis demandé si, après tout, une atmosphère constante de luxe n'amène pas la neurasthénie. Notre nourriture se composait exclusivement de bœuf salé et de thé qui sentait la paille, les couchettes étaient dures, les cabines petites mais notre bonheur fut absolu, pendant les six semaines que dura le voyage de Hull. Nous avions eu honte de donner notre nom, et nous nous étions fait inscrire sous celui du père de ma mère : O'Gorman. Je m'appelais Maggie O'Gorman.

Le second était un Irlandais, avec qui je restais dans la vigie par les nuits de lune, et il me disait souvent : « Maggie O'Gorman, sûr que je serais un bon mari, si vous vouliez. » D'autres soirs le capitaine, qui était un excellent homme, sortait une bouteille de whisky et nous faisait des grogs. Ce fut donc dans l'ensemble une époque charmante malgré nos misères, et seuls les mugissements et les beuglements du bétail à fond de cale nous attristaient. Je me demande si l'on fait toujours voyager le bétail de façon aussi barbare.

Les O'Gorman débarquèrent à Hull par un matin de mai, prirent le train, et quelques heures plus tard les Duncan arrivaient à Londres. Une annonce du *Times* nous fit trouver un gîte près de Marble Arch. Nos premiers jours à Londres, nous les passâmes en omnibus, en courses à l'aventure. Nous étions dans un état d'extase parfaite, et, dans l'émerveillement et la joie que nous éprouvions, nous oubliions totalement combien nos ressources étaient limitées. Nous voulions voir toutes les curiosités, nous passions des heures à Westminster Abbey, au British Museum, au Musée de South Ken-

sington, à la Tour de Londres, nous visitions les jardins de Kew, Richmond Park et Hampton Court, et nous rentrions exaltés et épuisés, comme des touristes qui auraient eu un père en Amérique pour leur envoyer des fonds. Ce ne fut qu'au bout de plusieurs semaines que nous fûmes tirés de notre rêve de touristes par une propriétaire courroucée qui nous demandait de payer sa note.

Un jour que nous revenions de la National Gallery où nous avions écouté une conférence fort intéressante sur le « Vénus et Adonis » de Vélasquez, la porte de notre pension se referma devant nous ; nous étions sur les marches du perron tandis que nos bagages restaient à l'intérieur. L'inventaire de nos poches nous révéla que nous avions environ six shillings à nous quatre. Nous nous dirigeâmes vers Marble Arch et Kensington Gardens, et là, assis sur un banc, nous nous demandâmes ce que nous allions faire.

Si nous pouvions revoir le film mental de notre existence, quel étonnement nous aurions ! Nous dirions : « Non, ce n'est pas à moi que cela est arrivé ! » Les quatre abandonnés que je revois errant par les rues de Londres pourraient aussi bien n'avoir existé que dans l'imagination de Charles Dickens, et j'ai peine aujourd'hui à croire en leur réalité. Que notre jeunesse pût garder son entrain à travers toute cette série de désastres, il n'y a là rien d'étonnant, mais que notre pauvre mère, qui avait déjà traversé tant d'épreuves et de misères dans sa vie, et qui n'était plus jeune, pût les considérer comme le cours ordinaire des choses, voilà qui me paraît incroyable quand je me rappelle cette triste époque.

Sans argent, sans amis, sans aucun moyen de trouver un abri pour la nuit, nous errions par les rues de Londres. Nous essayâmes de deux ou trois hôtels, mais partout on nous demandait de payer d'avance, faute de

bagages. Nous essayâmes de deux ou trois maisons meublées, mais les propriétaires ne se montraient pas plus bienveillants. Nous fûmes réduits, en fin de compte, à un banc de Green Park, mais, même là, un énorme policeman parut et nous dit de circuler.

Cette vie continua pendant trois jours et trois nuits. Nous vivions de petits pains à deux sous, et pourtant, nous avions en nous tant d'extraordinaire vitalité que nous passions nos journées au British Museum. Je me revois, lisant la traduction anglaise du *Voyage à Athènes* de Winckelmann, dans l'oubli total de l'étrange situation où nous étions, et pleurant, non sur nos malheurs, mais sur la mort tragique de Winckelmann au retour de son ardent voyage de découvertes.

Pourtant, à l'aube du quatrième jour, je décidai qu'il fallait faire quelque chose. Ayant persuadé ma mère, Raymond et Élisabeth de me suivre sans rien dire, je pénétrai dans l'un des plus beaux hôtels de Londres. Je dis au portier, à moitié endormi, que nous venions d'arriver par un train de nuit, que nos bagages nous suivaient, venant de Liverpool, qu'il eût à nous donner des chambres et à nous faire monter un petit déjeuner, avec du café, des galettes de sarrazin et autres friandises américaines.

Nous restâmes à dormir tout le jour dans nos lits somptueux. De temps en temps je téléphonais au portier pour me plaindre que nos bagages ne fussent pas encore là.

— Il nous est absolument impossible de sortir sans avoir changé de vêtements, disais-je, et le soir nous dînâmes dans nos chambres.

Le lendemain, à l'aube, estimant que la ruse ne pouvait plus durer, nous sortîmes comme nous étions entrés, mais, cette fois, sans éveiller le portier.

Nous nous trouvâmes frais et dispos dans la rue et prêts une fois de plus à affronter le monde. Déambu-

lant, nous descendîmes jusqu'à Chelsea, et nous étions assis dans le cimetière de la vieille église quand j'aperçus un journal qu'on avait jeté dans l'allée. Je le ramassai, et mes yeux tombèrent sur un paragraphe disant qu'une certaine dame, chez qui j'avais dansé à New-York, avait loué une maison dans Grosvenor Square et qu'elle y organisait de grandes réceptions. J'eus une inspiration soudaine :

— Attendez-moi ici, dis-je.

Je trouvai mon chemin toute seule, et j'arrivai à Grosvenor Square avant le déjeuner. La dame était chez elle. Elle me reçut avec affabilité, et je lui dis que j'étais venue à Londres, et que je dansais dans les salons.

— C'est juste ce qu'il me faut, dit-elle, pour ma soirée de vendredi. Pourriez-vous présenter quelques-unes de vos interprétations après le dîner ?

J'acceptai, lui faisant comprendre délicatement qu'une légère avance était indispensable pour que je tinsse mon engagement. Elle fut on ne peut plus aimable, et me fit aussitôt un chèque de 10 livres, avec lequel je revins en courant au cimetière de Chelsea, où je trouvai Raymond en train de discourir sur l'idée platonicienne de l'âme.

— Je dois danser vendredi soir, chez madame X..., à Grosvenor Square ; le prince de Galles sera sans doute là ; notre fortune est faite ! et je montrai le chèque.

— Il faut trouver un atelier, dit alors Raymond, et payer un mois d'avance : il ne faut plus que nous soyons en butte aux insultes de ces vils, de ces vulgaires propriétaires de garnis.

Nous nous mîmes donc en quête d'un atelier, nous en découvrîmes un petit tout près de King's Road, à Chelsea, et nous y passâmes la nuit. Il n'y avait pas de lits et il nous fallut dormir sur le plancher, mais nous avions le sentiment de vivre de nouveau en artistes et

nous jurions, avec Raymond, que jamais nous n'accepterions plus de vivre comme des bourgeois, en hôtel meublé !

Avec l'argent qui restait, le loyer une fois payé, nous achetâmes des conserves, comme vivres de réserve, et quelques mètres de voile chez Liberty, dans lesquels je parus le vendredi soir à la réception de madame X... Je dansai le *Narcisse* de Nevin, tendre adolescent — car j'étais alors très mince — énamouré de sa propre image reflétée dans l'eau. Je dansai aussi l'*Ophélie* de Nevin, et j'entendis des gens murmurer : « Où cette enfant a-t-elle trouvé cette expression tragique ? » A la fin de la soirée, je dansai la *Chanson du Printemps* de Mendelssohn.

Ma mère jouait pour moi ; Élisabeth lut quelques poèmes de Théocrite, traduits par Andrew Lang, et Raymond fit une courte conférence sur la danse et son influence possible sur la psychologie de l'humanité future. Tout cela était un peu au-dessus de ce public de gens bien nourris, mais pourtant notre représentation eut beaucoup de succès et l'hôtesse se montra enchantée. Le public était trop exactement une assemblée type d'Anglais bien élevés pour remarquer que je dansais les pieds nus dans des sandales et vêtue de voiles transparents. Cette seule apparition suffit à faire le « Klatsche » de l'Allemagne quelques années plus tard. Mais les Anglais sont un peuple si poli que personne n'eut même l'idée de remarquer l'originalité de mon costume, pas plus hélas, que l'originalité de ma danse. Tout le monde disait : « C'est charmant, c'est adorable ; comme je vous remercie, chère madame », ou quelque chose d'approchant ; mais ce fut tout.

Pourtant, à partir de cette soirée, je fus invitée à danser dans de nombreuses maisons fort célèbres. Un soir, je dansais devant quelque membre de la famille royale, ou dans le jardin de Lady Lowther, et le lendemain je

n'avais rien à manger. Quelquefois, en effet, j'étais payée, mais plus souvent je ne l'étais pas. Les hôtesses me disaient facilement : « Vous allez danser devant la duchesse une-telle, et tant de gens distingués vous verront que vous aurez un nom à Londres. »

Je me rappelle un jour où je dansai pendant quatre heures au profit d'une représentation de charité, et où, en récompense, une dame titrée me versa mon thé et me donna des fraises de sa main, mais je me sentais si faible de n'avoir pas pris de nourriture solide depuis plusieurs jours, que la crème et les fraises me rendirent encore plus misérable. En même temps, une autre dame me montrait un gros sac rempli de pièces d'or et me disait : « Voyez tout cet argent que vous avez fait trouver pour notre œuvre de jeunes filles aveugles ! »

Nous avions, ma mère et moi, trop d'amour-propre pour expliquer à ces gens la cruauté inouïe dont ils étaient coupables. Nous nous privions au contraire de nourriture pour paraître bien habillées et prospères.

Nous achetâmes de la literie pour notre atelier et nous louâmes un piano, mais nous passions la plupart de notre temps au British Museum, où Raymond faisait des croquis de tous les vases et de tous les bas-reliefs grecs. Pour moi, j'essayais de les exprimer sur la musique qui me paraissait le mieux en harmonie avec le rythme des pieds, le port dionysiaque de la tête et le geste du thyrse. Nous passions aussi plusieurs heures par jour dans la bibliothèque du British Museum, et nous déjeunions à la buvette d'un petit pain et d'un café au lait.

Nous étions fous d'enthousiasme pour la beauté de Londres. Tout ce qui était culture et beauté architecturale m'avait manqué en Amérique, mais maintenant je pouvais satisfaire ma soif.

Un an s'était passé depuis que j'avais vu Ivan Miroski, avant notre départ de New-York. Un ami m'écrivit

un jour de Chicago qu'il s'était engagé pour la guerre d'Espagne, qu'il avait été dans un camp d'instruction en Floride, qu'il avait été pris de fièvre typhoïde et qu'il était mort. La lettre me porta un coup terrible. Je ne pouvais croire que la nouvelle fût vraie. Un après-midi j'allai au Cube Institute, je recherchai dans les collections de journaux et je trouvai, en tout petits caractères, parmi des centaines d'autres, son nom sur la liste des morts.

La lettre de Chicago m'avait aussi donné le nom et l'adresse de sa femme à Londres ; un jour je pris un cab et je partis à la recherche de madame Miroski. Elle habitait au diable, du côté de Hammersmith. Je subissais encore plus ou moins l'influence puritaine de l'Amérique et j'estimais qu'il était épouvantable qu'Ivan Miroski eût laissé une femme à Londres dont il ne m'eût jamais rien dit. Je ne parlai donc à personne de mon projet. Ayant donné l'adresse au cocher, je roulai pendant des kilomètres et des kilomètres, presque jusqu'aux limites de Londres. Il y avait des rangées et des rangées de petites maisons grises, toutes identiques, avec des portes d'entrée mélancoliques et sales, dont chacune portait un nom plus imposant que la voisine. Il y avait Sherwood Cottage, Glen House, Ellesmere, Ennismore, d'autres noms encore qui ne convenaient en aucune façon ; il y avait enfin Stella House où je sonnai. La porte fut ouverte par une servante plus triste encore que la plupart des bonnes de Londres. Je demandai madame Miroski et je fus introduite dans un salon qui sentait le renfermé. J'avais une robe genre Greenaway en mousseline blanche, avec une ceinture bleue sous les bras, un grand chapeau de paille sur la tête, et les cheveux en boucles sur les épaules.

J'entendais des pas à l'étage au-dessus et une voix claire qui disait : « Silence, mesdemoiselles, silence ! » Stella House était une école de filles. Je luttais contre

une émotion où se mêlaient la frayeur et, malgré la mort tragique d'Ivan, la jalousie, quand entra la plus étrange petite personne que j'aie vue de ma vie, haute tout au plus de quatre pieds, d'une maigreur transparente, avec d'ardents yeux gris, de rares cheveux gris, et un petit visage blanc aux lèvres minces, pâles et serrées.

Elle m'accueillit sans beaucoup de cordialité. J'essayai de lui expliquer qui j'étais.

— Je sais, dit-elle, vous êtes Isadora ; Ivan m'a parlé de vous bien souvent dans ses lettres.

— Je suis désolée, balbutiai-je, il ne m'avait jamais parlé de vous.

— Non, dit-elle, mais je serais retournée vers lui, et maintenant... il est mort.

Elle dit ces mots d'une telle voix que je me mis à pleurer. Elle aussi se mit à pleurer, et ce fut comme si nous avions toujours été amies.

Elle me fit monter dans sa chambre, dont les murs étaient couverts de portraits d'Ivan Miroski. Il y avait des portraits de lui quand il était jeune, avec un visage d'une énergie et d'une beauté extraordinaires. Il y en avait un autre qu'il lui avait envoyé et qu'elle avait entouré de crêpe : il était en uniforme de soldat. Elle me raconta l'histoire de leur vie, et comment il était allé chercher fortune en Amérique ; ils n'étaient pas partis tous les deux parce qu'ils n'avaient pas assez d'argent.

— Je devais aller le rejoindre, dit-elle. Il m'écrivait toujours : « J'aurai bientôt l'argent nécessaire et tu viendras. »

Les années passèrent, elle demeura maîtresse dans une école de filles, ses cheveux avaient blanchi et Ivan ne lui avait jamais envoyé l'argent.

Je comparais la destinée de cette vieille petite dame pleine de patience — car elle me paraissait très vieille —

avec mes voyages aventureux, et je ne comprenais pas. Puisqu'elle était la femme d'Ivan Miroski, pourquoi ne l'avait-elle pas rejoint si elle l'avait désiré ? Quitte à voyager avec les émigrants. Car je n'ai jamais pu comprendre pourquoi, si l'on veut faire une chose, on ne la fait pas. Pour moi, je n'ai jamais hésité à faire ce que je désirais. J'ai fait toute ma vie exactement ce que je voulais faire. Cela m'a souvent conduite au désastre et à la misère, mais j'ai au moins eu la satisfaction de contenter mon désir. Comment cette pauvre et patiente petite créature avait-elle pu attendre, pendant des années, qu'un homme, qui était son mari, vînt la chercher ?

Je demeurais assise dans sa chambre, au milieu des portraits d'Ivan ; elle tenait ma main serrée dans les siennes, et parlait, parlait de lui. Je m'aperçus enfin que le jour tombait.

Elle me fit promettre de revenir, je lui dis de venir nous voir, mais elle me confia qu'elle n'avait pas un instant, qu'elle avait à travailler du début de la matinée jusqu'à une heure avancée de la nuit, pour enseigner et pour corriger les devoirs.

Comme j'avais renvoyé le cab je rentrai sur des impériales d'omnibus. Je me rappelle que je pleurai tout le long du chemin sur le sort d'Ivan Miroski et de sa pauvre petite femme, mais qu'en même temps j'éprouvais un étrange et vivifiant sentiment de puissance, ainsi que du mépris pour les gens qui ne réussissent pas ou qui passent leur vie à attendre.

Telle est la cruauté de l'extrême jeunesse.

Jusqu'alors j'avais dormi avec la photographie et les lettres d'Ivan sous mon oreiller, mais à partir de ce jour je les reléguai dans un paquet ficelé au fond de ma malle.

CHAPITRE VI

Quand fut écoulé notre premier mois de location de l'atelier de Chelsea, il faisait très chaud, et nous nous installâmes dans un atelier meublé à Kensington. Là, j'avais un piano et plus de place pour danser. Mais soudain, à la fin de juillet, la saison de Londres se termina, et le début du mois d'août nous trouva avec fort peu d'argent de côté. Nous passâmes tout le mois d'août soit au musée de Kensington, soit à la bibliothèque du British Museum, d'où nous revenions souvent à pied, après la fermeture, jusqu'à notre atelier de Kensington Square.

Un soir, à mon grand étonnement, la petite madame Miroski fit son apparition et m'invita à dîner. Elle était dans un état de vive exaltation. Cette visite était pour elle une grande aventure. Elle alla jusqu'à commander, au dîner, une bouteille de bourgogne. Elle me demanda de lui dire comment était Ivan quand je l'avais connu à Chicago, ce qu'il avait dit, et je lui contai comment il aimait aller cueillir des feuillages dans les bois, comment un jour je l'avais vu alors que le soleil luisait dans ses cheveux roux et qu'il avait les bras pleins de genêts, et comment j'avais toujours associé son image à celle de cette fleur. Elle pleura, et je pleurai à mon

tour. Nous bûmes une deuxième bouteille de bourgogne et nous nous livrâmes à une véritable débauche de souvenirs. Puis elle me quitta pour retrouver son chemin dans un labyrinthe d'omnibus jusqu'à Stella House.

Septembre vint. Élisabeth, qui était restée en correspondance avec les mères de nos anciennes élèves de New-York, et dont l'une lui avait envoyé un chèque pour payer son voyage de retour, décida de rentrer en Amérique pour y gagner de l'argent.

— Je pourrai vous en envoyer, disait-elle, et comme vous allez bientôt devenir riches et célèbres, je pourrai d'ici peu venir vous retrouver.

Nous allâmes dans un magasin de Kensington High Street, pour lui acheter un bon manteau de voyage, et nous la conduisîmes au train. Mais, revenus dans notre atelier, nous passâmes tous les trois plusieurs jours dans un état de complète dépression.

La vive et douce Élisabeth était partie ! Octobre s'annonçait froid et triste. Nous connûmes pour la première fois les brouillards de Londres, et un régime de potages à deux sous qui menaçait de nous rendre anémiques. Le British Museum lui-même avait perdu son charme. Il se passait des jours entiers où nous n'avions même pas le courage de sortir, où nous restions assis dans l'atelier, enveloppés dans des couvertures, à jouer aux échecs sur un échiquier improvisé avec des pièces en carton.

Je me suis étonnée tout à l'heure de notre extraordinaire vitalité : quand je me rappelle cette période, je m'étonne au contraire de notre absolu découragement. Il y avait des matins où nous n'avions même plus l'énergie de nous lever, et nous dormions toute la journée.

Enfin vint une lettre d'Élisabeth, qui nous envoyait un peu d'argent. Elle était arrivée à New-York, était descendue à l'hôtel Buckingham, dans la 5e Avenue,

avait ouvert son école et réussissait. Ces nouvelles nous redonnèrent du courage. A la fin du terme nous prîmes en location une petite maison toute meublée dans Kensington Square. Nous avions ainsi droit à une clé des jardins du Square.

Un soir, Raymond et moi nous étions en train de danser dans les jardins quand apparut une femme extrêmement belle avec un grand chapeau noir, et qui nous dit : « De quel coin de la terre venez-vous ?

— D'aucun pays de la terre, répondis-je ; nous venons de la lune.

— De la terre ou de la lune, reprit-elle, vous êtes charmants ; voulez-vous venir me voir ?

Nous la suivîmes jusqu'à sa maison de Kensington Square, qui était très belle, et où des tableaux merveilleux de Burne Jones, de Rossetti et de William Morris reflétaient son image.

C'était madame Patrick Campbell. Elle s'assit au piano, nous joua et nous chanta de vieilles chansons anglaises, puis nous récita des vers et finalement je dansai pour elle. Elle était magnifiquement belle avec de splendides cheveux noirs, de grands yeux noirs, un teint d'ivoire et une gorge de déesse.

Elle nous séduisit tous, et cette rencontre nous sauva définitivement de l'état d'abattement et de tristesse où nous étions tombés. Elle marqua aussi le début d'un changement de fortune, car madame Patrick Campbell se déclara si charmée de ma danse qu'elle me donna une lettre d'introduction pour M. Wyndham. Elle nous dit que, jeune fille, elle avait fait ses débuts chez madame Wyndham en récitant le rôle de Juliette. Madame Wyndham me reçut de la façon la plus charmante et j'assistai pour la première fois à un thé anglais au coin du feu.

Il y a dans ces réunions au coin du feu, avec le thé noir, les tartines de pain beurré, et le brouillard jaune

au dehors, et la lenteur civilisée des voix anglaises, un charme qui fait de Londres une ville séduisante, et si j'en avais auparavant deviné l'attrait, je l'aimai profondément à partir de ce jour. Il y avait dans cette maison une atmosphère magique de sécurité et de confort, de culture et de bien-être et j'avoue que je me sentis dans mon élément comme un poisson dans l'eau. La belle bibliothèque m'attirait elle aussi.

C'est dans cette maison que je remarquai pour la première fois l'extraordinaire maintien des serviteurs anglais, qui se déplacent avec une sorte d'assurance aristocratique, et qui, loin de refuser d'accepter leur condition ou d'essayer, comme en Amérique de s'élever dans l'échelle sociale, sont fiers de travailler pour les « grandes familles ». Leurs pères l'ont fait avant eux, leurs enfants le feront à leur tour, et c'est là un des éléments qui constituent le calme et la sécurité de la vie.

Madame Wyndham organisa pour moi une représentation dans son salon, et presque tout ce que Londres comptait d'artistes et d'écrivains était là. Ce jour-là je rencontrai un homme qui devait faire sur ma vie une impression profonde. Il avait alors environ cinquante ans, avec l'une des têtes les plus belles que j'aie jamais vues. Les yeux profondément enfoncés sous un front proéminent ; un nez classique et une bouche délicate, grand et mince avec des cheveux gris partagés par le milieu et rejetés sur les oreilles, et une expression étrangement douce. C'était Charles Hallé, le fils du célèbre pianiste. De tous les jeunes hommes que je rencontrai à cette époque, et qui étaient tous disposés à me faire la cour, aucun ne m'attirait ; je ne faisais même pas attention à eux, mais, si étrange que cela paraisse, je m'attachai aussitôt passionnément à cet homme de cinquante ans.

Il avait été un grand ami de Mary Anderson quand elle était jeune, et il m'invita à prendre le thé dans son

atelier où il me montra la tunique qu'elle avait portée dans le rôle de Virgilia de *Coriolan* et qu'il conservait comme une relique sacrée. Dès cette première visite, notre amitié devint profonde et il ne se passait guère d'après-midi que je ne me rendisse chez lui. Il me racontait des foules de détails sur Burne Jones qui avait été son ami intime, sur Rossetti, sur William Morris et sur toute l'école des pré-raphaélites, sur Whistler et Tennyson, qu'il avait tous connus. Je passais chez lui des heures d'enchantement, et c'est à l'amitié de cet artiste charmant que je dois en partie la révélation de l'art des vieux maîtres.

Charles Hallé était alors directeur de la New Gallery où tous les peintres modernes exposaient. C'était un charmant petit musée avec une cour centrale et une fontaine, et Charles Hallé conçut l'idée de me faire danser dans ce décor. Il me présenta à ses amis Sir William Richmond, le peintre, M. Andrew Lang, et Sir Hubert Parry le compositeur, et ils acceptèrent de faire chacun une conférence : Sir William Richmond sur la danse dans ses rapports avec la peinture, Andrew Lang sur la danse dans ses rapports avec les mythes grecs, et Sir Hubert Parry sur la danse dans ses rapports avec la musique ; je dansai dans la cour centrale, autour de la fontaine, entourée de plantes, de fleurs rares et de palmiers, et ce fut un grand succès. Les journaux furent enthousiastes et Charles Hallé extrêmement joyeux de ma réussite ; tout ce qui comptait à Londres m'invita à prendre le thé ou à dîner et nous connûmes une courte période pendant laquelle la fortune nous sourit.

Un après-midi, dans la foule d'une réception chez madame Ronald, je fus présentée au prince de Galles, au futur roi Édouard. Il s'écria que j'étais une beauté à la Gainsborough, et ce compliment accrut encore l'enthousiasme général de la société de Londres.

Comme notre situation s'était améliorée, nous avions loué un grand atelier dans Warwick Square, où je passais mes jours à mettre au point les inspirations nouvelles que je devais à ce que j'avais vu d'art italien à la National Gallery, bien qu'à cette époque je fusse aussi beaucoup sous l'influence de Burne Jones et de Rossetti.

Alors entra dans ma vie un jeune poète, fraîchement sorti d'Oxford, qui avait une voix douce et des yeux de rêve. Il descendait d'une lignée de Stewart et son nom était Douglas Ainslie. Il apparaissait chaque soir à la tombée de la nuit, avec trois ou quatre volumes sous le bras et me lisait les vers de Swinburne, de Keats, de Browning, de Rossetti et d'Oscar Wilde. Il aimait lire à voix haute et j'adorais l'écouter. Ma pauvre mère, qui jugeait indispensable de me servir de chaperon, ne pouvait comprendre, bien qu'elle connût et aimât cette poésie, la déclamation d'Oxford, et au bout d'une heure environ, surtout après du William Morris, elle s'endormait : le jeune poète se penchait alors et m'embrassait doucement sur la joue.

J'étais complètement heureuse dans cette atmosphère affectueuse, et, partagée entre Ainslie et Charles Hallé, je ne désirais pas d'autre ami. Les jeunes gens ordinaires m'ennuyaient extrêmement, bien qu'ils fussent nombreux, après m'avoir vue danser dans les salons de Londres, à désirer venir me voir et à sortir avec moi, je me montrais si distante avec eux qu'ils étaient complètement refroidis.

Charles Hallé habitait dans une vieille petite maison de Cadogan Street, avec sa sœur, une vieille demoiselle charmante. Mademoiselle Hallé était elle aussi très bonne avec moi, et m'invitait souvent à de petits dîners où nous étions seuls tous les trois. C'est avec elle et son frère que je rendis visite pour la première fois à Henry Irving et à Ellen Terry. C'est dans *Les Cloches* que je

vis Irving pour la première fois, et son grand art éveilla en moi une admiration si enthousiaste que, pendant des semaines, je vécus sous cette impression et ne pus dormir. Quant à Ellen Terry, elle devint alors, et resta toujours par la suite, l'idéal de ma vie. Qui n'a jamais vu Irving ne peut pas comprendre l'émouvante beauté et la grandeur de ses interprétations. Il est impossible de décrire le charme de sa puissance intellectuelle et dramatique. C'était un artiste d'un tel génie que ses défauts eux-mêmes devenaient des qualités admirables. Il y avait en lui quelque chose du génie et de la majesté de Dante.

Un jour de cet été-là, Charles Hallé m'avait emmenée voir Watts, le grand peintre, et j'avais dansé pour lui dans son jardin. Je vis chez lui le visage merveilleux d'Ellen Terry répété plusieurs fois dans ses tableaux. Nous nous promenâmes ensemble dans son jardin, et il me dit de belles choses sur son art et sur sa vie.

Ellen Terry était alors dans le plein éclat d'une maturité splendide. Ce n'était plus la grande et mince jeune fille qui avait ravi l'imagination de Watts, mais elle avait un torse puissant, des hanches larges et un port majestueux très différent de l'idéal d'aujourd'hui ! Si le public de nos jours avait pu voir l'Ellen Terry d'alors, elle aurait reçu mille conseils sur la façon de maigrir à l'aide de régimes, etc., et j'ose dire que la majesté de son expression aurait souffert si elle avait passé son temps comme nos actrices actuelles à essayer de paraître jeune et mince. Elle n'avait l'air ni mince ni élancée, mais elle était certainement très belle.

C'est ainsi que j'entrai en contact, à Londres, avec les plus hautes personnalités intellectuelles et artistiques de l'époque. Comme l'hiver touchait à sa fin et qu'il y avait moins de salons ouverts que pendant la saison, je fis partie pendant quelque temps de la troupe Benson, mais je ne jouai jamais autre chose que le rôle de pre-

mière fée dans *Le Songe d'une Nuit d'Été*. Les directeurs de théâtres semblaient ne pas comprendre mon art, ou comment il aurait pu servir leurs spectacles. Cette incompréhension était extraordinaire quand on voit combien de mauvaises imitations de mes danses ont paru depuis dans les productions de Reinhardt, de Gémier et d'autres représentants de l'avant-garde du théâtre.

J'eus un jour un mot d'introduction auprès de Lady Tree (alors madame Tree). Je montai dans sa loge pendant une répétition et elle me reçut, de façon fort cordiale. Mais quand, sur son invitation, j'eus enfilé ma tunique de danse, qu'elle m'eût conduite sur la scène pour danser devant Beerbohm Tree et que je dansai la *Chanson du Printemps* de Mendelssohn, il fit à peine attention à moi et ne cessa de suivre les mouches d'un regard distrait. Je lui rappelai cette histoire longtemps après, à Moscou, alors qu'il me portait un toast à la fin d'un banquet, comme à l'une des plus grandes artistes de la terre.

— Quoi ! s'écria-t-il, j'ai vu votre danse, votre beauté, votre jeunesse, et je ne les ai pas goûtées ? Quel fou j'étais ! Et maintenant, ajouta-t-il, il est trop tard — trop tard !

— Il n'est jamais trop tard, répondis-je, et à partir de ce moment il me donna des preuves innombrables de son admiration.

Il m'était, en effet, difficile de comprendre alors pourquoi, après avoir soulevé une vague d'enthousiasme parmi des hommes comme Andrew Lang, Watts, Sir Edwin Arnold, Austin Dobson et Charles Hallé — parmi tous les peintres et tous les poètes que j'avais rencontrés à Londres, les directeurs de théâtres demeuraient insensibles comme si le message de mon art fût trop spirituel pour leur conception grossière, matérialiste, de l'Art et du Théâtre.

Je travaillais tout le jour dans mon atelier, et, vers le soir, tantôt le poète venait me lire des vers, tantôt le peintre venait me prendre pour sortir ou me regardait danser. Ils faisaient en sorte de ne jamais se rencontrer, car ils s'étaient pris d'une violente antipathie l'un pour l'autre. Le poète disait qu'il ne pouvait comprendre comment je pouvais passer tant de temps dans la société de ce vieux bonhomme, et le peintre disait qu'il ne pouvait comprendre ce qu'une jeune fille intelligente pouvait trouver d'intéressant dans ce blanc-bec. Mais je goûtais un bonheur parfait à cette double amitié et je ne pouvais dire lequel des deux je préférais. Seulement, les dimanches étaient réservés à Hallé ; nous déjeunions dans son atelier d'une terrine de foie gras de Strasbourg, de sherry, et de café qu'il faisait lui-même.

Un jour, il me permit de revêtir la fameuse tunique de Mary Anderson, et il fit d'après moi de nombreux croquis.

Et l'hiver passa ainsi.

CHAPITRE VII

Il y avait toujours dans notre budget un certain déficit, mais nous traversions pourtant une période de paix. Cette atmosphère pacifique impatientait Raymond. Il partit pour Paris, et au printemps, nous bombarda de télégrammes qui nous imploraient de venir le rejoindre, si bien qu'à la fin, ma mère et moi nous fîmes nos bagages et prîmes le bateau.

Après les brouillards de Londres, nous arrivâmes par un matin de printemps à Cherbourg. La France nous parut un vrai jardin, et de Cherbourg à Paris nous restâmes à la portière de notre compartiment de troisième. Raymond était à la gare. Il avait laissé pousser ses cheveux qui lui tombaient sur les oreilles, il portait un col rabattu et une lavallière. Nous fûmes quelque peu surprises de cette métamorphose, mais il nous expliqua que c'était la mode du Quartier Latin, où il habitait. Il nous conduisit chez lui, et dans l'escalier nous croisâmes une petite midinette qui descendait en courant. Puis il nous régala d'une bouteille de vin rouge qui, disait-il, coûtait trente centimes. Après le vin rouge, nous partîmes à la recherche d'un studio. Raymond savait deux mots de français, et nous allions par les rues en répétant : « Chercher atelier ». Ce que nous ignorions c'est que le mot *atelier* ne correspond pas au

mot studio, mais signifie toute espèce de pièce où travaillent des ouvriers. Finalement, à la tombée du jour, nous trouvâmes ce qu'il nous fallait dans le fond d'une cour, au prix extraordinaire de 50 francs par mois, tout meublé. Nous ne pouvions imaginer pourquoi le loyer était si bon marché, mais nous découvrîmes la raison le soir même. Nous nous étions à peine installés pour la nuit, que d'épouvantables secousses secouèrent le studio comme s'il y eût eu un tremblement de terre : la pièce semblait sauter en l'air, puis retomber sur le sol. Et les secousses se répétaient. Raymond descendit voir ce qui se passait et découvrit que notre refuge était situé au-dessus d'une imprimerie de nuit. De là le bon marché du studio. Cette constatation rafraîchit un peu notre enthousiasme, mais comme pour nous cinquante francs représentaient une somme importante, j'affirmai que le vacarme ressemblait au bruit de la mer, que nous n'avions qu'à nous imaginer au bord de la mer. La concierge nous faisait à manger, pour le prix de vingt-cinq centimes pour le déjeuner et de un franc par tête pour le dîner, vin compris. Elle disait avec un sourire poli, en nous montant la salade : « Il faudra la tourner, messieurs dames, il faudra la tourner. »

Raymond renonça à sa midinette et se consacra tout à moi. Nous nous levions à cinq heures du matin, tant notre joie d'être à Paris était vive ; nous commencions la journée en dansant dans les jardins du Luxembourg, puis nous marchions pendant des kilomètres et nous passions des heures au Louvre. Raymond avait déjà un carton plein de dessins représentant tous les vases grecs, et nous passions tant de temps dans la salle des vases grecs que le gardien fut pris de soupçons. Quand je lui eus expliqué à l'aide d'une pantomime que je n'étais venue que pour danser, il décida qu'il avait affaire à des fous inoffensifs et nous laissa tranquilles. Je me rappelle que nous passions des heures et des heures sur le

parquet ciré, nous traînant pour voir les rayons inférieurs, ou dressés sur la pointe des pieds en disant : « Regarde, voilà Dionysos », ou « Viens voir, voici Médée tuant ses enfants. »

Et chaque jour, nous retournions au Louvre, et l'on arrivait à peine à nous mettre dehors à l'heure de la fermeture. Nous n'avions ni argent ni amis à Paris, mais nous n'avions besoin de rien. Le Louvre était notre paradis, et j'ai rencontré bien des gens qui nous avaient vus alors, moi en robe blanche et en chapeau liberty et Raymond en chapeau à larges bords, avec son col ouvert et sa lavallière, qui m'ont dit que nous faisions un couple étrange, si jeunes et perdus de façon si complète dans notre admiration des vases grecs. Nous rentrions à pied dans le crépuscule, nous arrêtant devant les statues des Tuileries, et quand nous avions avalé notre dîner de haricots blancs, de salade et de vin rouge, nous étions à peu près aussi heureux qu'on peut l'être.

Raymond avait un joli coup de crayon. En quelques mois il avait copié tous les vases grecs du Louvre. Mais il existe certaines silhouettes, qui furent publiées par la suite, qui n'avaient pas été dessinées d'après des vases grecs, mais d'après des photographies que Raymond avait faites de moi, dansant nue, et qui furent données pour des vases grecs.

En dehors du Louvre, nous visitions le Musée de Cluny, le musée Carnavalet, et Notre-Dame, et tous les musées de Paris. J'étais surtout ravie par le groupe de Carpeaux qui se trouve devant l'Opéra, et par celui de Rude à l'Arc de Triomphe. Il n'y avait pas un monument devant lequel nous ne demeurions debout, immobiles d'admiration, nos jeunes âmes américaines transportées à la vue de cette culture que nous avions tant lutté pour découvrir.

Le printemps fit place à l'été, et la grande Exposition

de 1900 s'ouvrit, quand, à ma grande joie, mais au désappointement de Raymond, Charles Hallé parut un beau matin à notre atelier de la rue de la Gaîté. Il était venu pour l'Exposition, et je fus dès lors sa compagne de tous les instants. Je n'aurais pas pu avoir de guide plus charmant et plus intelligent. Nous flânions toute la journée à travers les monuments, et le soir nous dînions à la Tour Eiffel. Il était la bonté personnifiée, et quand j'étais fatiguée, il me faisait asseoir dans un fauteuil roulant. J'étais d'ailleurs souvent fatiguée, car l'art de l'Exposition ne me paraissait pas valoir l'art du Louvre, mais j'étais pourtant très heureuse, car j'adorais Paris et j'adorais Charles Hallé.

Le dimanche, nous prenions le train et nous allions à la campagne, nous perdre dans les jardins de Versailles ou dans la forêt de Saint-Germain. Je dansais pour lui dans la forêt, et il faisait de moi des croquis. Et ainsi l'été se passa. La vie était moins heureuse, sans doute, pour ma pauvre maman et pour Raymond.

L'Exposition de 1900 m'a laissé une impression profonde, celle de la danse de Sada Yaco, la grande danseuse tragique du Japon. Tous les soirs, Charles Hallé et moi, nous frissonnions devant l'art extraordinaire de cette grande tragédienne.

Une autre impression, plus forte encore, que j'ai gardée toute ma vie, fut celle du Pavillon Rodin, où les œuvres complètes du sculpteur admirable étaient présentées pour la première fois au public. Quand je pénétrai dans le Pavillon, je demeurai frappée d'éblouissement devant l'œuvre du grand maître. Sans connaître alors Rodin, je sentais que j'étais dans un autre monde, et chaque fois que je revenais, je m'indignais de la vulgarité des Américains qui disaient : « Où est sa tête ? Où est son bras ? » Souvent je me retournais et j'apostrophais la foule, pour lui dire ses vérités : « Vous ne voyez donc pas, criais-je, que ce n'est pas la chose

même, mais un symbole, une conception de l'idéal de la vie ? »

Charles Hallé dut retourner à Londres, mais avant de partir, il me présenta son neveu, Charles Noufflard. « Je te confie Isadora », lui dit-il en partant. Noufflard était un jeune homme de vingt-cinq ans environ, plus ou moins blasé, mais il fut complètement captivé par la naïveté de la petite Américaine qui lui avait été confiée. Il entreprit de compléter mon éducation en matière d'art français, me parlant beaucoup du gothique, et me faisant apprécier pour la première fois les époques de Louis XIII, de Louis XIV, de Louis XV et de Louis XVI.

Nous avions quitté l'atelier de la rue de la Gaîté, et, avec ce qui restait de nos économies, nous avions loué un grand atelier, avenue de Villiers. Raymond l'avait arrangé de façon très originale. Il avait pris des feuilles d'étain, les avait roulées et placées sur les becs de gaz, de façon à ce que la flamme en passant au travers, donnât l'impression de torches romaines ; mais nos factures de gaz en furent considérablement augmentées.

Ma mère reprit sa musique, et comme aux jours de notre enfance, elle passait désormais des heures à jouer du Chopin, du Schumann et du Beethoven. Nous n'avions ni chambres à coucher ni salle de bains. Raymond peignit des colonnes grecques le long des murs et nous nous procurâmes quelques bahuts de bois sculpté pour y mettre nos matelas. Le soir nous les sortions des bahuts et les installions dessus pour dormir. C'est vers cette époque également que Raymond inventa ses fameuses sandales, ayant découvert que les souliers sont des choses odieuses. Il avait alors l'esprit particulièrement inventif, et passait les trois quarts de ses nuits à mettre au point ses découvertes à coups de marteau, tandis que, ma pauvre mère et moi, nous dormions comme nous pouvions sur nos bahuts.

Charles Noufflard venait fréquemment nous rendre visite. Un jour, il amena dans notre atelier deux de ses camarades, un joli jeune homme qui s'appelait Jacques Beaugnies, et un jeune littérateur nommé André Beaunier. Charles Noufflard était très fier de moi et enchanté de me montrer à ses amis comme un phénomène d'Amérique. Je dansai naturellement pour eux. J'étudiais alors la musique des préludes, des valses et des mazurkas de Chopin. Ma mère jouait extrêmement bien, avec un doigté d'homme, ferme et fort, avec aussi beaucoup de sentiment et d'intelligence, et elle pouvait m'accompagner pendant des heures. C'est alors que Jacques Beaugnies eut l'idée de demander à sa mère, madame de Saint-Marceau, la femme du sculpteur, de me faire danser chez elle un soir, devant des amis.

Madame de Saint-Marceau avait un des salons les plus aristocratiques et les plus chics de Paris, et une répétition fut arrangée dans l'atelier de son mari. Au piano était un homme extraordinaire, avec des doigts de magicien. Je me sentis aussitôt attirée vers lui.

— Quel ravissement ! s'écria-t-il. Quel charme ! Quelle jolie enfant ! Et, me soulevant dans ses bras, il m'embrassa sur les deux joues, à la mode française. C'était Messager, le grand compositeur.

Le soir de mes débuts arriva. Je dansai devant un groupe de gens si aimables, si enthousiastes, que je fus bouleversée. Ils attendaient à peinè que chaque danse fût finie pour crier : « Bravo, bravo, elle est exquise ! Quelle enfant ! », et à la fin de la première danse, un grand monsieur, avec des yeux perçants, se leva et vint m'embrasser.

— Quel est ton nom, petite fille ? me demanda-t-il.

— Isadora, répondis-je.

— Mais ton petit nom ?

— Quand j'étais toute petite, on m'appelait Dorita.

— Ah, Dorita, s'écria-t-il, en m'embrassant sur les yeux, sur les joues et sur la bouche, tu es adorable.

Alors madame de Saint-Marceau me prit la main et me dit :

— C'est le grand Sardou.

A vrai dire, tout ce qui comptait dans la vie du Paris d'alors était réuni là, et, quand je partis, couverte de fleurs et de compliments, mes trois cavaliers servants, Noufflard, Jacques Baugnies et André Beaunier, m'escortèrent jusqu'à la maison, rayonnants d'orgueil et de satisfaction en voyant que leur petit phénomène avait remporté un tel succès.

De ces trois jeunes gens, celui qui devait devenir mon plus grand ami n'était pas le grand et agréable Charles Noufflard, ni le beau Jacques Beaugnies, mais le petit et pâle André Beaunier. Il avait le visage rond et portait des verres. Mais quelle intelligence ! Je fus toujours une cérébrale, et, bien qu'on puisse ne pas me croire, mes amours de tête, qui furent nombreuses, m'intéressaient autant que mes véritables affaires de cœur. André, qui, à cette époque, écrivait ses premiers livres, *Pétrarque* et *Simonde*, venait me voir tous les jours, et c'est par lui que je m'initiai à la plus belle littérature française.

J'avais alors appris à lire et à parler français assez couramment, et André Beaunier me faisait des lectures à haute voix, dans notre atelier, pendant des après-midi et des soirs entiers. Il y avait dans sa voix une cadence exquisement douce. Il me lisait les œuvres de Molière, de Flaubert, de Théophile Gautier, de Maupassant, et c'est lui qui, le premier, me lut le *Pelléas et Mélisande* de Maeterlinck et tous les ouvrages français de l'époque.

Chaque après-midi j'entendais un coup timide à la porte de l'atelier. C'était André Beaunier, toujours avec quelque nouveau livre ou quelque revue sous le bras. Ma mère ne comprenait pas mon enthousiasme pour cet

homme, qui n'avait rien de l'amant idéal étant, comme je l'ai dit, gros et petit, avec des yeux minuscules, et il fallait être une cérébrale pour comprendre que ces yeux étincelaient d'esprit et d'intelligence. Souvent, après m'avoir fait la lecture pendant une heure ou deux, nous prenions l'impériale d'un omnibus qui longeait la Seine et nous descendions le long de l'île de la Cité pour admirer Notre-Dame au clair de lune. Il connaissait toutes les statues de la façade, il pouvait dire l'histoire de chaque pierre. Puis nous rentrions à pied et, de temps en temps. je sentais la timide pression de doigts d'André sur mon bras. Le dimanche nous prenions le train pour aller à Marly. Il y a, dans l'un des livres de Beaunier, une scène où il décrit ces promenades dans la forêt, où il raconte comment je dansais devant lui le long des allées, l'attirant comme une nymphe ou une dryade, et m'échappant avec des rires.

Il me confiait toutes ses impressions, il me disait le genre de littérature qu'il avait le désir de faire, les livres qu'il voulait écrire et qui n'auraient pas connu les grands tirages ; mais je crois que le nom d'André Beaunier restera dans les siècles à venir comme celui d'un des écrivains les plus exquis de son temps.

Deux fois je vis André Beaunier pris d'une émotion profonde. La première fut à la mort d'Oscar Wilde. Il vint me voir blême et tremblant, dans un état d'effondrement terrible. J'avais vaguement entendu parler d'Oscar Wilde, mais je ne savais de lui que peu de chose. J'avais lu quelques vers de lui et ils m'avaient plu, mais André me conta une partie de son histoire. Quand je lui demandai pourquoi Oscar Wilde avait été mis en prison, il rougit jusqu'à la racine des cheveux, et refusa de répondre.

Il tenait mes mains dans les siennes et tremblait. Il resta avec moi très tard et me répétait : « Vous êtes mon seul confident », puis il partit me laissant l'impression

étrange qu'une calamité inexplicable s'était abattue sur le monde.

Peu de temps après il revint un matin avec un visage pâle et tragique. Il refusa de me confier la raison de son émotion, mais il demeura silencieux, le visage immobile, les yeux fixés droit devant lui, et en partant, il m'embrassa sur le front d'une telle façon que j'eus l'intuition qu'il allait mourir. Je restai plongée dans une anxiété douloureuse jusqu'à ce que, trois jours après, il revînt, d'excellente humeur, et m'avouât qu'il s'était battu en duel et avait blessé son adversaire. Je n'ai jamais su la raison de ce duel.

En fait, je ne savais rien de sa vie personnelle. Il paraissait d'ordinaire entre cinq et six chaque soir, me faisait la lecture, ou m'emmenait en promenade, suivant le temps qu'il faisait ou l'humeur où nous étions. Une fois nous nous assîmes à un carrefour du Bois de Meudon, où quatre routes se croisent. Il nomma la route de droite Fortune, celle de gauche Paix, celle devant nous Immortalité. « Et celle où nous sommes assis ? » demandai-je. « Amour », répondit-il à voix basse. « Alors je préfère rester ici », m'écriai-je, ravie, mais lui : « Nous ne pouvons rester ici », dit-il, et, se levant, il marcha à grands pas vers la route qui s'ouvrait en face de nous.

Déçue et déconcertée, je le rejoignis en courant, et en criant :

— Pourquoi, pourquoi me laissez-vous ? Mais il ne dit plus un mot de toute la route et me laissa brusquement à la porte de mon atelier.

Cette amitié étrange et passionnée avait duré plus d'un an, quand, dans toute l'innocence de mon cœur, je rêvai de lui donner une autre expression. Un soir, je m'arrangeai pour envoyer ma mère et Raymond à l'Opéra et pour être seule. L'après-midi, j'avais acheté en cachette une bouteille de champagne.. Je préparai

une petite table, avec des fleurs et deux verres. Puis je revêtis une tunique transparente, couronnai mes cheveux de roses et j'attendis André, dans les mêmes sentiments que Thaïs. Il vint, parut fort étonné, terriblement embarrassé, et voulut à peine toucher au champagne. Je dansai pour lui, mais il paraissait distrait, et finalement me quitta tout d'un coup, disant qu'il avait beaucoup à écrire ce soir-là. Je demeurai seule avec mes roses et mon champagne, et je pleurai amèrement.

Si l'on se souvient que j'avais dix-huit ans à cette époque et que j'étais remarquablement jolie, il est difficile de trouver une explication à cet épisode, et, en vérité, je n'en ai jamais trouvé, mais sur le moment je ne pouvais que penser, désespérée : « Il ne m'aime pas », et, par vanité blessée, je me mis à flirter hardiment avec l'un des deux autres de mon trio d'admirateurs. Il était blond, grand et beau, et aussi entreprenant qu'André se montrait timide dans ses embrassements et ses baisers. Mais cette expérience se termina aussi mal. Un soir, après un vrai dîner au champagne en cabinet particulier, il me mena dans une chambre d'hôtel, prise sous le nom de Monsieur et Madame X... J'étais tremblante, mais heureuse. J'allais enfin connaître ce qu'était l'amour. Je me trouvai dans ses bras, submergée sous un déluge de caresses, le cœur battant, chaque nerf inondé de plaisir, et tout mon être nageant dans une joie extatique. « Je m'éveille enfin à la vie », exultais-je, quand, soudain, il se redressa, puis, tombant à genoux près du lit dans une émotion indescriptible, s'écria :

— Oh ! pourquoi ne me l'avez-vous pas dit ? Quel crime j'allais commettre. Non, non, il faut que vous restiez pure. Habillez-vous, habillez-vous immédiatement.

Et, sourd à mes lamentations, il me jetait mon manteau sur les épaules, me poussait dans un fiacre, et,

tout le long du chemin, s'injuriait lui-même, en des termes si violents que j'étais épouvantée.

« Quel crime, me demandais-je, allait-il commettre ? » Et malade, étourdie, bouleversée, je me trouvai une fois de plus déposée à ma porte dans un état de profond découragement.

Mon jeune ami blond ne revint jamais : il partit peu de temps après pour les colonies, et quand je le revis, des années après, il me demanda : « M'avez-vous pardonné ? » — « Pardonné quoi ? » lui demandai-je.

Telles furent mes premières aventures juvéniles aux frontières du pays inconnu d'Amour, où j'étais impatiente de pénétrer, et qui me fut fermé pendant de longues années par cette impression de respect religieux que je produisais sur ceux qui m'aimaient.

Cette dernière aventure, pourtant, eut une influence marquée sur ma nature émotive, car elle en dirigea toutes les forces vers mon Art, à qui je demandai désormais les joies que l'amour me refusait.

CHAPITRE VIII

Je passais des journées et des nuits entières dans l'atelier, à rechercher une danse qui fût, par les mouvements du corps, l'expression divine de l'esprit humain. Pendant des heures, je demeurais debout, immobile, les mains croisées entre mes seins, à la hauteur du plexus solaire. Ma mère s'alarmait souvent de me voir ainsi immobile et comme en extase. Mais je cherchais, et je finis par découvrir le ressort central de tout mouvement, le foyer de la puissance motrice, l'unité dont naissent toutes les diversités du mouvement, le miroir de vision d'où jaillit la danse, toute créée. C'est de cette découverte que naquit la théorie sur laquelle je fondai mon école. L'École du Ballet enseignait aux élèves que ce ressort se trouvait au centre du dos, à la base de la colonne vertébrale. C'est de cet axe, disent les maîtres de ballet, que partent les libres mouvements des bras, des jambes et du tronc, et le résultat donne l'impression d'une marionnette articulée. Cette méthode produit un mouvement mécanique, artificiel, indigne de l'âme. Je recherchais au contraire la source de l'expression spirituelle d'où s'irradiaient par les canaux du corps — alors inondé de vibrante lumière — la force centrifuge qui reflète la vision de l'esprit.

Après bien des mois d'efforts, pendant lesquels j'avais appris à concentrer toute mon attention sur ce centre unique, je m'aperçus que, quand j'écoutais de la musique, les rayons et les vibrations de cette musique se dirigeaient en flots vers cette unique source de lumière qui était en moi, où ils se réflétaient en vision spirituelle. Cette source n'était pas le miroir de l'esprit, mais le miroir de l'âme, et c'est d'après la vision qu'elle reflétait que je pouvais exprimer sous forme de danse les vibrations musicales. J'ai souvent essayé d'expliquer à des artistes cette première théorie fondamentale de mon Art. Stanislavski rapporte dans son livre *Ma vie d'artiste*, ce que je lui en ai dit.

Il semblait que tout cela fût difficile à expliquer à l'aide de mots, mais quand, debout devant mes élèves, même les plus petites et les plus pauvres, je leur disais : « Écoutez la musique avec votre âme. Ne sentez-vous pas un être intérieur qui s'éveille au fond de vous, et que c'est par lui que votre tête se redresse, que vos bras se lèvent, que vous marchez lentement vers la lumière ? », elles me comprenaient. Cet éveil est le premier pas de la danse, telle que je la conçois.

Dès lors, l'enfant le plus jeune comprend que tous ses mouvements, que sa marche même, possèdent une force spirituelle qui n'existe pas dans les mouvements nés de l'être physique, ou créés par le cerveau. Voilà pourquoi de tout petits enfants de mon école ont pu, devant des publics immenses au Trocadéro ou au Metropolitan Opera House, tenir la salle tout entière sous un charme magnétique que seuls possèdent généralement les très grands artistes. Mais à mesure que ces enfants grandissaient, l'influence contraire de notre civilisation matérialiste tuait cette force qui était en eux et ils perdaient leur inspiration.

Les circonstances particulières qui ont entraîné mon enfance et ma jeunesse ont développé en moi cette force

à un très haut degré, et, à différentes époques de ma vie, j'ai été capable de rejeter toutes les influences extérieures et de vivre de cette force seule. C'est ainsi qu'après mes efforts assez pathétiques pour atteindre l'amour terrestre une réaction soudaine se produisit en moi et je retournai à cette force.

Quand André revint me voir d'un air timide et comme s'excusant, je déversai sur lui pendant des heures mes discours sur l'Art et sur la Danse, et sur une nouvelle école du mouvement humain, et je dois dire qu'il ne montra ni fatigue ni ennui, mais qu'il m'écouta avec infiniment de patience et de douce sympathie lui décrire tous les mouvements que j'avais découverts. Je rêvais aussi de découvrir un mouvement initial d'où serait née toute une série d'autres mouvements sans que ma volonté eût à intervenir, qui ne fussent que la réaction inconsciente du mouvement initial. J'avais développé ce mouvement en variations diverses sur des thèmes différents : ainsi le premier mouvement de la peur, suivi des réactions naturelles nées de l'émotion initiale, ou celui de la tristesse, d'où découlait une danse de lamentation, ou de l'amour, qui s'épanouissait comme les pétales d'une fleur et d'où la danseuse s'élevait comme un parfum.

Ces danses n'étaient accompagnées d'aucune musique sonore, mais semblaient naître du rythme de quelque musique invisible. A l'aide de ces études, j'essayai d'abord d'exprimer les *Préludes* de Chopin. J'abordai aussi la musique de Gluck. Ma mère ne se lassait jamais de jouer pour moi, et répétait toute la partition d'*Orphée* jusqu'à ce que l'aube parût aux vitres de l'atelier.

Les vitres étaient très hautes, et le plafond aussi était vitré. Il n'y avait pas de rideaux, si bien qu'en levant les yeux on voyait le ciel, les étoiles, la lune, mais aussi parfois la pluie qui tombait à verse, et alors l'eau

coulait en petits ruisseaux sur le plancher, car les plafonds d'ateliers sont rarement imperméables. En hiver, l'atelier était glacial et plein de courants d'air, en été nous cuisions. Et puis, comme il n'y avait qu'une seule pièce, nous n'avions pas toujours nos aises. Mais la jeunesse se rit du manque de confort, et ma mère était un ange d'abnégation, n'ayant pour tout désir que de m'aider dans mon travail.

A cette époque, la comtesse Greffulhe était la reine de la société parisienne. Je fus invitée à danser dans ses salons, où se trouvait réunie une foule élégante, qui comprenait toutes les célébrités du moment. La comtesse salua en moi la renaissance de l'Art grec, mais elle était sous l'influence de l'*Aphrodite* de Pierre Louys, et des *Chansons de Bilitis*, tandis que je gardais l'esprit des colonnes doriques et du fronton du Parthénon vu dans la lumière froide du British Museum.

La comtesse avait élevé, dans son salon une petite scène adossée à un treillis de bois, et dans chaque espace de ce treillis elle avait fait placer une rose rouge. Ce fond de roses rouges n'allait pas du tout avec la simplicité de ma tunique et avec l'expression religieuse de ma danse, car, si j'avais lu Pierre Louys et les *Chansons de Bilitis*, les métamorphoses d'Ovide et les vers de Sapho, la sensualité de ces ouvrages m'avait complètement échappé, ce qui prouve bien qu'il est inutile de censurer la littérature de la jeunesse. Ce que l'on n'a pas soi-même ressenti, demeure incompréhensible à travers les livres, et j'étais encore vraiment fille du puritanisme américain.

Était-ce le sang de mon grand-père et de ma grand'-mère, qui avaient en 1849 traversé les Plaines sous la bâche d'un chariot de pionniers, se frayant une route à travers les forêts vierges, par les Montagnes Rocheuses et les plateaux brûlés de soleil, évitant les hordes d'Indiens ou bataillant contre elles ? Était-ce le sang écos-

sais de la famille de mon père ? Je ne sais. Mais la terre d'Amérique m'avait façonnée comme elle façonne la plupart de ses enfants, elle avait fait de moi une puritaine, une mystique, un être qui lutte plus pour découvrir une expression héroïque qu'une expression sensuelle. La plupart des artistes américains sont, je crois, de la même veine. Walt Whitman, bien que ses écrits aient été interdits et classés au rang de la littérature indésirable, bien que souvent il chante les joies du corps, est dans le fond un puritain, et il en est de même de la plupart de nos écrivains, de nos sculpteurs et de nos peintres.

Est-ce la terre immense et fruste de l'Amérique, ou les vastes espaces balayés des vents, ou l'ombre d'Abraham Lincoln qui les influence, et qui fait leur art différent de l'art sensuel des Français ? On pourrait dire que toute l'éducation américaine tend à réduire les sens à zéro. La véritable Amérique n'est pas une chercheuse d'or, une adoratrice de l'argent, comme le prétend la légende, mais une idéaliste et une mystique. Je ne veux pas dire que les Américains n'aient pas de sens. Au contraire, l'Anglo-Saxon en général, surtout l'Américain qui a du sang celtique dans les veines, est, quand vient le moment décisif, plus ardent que l'Italien, plus sensuel que le Français, plus capable d'excès désespérés que le Russe. Mais l'habitude que lui a donnée son éducation a enfermé son tempérament dans un mur d'acier, extérieurement froid, et l'orage ne se produit que quand survient dans sa vie un incident extraordinaire. Alors on peut dire que les Anglo-Saxons ou les Celtes sont de tous les peuples les amants les plus ardents. J'en ai connu qui se couchaient avec deux pyjamas, l'un de soie, contre la peau, et l'autre de laine, pour avoir chaud, avec le *Times* et la *Lancet* près d'eux, avec une pipe de bruyère à la bouche, et qui soudain se transformaient en satyres, au point de faire

pâlir les faunes de Grèce, et dont la passion éclatait avec une force de volcan à faire trembler un Italien pendant une semaine.

Donc, ce soir-là chez la comtesse Greffulhe, dans un salon bourré de monde, plein de femmes qui portaient des toilettes et des bijoux merveilleux, étouffée par le parfum des milliers de roses rouges, fixée par les regards de tout un rang de jeunesse dorée, dont les nez étaient à la hauteur de la scène et frôlaient presque mes pieds de danseuse, j'eus l'impression que c'était un échec ; mais le lendemain matin je recevais de la comtesse un mot aimable pour me remercier et me dire que je trouverais mon cachet chez la concierge.

L'idée d'aller chez cette concierge ne me souriait guère, car j'étais extrêmement susceptible en matière d'argent. Mais après tout le cachet devait payer notre loyer.

Je trouvai plus de satisfaction à une soirée qui eut lieu dans l'atelier de la célèbre Madeleine Lemaire, où je dansai sur la musique d'*Orphée*, et où je vis, pour la première fois, parmi les spectateurs, le visage inspiré de la Sapho de France, la comtesse de Noailles. Jean Lorrain était aussi présent, et il raconta ses impressions dans le *Journal*.

En dehors de nos deux grandes sources de joie, le Louvre et la Bibliothèque Nationale, j'en découvris une troisième : la charmante bibliothèque de l'Opéra. Le bibliothécaire prenait un intérêt affectueux à mes recherches et mettait à ma disposition la musique et le théâtre grecs. Je m'appliquais à lire tout ce qu'on a écrit sur l'art de la danse, des premiers Égyptiens à nos jours, et je prenais des notes de toutes mes lectures dans un cahier ; mais quand j'eus fini ce travail colossal, je me rendis compte que les seuls maîtres de danse que je pouvais avoir étaient le J.-J. Rousseau de l'*Émile*, Walt Whitman et Nietzsche.

Un après-midi qu'il faisait fort sombre, on frappa à la porte de l'atelier. Une femme était là. Elle avait un air imposant et une personnalité si puissante que son entrée semblait être annoncée par un de ces motifs wagnériens, puissants et profonds, qui portent avec eux d'obscurs présages. Et, en effet, le motif qui s'annonçait alors n'a jamais cessé de résonner à travers ma vie, apportant dans ses vibrations des événements sombres et tragiques.

— Je suis la princesse de Polignac, dit-elle, une amie de la comtesse Greffulhe. Je vous ai vue danser et votre art m'a intéressée. Il a surtout intéressé mon mari qui est compositeur.

Elle avait un beau visage, un peu gâté pourtant par une mâchoire trop lourde et qui avançait. On aurait cru voir un visage d'empereur romain, mais une expression de froideur hautaine venait contredire les promesses voluptueuses de ses yeux et de ses traits. Quand elle parlait, sa voix avait quelque chose de dur et de métallique qui étonnait : car on s'attendait à des sonorités plus riches et plus profondes. J'ai compris par la suite que cette froideur et ce ton de voix lui servaient en réalité de masque pour cacher, en dépit de sa haute noblesse, une timidité extrême et douloureuse. Je l'entretins de mon art et de mes espérances, et elle me proposa aussitôt d'organiser un concert dans son atelier. Elle peignait, elle était aussi excellente musicienne, jouant du piano et de l'orgue. Elle devina sans doute la pauvreté de notre atelier dénudé et notre gêne, car, partant brusquement, elle déposa sur la table d'un geste timide une enveloppe qui contenait deux mille francs.

Je suis sûre que des gestes comme celui-là ne sont pas rares chez madame de Polignac, en dépit de la réputation qu'elle a d'être plutôt froide et sèche.

L'après-midi suivant, je me rendis chez elle et je vis le prince de Polignac, musicien d'un immense talent,

gentilhomme exquis, qui portait toujours une petite calotte de velours noir, encadrant un beau visage délicat. Je revêtis ma tunique et je dansai pour lui dans son salon de musique. Il fut enthousiasmé. Il dit que j'étais la vision et le rêve qu'il avait si longtemps attendus. Ma théorie des rapports entre les mouvements et les sons l'intéressa vivement, ainsi que mes espoirs d'une renaissance de la danse en tant qu'art. Il joua pour moi de façon délicieuse d'un vieux et charmant clavecin, qu'il aimait et qu'il caressait de ses doigts fins. Je goûtai aussitôt tout son charme, et quand à la fin il s'écria : « Quelle adorable enfant ! Isadora, comme tu es adorable ! », je lui répondis timidement : « Moi aussi je vous adore, je voudrais bien danser toujours pour vous et composer des danses religieuses inspirées par votre belle musique. »

Alors, nous envisageâmes une collaboration. Hélas, que de belles choses perdues sur la terre ! L'espoir d'une collaboration, qui m'aurait été si précieuse, fut bientôt brisé par sa mort.

Le concert chez la princesse eut un grand succès et, comme elle avait eu l'idée généreuse d'ouvrir son atelier au public, et de ne pas limiter à ses amis personnels le nombre des spectateurs, il s'en suivit un intérêt plus général pour mon œuvre. Nous organisâmes encore toute une série de concerts par souscriptions dans notre atelier, qui pouvait contenir vingt ou trente personnes. Le prince et la princesse de Polignac assistèrent à tous ces concerts, et je me rappelle qu'une fois, dans son admiration, le prince enleva sa calotte de velours et l'agita en criant : « Vive Isadora ! »

Eugène Carrière et sa famille vinrent aussi à ces concerts, et un jour Carrière me fit le grand honneur de prononcer un petit discours sur la danse. Il dit entre autres choses :

« Isadora, dans son désir d'exprimer les sentiments

humains, a trouvé dans l'art grec les plus beaux modèles. Pleine d'admiration pour les belles figures des bas-reliefs, elle s'en est inspirée. Pourtant, douée de l'instinct de la découverte, elle est retournée à la nature, d'où viennent tous ces gestes, et, convaincue qu'il faut imiter et revivifier la danse grecque, elle a trouvé sa propre expression. Elle pense aux Grecs, mais elle n'obéit qu'à elle-même. C'est sa joie, à elle, c'est sa tristesse à elle, qu'elle nous offre. L'oubli du moment et la recherche du bonheur sont ses propres désirs. Mais, en nous les exprimant de façon si parfaite, elle éveille les nôtres. Devant les œuvres grecques, qui renaissent un instant pour nous, nous sommes jeunes avec elle, un espoir nouveau triomphe en nous ; et quand elle exprime sa soumission à l'inévitable, nous nous résignons avec elle.

« La danse d'Isadora Duncan n'est plus un divertissement, c'est une manifestation personnelle, une œuvre d'art vivante, et qui nous incite à réaliser les œuvres auxquelles nous sommes nous-mêmes destinés. »

CHAPITRE IX

Ma danse avait beau être connue et goûtée d'une élite nombreuse, ma situation financière demeurait précaire ; nous nous demandions souvent avec terreur comment nous paierions notre loyer et, comme nous n'avions pas de charbon pour le poêle, nous souffrions du froid. Pourtant, au milieu de cette pauvreté et de ces privations, je me souviens que je restais debout pendant des heures, seule dans notre atelier glacé, attendant l'inspiration pour m'exprimer en mouvements. A la fin, je sentais un souffle s'élever en moi, et je suivais l'expression de mon âme.

Un jour que j'étais ainsi debout en attente, un monsieur au visage fleuri, avec un riche col de fourrure à son manteau et un diamant à sa bague, vint nous voir :

— Je viens de Berlin, dit-il, j'ai entendu dire que vous dansiez les pieds nus. (Comme on peut le croire, cette description de mon art me choqua terriblement.) Je suis envoyé par le plus grand music-hall pour vous engager immédiatement.

Il se frottait les mains et rayonnait comme s'il m'apportait la nouvelle d'une aubaine inestimable, mais je rentrai dans ma coquille et lui répliquai avec hau-

teur : « Merci, je ne consentirai jamais à présenter mon art sur une scène de music-hall. »

— Vous ne comprenez pas, s'écria-t-il. Les plus grands artistes paraissent sur notre scène, et vous gagnerez beaucoup d'argent. Je vous offre dès maintenant cinq cents marks par soirée. Et vous gagnerez davantage par la suite. On vous fera une présentation magnifique ; vous serez « la première danseuse aux pieds nus du monde. » (*Die erste Barfuss Tänzerin. Kolossal, kolossal. Das wird so ein Erfolgein.*) Vous acceptez, naturellement ?

— Certainement pas, certainement pas, repris-je, en colère cette fois. A aucun prix.

— Mais c'est impossible. *Unmöglich, unmöglich.* Je n'accepte pas votre refus. J'ai le contrat tout prêt dans ma poche.

— Non, dis-je, mon art n'est pas pour le music-hall. J'irai un jour à Berlin, et j'espère danser accompagnée par votre Orchestre Philharmonique, mais dans un Temple de la Musique, et non dans un music-hall, avec des acrobates et des animaux savants. Quelle horreur ! Mon Dieu ! Non, à aucun prix. Je vous dis adieu.

L'impresario allemand, voyant notre intérieur et nos vêtements usés, n'en pouvait croire ses oreilles. Il revint le lendemain, le surlendemain et, finalement m'offrit mille marks pendant un mois, s'emporta et me traita de « *Dummes Mädel* », jusqu'au moment où je lui criai que j'étais venue en Europe pour amener une renaissance de la religion au moyen de la danse, pour révéler la beauté et la sainteté du corps humain par l'expression de ses mouvements, et non pour distraire après dîner des bourgeois gavés.

— Allez-vous-en !

— Vous refusez mille marks par soirée ? dit-il, renversé.

— Certainement, dis-je avec énergie, et je refuserais

dix mille marks, cent mille marks. Je cherche quelque chose que vous ne comprenez pas. Et, comme il s'en allait, j'ajoutai : « J'irai un jour à Berlin. Je danserai pour les concitoyens de Gœthe et de Wagner, mais dans un théâtre qui sera digne d'eux, et sans doute pour plus de mille marks par soirée. »

Ma prophétie se réalisa, et ce même impresario eut le beau geste de m'apporter des fleurs dans ma loge, trois ans plus tard à l'Opéra, où l'Orchestre Philharmonique de Berlin jouait pour moi, où la recette dépassait vingt-cinq mille marks. Il confessa son erreur avec un amical : « *Sie hatten recht, Gnädiges Fraülein, Küss die Hand.* »

Mais pour l'instant, nous avions grand besoin de fonds. Ni l'estime des princes, ni ma renommée grandissante ne nous rapportaient assez pour vivre. Souvent nous recevions dans notre atelier la visite d'une dame minuscule qui ressemblait à une princesse égyptienne, bien qu'elle vînt de l'ouest des Montagnes Rocheuses et qu'elle eût porté, tout au long d'une grande et fameuse carrière, le nom de l'État où elle était née. Elle chantait d'une voix de sirène. Je remarquai que de petits billets parfumés à la violette se trouvaient souvent glissés sous la porte de très bonne heure le matin, et qu'alors Raymond disparaissait subrepticement. Comme il n'avait pas l'habitude d'aller se promener avant le petit déjeuner, je réfléchis, et je conclus. Puis, un beau jour, Raymond nous annonça qu'il avait un engagement pour une tournée de concerts en Amérique.

Nous restâmes donc seules à Paris, ma mère et moi. Comme ma mère était souffrante, nous nous installâmes dans un petit hôtel de la rue Margueritte où elle put enfin dormir dans un vrai lit sans craindre, comme dans l'atelier, les courants d'air qui passaient sous les portes, et où elle put prendre des repas réguliers, puisque nous étions en pension.

Je remarquai, parmi les pensionnaires, un couple qui, n'importe où, aurait attiré l'attention. Elle, une femme admirable d'environ trente ans, avec de grands yeux — les plus étranges que j'aie jamais vus — doux, profonds, ensorcelants, magnétiques, pleins d'ardente passion, et, en même temps, quelque chose de l'humble soumission d'un gros terre-neuve. Des cheveux châtains encadraient son visage de flammes, et chacun de ses gestes était vibrant d'amour. On avait, en la regardant dans les yeux, l'impression de pénétrer dans le cratère d'un volcan.

Lui, mince, avec un beau front et un visage un peu fatigué pour un homme si jeune. Ils étaient généralement en compagnie d'une troisième personne, et toujours absorbés dans une conversation si animée, qu'il semblait que le trio ne connût jamais une seule minute de répit ou d'ennui comme les gens ordinaires, mais qu'il fût continuellement dévoré de flammes intérieures : lui par la flamme intellectuelle de la beauté pure, elle par la flamme passionnée d'une femme prête à s'abandonner au feu. Seul, le troisième personnage avait quelque chose de plus langoureux, et seul semblait davantage savourer la vie.

Un matin, la jeune femme s'approche de ma table et me dit :

— Voici mon ami Henri Bataille. Voici Jean Lorrain qui a écrit sur votre art, et je suis Berthe Bady. Nous serions heureux d'aller un soir dans votre atelier si vous vouliez danser pour nous.

Je frémis de joie. Je n'avais jamais entendu, et je n'ai jamais entendu une voix d'une telle chaleur magnétique, aussi vibrante de vie et d'amour que la voix de Berthe Bady. Comme j'admirais sa beauté. A cette époque où les modes féminines étaient si inesthétiques, elle était toujours vêtue d'une merveilleuse robe très ajustée aux couleurs changeantes, garnie de sequins étincelants. Je la vis une fois ainsi vêtue, la tête cou-

ronnée de fleurs violettes, qui se rendait à quelque réunion où elle devait lire les vers de Bataille. Je pensai que certainement aucun poète n'avait jamais eu une muse plus belle.

A la suite de ce premier contact, ils vinrent souvent dans notre atelier, et Bataille nous y lut un jour de ses vers. C'est ainsi que, gamine américaine sans éducation, j'avais trouvé de façon mystérieuse la clé qui m'ouvrait les cœurs et les esprits de l'élite intellectuelle et artistique de Paris : Paris qui, dans notre monde moderne, est ce qu'était Athènes à l'époque glorieuse de la Grèce antique.

Nous avions, Raymond et moi, l'habitude de faire de grandes promenades à pied dans Paris. Au cours de ces randonnées, nous tombions souvent sur des endroits pleins d'intérêt. Dans le quartier du parc Monceau, par exemple, nous découvrîmes un jour un musée chinois qu'avait laissé un Français millionnaire et excentrique. Un autre jour c'était le musée Guimet, avec tous ses trésors orientaux, le Musée Carnavalet où le masque de Napoléon nous saisit d'émotion, le Musée de Cluny, où Raymond passait des heures à contempler des plats persans, où il se sentait fou d'amour pour la femme à la licorne d'une tapisserie du XVe siècle.

Au cours de nos excursions, nous arrivâmes un jour devant le Trocadéro. Nos regards furent arrêtés par l'affiche d'une représentation qui avait lieu cet après-midi-là avec Mounet-Sully dans l'*Œdipe-Roi* de Sophocle. Le nom de Mounet-Sully nous était alors inconnu, mais nous désirions ardemment voir la pièce. Nous regardâmes le prix des places en bas de l'affiche et nous fouillâmes nos poches. Nous avions exactement trois francs et les places les moins chères, aux dernières galeries, étaient de soixante-quinze centimes. Il fallait donc nous passer de dîner, mais nous montâmes jusqu'aux places debout, au dernier rang des galeries.

Il n'y avait pas de rideau sur la scène du Trocadéro. Le décor était une pauvre imitation de ce que certaines gens se figurent être l'art grec. Le chœur fit son entrée, mal habillé, d'après ce que certains ouvrages sur le costume décrivent comme le vêtement grec. Une musique médiocre, un air douceâtre et insipide, montait jusqu'à nous de l'orchestre. Raymond et moi nous échangions des coups d'œil. Nous nous disions que le sacrifice de notre dîner avait été bien inutile, quand, du portique de gauche, qui représentait un palais, un homme parut. Au-dessus de ce chœur d'opéra de troisième catégorie, sur cette scène de Comédie Française de seconde zone, il étendit le bras :

Pourquoi vers ce palais vos cris ont-ils monté ?
Et pourquoi ces rameaux suppliants, ces guirlandes ?

Ah ! comment pourrai-je décrire l'émotion qu'éveillèrent les premiers accents de cette voix? Je doute qu'aux jours fameux de l'antiquité, de cette splendeur que fut la Grèce, du théâtre de Dionysos, qu'aux jours les plus grands de Sophocle, qu'à n'importe quelle époque, que dans n'importe quel pays, que dans Rome tout entière, il ait jamais existé une voix comme celle-là. Et à partir de cet instant l'ombre de Mounet-Sully et la voix de Mounet-Sully, l'une et l'autre à chaque instant plus grandes, embrassant tous les mots, tous les arts, toutes les danses, s'élevèrent à une telle grandeur, à un tel volume, que tout le Trocadéro, malgré sa hauteur, malgré sa largeur, était trop petit pour contenir ce géant de l'Art. Raymond et moi, à notre place des galeries, nous retenions notre souffle. Nous pâlissions. Nous défaillions. Les larmes coulaient de nos yeux, et quand enfin le premier acte fut achevé, nous ne pûmes que nous embrasser dans un délire de joie. Il y eut un entr'acte au cours duquel nous décidâmes d'une même

voix que ce jour marquait l'apothéose de notre pèlerinage ; nous avions trouvé la raison qui nous avait fait venir si loin.

Le second acte commença, et la grande tragédie se déroula devant nous. Après la confiance du jeune roi triomphant vinrent les premiers doutes, les premières inquiétudes. Le désir passionné de savoir la vérité à tout prix, puis la crise suprême. Alors Mounet-Sully dansa. Je voyais enfin ce que j'avais toujours rêvé, la grande figure héroïque de la danse.

Nouvel entr'acte. Je regardai Raymond. Il était pâle, ses yeux brûlaient.

Troisième acte. Rien ne saurait le décrire. Seuls ceux qui l'ont vu, ceux qui ont vu le grand Mounet-Sully, peuvent comprendre ce que nous éprouvâmes. Quand, dans le mouvement final d'angoisse superbe, dans son délire, et dans son paroxysme d'horreur, l'horreur du péché et de l'orgueil blessé, quand, après avoir arraché ses yeux de leur orbite, il comprend qu'il ne verra jamais plus la lumière du jour et, qu'ayant appelé ses enfants près de lui, il fait sa dernière sortie, alors la vaste salle du Trocadéro, les six mille spectateurs, furent secoués de sanglots.

Nous descendîmes, Raymond et moi, l'interminable escalier avec tant de lenteur et tellement à contre-cœur que les gardes durent nous mettre dehors. C'est alors que je compris que je venais de recevoir la grande révélation de l'art. Désormais, je connaissais ma route. Nous rentrâmes à pied, ivres d'inspiration, et pendant des semaines nous vécûmes sur cette impression. J'étais loin de penser qu'un jour je danserais sur la scène aux côtés du grand Mounet.

Depuis que j'avais vu son œuvre à l'Exposition, le génie de Rodin m'avait poursuivie. Je me dirigeai un jour vers son atelier de la rue de l'Université. Mon pèlerinage à Rodin ressemblait à celui de Psyché cherchant le dieu

Pan dans sa grotte, mais la route que je demandais n'était pas celle d'Eros, c'était celle d'Apollon.

Rodin était petit, puissant, avec une tête tondue et une barbe abondante. Il me montra ses œuvres avec la simplicité des très grands. Quelquefois il murmurait un nom devant ses statues, mais ces noms, on le sentait, avaient peu de sens pour lui. Il passait ses mains sur elles, il les caressait. J'avais l'impression que sous ses caresses le marbre s'amollissait comme du plomb fondu. Il prit un peu de terre glaise et la pressa entre ses paumes. Il respirait avec force. Le feu s'échappait de lui comme d'une forge. En peu d'instants, il avait formé un sein de femme qui palpitait sous ses doigts.

Il me prit par la main, héla un fiacre et vint dans mon atelier. Je mis rapidement ma tunique et je dansai pour lui une idylle de Théocrite, qu'André Beaunier avait traduite à mon intention :

Pan aimait la nymphe
Echo aimait Satyre...

Puis je m'arrêtai pour lui expliquer mes théories d'une danse nouvelle, mais je compris bientôt qu'il ne m'écoutait pas, Il me regardait de ses yeux brillants sous ses paupières abaissées, puis, avec la même expression qu'il avait devant ses œuvres, il s'approcha de moi. Il passa sa main sur mon cou, sur ma poitrine, me caressa les bras, passa ses doigts sur mes hanches, sur mes jambes nues, sur mes pieds nus. Il se mit à me pétrir le corps comme une terre glaise, tandis que s'échappait de lui un souffle qui me brûlait, qui m'amollisait. Tout mon désir était de lui abandonner mon être tout entier, et je l'aurais fait avec joie si l'éducation absurde que j'avais reçue ne m'avait fait reculer, prise d'effroi, remettre ma robe sur ma tunique et le renvoyer plein d'étonnement. Quel dommage ! Combien de

fois j'ai regretté cette incompréhension puérile qui m'ôta la joie divine d'offrir ma virginité au grand dieu Pan lui-même, au puissant Rodin ! L'Art et toute la Vie en auraient certainement été plus riches.

Je ne revis pas Rodin de deux ans, jusqu'à mon retour de Berlin. Par la suite il fut, pendant des années, mon ami et mon maître.

C'est de façon toute différente, mais tout aussi heureuse, que je fis connaissance d'un autre grand artiste, d'Eugène Carrière. Je fus conduite à son atelier par la femme de Keyzer, l'écrivain, qui avait souvent eu pitié de notre solitude et nous avait invités autour de sa table familiale, où sa petite fille, qui apprenait le violon, et son fils Louis, enfant plein de promesses et maintenant compositeur connu, faisaient un groupe harmonieux autour de la lampe. J'avais remarqué au mur un étrange tableau, troublant et triste. Madame Keyzer me dit : « C'est mon portrait par Carrière. »

Un jour, elle me mena chez lui, rue Hégésippe-Moreau. Nous montâmes jusqu'au dernier étage, à l'atelier où Carrière vivait au milieu de ses livres, de sa famille et de ses amis.

Il y avait en lui le plus puissant foyer de force spirituelle que j'aie jamais connu. Sagesse et Lumière. Une grande tendresse universelle émanait de lui. Toute la beauté, toute la force, tout le miracle de ses tableaux n'étaient que l'expression directe de son âme sublime. Quand je me trouvai en sa présence, j'éprouvai la même émotion que j'aurais eue, j'imagine, si j'avais rencontré le Christ. Je fus remplie d'un même sentiment de respect sacré. J'étais prête à tomber sur les genoux, et je l'aurais certainement fait, si ma timidité et ma réserve naturelles ne m'avaient retenue.

Yorska, décrivant cette entrevue après bien des années écoulées, écrit :

« Le souvenir que j'en garde est plus vif que tous

les autres souvenirs de ma jeunesse, à l'exception peut-être de celui de ma première rencontre avec Carrière, chez qui je la vis pour la première fois ; son visage et son nom me pénétrèrent jusqu'à l'âme. J'avais frappé à la porte de Carrière, le cœur battant comme à l'ordinaire. Je ne pouvais approcher de ce Sanctuaire de la Pauvreté sans un effort désespéré pour étouffer mon émotion. Dans cette petite maison de Montmartre, le magnifique artiste travaillait dans un silence heureux entre ces êtres adorables qu'étaient les siens — sa femme et sa mère, en robe de laine noire, ses enfants qui n'avaient pas de jouets — dont les visages rayonnaient d'affection pour leur grand homme. Ah ! la sainte créature.

« Isadora était debout devant l'humble Maître et son ami, le paisible Metchnikoff de l'Institut Pasteur. Elle était plus tranquille encore que ces deux hommes : Lilian Gish mise à part, je n'ai jamais vu d'Américaine aussi timide qu'elle ce jour-là. M'ayant prise par la main, comme on prend un enfant pour le faire approcher de ce qu'on veut qu'il admire, Eugène Carrière me dit, pendant que je la contemplais : « C'est Isadora Duncan. » Puis il y eut un silence pour encadrer ce nom.

« Soudain, Carrière, qui parlait toujours très bas, proclama d'une voix forte, profonde : « Cette jeune Américaine va révolutionner le monde. »

Je ne passe jamais au Luxembourg devant le tableau de Carrière qui représente sa famille, sans pleurer, car je revois l'atelier où je devais bientôt venir en habituée. C'est l'un des plus doux souvenirs de ma jeunesse de me rappeler que j'y fus admise aussitôt en amie, affectueusement. Souvent quand il m'est arrivé de douter de moi, j'ai pensé à cet accueil et j'ai retrouvé confiance, car sur toute ma vie s'est étendu, comme une bénédiction, le génie d'Eugène Carrière, m'incitant à rester

fidèle à mon idéal le plus haut, m'appelant toujours à plus de pureté dans la sainte vision de l'art, et quand la douleur faillit me rendre folle, c'est une œuvre de Carrière que j'avais près de moi qui me redonna la foi nécessaire pour vivre.

Aucun art n'a jamais eu plus de force que le sien, aucun artiste n'a montré plus de vive pitié, plus d'amour pour les êtres humains qui l'entouraient ; ses tableaux ne devraient pas être dans un musée, mais dans un temple élevé à la Force Spirituelle où toute l'humanité pourrait communier avec cette grande âme pour en être purifiée et sanctifiée.

CHAPITRE X

Le Rossignol Occidental m'avait dit un jour : « Sarah Bernhardt est une si grande artiste ! Quel dommage, ma chère, que ce ne soit pas une honnête femme ! Voyez Loïe Fuller. Ce n'est pas seulement une grande artiste ; c'est aussi une femme si pure ! Son nom n'a jamais été souillé d'aucune aventure scandaleuse avec un homme. »

Un soir elle amena Loïe Fuller à mon atelier. Naturellement je dansai pour elle et je lui expliquai toutes mes théories comme je faisais pour n'importe qui, comme j'aurais fait pour le plombier, s'il était entré. Loïe Fuller se déclara enthousiasmée, dit qu'elle partait le lendemain pour Berlin et me proposa de l'y rejoindre. Elle n'était pas seulement elle-même une grande artiste, mais elle servait aussi d'impresario à Sada Yaco, dont l'art m'avait tant impressionnée. Elle eut l'idée d'organiser des concerts en Allemagne avec moi et Sada Yaco. J'étais trop ravie pour refuser. Il fut donc décidé que je rejoindrais Loïe Fuller à Berlin.

Le dernier jour, André Beaunier vint me dire adieu. Nous fîmes un dernier pèlerinage à Notre-Dame, et il m'accompagna jusqu'à la gare. Il m'embrassa au moment de partir avec sa réserve habituelle, mais il me

sembla voir derrière ses lunettes une lueur de tristesse.

A Berlin, je me fis conduire à l'Hôtel Bristol où, dans un appartement magnifique, je trouvai Loïe Fuller au milieu de son entourage. Une douzaine de belles jeunes filles étaient près d'elle, qui tantôt lui caressaient les mains et tantôt l'embrassaient. Je me souvenais, dans ma simplicité, que ma mère, malgré l'amour certain qu'elle avait pour nous, nous caressait rarement, et j'étais véritablement stupéfaite de ces marques d'extrême affection, toutes nouvelles pour moi. Je m'assis à l'écart, étonnée d'entendre pour la première fois ces mots inconnus qui me semblaient être ici la monnaie courante des entretiens : « Ma jolie colombe, ma chérie, ma petite fille, mon amour... » Il y avait une atmosphère chaude et sensuelle que je n'avais jamais sentie auparavant.

La générosité de Loïe Fuller était sans limites. Elle sonna et commanda un dîner si somptueux que je ne pus m'empêcher de penser au prix extravagant qu'il devait coûter. Elle allait danser le soir au Jardin d'Hiver, mais je me demandais en la regardant comment elle pourrait faire, car elle paraissait souffrir de douleurs terribles dans la colonne vertébrale : son entourage charmant lui apportait de temps en temps des poches de glace et les plaçait entre son dos et le dossier de sa chaise. « Encore un peu de glace, ma chérie, disait-elle, il me semble que cela chasse le mal. »

Le soir même nous étions toutes dans une loge pour voir danser Loïe Fuller. Comment cette vision lumineuse avait-elle un rapport quelconque avec la malade douloureuse que nous venions de quitter ? Devant nos yeux elle se métamorphosait en orchidées multicolores, en fleurs de mer ondoyantes, en lys qui s'élevaient comme des spirales. C'était toute la magie de Merlin, une féerie de lumières, de couleurs, de formes fluides.

Quel extraordinaire génie ! Loïe Fuller n'a jamais eu d'imitatrice qui pût approcher de son génie. J'étais en extase, mais je comprenais que cet art n'était qu'une ébullition soudaine de la nature, qui ne pourrait pas se répéter. Elle se transformait devant les yeux du public en mille images colorées. Spectacle incroyable ! Impossible à décrire, à imiter ! Loïe Fuller personnifiait les couleurs innombrables, et les formes flottantes de la liberté. Elle était l'une des premières inspirations originales de la lumière et de la couleur. Je revins à l'hôtel, éblouie et transportée par cette merveilleuse artiste.

Le lendemain matin je sortis visiter Berlin pour la première fois. Moi qui avais rêvé de la Grèce et de l'art grec, je fut tout d'abord frappée par l'architecture.

— Mais c'est la Grèce ! m'écriai-je.

Pourtant, après avoir regardé de plus près, je compris que Berlin ne ressemblait pas à la Grèce. C'en était une transcription nordique. Les colonnes ne sont pas dans un ciel d'un bleu olympien. Elles représentent une conception de la Grèce due à des professeurs germains et pédants d'archéologie. Et quand je vis la garde sortir au pas de l'oie d'entre les colonnes doriques de la Potsdamaplatz, je rentrai au Bristol et je dis : « *Geben sie mir ein Glas Bier. Ich bin müde.* »

Nous restâmes quelques jours à Berlin, puis, avec toute la troupe de Loïe Fuller, nous quittâmes l'Hôtel Bristol pour Leipzig. Nous partîmes sans nos bagages, et l'unique et modeste malle que j'avais amenée de Paris fut abandonnée là avec les autres. Je ne m'expliquais pas qu'une artiste à succès en fut réduite là. Après cette vie luxueuse de dîners au champagne et d'appartements princiers, je ne pouvais comprendre pourquoi nous étions forcés de partir sans nos malles. Je découvris plus tard que tout cela était dû à Sada Yaco à qui Loïe Fuller servait d'impresario. Elle avait

eu une série d'échecs, et les recettes de Loïe Fuller avaient été englouties pour couvrir le déficit.

Au milieu de ces apparitions irisées de nymphes et de naïades, il y avait une femme étrange en tailleur noir. Elle était timide, réservée, avec un visage aux traits fins et pourtant énergiques, avec les cheveux noirs rejetés en arrière, des yeux intelligents et tristes. Elle gardait invariablement les mains dans les poches de son vêtement. Elle s'intéressait à l'art, et parlait surtout avec éloquence de celui de Loïe Fuller. Elle circulait autour de la troupe brillante des papillons colorés comme quelque scarabée de l'ancienne Égypte. Je me sentis immédiatement attirée, mais je compris vite que son enthousiasme pour Loïe Fuller accaparait toute sa puissance d'émotion, et qu'elle n'en avait pas de reste pour moi.

A Leipzig comme à Berlin, j'assistai chaque soir, dans une loge, aux danses de Loïe Fuller : mon enthousiasme grandissait encore pour son art merveilleux et éphémère. Cette extraordinaire créature devenait fluide, devenait lumière, couleur et flamme, et finissait en une miraculeuse spirale de feu qui s'élevait vers l'Infini.

Une nuit, je fus éveillée vers les deux heures par des voix. Les voix étaient confuses, mais je reconnus celle d'un jeune fille rousse que nous appelions Nursey, parce qu'elle était toujours prête à nous soigner quand l'une de nous avait la migraine. Je compris que Nursey disait qu'elle allait aller à Berlin trouver une certaine personne afin de nous procurer assez d'argent pour nous rendre à Munich. Puis, dans le milieu de la nuit, la jeune fille aux cheveux roux s'approcha de moi, et m'embrassa passionnément en me disant d'une voix brûlante : « Je vais à Berlin. » Le voyage demandait deux heures et je ne saisissais pas pourquoi elle était si émue, si bouleversée, à l'idée de nous quitter. Elle revint bientôt avec l'argent nécessaire.

De Munich, nous voulûmes aller à Vienne. Une fois de plus nos fonds étaient insuffisants, et comme il paraissait impossible de nous en procurer, je me proposai pour aller demander du secours au consulat des États-Unis. Je dis qu'il nous fallait absolument aller à Vienne, et je fus si persuasive que nous pûmes faire le voyage. A Vienne, on nous donna à l'Hôtel Bristol un appartement luxueux, bien que nous fussions à peu près sans bagages. Mais là, en dépit de mon admiration pour l'art de Loïe Fuller, je commençai à me demander pourquoi j'avais laissé ma mère seule à Paris, et ce que je faisais dans cette troupe de jeunes personnes, fort belles sans doute, mais détraquées. Je n'avais pu qu'assister en spectatrice sympathisante, mais inutile, à tous les événements dramatiques de la tournée. On m'avait donné comme compagne de chambre la jeune fille rousse que nous appelions Nursey. Un matin, vers les quatre heures, Nursey se leva, alluma une bougie, et s'avança vers mon lit en disant : « Dieu m'a ordonné de vous étouffer. »

J'avais entendu dire qu'il ne faut jamais contrarier les gens pris de folie. Malgré ma terreur, je pùs assez me dominer pour répondre : « C'est très bien, mais laissez-moi d'abord faire ma prière. »

— Bon, reprit-elle en consentant, et elle posa la bougie sur une petite table qui se trouvait près de mon lit. Je me glissai hors de mon lit et, comme si le diable avait été à mes trousses, j'ouvris la porte, je courus à travers les longs corridors, je bondis en bas du large escalier, j'entrai dans le bureau de l'hôtel, toujours en chemise de nuit, avec mes cheveux bouclés qui flottaient derrière moi, et je criai : « Elle est folle. » Nursey était sur mes pas. Six commis de l'hôtel se jetèrent sur elle et la tinrent prisonnière jusqu'à l'arrivée des médecins. Le résultat de leur consultation fut pour moi si embarrassant que je décidai de télégraphier à ma

mère de venir à Vienne. Elle vint, en effet, et quand je lui eus dit mes impressions sur les gens au milieu de qui je vivais, nous décidâmes de quitter Vienne.

Il arriva que, pendant mon séjour à Vienne avec Loïe Fuller, je dansai un soir au Kunstler Haus pour les artistes. La seule femme de toute la salle était Loïe Fuller. Tous les hommes étaient venus avec chacun un bouquet de roses rouges, et quand je dansai la Bacchanale, je fus complètement recouverte de roses rouges. Ce soir-là, il y avait dans l'assistance un impresario hongrois, qui s'appelait Alexander Gross. Il vint vers moi et me dit : « Quand vous voudrez assurer votre avenir, venez me voir à Budapest. »

Si bien que, quand je me sentis épouvantée par mon entourage et que je désirai m'enfuir de Vienne avec ma mère, nous pensâmes tout naturellement à l'offre de M. Gross, et nous allâmes à Budapest dans l'espoir d'y trouver un avenir plus brillant.

Il me proposa un contrat pour trente soirées au théâtre Urania ; je devais danser seule. C'était la première fois que j'avais un engagement pour danser dans un théâtre et j'hésitais. Je lui dis : « Ma danse est pour l'élite, pour les artistes, les sculpteurs, les peintres, les musiciens, mais non pour le grand public. » Mais Alexander Gross protesta, disant que les artistes formaient le public le plus difficile, et que, s'ils avaient aimé ma danse, le public l'aimerait cent fois plus encore. Je me laissai convaincre, je signai l'engagement et les prophéties d'Alexander Gross se réalisèrent. La première soirée au théâtre Urania fut un triomphe indescriptible. Trente soirs de suite je dansai devant une salle comble.

Ah ! Budapest ! C'était le mois d'avril. C'était le printemps ! Peu de temps après mes débuts nous fûmes invitées un soir par Alexander Gross à souper dans un restaurant où jouaient des tziganes. Ah ! la musique des

tziganes ! C'était le premier éveil de mes jeunes sens. Comment s'étonner qu'avec une telle musique je sentisse éclore mes émotions naissantes. Existe-t-il ailleurs une musique comme celle-là, comme cette musique de tziganes qui jaillit du sol de la Hongrie ? Des années après, je causais un jour avec John Wanamaker. Nous étions dans son magasin, au rayon des gramophones, et il me faisait remarquer l'extraordinaire musique que produisaient ses instruments. Mais je lui dis : « Toutes ces machines si finement construites, créées par d'habiles inventeurs, ne remplaceront jamais la musique tzigane d'un seul paysan de Hongrie, jouant sur les routes poudreuses de son pays. Un seul tzigane vaut tous les gramophones du monde ! »

CHAPITRE XI

Éclatant de sève printanière, la magnifique ville de Budapest commençait à se couvrir de fleurs. Sur les collines, de l'autre côté du fleuve, les lilas embaumaient dans tous les jardins. Chaque soir l'exubérant public hongrois m'acclamait avec frénésie et les spectateurs me jetaient leur coiffure sur la scène en criant « Bravo! » Un soir, revoyant en pensée le fleuve que j'avais aperçu le matin même couler en brillant au soleil, je fis signe au chef d'orchestre et j'improvisai à la fin de la représentation le *Danube Bleu* de Strauss. L'effet fut celui d'une décharge électrique. Toute la salle était debout, dans un tel délire d'enthousiasme que je dus reprendre la valse plusieurs fois avant que le public consentît à montrer moins de folie.

Ce soir-là, il y avait dans la salle, criant « Bravo » avec les autres, un jeune Hongrois au visage et à la démarche de dieu, qui devait transformer la chaste nymphe que j'étais en bacchante déchaînée. Tout conspirait à cette métamorphose, le printemps, la douceur des nuits au clair de lune, et quand nous quittâmes le théâtre, le parfum de l'air lourd des senteurs du lilas. L'enthousiasme du public et mes premiers soupers en compagnie de gens insouciants et sensuels, la musique

des tziganes, la goulache hongroise relevée de paprika, et les lourds vins de Hongrie (c'étaient les premiers repas véritables que je prenais, les premières fois que je goûtais l'excitation de la bonne chère), tout contribua à me faire voir en mon corps autre chose qu'un instrument destiné à exprimer l'harmonie sacrée de la musique. Mes seins, qui jusqu'alors étaient à peine formés, commencèrent à se développer et l'étonnement que j'éprouvais me charmait et m'embarrassait à la fois. Mes hanches, qui me donnaient la veille encore une allure de garçon, s'arrondirent, et, par tout mon être je ressentais une immense impression d'attente, un appel qui montait en moi et dont le sens n'était que trop clair : je ne pouvais plus dormir la nuit, je me retournais, je m'agitais, fiévreuse et douloureuse. Un après-midi, dans une réunion d'amis, je vis, au-dessus d'un verre de tokay doré, deux grands yeux noirs qui brillaient, et dont la flamme pénétrait en moi, si chargée d'ardente adoration et de passion hongroise que tout le sens du printemps à Budapest se trouvait dans ce seul regard. L'homme était grand, d'une stature magnifique ; il avait des cheveux bouclés admirables d'un noir adouci de reflets bleus. Il aurait pu poser pour le David de Michel-Ange. Quand il souriait, entre ses lèvres rouges et sensuelles, luisaient de solides dents blanches. Dès notre premier regard toute la puissance d'attraction que nous possédions se rua hors de nous pour une folle étreinte. Dès le premier regard nous étions déjà nus dans les bras l'un de l'autre et aucune puissance terrestre n'aurait pu nous arrêter.

— Votre visage est comme une fleur. Vous êtes ma fleur, dit-il. Et il répéta plusieurs fois : « Ma fleur » (usant d'un mot hongrois qui voulait dire aussi « Mon ange. ») Il me donna un petit carré de papier qui portait ces mots : « Loge pour le Königlisch Nationales Theater. » Nous allâmes le soir même, ma mère et moi,

le voir jouer Roméo. C'était un excellent acteur, et il devint par la suite le plus grand artiste de Hongrie. Son interprétation de la flamme juvénile de Roméo acheva de me conquérir. J'allai le trouver après la représentation dans sa loge. Toute la troupe me regardait avec des sourires curieux. Tout le monde semblait déjà savoir et se réjouir. Seule une des actrices paraissait fort peu satisfaite. Il nous accompagna, ma mère et moi, jusqu'à notre hôtel, où l'on nous servit un léger souper, car les acteurs ne dînent jamais avant le théâtre.

Un peu plus tard, alors que ma mère me croyait endormie, je revins trouver Roméo dans le salon de notre appartement, qui était séparé de notre chambre par un long corridor. Alors il me dit qu'il avait ce soir-là modifié son interprétation du rôle. « Jusqu'à présent, dit-il, je sautais par-dessus le mur et je commençais aussitôt à déclamer d'une voix ordinaire :

Il se moque des cicatrices, celui qui n'a jamais reçu de [blessures.
Mais quelle douce lumière luit à cette fenêtre ?
Voici l'Orient et Juliette est le Soleil.

« Mais ce soir, vous vous en souvenez, j'ai murmuré ces mots comme s'ils m'étouffaient, car, depuis que je vous ai rencontrée, je sais comment l'amour doit transformer la voix de Roméo. Et je ne le sais que d'aujourd'hui. Car, Isadora, vous m'avez fait comprendre pour la première fois ce qu'était l'amour de Roméo. Désormais je jouerai le rôle tout autrement. » Et il se leva et il me répéta tout le rôle, scène par scène, en s'arrêtant souvent pour dire : « Oui, je vois, maintenant que Roméo aime vraiment, voilà comme il doit parler, et non comme je l'imaginais quand j'ai commencé à jouer le rôle. Maintenant je sais. Ah !... ado-

rable enfant au visage de fleur, vous m'avez inspiré. Votre amour va faire de moi un grand artiste. » Et il me déclama le rôle de Roméo jusqu'à ce que l'aurore parût à la fenêtre.

Je le regardais et je l'écoutais, transportée. De temps en temps je me risquais même jusqu'à lui donner la réplique, jusqu'à lui suggérer un geste, et, dans la scène du moine, nous nous agenouillâmes tous les deux et nous jurâmes fidélité jusqu'à la mort. Ah ! jeunesse, printemps, et Budapest, et Roméo ! Quand je me souviens de vous, tout cela ne me paraît pas si lointain ; il me semble que cela date de la dernière nuit.

Un soir, après son théâtre et le mien, nous allâmes dans le salon à l'insu de ma mère, qui croyait que je dormais.

Au début Roméo était heureux simplement de me réciter ses rôles, de parler de son art et du théâtre ; j'étais heureuse de l'écouter. Mais peu à peu je remarquai qu'il paraissait troublé, parfois même bouleversé et sans voix. Il serrait les poings, semblait subitement malade, et alors je voyais son beau visage se congestionner, ses yeux s'enflammer : ses lèvres se gonflaient et il lui arriva de les mordre jusqu'au sang. Je me sentais troublée moi aussi, la tête me tournait et un désir irrésistible de l'étreindre plus étroitement montait en moi, jusqu'à ce qu'un soir, perdant tout contrôle de lui-même et comme pris de furie, il m'emportât sur le canapé. Épouvantée, ravie d'extase, puis criant de douleur, je fus initiée au geste de l'amour. J'avoue que mes premières impressions furent une horrible frayeur, une douleur atroce, comme si l'on m'avait arraché plusieurs dents à la fois, mais la grande pitié que m'inspiraient les souffrances qu'il semblait lui-même ressentir m'empêcha de fuir ce qui ne fut d'abord qu'une mutilation et une torture.

Le matin même, à l'aube, nous quittions ensemble

l'hôtel, et, prenant dans la rue une voiture à deux chevaux, nous partions dans la campagne à plusieurs kilomètres de la ville. Nous nous arrêtâmes à la cabane d'un paysan dont la femme nous donna une chambre avec un lit à colonnes à l'ancienne mode. Ce qui n'était alors pour moi qu'une expérience douloureuse reprit au milieu de mes gémissements et de mes cris de martyre. Nous restâmes là toute la journée, Roméo apaisant souvent mes cris et séchant mes larmes. La représentation que je donnai le soir fut, je le crains, bien mauvaise, car je me sentais comme estropiée. Pourtant, quand je revis Roméo dans notre salon, il était dans un tel état de joie et d'exaltation que je me sentis payée de toutes mes souffrances et que je n'eus plus qu'un désir : recommencer ; surtout quand il m'eut dit d'une voix tendre que ma douleur cesserait et que je connaîtrais enfin ce qu'est sur terre le Paradis. Prophétie qui d'ailleurs se réalisa bientôt.

CHAPITRE XII

Roméo avait une voix superbe, et il me chantait toutes les chansons de son pays, et celles des tziganes, dont il m'apprenait les paroles et le sens. Un soir, Alexander Gross ayant organisé une soirée de gala à l'Opéra de Budapest, sur un programme de musique de Gluck, j'eus l'idée de faire monter sur la scène un simple orchestre de tziganes et d'interpréter leurs chansons. L'une, entre autres, était une chanson d'amour :

Caask egy kis lány
van a világon
Az is az én draga
galambom
A jó Isten de nagyon
zerethet
Hogy én nékem adott tégedet.

C'est-à-dire :

Il existe dans le monde une jeune fille ;
Elle est ma tendre colombe.
Le Bon Dieu doit vraiment m'aimer
Pour m'avoir ainsi fait don de vous.

La mélodie était douce, pleine de passion, d'attente, de larmes, d'adoration. Je mis tant d'émotion dans ma danse que toute la vaste salle pleurait, et je terminai par la *Marche* de Rakoczy, que je dansai en tunique rouge comme un hymne révolutionnaire en l'honneur des héros de la Hongrie.

Avec ce gala se terminait la saison de Budapest, et le lendemain, Roméo et moi, nous nous enfuyions dans la campagne passer quelques jours dans notre cabane de paysans. Pour la première fois nous connûmes la joie de dormir toute la nuit, nus, dans les bras l'un de l'autre, et je goûtai le plaisir divin, en m'éveillant à l'aurore, de trouver mes cheveux emmêlés à ses boucles noires et parfumées, et de sentir ses bras autour de moi. Nous revînmes à Budapest, et le premier nuage dans ce firmament de bonheur fut la désolation de ma mère et le retour de New-York d'Elisabeth qui semblait croire que j'avais commis un crime. Leur anxiété à toutes deux m'était si insupportable que je finis par les persuader d'aller faire un petit voyage dans le Tyrol.

Mon tempérament était déjà ce qu'il n'a jamais cessé d'être depuis : quelle que soit la violence de la sensation ou de la passion, mon cerveau n'en continue pas moins de travailler avec une rapidité d'éclair. Je n'ai jamais, comme on dit, perdu la tête ; au contraire, plus le plaisir des sens est aigu, plus vive est la pensée, et quand le cerveau en arrive à critiquer directement les sens, diminuant et même gâtant le plaisir que réclame la volonté de vivre, le conflit est alors tel que je souhaite de pouvoir, par quelque calmant, mettre une sourdine aux commentaires incessants et importuns de l'intelligence. Comme j'envie les natures qui peuvent s'abandonner entièrement à la volupté du moment sans craindre ce critique assis à l'écart, d'un air détaché, qui veut imposer aux sens accouplés à ses pieds une opinion qu'ils ne lui demandent pas.

Et pourtant, le moment vient toujours où le cerveau capitule et s'écrie : « Oui, je reconnais que tout le reste de la vie, tout y compris votre Art, ne compte pas à côté de la gloire suprême de la minute présente ; j'abdique volontiers devant cette minute ; j'accepte la dissolution, la destruction, la mort. » Mais cette défaite de l'intelligence dans la convulsion finale, dans ce naufrage au néant, amène souvent les plus grands désastres pour l'esprit.

C'est ainsi que je venais à peine de faire l'expérience du désir, de l'approche progressive, de la folie finale et de l'abandon de ces heures qui conduisent à la fureur dernière, et je ne me souciais plus de la ruine possible de mon Art, du désespoir de ma mère, de la destruction et de la fin du monde.

Que ceux qui le peuvent me jugent, mais qu'ils blâment plutôt la Nature ou Dieu d'avoir fait de cette minute suprême le bien le plus désirable de l'Univers. Mais le réveil est d'autant plus terrible que l'essor est immense.

Alexander Gross organisa pour moi une tournée à travers la Hongrie. Je donnai des représentations dans les villes de ...., où je fus vivement impressionnée par l'histoire des sept généraux révolutionnaires Hongrois qui furent pendus en... Dans un grand espace libre hors de la ville je composai une marche en l'honneur de ces généraux sur la musique héroïque de Liszt...

D'un bout à l'autre de cette tournée je connus des ovations extraordinaires dans toutes les petites villes de Hongrie. Dans chacune d'elles Alexander Gross mettait à ma disposition une victoria remplie de fleurs blanches et traînée par des chevaux blancs, et, toute vêtue de blanc, au milieu des acclamations et des cris, j'étais conduite à travers la ville comme une jeune déesse descendue d'un autre monde. Mais, en dépit du triomphe que je devais à mon art et de l'adulation du public,

j'éprouvais une intolérable souffrance à me sentir loin de mon Roméo, surtout la nuit, où j'étais seule. J'aurais donné tout mon succès, tout mon art, pour passer un moment dans ses bras et j'aspirais après le jour où je rentrerais à Budapest.

Ce jour-là arriva. Sans doute Roméo me retrouva à la gare avec une joie ardente, mais j'eus l'impression que quelque chose était changé en lui. Il me dit qu'il allait répéter le rôle de Marc-Antoine et y débuter bientôt. Son intense tempérament d'artiste subissait-il l'influence de ce changement de rôle ? Je ne sais ; mais je savais que toute la passion naïve de mon Roméo avait changé. Il parla de notre mariage comme si ç'eût été déjà chose décidée. Il me mena même visiter des appartements, choisir celui dans lequel nous allions vivre. En inspectant ces appartements sans salle de bains, perchés en haut d'interminables escaliers, j'éprouvais une étrange impression, faite de fraîcheur et d'étouffement.

— Que ferai-je, quand nous serons installés à Budapest ? demandai-je.

— Mais, répondait-il, vous aurez une loge au théâtre, vous viendrez me voir jouer tous les soirs, vous apprendrez à me donner la réplique et à m'aider dans mes études.

Il me récita le rôle de Marc Antoine, mais maintenant il semblait concentrer toute son attention sur la populace romaine, et non plus sur moi, sa Juliette.

Un jour, au cours d'une longue promenade à travers la campagne, assis au pied d'une meule de foin, il me demanda enfin si je ne pensais pas que je ferais mieux de poursuivre ma carrière et de le laisser poursuivre la sienne. Ce ne sont pas là les mots qu'il employa, mais c'est bien ce qu'il voulut dire. Je me rappelle la meule de foin et le champ qui s'étendait devant nous et le coup que je ressentis à la poitrine. L'après-midi même

je signais avec Alexander Gross un engagement pour Vienne, Berlin et toutes les villes d'Allemagne.

J'assistai au début de Roméo dans le rôle de Marc Antoine et la dernière vision que j'eus de lui fut au milieu d'une salle en délire, pendant qu'assise dans une loge j'avalais mes sanglots qui m'arrachaient la gorge comme du verre. Le lendemain, je partis pour Vienne. Roméo n'était plus. C'est à Marc Antoine que je fis mes adieux, mais il paraissait si sérieux, si préoccupé que mon voyage de Budapest fut l'un des plus tristes de ma vie. Toute la joie du monde semblait s'être envolée soudain. A Vienne je tombai malade et Alexander Gross me fit entrer dans une clinique. Je passai plusieurs semaines dans un état de complet abattement, au milieu d'horribles souffrances. Roméo vint de Budapest. Il installa même pour lui un lit près du mien. Il fut plein de tendresse et d'attentions ; mais un matin, en m'éveillant, je vis le visage de l'infirmière, une religieuse en coiffe noire, qui me séparait de Roméo étendu à l'autre bout de la chambre, et je crus entendre le glas des funérailles de l'amour.

Je demeurai longtemps convalescente et Alexander Gross m'emmena à Franzenbad pour achever ma guérison. J'étais languissante et triste, et je refusais de m'intéresser à la beauté du paysage, à la douceur de l'amitié. La femme de Gross nous avait rejoints : elle me veillait avec bonté pendant mes nuits sans sommeil. Mais, heureusement pour moi sans doute, les frais de médecins et d'infirmières épuisèrent notre compte en banque et Gross organisa des représentations à Franzenbad, à Marienbad et à Carlsbad. Si bien qu'un jour je rouvris ma malle pour en sortir mes tuniques de danse. Je me rappelle que je fondis en larmes en embrassant le petit costume rouge dans lequel j'avais dansé toutes mes danses révolutionnaires, et je jurai de ne plus jamais abandonner l'Art pour l'amour.

Mon nom avait alors pris dans le pays un éclat magique et je me rappelle qu'un soir où j'étais en train de dîner avec mon impresario et sa femme, la foule devant la vitrine devint si dense que les glaces se brisèrent, au grand désespoir du gérant. La tristesse, les douleurs, les désillusions de l'amour, je transformai tout en mon Art. Je composai l'histoire d'Iphigénie, ses adieux à la vie et sa danse sur l'autel de la mort. Enfin Alexander Gross organisa pour moi une représentation à Munich.

CHAPITRE XIII

Sur la route de Munich, nous nous arrêtâmes, Elisabeth et moi, à Abbaza. Nous parcourûmes toute la ville en voiture à la recherche d'un hôtel. Il n'y avait de place nulle part, mais nous avions éveillé une attention considérable dans cette petite ville paisible, et le Grand-Duc Ferdinand nous aperçut en passant. Il nous remarqua et, nous ayant saluées courtoisement, il nous invita dans sa villa des jardins de l'Hôtel Stephanie. L'aventure fut absolument innocente, mais elle fit scandale dans les milieux de la Cour. Les grandes dames qui vinrent bientôt nous voir étaient moins poussées par l'intérêt qu'elles portaient à mon art, comme je l'imaginais naïvement, que par le désir de découvrir à quel titre nous étions logées dans la villa du Duc. Ces mêmes dames faisaient chaque soir, dans la salle à manger, de profondes révérences devant la table du Duc. Je les imitai, mais avec des révérences plus profondes qu'elles n'étaient capables d'en faire.

Je lançai alors un costume de bain qui est, depuis, devenu très populaire — une tunique bleu ciel de très léger crêpe de chine, avec un décolleté qui descendait très bas, de petites attaches aux épaules, une jupe qui tombait au-dessus du genou, les jambes et les pieds nus. Comme les femmes avaient alors l'habitude d'en-

trer dans l'eau sévèrement vêtues de noir, avec une jupe qui descendait à mi-hauteur des genoux et des chevilles, des bas noirs et des souliers noirs, on peut imaginer la sensation que je fis. Le Grand-Duc Ferdinand se promenait sur la passerelle des baigneurs avec une jumelle de théâtre braquée sur moi, et il murmurait d'une voix qu'on entendait fort distinctement : « *Ach, wie schön ist diese Duncan. Ach, wunderschön. Diese Frühlingszeit ist nicht so schön, wie sie.* »

Peu de temps après, alors que je dansais à Vienne au Karlstheater, le Grand-Duc vint chaque soir dans ma loge avec sa suite de jeunes et beaux aides-de-camp, et les langues naturellement se mirent à marcher. Mais l'intérêt que le Grand-Duc me portait était purement esthétique et artistique. A vrai dire, il semblait fuir la société du beau sexe et se contenter de son entourage de jolis officiers. J'éprouvai pour Son Altesse le Grand-Duc Ferdinand une sympathie réelle quand j'appris, quelques années plus tard, que par décret de la Cour d'Autriche il était incarcéré dans le triste château de Salzbourg. Peut-être était-il légèrement différent des autres, mais quel est l'homme vraiment sympathique qui n'a pas un grain de folie ?

Dans cette villa d'Abbaza, il y avait un palmier devant nos fenêtres. C'était la première fois que je voyais cet arbre splendide poussant librement dans un doux climat. Je regardais ses feuilles trembler dans la brise du matin et c'est de là que me vint l'idée de ce frémissement des bras, des mains et des doigts que mes imitatrices ont déformé ; elles ont oublié d'aller à la source primitive et d'observer les mouvements du palmier, de les accueillir en elles avant de les projeter au dehors. Souvent, perdue dans la contemplation des rameaux verts, toute pensée artistique m'échappait, et seuls les vers émouvants de Heine (?) me revenaient à l'esprit :

Un palmier solitaire... etc.

D'Abbaza, Elisabeth et moi nous gagnâmes enfin Munich. C'était alors une véritable ruche d'activité artistique et intellectuelle. Les rues étaient pleines d'étudiants. Toutes les jeunes filles avaient une serviette ou un carton à musique sous le bras. Toutes les boutiques constituaient un trésor de livres rares, de gravures anciennes, de captivantes éditions modernes. Les merveilleuses collections des musées, l'air vif d'automne qui soufflait des montagnes ensoleillées, les visites à l'atelier du maître Lembach aux cheveux d'argent, la fréquentation des divers professeurs de philosophie, tout conspira à me faire revenir à la conception intellectuelle et spirituelle de la vie que j'avais abandonnée. Je commençai à apprendre l'allemand, à lire Shopenhauer et Kant dans le texte, et je fus bientôt capable de suivre avec un plaisir extrême les longues discussions entre artistes, philosophes et musiciens qui se réunissaient chaque soir au Kunstler Haus.

Toute la vie de Munich gravitait alors autour du Kunstler Haus où les maîtres, Karlsbach, Lembach, Struck, se rencontraient quotidiennement pour absorber l'excellente bière de Munich (que j'appris bientôt à boire) en discourant sur l'art et la philosophie. Gross voulait que mon début eût lieu au Kunstler Haus. Lembach et Karlsbach acceptaient volontiers, mais Struck prétendait que la danse ne convenait pas à un temple de l'art comme le Kunstler Haus de Munich. Un matin je fus le trouver chez lui, et, pour le convaincre de la valeur de mon Art, je me déshabillai dans son atelier, je revêtis ma tunique, je dansai devant lui et l'entretins pendant quatre heures d'horloge du caractère sacré de ma mission et de la Danse en tant qu'Art. Il raconta souvent à ses amis par la suite qu'il n'avait jamais éprouvé pareil étonnement dans sa vie. Il avait eu l'im-

pression, leur confiait-il, qu'une Dryade de l'Olympe lui était soudain apparue. Il donna en tout cas son consentement et mes débuts au Kunstler Haus furent l'événement artistique le plus considérable qui se fût produit à Munich depuis de nombreuses années.

Puis je dansai au Kaiser Saal. L'enthousiasme des étudiants toucha à la folie. Chaque jour ils dételaient mes chevaux et traînaient eux-mêmes ma voiture par les rues, en chantant leurs chansons et en sautant avec des torches à la main autour de ma victoria. Il leur arrivait souvent de rester en groupes pendant des heures sous ma fenêtre d'hôtel et de chanter jusqu'à ce que je leur lançasse mes fleurs et mes mouchoirs qu'ils déchiraient en morceaux et dont chacun portait un lambeau à sa casquette.

Un soir ils m'emportèrent dans leur café d'étudiants et me firent monter sur les tables. Ils chantèrent toute la nuit et le même refrain revenait souvent : « *Isadora, Isadora, ach wie schön das Leben ist.* » Cette soirée eut son écho dans le *Simplicissimus* et choqua certaines personnes graves de la ville, mais ce ne fut en vérité qu'un innocent chahut, bien que cette fois jusqu'à ma robe et mon châle fussent déchirés en rubans que les étudiants avaient à leur coiffure quand, à l'aube, ils me remportèrent chez moi.

Au milieu de cette vie artistique et intellectuelle de Munich, la frénésie dévorante de mes sens se calma.

Un soir, au cours d'une représentation de gala au Kunstler Haus, je notai la silhouette d'un homme qui applaudissait au premier rang de l'orchestre. Cette silhouette me rappelait exactement celle du grand maître dont les œuvres m'étaient alors révélées pour la première fois. C'était le même front, le même nez proéminent. Seule la bouche était plus douce, indiquait moins de puissance. Après la représentation j'appris que cet homme était Siegfried Wagner, le fils de Richard

Wagner. Il se mêla à notre groupe et j'eus, pour la première fois, le plaisir de connaître et d'admirer celui qui, par la suite, devait compter parmi mes amis les plus chers. Sa conversation était brillante, semée de fréquents souvenirs sur son illustre père dont l'image semblait toujours l'accompagner comme une auréole sacrée. J'étais alors en train de lire pour la première fois Schopenhauer et j'étais transportée par la révélation de ses lumières philosophiques sur les rapports de la musique et de la volonté.

Je connaissais cet extraordinaire état d'esprit que les Allemands appellent « *geist* », j'éprouvais une impression de présence sacrée, comme si j'avais pénétré dans un monde de penseurs divins, dont l'intelligence était plus rapide, plus religieuse que celle de tous les gens que j'avais rencontrés au cours de mes voyages. Je vivais en vérité dans un monde où l'idée philosophique semblait être considérée comme le summum de la satisfaction humaine, que seul pouvait égaler le monde encore plus sacré de la musique. Les musées de Munich m'offraient aussi une révélation, celle des admirables œuvres italiennes, et, nous sentant si près de la frontière, Elisabeth, ma mère et moi, poussées par une impulsion irrésistible, nous prîmes un soir le train pour Florence.

Je n'oublierai jamais cette traversée du Tyrol et la descente vers la plaine d'Ombrie, parmi les montagnes ensoleillées.

A Florence, nous passâmes plusieurs semaines en promenades extasiées à travers les musées, les jardins et les champs d'oliviers. C'était alors Botticelli qui captivait ma jeune imagination. Je demeurais assise des journées entières devant le *Printemps*, j'en étais amoureuse. Un vieux gardien délicieux me donnait un tabouret et contemplait mon adoration d'un œil ému. Je restais là jusqu'à ce que je visse effectivement les fleurs

peintes pousser, les pieds nus danser, les corps se mouvoir, jusqu'à ce qu'un ange de joie vînt me visiter, et je pensais alors : je danserai cette image, je transmettrai aux autres ce message d'amour, de printemps et de vie que j'ai reçu avec tant d'émotion. Et c'est ma danse qui leur donnera cette extase.

L'heure de la fermeture venait et j'étais encore devant le tableau. Je voulais trouver le sens du printemps à travers le mystère de ce moment incomparable. J'avais l'impression que la vie n'avait été pour moi qu'un tâtonnement, qu'un aveugle désordre, et que, si je pouvais trouver le secret de cette œuvre, je pourrais montrer au monde la route qui conduit aux splendeurs de la vie, aux trésors de joie. Je méditais déjà sur la vie comme un homme parti joyeusement pour la guerre, et qui se dit après avoir été terriblement blessé : « Pourquoi n'enseignerais-je pas un évangile qui épargnerait aux autres tant de douleurs ? » Tel était le cours de mes méditations devant le *Printemps* de Botticelli, que j'essayai plus tard de transformer en rythmes de danse. O douce vie païenne, à peine entrevue, où Aphrodite transparaissait derrière la Mère du Christ à la fois plus gracieuse et plus tendre, où Apollon se cachait derrière Saint Sébastien ; je te sentais entrer en moi dans un flot de paix joyeuse et je souhaitais intensément te traduire en une danse que j'appelais la Danse de l'Avenir.

Inspirée par le tableau de Botticelli, je créai une danse qui cherchait à rendre son doux, son merveilleux mouvement, la tendre ondulation de la terre couverte de fleurs, la ronde des nymphes et le vol des zéphyrs, qui se déroule autour de la figure centrale, moitié Aphrodite, moitié Madone, dont un seul geste significatif indique la naissance du printemps.

Dans les salles d'un vieux palais je dansai devant la société artistique de Florence sur la musique de Verde,

et sur des mélodies de maîtres anonymes plus anciens. Sur une exquise mélodie pour viole d'amour je dansai, ange musicien qui joue d'un imaginaire violon.

Avec notre insouciance ordinaire et notre mépris des choses pratiques, il arriva que nos économies furent une fois de plus épuisées et que nous dûmes télégraphier à Alexander Gross de nous envoyer l'argent nécessaire pour retourner à Berlin, où il se préparait alors à organiser mes débuts. En traversant la ville je fus stupéfaite de voir les murs pavoisés d'affiches flamboyantes qui annonçaient mes débuts à l'Opéra avec l'Orchestre Philharmonique. Alexander Gross nous mena à l'hôtel Bristol, où il nous avait réservé un appartement splendide et où toute la presse allemande attendait ma première interview. A la suite de mes études à Munich et de mon voyage à Florence, j'étais dans un état d'esprit si grave, si spirituel, que j'étonnai profondément ces messieurs de la presse en leur exposant en mauvais allemand ma conception naïve et grandiose de l'art de la danse comme la « *grosste ernste Kunst* », qui allait amener la renaissance de tous les autres arts.

Comme ces journalistes allemands me portaient plus d'attention que ceux à qui je devais plus tard en Amérique exposer mes théories ! Ils m'écoutèrent, pleins de respect et d'intérêt, et le lendemain de longs articles paraissaient dans les journaux allemands d'une tenue intellectuelle, artistique et philosophique extraordinaire.

Alexander Gross était un pionnier courageux. Il avait risqué tous ses capitaux pour lancer mes représentations de Berlin. Il n'avait reculé devant aucune dépense de publicité, il s'était assuré la première salle d'opéra et le meilleur des chefs d'orchestre. Et si, quand le rideau se leva devant un décor réduit à ma simple toile de fond bleue, et ne montrant qu'une petite danseuse sur une scène immense, je n'avais pas fait naître dès le premier

moment les applaudissements du public étonné, cet échec aurait été pour lui une ruine totale. Mais il avait été bon prophète. Je produisis l'effet qu'il avait prévu. J'emportai Berlin d'assaut. Quand j'eus dansé pendant plus de deux heures le public refusa de quitter la salle, réclamant encore et toujours de nouvelles danses. A la fin les spectateurs enthousiastes se précipitèrent au pied de la rampe. Des centaines de jeunes étudiants montèrent même sur la scène jusqu'à me faire redouter d'être écrasée par tant d'excessives adorations. Chaque soir, pendant longtemps, ils me firent l'hommage charmant, habituel en Allemagne, de dételer les chevaux de ma voiture et de me traîner en triomphe à travers les rues et le long d'Unter den Linden, jusqu'à mon hôtel.

A partir de cette première soirée, le public allemand me connut sous les noms de « *die göttliche, heilige Isadora.* »

Un soir Raymond revint soudain d'Amérique. Il avait la nostalgie de la famille et nous dit qu'il ne pouvait plus demeurer séparé de nous. Nous reprîmes alors un projet que nous avions longtemps caressé, celui de faire un pèlerinage à l'autel sacré de l'art par excellence, d'aller voir notre Athènes bien-aimée. Je ne me sentais encore qu'au seuil de mon art, et, après une courte saison à Berlin, je réussis à vaincre les prières et les lamentations d'Alexander Gross.

Nous reprîmes le train pour l'Italie, les yeux brillants et le cœur battant, pour faire ensemble, en passant par Venise, notre long voyage vers la Grèce.

CHAPITRE XIV

Nous restâmes quelques semaines à Venise, faisant scrupuleusement la tournée des églises et des musées, mais alors Venise ne pouvait avoir grand sens à nos yeux. La beauté intellectuelle et spirituelle de Florence nous frappait cent fois plus. Venise ne me livra le secret de son charme que plusieurs années après, quand j'y retournai en compagnie d'un amant au corps souple, aux yeux noirs, au teint d'olive. Alors seulement je compris la féerie de Venise, mais, à ma première visite, je n'étais qu'impatiente de prendre le bateau et de voguer vers des sphères plus hautes.

Raymond décida que notre voyage en Grèce devait être aussi primitif que possible. Délaissant donc les larges et confortables paquebots, nous montâmes à bord d'un petit vapeur marchand, qui faisait le service entre Brindisi et Santa Maura. Là nous descendîmes pour voir l'emplacement de l'ancienne Ithaque et le rocher d'où Sapho se jeta de désespoir dans la mer. Même aujourd'hui, quand je refais en pensée ce voyage, je me rappelle les vers de Byron qui chantèrent alors à mon oreille :

Iles de Grèce, Iles de Grèce,
Où l'ardente Sapho aima et chanta,

Où grandirent les arts de la guerre et de la paix,
Où Delos s'éleva, et d'où jaillit Phébus,
Un éternel été vous dore encore,
Mais, à part votre soleil, tout est maintenant mort.

De Santa Maura nous prîmes à l'aurore un petit bateau à voiles avec deux hommes pour tout équipage, et, par un jour brillant de juillet, nous partîmes sur les eaux bleues de la mer Ionienne. Nous allions du fond du golfe d'Ambracie aborder à la petite ville de Karavassara. En louant notre barque Raymond avait expliqué avec force gestes et quelques mots de grec ancien que nous voulions que notre traversée ressemblât autant que possible à celle d'Ulysse.

Le pêcheur n'avait pas paru bien comprendre ce qu'était Ulysse, mais la vue de nos drachmes abondants l'avait encouragé à mettre à la voile, bien qu'il hésitât à aller si loin et qu'à maintes reprises il nous montrât le ciel en disant : « Boum ! boum ! » pour nous faire comprendre que la mer était périlleuse. Nous pensions aux vers de l'Odyssée :

« Il dit ; et aussitôt, assemblant les nuages, et prenant en main son trident, il bouleverse l'empire de la mer, déchaîne à la fois les tempêtes de tous les vents opposés, et couvre d'épaisses nuées et la terre et les eaux ; des cieux tombe soudain une nuit profonde. En même temps se précipitent et combattent avec furie l'Autan, l'Eurus et le vent impétueux d'Occident, et le glaçant Borée qui chasse les nuages et roule des vagues énormes. Alors le magnanime Ulysse est frappé de consternation ; il pousse de profonds soupirs. » (*Odyssée V*).

Car il n'y a pas de mer plus changeante que la mer Ionienne. Nous risquâmes nos précieuses existences au cours de cette traversée qui aurait pu être trop semblable à celle d'Ulysse :

« Il parlait encore, lorsqu'une vague haute, mena-

çante, fond avec furie sur la poupe, fait tournoyer la nacelle avec rapidité, arrache Ulysse au gouvernail, et le précipite à une longue distance dans les flots. Tous les vents confondus accourent soudain, tempête épouvantable. Le mât se rompt : la voile, avec l'antenne, est emportée au loin sur les ondes. Le héros, accablé sous le poids des vagues énormes qui roulent et mugissent au-dessus de sa tête, et entraîné par ses riches vêtements trempés des flots, vêtements dont le décora la main d'une déesse, s'efforce en vain de triompher des eaux, et demeure longtemps enseveli dans la mer : enfin il s'élance hors du gouffre, l'onde amère jaillit de sa bouche et coule de sa tête et de ses cheveux en longs ruisseaux. »

Et plus tard, quand Ulysse naufragé rencontre Nausicaa :

« Hier fut le vingtième jour où j'échappai à la ténébreuse mer, sorti de l'île d'Ogygie, et toujours errant et jouet des tempêtes. Enfin un Dieu m'a jeté sur ces bords, sans doute pour y rencontrer de nouveaux malheurs : car je ne puis me flatter que les immortels s'apaisent envers moi, et que je cesse d'essuyer les terribles effets de leur haine. Cependant, ô reine, compatis à mon sort, toi la première que j'aborde au sortir de si nombreuses disgrâces, étranger, nu, ne connaissant aucun habitant ni de ces murs ni de toute cette contrée. » (*Odyssée VI.*)

Nous nous arrêtâmes à la petite ville turque de Prévesa sur la côte d'Epire, et achetâmes des provisions, un grand fromage de chèvre, d'importantes réserves d'olives noires et de poissons secs. Comme il n'y avait aucun endroit, sur le bateau, pour mettre nos vivres à l'abri, je n'oublierai jamais, tant que je vivrai, l'odeur de ce fromage et de ce poisson, exposés tout le jour au soleil implacable, et cela d'autant moins que notre petit voilier avait un doux mais puissant roulis qui n'appar-

tenait qu'à lui seul. Souvent la brise cessait et nous étions obligés de prendre les rames. Enfin, à la tombée du jour, nous abordâmes à Karavassara. Tous les habitants vinrent sur la côte à notre rencontre, et Christophe Colomb, la première fois qu'il toucha l'Amérique, ne causa pas plus d'étonnement chez les indigènes : la stupéfaction des nôtres fut telle qu'elle leur coupa la parole quand ils nous virent nous agenouiller et embrasser le sol, tandis que Raymond déclamait une invocation à la Grèce.

Nous étions fous de joie. Nous avions envie d'embrasser tous les habitants du village et de crier : « Enfin nous voici arrivés après bien des épreuves sur la terre sacrée de l'Hellade ! Salut ô Zeus Olympien ! Et toi Apollon ! Et toi Aphrodite ! Préparez-vous, Muses, à danser de nouveau ! Nos chants vont réveiller Dionysos et ses bacchantes endormies ! »

Debout, bacchantes, femmes et vierges,
Venez, bacchantes, venez,
Amenez le maître de la joie,
Faites descendre des monts arrondis de Phrygie
Bromios dans toute sa puissance.
Revêtez vos peaux tachetées aux bords candides comme les [nôtres,
Avec leur toison blanche.

Il n'y avait ni hôtel ni chemin de fer à Karavassara. Nous passâmes la nuit tous dans la même chambre, la seule que l'auberge pût nous offrir. Mais nous ne dormîmes pas beaucoup. D'abord parce que Raymond discourut toute la nuit sur la sagesse de Socrate et sur la compensation céleste de l'amour platonique ; et aussi parce que les lits avaient pour sommier des planches fort dures et que l'Hellade possédait des milliers de petits habitants qui voulaient se repaître de nous.

A l'aurore nous quittâmes le village : ma mère était assise dans une voiture à deux chevaux, qui contenait nos quatre valises, et nous l'escortions en tenant à la main des branches de laurier. Tout le village nous accompagna une bonne partie du chemin. Nous prîmes la route que Philippe de Macédoine avait foulée avec son armée en 218 avant J.-C.

La route de Karavassara à Agrinion monte en lacets à travers des montagnes d'une grandeur fruste et sauvage. Le matin était superbe, l'air clair comme du cristal. Nous nous hâtions sur les ailes légères de nos jeunes pieds, sautant et bondissant devant la voiture, accompagnant nos pas de chants et de cris de joie. Quand nous traversâmes l'Aspropotamos (ancien Acheloos), Raymond et moi, malgré les prières d'Elisabeth en larmes, nous voulûmes prendre le bain du baptême dans ses eaux limpides. Nous ne nous rendions pas compte de la force du courant et nous faillîmes être emportés.

A un moment deux sauvages chiens de berger d'une ferme éloignée se précipitèrent vers nous en courant depuis l'autre côté de la vallée. Ils nous auraient attaqués avec une férocité de loups si notre cocher ne les eût courageusement mis en fuite avec son grand fouet.

Nous déjeunâmes dans une petite auberge sur le bord de la route, où, pour la première fois nous goûtâmes du vin conservé avec de la résine dans les classiques peaux de porc. Il avait un goût de vernis à meubles, mais, en faisant des grimaces, nous décrétâmes qu'il était délicieux.

Nous arrivâmes enfin à l'antique ville de Stratos qui se dressait autrefois sur trois collines. C'était notre première rencontre avec des ruines grecques. Le spectacle des colonnes doriques nous transporta. Nous suivîmes Raymond qui nous conduisit à l'emplacement du théâtre et du temple de Zeus sur la colline de l'Ouest,

Dans notre vive imagination un mirage se leva dans le soleil couchant : calme et belle, la ville couvrait à nouveau les trois sommets.

Nous arrivâmes à la nuit à Agrinion, assez fatigués mais ivres d'un bonheur que les mortels connaissent rarement. Le lendemain nous prenions la diligence jusqu'à Missolonghi, où nous rendîmes nos devoirs au cœur brûlant de Byron, auquel servent de sanctuaire les restes de cette ville héroïque dont le sol est imprégné du sang des martyrs. N'est-il pas étrange de penser que ce fut Byron qui retira le cœur de Shelley des cendres rouges de son bûcher funéraire ?

Le cœur de Shelley repose maintenant à Rome, et les cœurs de ces deux poètes sont peut-être encore, d'un rivage à l'autre, en communion mystique, « de cette gloire que fut la Grèce à cette grandeur que fut Rome » !

Tous ces souvenirs diminuaient et assombrissaient l'exubérance de notre joie païenne. La ville garde encore toute l'atmosphère tragique du tableau célèbre de Delacroix, *La sortie de Missolonghi*, quand presque tous les habitants, hommes, femmes et enfants furent massacrés dans leurs efforts désespérés pour percer les lignes turques. Byron mourut à Missolonghi en avril 1824. Ce fut deux ans plus tard, également en avril, presqu'à l'anniversaire de la mort de Byron, que ces martyrs le rejoignirent au pays des ombres, lui qui avait si volontiers tout donné pour leur libération. Y a-t-il quelque chose de plus émouvant que la mort de Byron dans cette brave ville de Missolonghi, où son cœur repose entre les martyrs qui sont morts pour que le monde puisse connaître encore l'immortelle beauté de l'Hellade ? Tous les martyres portent des fruits. Le cœur gros et les yeux remplis de larmes nous quittâmes Missolonghi dans la lumière du jour finissant, et, du pont du petit vapeur qui faisait route vers Patras, nous contemplions encore la ville.

A Patras un véritable combat se livra en nous pour savoir si nous irions à Olympie ou à Athènes, mais à la fin notre ardente impatience de voir le Parthénon prévalut, et nous prîmes le train pour Athènes. Nous traversâmes une Hellade radieuse. Tantôt nous apercevions le sommet de l'Olympe couvert de neige, tantôt nous étions entourés des Nymphes et des Hamadryades dansantes venues des bosquets d'oliviers. Notre joie ne connaissait pas de bornes. Souvent nos émotions étaient si violentes que, pour les exprimer, nous ne savions que nous embrasser en pleurant. Les lourds paysans nous observaient dans les petites gares avec étonnement. Ils pensaient sans doute que nous étions ivres ou fous, alors que nous étions seulement exaltés par l'attente de la plus haute et de la plus brillante des sagesses, par l'attente des yeux bleus d'Athéna.

Nous arrivâmes le soir même dans Athènes couronnée de violet, et l'aube nous trouva en train de gravir les marches de son temple, le pas tremblant, le cœur défaillant d'adoration. A mesure que nous montions il me semblait que toute la vie que j'avais connue jusque là se détachait de moi comme un vêtement bigarré, que je n'avais jamais vécu auparavant, que j'étais née pour la première fois dans ce long souffle de beauté, dans cette première contemplation. Le soleil se levait derrière le Pentélique, révélant sa clarté merveilleuse, la splendeur de ses flancs de marbre qui étincelaient sous les premiers rayons du jour. Nous gravîmes la dernière marche des Propylées et nous admirâmes le temple qui brillait dans la lumière du matin. D'un accord tacite, nous demeurions sans rien dire, chacun de nous était seul devant la Beauté ! L'heure était trop sacrée pour s'exprimer en paroles. Elle frappait nos cœurs d'une étrange terreur. Plus de cris de joie, plus d'embrassements. Chacun de nous avait découvert son adoration, et nous demeurâmes pendant longtemps plongés dans

une méditation d'où nous ne sortîmes qu'affaiblis et comme ébranlés. Je me demande souvent pourquoi les mortels qui ont atteint de telles altitudes doivent redescendre. Pourquoi ne pouvons-nous pas par quelque magie être transformés en prêtres du Temple et demeurer pour toujours au divin service d'Athéna aux yeux clairs, à gagner la sagesse par l'extase ?

Nous étions maintenant tous réunis, ma mère et ses quatre enfants ; nous décidâmes que le clan Duncan se suffisait à lui-même, que les autres gens n'avaient fait que nous écarter de notre idéal. Il nous semblait aussi, en contemplant le Parthénon, que nous avions atteint le pinacle de la perfection. Nous nous demandions pourquoi nous quitterions désormais la Grèce, puisque nous trouvions à Athènes tout ce qu'il fallait pour satisfaire notre sens esthétique. On peut s'étonner qu'après mes succès, après mon intermède passionné de Budapest, je n'eus pas le désir de revenir sur mes pas. Quand j'étais partie pour ce pèlerinage, je ne recherchais ni la gloire ni la fortune. C'était un pèlerinage tout spirituel, et il me semblait que l'esprit que je cherchais était l'invisible déesse Athéna qui habitait encore les ruines du Parthénon. Nous décidâmes donc que le clan Duncan resterait éternellement à Athènes, et y construirait un temple qui porterait la marque de notre génie.

Depuis mes représentations de Berlin nous avions en banque une somme qui me paraissait inépuisable. Nous partîmes donc à la recherche d'un emplacement qui convînt à notre temple. Le seul de nous qui ne fût pas parfaitement heureux était Augustin. Il rumina sa tristesse pendant longtemps et nous avoua enfin qu'il souffrait de se sentir loin de sa femme et de son enfant. C'était à nos yeux une grande faiblesse de sa part, mais nous consentîmes, car il était déjà marié et avait un enfant. Nous n'avions rien d'autre à faire qu'à les

envoyer chercher. Sa femme arriva avec sa petite fille. Elle était habillée avec élégance et portait des talons Louis XV. Nous lorgnions ses talons, car nous nous étions déjà convertis aux sandales pour ne pas souiller le sol de marbre blanc du Parthénon. Mais elle refusa énergiquement de nous imiter. Pour nous, nous avions décidé que même mes robes directoire, même les larges culottes de Raymond, ses cols ouverts et ses cravates molles étaient des vêtements dégénérés et qu'il nous fallait revenir à la tunique des anciens Grecs, ce que nous fîmes au grand étonnement des Grecs modernes eux-mêmes. Après nous être revêtus de tuniques, de chlamydes et de peplos, et après avoir mis des filets sur nos cheveux, nous partîmes donc à la recherche d'un emplacement pour notre temple. Nous explorâmes Colone, Phalère et toutes les vallées de l'Attique, mais nous ne pûmes trouver aucun lieu qui fût digne de notre temple. Finalement, un jour, dans une promenade vers le mont Hymette, où sont les ruches d'où vient le célèbre miel, nous franchîmes une élévation de terrain et soudain Raymond, posant à terre son bâton, s'écria : « Regardez, nous sommes au niveau de l'Acropole. » Et, effectivement, en regardant vers l'Ouest, nous vîmes le temple de Zeus, étrangement proche, bien qu'en réalité distant de quatre kilomètres.

Mais il y avait des difficultés. En premier lieu, personne ne savait à qui le terrain appartenait. Le lieu était loin d'Athènes et fréquenté seulement par les bergers qui menaient paître leurs chèvres et leurs moutons. Il nous fallut longtemps avant de découvrir que le terrain appartenait à cinq familles de paysans qui le détenaient depuis plus d'un siècle. Il était divisé comme une tarte, à partir du centre, en cinq parts. Après une longue enquête nous découvrîmes les chefs de ces cinq familles et nous leur demandâmes s'il voulaient vendre. Les paysans furent profondément étonnés, car personne

auparavant n'avait manifesté le moindre intérêt pour ce terrain. Il était loin d'Athènes et le sol, rocheux, ne produisait que des chardons. De plus, il n'y avait pas d'eau dans le voisinage. Personne ne supposait à ce terrain la moindre valeur. Mais, à partir du moment où nous montrâmes notre désir de l'acheter, les paysans qui le possédaient tinrent conseil et décidèrent qu'il était inestimable. Ils en demandèrent un prix nettement disproportionné. Cependant le clan Duncan était déterminé à acheter et nous procédâmes de la façon suivante. Nous invitâmes les cinq familles à un banquet où il y avait des agneaux à la broche et toutes sortes d'autres mets alléchants. Nous leur servîmes aussi force rasades de raki, le cognac du pays. Au cours du festin, avec l'aide d'un petit avoué d'Athènes, nous rédigeâmes un acte de vente auquel les paysans, qui ne savaient pas écrire, apposèrent leur signe. Bien que le prix fut encore élevé, nous pouvions considérer que ce banquet avait été un succès. La colline dénudée au même niveau que l'Acropole, et connue depuis l'antiquité sous le nom de Kopamos, appartenait désormais au clan Duncan. Il nous restait à trouver du papier et des instruments d'architecte, puis à faire un plan de maison. Raymond trouva le modèle exact que nous désirions dans le plan du palais d'Agamemnon. Dédaignant l'aide des techniciens il embaucha lui-même ouvriers et charretiers. La seule pierre qui nous parut digne de notre temple était celle du Pentélique dont les flancs étincelants avaient fourni les nobles colonnes du Parthénon. Pourtant notre modestie se contenta de la pierre rouge qu'on trouve au pied de la montagne. Dès lors chaque jour on put voir une longue file de chariots nous amener de ces pierres rouges ; ils montaient en lacets du Pentélique à Kopamos, et, à chaque voiturée déchargée sur notre terrain, nous sentions croître notre joie.

Enfin arriva le jour solennel où la pierre angulaire de

notre temple allait être posée. Ce grand événement devait être dûment célébré dans une cérémonie digne de lui. Dieu sait qu'aucun de nous n'avait l'esprit porté à la dévotion, émancipés que nous étions par notre respect de la science et de la libre pensée. Pourtant il nous semblait qu'il serait plus beau, plus convenable, que cette pierre angulaire fût posée à la mode grecque, au cours d'une cérémonie présidée par un prêtre grec, et nous invitâmes tous les paysans du voisinage, à des kilomètres à la ronde.

Le vieux prêtre arriva, vêtu d'une robe noire et coiffé d'un chapeau noir avec un voile de même couleur qui tombait en flottant de ses larges bords. Il nous demanda un coq noir pour l'offrir en sacrifice, suivant un rite perpétué par les prêtres byzantins depuis l'époque du Temple d'Apollon. On trouva un coq — non sans peine d'ailleurs — et on le présenta au prêtre avec le couteau des sacrifices. Pendant ce temps des bandes de paysans étaient accourues de tous les coins du pays. Quelques personnes de la société élégante d'Athènes s'étaient aussi déplacées. Au coucher du soleil une grande foule était assemblée sur le Kopamos.

Avec une solennité impressionnante, le vieux prêtre commença. Il nous demanda de désigner exactement la ligne des fondations; nous le fîmes en dansant dans les limites d'un carré que Raymond avait auparavant tracé sur le sol. Puis, comme le grand soleil rouge se couchait, le prêtre coupa le cou du coq noir et son sang écarlate jaillit sur la première pierre de notre maison. Tenant son couteau d'une main et l'oiseau égorgé de l'autre, il fit trois fois le tour des lignes de fondations. Alors vinrent les prières et les incantations. Il bénit toutes les pierres de la maison, et, nous ayant demandé nos noms, il prononça une prière dans laquelle nous entendîmes revenir souvent les noms d'*Isadora Duncan* (ma mère), d'*Augustin*, de *Raymond*, d'*Elisabeth* et de la

jeune Isadora. Il prononçait le nom de Duncan comme s'il s'était épelé Thuncan avec *th* au lieu de *d.* Il nous exhorta à maintes reprises à vivre saintement et en paix dans cette demeure. Il pria encore pour que nos descendants vécussent eux aussi saintement et en paix dans cette demeure. Puis, quand il eut terminé, les musiciens arrivèrent avec les instruments primitifs de leur pays. De grands tonneaux de vin et de raki furent défoncés. Un feu ronflant fut allumé sur la colline et toute la nuit, avec nos voisins les paysans, nous dansâmes, et nous bûmes, et nous nous réjouîmes.

Nous prîmes la résolution de rester toujours en Grèce. Bien mieux, nous décidâmes, comme dit Hamlet, qu'il n'y aurait plus de mariages dans la famille.

« Que ceux qui sont mariés restent mariés », etc... Nous acceptions la femme d'Augustin avec un manque d'enthousiasme à peine dissimulé. Mais, en ce qui nous concernait, nous arrêtâmes une règle de vie dont les commandements furent couchés par écrit dans un cahier. Le plan était à peu près celui de la *République* de Platon. Nous devions nous lever avec le soleil, nous devions le saluer par des danses et des chants de joie. Puis nous nous rafraîchissions d'un modeste bol de lait de chèvre. Les matinées étaient consacrées à enseigner aux habitants d'Athènes la danse et le chant. Nous devions les amener à vénérer les anciens dieux et à abandonner leurs épouvantables costumes modernes. Ensuite, après un frugal déjeuner de légumes, car nous avions décidé de renoncer à la viande, les après-midi étaient consacrés aux méditations et les soirées aux cérémonies païennes et à la musique appropriée.

Alors commença la construction de Kopamos. Comme les murs du palais d'Agamemnon avaient environ deux pieds d'épaisseur, les murs de Kopamos devaient être également épais de deux pieds. Ce ne fut que quand les murs étaient déjà assez hauts que je me rendis

compte de la quantité de marbre du Pentélique qu'il faudrait et du prix de chaque voiturée. Quelques jours plus tard, nous décidâmes de camper dehors, sur notre chantier. Et tout à coup nous constatâmes qu'il n'y avait pas une goutte d'eau dans la région. Nous levions les yeux vers les hauteurs de l'Hymette où se fait le miel, et nous apercevions des sources et des torrents. Nous regardions le Pentélique, et nous voyions des cascades sortir de ses neiges et descendre sur ses flancs. Mais, hélas, le Kopamos était d'une sécheresse et d'une aridité absolues. La source la plus proche était à une lieue et demie de distance. Mais Raymond, nullement abattu, engagea quelques ouvriers de plus et les mit à creuser un puits artésien. En fouillant, il découvrit quelques reliques et en conclut qu'il y avait eu autrefois un village sur ces hauteurs. Mais j'ai mes raisons de croire que ce n'était qu'un cimetière, car plus on creusait, et plus le sol devenait sec. A la fin, après plusieurs semaines de travail infructueux, nous retournâmes à Athènes pour demander conseil aux esprits prophétiques qui habitaient encore certainement l'Acropole. Grâce à une autorisation spéciale, nous y allions les soirs de lune, et nous nous asseyions dans l'Amphithéâtre de Dionysos où Augustin nous déclamait des passages de tragédies grecques et où nous dansions.

Notre clan se suffisait complètement à lui-même. Nous ne nous mêlions pas aux habitants d'Athènes. Et même le jour où les paysans nous dirent que le roi de Grèce avait été à cheval voir notre temple, nous restâmes impassibles. Car nous vivions sous le règne d'autres rois, d'Agamemnon, de Ménélas et de Priam.

CHAPITRE XV

Un soir que nous étions assis au clair de lune sur les gradins du théâtre de Dionysos, nous entendîmes une voix aiguë de jeune garçon qui s'élevait dans la nuit, avec cette sonorité pathétique et surnaturelle que possèdent seuls les enfants. Soudain, une autre voix se joignit à la première, puis une autre. Elles chantaient quelques vieux refrains du pays. Nous étions transportés, et Raymond dit : « Les voix des jeunes garçons de l'ancien chœur grec devaient avoir cette sonorité-là. » Le soir suivant le concert recommença. Comme nous avions distribué des drachmes à poignées, le troisième soir le chœur fut plus fourni, et bientôt tous les gamins d'Athènes se donnèrent rendez-vous pour chanter en notre honneur à la clarté de la lune, dans le théâtre de Dionysos.

Nous nous intéressions alors à la musique byzantine de l'église grecque. Nous allions entendre l'extraordinaire chant plaintif de la maîtrise. Au Collège des jeunes prêtres byzantins qui est aux portes d'Athènes, on nous avait montré une bibliothèque de manuscrits qui remontaient au début du moyen âge. A la suite de nombreux hellénistes distingués, nous pensions que les hymnes d'Apollon, d'Aphrodite et de tous les dieux

du paganisme étaient passés, à travers des transformations successives, jusque dans l'église grecque.

Les chants des jeunes garçons dans la nuit firent naître en nous l'idée de ressusciter le chœur grec primitif. Nous organisâmes des concours dans le théâtre de Dionysos, distribuant des prix à ceux qui nous faisaient entendre les airs les plus anciens. Nous eûmes aussi recours aux services d'un professeur de musique byzantine. Un chœur des dix chanteurs qui avaient les plus belles voix d'Athènes fut ainsi formé. Un jeune séminariste, fort instruit dans l'étude du grec ancien, nous aida à adapter ce chœur aux *Suppliantes* d'Eschyle. Les chœurs des *Suppliantes* sont sans doute les plus beaux qui aient jamais été écrits. Je me souviens d'un surtout, qui peint la frayeur des vierges réunies autour de l'autel de Zeus et implorant sa protection contre la venue de leurs cousins incestueux.

Ainsi, avec nos études sur l'Acropole, la construction de Kopamos et la danse des chœurs d'Eschyle, nous étions complètement absorbés par le travail. A part quelques excursions aux villages d'alentour, notre vie quotidienne nous suffisait.

La lecture des mystères d'Eleusis, « ces mystères dont aucune langue ne peut parler », nous fit une impression profonde.

« Heureux celui qui les a vus de ses yeux ; son sort après la mort n'est pas le sort des autres hommes ! »

Et nous partîmes un jour pour Eleusis, qui est à treize milles et demi d'Athènes. Les jambes nues, les pieds nus dans des sandales, nous commençâmes à suivre en dansant la route blanche et poudreuse qui borde les antiques bosquets de Platon le long de la mer. Nous voulions nous rendre les dieux propices et nous dansions au lieu de marcher.

Nous traversâmes le petit village de Daphnis et la chapelle d'Hagia Trias. Par les échappées, entre les

collines, nous apercevions la mer et l'île de Salamine ; nous nous arrêtâmes un moment pour reconstituer la fameuse bataille de Salamine, où les Grecs rencontrèrent et détruisirent l'armée perse commandée par Xerxès. On dit que Xerxès suivit la bataille des yeux, assis sur son trône aux pieds d'argent du haut d'une colline faisant face au mont Aegaleos. C'est en l'an 480 avant J.-C. que les Grecs, avec une flotte de trois cents vaisseaux, détruisirent les Perses et conquirent leur indépendance. Six cents guerriers perses armés de lances étaient postés sur un îlot pour égorger les Grecs qui auraient été jetés à la côte. Mais Aristide, qui avait eu connaissance des mouvements de Xerxès pour détruire la flotte grecque, déjoua le plan des Perses.

Un vaisseau grec mena l'attaque
Et de la proue d'un navire phénicien
Arracha la figure sculptée ; on se battit alors
Bord à bord avec acharnament.
Au début les navires de la flotte perse
Supportèrent bravement le choc ; mais bientôt leur
[multitude même
Fut cause de leur perte ; dans ce bras de mer trop étroit
Ils ne pouvaient déployer leur force. Serrés les uns contre
[les autres
Les vaisseaux aux éperons de bronze s'éventraient entre eux,
Et brisaient leurs rames. Cependant les Grecs
Portaient contre eux des coups répétés,
Et les navires perses montrèrent leur quille,
Tandis que la Mer Bleue disparaissait
Sous la foule innombrable des épaves et des cadavres.

C'est donc en dansant que nous fîmes chaque pas de la route. Nous ne nous arrêtâmes qu'une fois à une petite chapelle : le prêtre grec qui nous avait vus venir avec un étonnement croissant, voulut à toute force nous faire visiter la chapelle et boire du vin du crû. Nous passâmes deux jours à Eleusis, à visiter ses mystères,

le troisième jour nous revînmes à Athènes, mais nous ne revenions pas seuls. Un groupe d'ombres initiées nous accompagnaient, celles d'Eschyle, d'Euripide, de Sophocle et d'Aristophane.

Nous n'avions nul désir d'aller plus loin. Pour nous, La Mecque était atteinte, puisque nous étions dans cette Hellade, que nous regardions comme la splendeur de la perfection. Depuis, j'ai quelque peu délaissé cette pure adoration de la sage Athéna, et la dernière fois que je visitai Athènes, j'avoue humblement que ce n'était plus son culte qui m'attirait, mais plutôt un visage vivant qui ressemblait au Christ de la petite chapelle de Daphnis. Mais alors, au matin de la vie, l'Acropole était l'unique source de joie et d'inspiration. Nous avions en nous trop de force, nous regardions le monde d'un œil trop fier, pour comprendre la pitié.

Chaque aurore nous trouvait en train de gravir les Propylées. Nous finissions par savoir l'histoire de la colline sacrée au cours des siècles successifs. Nous apportions nos livres et nous suivions l'histoire de chaque pierre. Nous étudiions toutes les théories des archéologues les plus distingués sur l'origine et la signification de certains signes, de certains présages.

Raymond fit même quelques découvertes originales. Il passa un certain temps sur l'Acropole avec Élisabeth pour essayer de découvrir les traces des chèvres qui grimpaient sur les pierres en allant paître sur la colline avant la construction du temple. Ils réussirent à en découvrir quelques-unes, car l'Acropole fut d'abord commencée par un simple groupe de bergers qui cherchaient abri et protection pour leurs troupeaux pendant la nuit. Ils réussirent à découvrir les chemins suivis par les chèvres, chemins qui datent d'au moins mille ans avant la construction de l'Acropole.

Parmi deux cents gamins en loques d'Athènes, nous choisîmes, avec l'aide du jeune séminariste du collège

byzantin, une dizaine de jeunes garçons aux voix vraiment divines, et, toujours avec l'aide de notre séminariste, nous commençâmes à leur faire chanter les Chœurs des *Suppliantes* d'Eschyle, sur une musique byzantine. Le chœur des *Suppliantes* commence par un hymne à Zeus, protecteur des étrangers.

Nous trouvâmes, cachées dans le rituel de l'Église grecque, des strophes et des antistrophes d'une harmonie si appropriée qu'elles justifiaient notre thèse suivant laquelle elles n'étaient autre chose que des hymnes à Zeus le Père, Protecteur du Monde et Maître du Tonnerre, repris par les premiers chrétiens et transformés en hymnes à Jéhovah. Dans la bibliothèque d'Athènes nous trouvâmes, dans différents ouvrages sur la musique de la Grèce antique, des gammes et des motifs exactement comparables. Ces découvertes nous jetaient dans un état d'exaltation fiévreuse. Enfin après deux mille ans nous apportions au monde ces trésors perdus.

L'hôtel d'Angleterre où nous habitions mit généreusement à ma disposition un grand salon où je travaillai tous les jours. Je passais des heures à adapter au chœur des *Suppliantes* les mouvements et les gestes inspirés par le rythme de l'Église grecque. Nous apportions tant de chaleur à nos efforts, nous étions si convaincus de nos théories que le mélange comique des expressions religieuses ne nous arrêtait pas.

Athènes était alors, comme à l'ordinaire, en révolution. Cette fois la révolution avait pour base une différence d'opinion entre la Maison Royale et les étudiants, sur la question de savoir si l'on devait donner des tragédies une version en grec moderne ou une version en grec ancien. Des foules d'étudiants défilaient à travers les rues avec des bannières en faveur du grec ancien. Le jour où nous revînmes de Kopamos, ils entourèrent notre voiture, acclamèrent nos tuniques et nous demandèrent de nous mêler à leur cortège, ce que

nous fîmes bien volontiers par amour de l'antique Hellade. Ce jour-là une représentation fut organisée au théâtre municipal par les étudiants. Les dix jeunes garçons grecs et le séminariste byzantin, tous vêtus de tuniques flottantes et multicolores, chantèrent les chœurs d'Eschyle en grec ancien, et je dansai. Une joie délirante éclata chez les étudiants.

Le roi George, ayant entendu parler de cette manifestation, exprima le désir de voir le spectacle redonné au Théâtre Royal. Mais la représentation devant la famille royale et tout le personnel des ambassades d'Athènes n'eut pas la flamme et l'enthousiasme de celle du théâtre populaire. Les applaudissements en gants de chevreau blanc manquaient de conviction. Le roi George vint dans ma loge et me demanda d'aller saluer la reine dans la loge royale. Ils paraissaient l'un et l'autre satisfaits, mais j'eus l'impression qu'ils n'éprouvaient pour mon art aucun amour réel, qu'ils ne le comprenaient pas. Le ballet sera toujours la danse par excellence des personnes royales.

Au moment où ces divers événements avaient lieu, je découvrais que notre compte en banque était à peu près épuisé. Je me souviens que, pendant la nuit qui suivit la représentation royale, je ne pus dormir, et qu'à l'aube je m'en allai seule sur l'Acropole. J'entrai dans le Théâtre de Dionysos et je dansai. Je sentais que c'était pour la dernière fois. Alors je gravis les Propylées et, debout, je contemplai le Parthénon. Soudain il me sembla que tous nos rêves éclataient comme de brillantes bulles de savon et que nous n'étions pas, que nous ne pouvions pas être autre chose que des modernes. Nous ne pouvions pas sentir comme les anciens Grecs. Ce temple de Zeus, devant lequel je me tenais avait en d'autres temps revêtu d'autres couleurs. Je n'étais, après tout, qu'une Américaine, moitié Irlandaise, moitié Écossaise, plus proche peut-être, par

quelque obscure affinité, des Peaux-Rouges que des Grecs. La splendide illusion de cette année, passée sur le sol de l'Hellade, s'écroulait soudain. Les accents de la musique byzantine s'évanouissaient, disparaissaient et j'entendais flotter dans l'air le chant de mort d'Yseult.

Trois jours après, au milieu d'une foule d'enthousiastes et des parents en larmes de nos petits chanteurs, nous prenions le train de Vienne. A la gare je m'enveloppai du drapeau grec blanc et bleu et les dix jeunes garçons et toute la foule entonnèrent le bel Hymne grec :

Op ta kokalá vgalméni
Ton Elinon to yera
Chéré o chéré Elefteria
Ké san prota andiomeni
Chéré o chéré Elefteria.

Nous quittâmes donc l'Hellade et nous arrivâmes un beau matin à Vienne avec notre chœur d'enfants et le prêtre byzantin qui leur servait de professeur. Quand je repense à cette année passée en Grèce j'ai l'impression qu'elle fut véritablement très belle. Il fut aussi très beau notre effort pour rejoindre au delà de deux milliers d'années une beauté que nous ne comprenions peut-être pas, que personne peut-être ne peut comprendre, une beauté dont Renan a écrit :

« O noblesse ! O beauté simple et vraie ! Déesse dont le culte signifie raison et sagesse, toi dont le temple est une leçon éternelle de conscience et de sincérité, j'arrive tard au seuil de tes mystères : j'apporte à ton autel beaucoup de remords. Pour te trouver, il m'a fallu des recherches infinies. L'initiation que tu conférais à l'Athénien naissant par un sourire, je l'ai conquise à force de réflexions, au prix de longs efforts. »

Notre désir de faire revivre les chœurs grecs et la danse tragique d'autrefois fut un effort vraiment noble et d'une vanité absolue. Il était noble aussi le sen-

timent qui me poussait, après la réussite financière de Berlin et de Budapest, à ne pas désirer exploiter ce succès par une tournée mondiale, et à consacrer mon argent à l'édification d'un temple et à la renaissance du chœur antique. Je regarde aujourd'hui comme un étrange phénomène les aspirations juvéniles que nous avions alors. Nous arrivâmes donc un matin à Vienne et nous présentâmes à l'étonnement du public autrichien les chœurs d'Eschyle chantés sur la scène par nos jeunes Grecs pendant que je dansais. Comme il devait y avoir cinquante filles de Danaüs, la difficulté était grande d'exprimer seule, au moyen de mon corps gracile, les émotions de toutes ces vierges, mais j'avais le sentiment de me multiplier et je fis de mon mieux.

Vienne n'est qu'à quatre heures de Budapest mais l'année passée devant le Parthénon avait creusé un tel fossé que je trouvais tout naturel que Roméo ne fît pas ces quatre heures de voyage pour venir me voir. J'étais si prise par ce chœur grec que le soin que j'y apportais absorbait toute mon énergie et toutes mes émotions. A dire vrai je ne pensais même pas à mon ancien amour. Je vivais d'une vie toute intellectuelle et celle-ci trouvait sa personnification dans l'amitié d'un homme qui était avant tout une intelligence : Hermann Bahr.

Hermann Bahr m'avait vue danser deux ans auparavant au Kunstler Haus devant les artistes. Quand je revins à Vienne avec le chœur d'enfants grecs, il fut vivement intéressé. Il écrivit de merveilleuses critiques dans la *Neuer Presse*.

Hermann Bahr avait, à cette époque, une trentaine d'années : il avait une tête magnifique, d'abondants cheveux, et une barbe d'un brun roux. Bien qu'il vînt souvent au Bristol après la représentation et qu'il restât à bavarder avec moi jusqu'à l'aube, bien que souvent il m'arrivât de me lever et de lui danser plusieurs strophes du chœur grec pour illustrer ce que je disais,

il n'y avait entre nous rien qui fût d'ordre sentimental. Les sceptiques auront peut-être de la peine à me croire, mais la vérité est que, depuis mon expérience de Budapest et pendant les années qui suivirent, toutes mes réactions émotives étaient si nettement dirigées dans un autre sens que je croyais en avoir fini avec cette période trouble et pouvoir ne me consacrer désormais qu'à mon art. Étant donné que j'étais à peu près bâtie sur le modèle de la Vénus de Milo, cette espérance était assez extraordinaire : c'est du moins ce que je pense aujourd'hui. Si étrange que cela paraisse, mes sens, après leur éveil brutal, demeuraient endormis. Non que je n'eusse aucune sorte de désirs, mais toute ma vie était concentrée sur mon art.

Je retrouvai mon succès d'autrefois à Vienne, au Karlstheater. Le public qui avait commencé par accueillir le chœur des Suppliantes avec les dix jeunes Grecs de façon assez froide, fut pris d'un véritable enthousiasme à la fin de la représentation, quand je dansai le *Danube bleu.* Après le spectacle, je fis un petit discours pour expliquer que je voulais faire revivre l'esprit de la Tragédie Grecque. « Il faut ressusciter la beauté du chœur », disais-je. Mais le public continuait à crier : « *Nein. Noch nicht. Tanze. Tanze die schöne Blaue Danube. Tanze noch einmal !* » Et il recommençait à applaudir.

Ainsi, les poches garnies une fois de plus, nous quittâmes Vienne et arrivâmes à Munich. Mon chœur grec fit une grande sensation dans ce monde de professeurs et d'intellectuels. Le grand professeur Fürtwangler fit une conférence et discourut sur les hymnes grecs mis en musique par le prêtre byzantin de l'Église grecque.

Les étudiants de l'Université étaient très « *auf gerecht* ». Il faut dire que nos beaux petits Grecs faisaient sensation. Pour moi, qui devais danser seule comme les cinquante filles de Danaüs, je ne me sentais pas à la

hauteur de ma tâche, et souvent, à la fin du spectacle, je prenais la parole pour expliquer que je n'étais pas moi-même, mais cinquante vierges, que j'étais « *furchtbar traurig* », que j'étais seule encore, mais que — patience, « gedult » — je formerais bientôt une école et que je me transformerais en cinquante « *Kleine mädchen.* »

Berlin montra moins d'enthousiasme pour notre chœur grec, et, bien qu'un distingué professeur de Munich, le professeur Cornélius, vînt en personne le présenter, Berlin comme Vienne cria : « Ah ! dansez-nous le *Beau Danube Bleu* », et ne se soucia pas de la reconstitution des chœurs grecs.

Cependant, les petits Grecs eux-mêmes se ressentaient de leur changement de vie. J'avais reçu plusieurs plaintes de notre digne propriétaire d'hôtel à propos de leurs mauvaises manières et de la violence de leur caractère. Ils réclamaient continuellement du pain noir, des olives noires et des oignons crus, et quand ces condiments ne figuraient pas sur leur menu, ils entraient en rage contre les garçons, allant jusqu'à leur jeter leur beefsteak à la figure et à les menacer de leur couteau. On les renvoya de plusieurs hôtels de premier ordre et je fus forcée d'installer pour eux dix petits lits dans les salons de notre appartement.

Nous les considérions comme des enfants, et nous les conduisions solennellement en promenade chaque matin dans le Thiergarten, chaussés de sandales, et vêtus en Grecs de l'antiquité. Un matin qu'Élisabeth et moi nous marchions en tête de cette étrange procession, nous rencontrâmes l'impératrice à cheval. Elle fut si étonnée qu'au premier tournant elle fit une chute, car le bon cheval prussien n'ayant, lui non plus, jamais rien vu de semblable, fit un écart.

Nos charmants choristes ne restèrent avec nous que six mois. Nous dûmes bien reconnaître que leurs voix

divines commençaient à détonner et que les respectueux spectateurs berlinois eux-mêmes commençaient à se regarder d'un air consterné. Je continuais bravement à essayer de personnifier les cinquante filles de Danaüs en supplication devant l'autel de Zeus, mais c'était une lourde tâche, surtout depuis que les petits Grecs chantaient d'une voix plus fausse et que leur professeur byzantin se montrait de plus en plus distrait.

Le séminariste faisait preuve d'une conviction décroissante dans le culte de la musique byzantine. Il semblait avoir laissé tout son enthousiasme à Athènes. Et puis ses absences devenaient plus fréquentes et plus prolongées. Le pot aux roses fut découvert un jour où la police nous informa que nos gamins se sauvaient subrepticement la nuit par les fenêtres. Alors que nous les croyions tranquillement endormis. ils fréquentaient de mauvais cafés, et faisaient la connaissance des pires échantillons que la ville renfermât en fait de nationaux helléniques. Depuis qu'ils étaient à Berlin, ils avaient complètement perdu cette expression naïve et divinement puérile qu'ils avaient aux soirs du Théâtre de Dionysos et ils avaient grandi d'au moins un demi-pied. Chaque soir le chœur des Suppliantes détonnait un peu plus. On ne pouvait plus l'excuser, en disant que c'était de la musique byzantine. C'était simplement une affreuse cacophonie. Si bien qu'un jour, après des hésitations sans fin, nous décidâmes de conduire notre troupe de choristes aux grands magasins Wertheimer, où nous achetâmes de jolies petites culottes de confection pour les petits et des pantalons pour les grands, après quoi nous les conduisîmes en taxis à la gare, les mîmes en seconde classe, avec chacun son billet pour Athènes, et leur dîmes adieu. Après leur départ, la renaissance de la musique grecque fut remise à une date ultérieure et nous retournâmes à l'étude de Christopher Glück, avec *Iphigénie* et *Orphée*.

Dès le début j'avais regardé la danse comme un chœur, comme l'expression de sentiments communs à plusieurs, et de même que j'avais essayé de traduire les tristesses des filles de Danaüs, de même, dans *Iphigénie*, j'interprétai les vierges de Chalcis jouant avec leurs balles d'or sur les doux rivages d'Eubée, puis les tristes exilées de Tauride dansant avec horreur les sacrifices sanglants de leurs concitoyens. J'espérais si ardemment créer un orchestre de danseuses que, dans mon imagination, elles existaient déjà et que je voyais à la lumière dorée de la rampe les formes souples de mes compagnes, leurs bras onduleux, leurs têtes secouées, leurs corps vibrants, leurs membres agiles qui m'environnaient. A la fin d'*Iphigénie*, les vierges de Tauride dansent avec une joie bachique pour célébrer la délivrance d'Oreste. Je sentais leurs mains brûlantes s'accrocher aux miennes, l'entraînement et l'élan de leurs corps flexibles à mesure que les rondes devenaient plus rapides et plus folles. Quand à la fin je tombais dans un paroxysme d'abandon joyeux, je voyais l'image des *Bacchantes* :

Elles tombent ivres de vin,
Au son des flûtes qui soupirent,
Poursuivant seules le désir
A travers l'ombre des bois.

Les réceptions que nous donnions chaque semaine dans notre maison de Victoria Strasse étaient devenues le centre de l'enthousiasme artistique et littéraire. On y entendait maintes discussions érudites sur la danse en tant que l'un des beaux-arts, car les Allemands apportent un sérieux infini à toutes les controverses artistiques. Ma danse était le sujet de débats violents, parfois enflammés. Les journaux publiaient constamment des colonnes entières qui tantôt saluaient en moi le génie d'un art nouvellement découvert, et tantôt m'ac-

cusaient de détruire la véritable danse classique, c'est-à-dire le ballet. Au retour de représentations où le public avait montré une joie sans limites, je veillais tard dans la nuit, assise en tunique blanche, avec un verre de lait près de moi, plongée dans la *Critique de la Raison Pure*, d'où je croyais, Dieu sait comment, tirer une inspiration pour ces mouvements de pure beauté que je cherchais.

Parmi les artistes et les écrivains qui fréquentaient notre maison se trouvait un jeune homme avec un grand front et des yeux vifs derrière des lunettes, qui avait décidé qu'il avait pour mission de m'initier au génie de Nietzsche. « Ce n'est que par Nietzsche, disait-il, que vous arriverez à la révélation complète de l'expression par la danse que vous recherchez ». Il venait chaque après-midi et me lisait *Zarathustra* en allemand, m'expliquant tous les mots et toutes les expressions que je ne comprenais pas. La séduction de Nietzsche me ravissait et les heures que Karl Federn me consacrait chaque jour avaient pour moi un tel pouvoir de fascination que mon impresario avait une peine infinie à me faire accepter des tournées même très courtes à Hambourg, à Hanovre, à Leipzig, etc..., où pourtant m'attendaient des publics ardents et un nombre respectable de marks. Les tournées triomphales autour du monde, dont il me parlait souvent, ne me tentaient pas. Je désirais étudier, continuer mes recherches, créer une danse et des mouvements qui n'existaient pas alors, et le rêve d'une école de danse qui m'avait hantée pendant toute mon enfance était chaque jour plus impérieux. Ce désir que j'éprouvais de rester dans mon atelier et de travailler, désespérait mon manager. Il me bombardait continuellement de nouvelles propositions, me suppliait de voyager et je le voyais arriver, gémissant de tristesse, pour me montrer des journaux qui disaient comment, à Londres et ailleurs, on copiait mes rideaux, mes cos-

tumes et mes danses, comment ces copies passaient pour originales et obtenaient un certain succès. Mais cela même ne me faisait aucun effet. Son exaspération fut à son comble quand, à l'approche de l'été, je déclarai mon intention d'aller passer toute la saison à Bayreuth pour m'abreuver enfin à la source même de la musique de Richard Wagner. Cette décision fut inébranlable à partir du jour où je reçus la visite de la veuve de Wagner en personne. Je n'ai jamais rencontré de femme qui m'ait fait autant d'impression, pour qui j'aie ressenti autant de ferveur intellectuelle que Cosima Wagner avec son port majestueux, ses yeux superbes, un nez peut-être trop fort pour une femme, un front lumineux d'intelligence. Elle était versée dans la philosophie la plus profonde et savait par cœur chaque phrase, chaque note de la musique du Maître. Elle me parla de mon art en des termes encourageants et admirables, puis me dit le mépris de Wagner pour l'école de danse du ballet et pour ses costumes, son rêve de la Bacchanale et des femmes fleurs, l'impossibilité d'accorder le rêve de Wagner aux habitudes du ballet de Berlin qui devait donner des représentations à Bayreuth cette saison même. Elle me demanda si je consentirais à danser dans les représentations de Tannhäuser. Mais la difficulté était grande. Avec mon idéal, il m'était impossible d'avoir, en quoi que ce fût, affaire au ballet, dont chacun des mouvements heurtait mon sens de la beauté et dont les moyens d'expression me paraissaient mécaniques et vulgaires.

« Que n'ai-je l'école dont je rêve, m'écriai-je. Je pourrais alors vous apporter à Bayreuth la troupe de nymphes, de faunes, de satyres et de grâces que souhaitait Wagner. Mais seule, que puis-je faire ? Néanmoins, j'irai et j'essaierai au moins d'indiquer les mouvements aimables et voluptueux que j'entrevois pour les Trois Grâces. »

CHAPITRE XVI

J'arrivai à Bayreuth par une belle journée de mai et je descendis à l'hôtel de l'Aigle Noir. L'une des pièces qu'on me donna était assez grande pour y travailler et j'y installai un piano. Chaque jour je recevais un mot de madame Wagner m'invitant soit à déjeuner, soit à dîner, soit à passer la soirée à la villa Wahnfried, où l'hospitalité était royale. Il y avait régulièrement quinze personnes au moins à déjeuner. Madame Wagner, au bout de la table, présidait avec une dignité et un tact parfaits, car il y avait parmi ses invités les plus grands esprits d'Allemagne, des artistes, des musiciens, et souvent des grands-ducs et des grandes-duchesses, des altesses royales de tous les pays.

La tombe de Richard Wagner se trouve dans le jardin de la villa Wahnfried, et on la voit des fenêtres de la bibliothèque. Parfois, après le déjeuner, madame Wagner me donnait le bras et nous nous promenions dans le jardin, autour de la tombe. Madame Wagner parlait d'une voix doucement mélancolique et remplie d'espérance mystique.

Le soir, il y avait souvent des quartettes dans lesquelles chaque instrument était tenu par un virtuose célèbre. On voyait la grande figure de Hans Richter, la

silhouette fine de Carl Muck, le charmant Mottle, et Humperdink, et Heinrich Thode. Tous les artistes de l'époque étaient reçus à la villa Wahnfried avec la même courtoisie.

J'étais très fière d'être admise, avec ma petite tunique blanche, au milieu d'une constellation de personnages si distingués et si brillants. Je commençai à étudier la musique de *Tannhäuser*, cette musique qui exprime toute la frénésie des attentes voluptueuses d'un cérébral, car c'est dans l'esprit de *Tannhäuser* que se déroule la bacchanale. La grotte close des satyres, des nymphes et de Vénus est la grotte close de l'esprit de Wagner exaspéré par l'attente continuelle de ce que ses sens espéraient et qu'il ne put trouver que dans son imagination.

Sur cette bacchanale j'écrivis alors :

« Je ne puis que vous donner une vague indication, une esquisse imprécise de ce que la plupart des danseurs seront plus tard, c'est-à-dire des masses se précipitant en ouragans au rythme des vagues folles de cette musique, pleine d'extase et de sensualité fantastiques. Si j'ai le courage d'oser à moi seule cette entreprise, c'est parce que tout cela appartient au domaine de l'imagination pure. Ce ne sont que les visions de Tannhäuser endormi dans les bras de Vénus.

« Pour traduire ces rêves, un seul geste d'appel sera capable d'évoquer mille bras tendus, un seul mouvement de tête brusquement rejetée en arrière représentera le tumulte bachique qui est l'expression de la passion brûlant dans les veines de Tannhäuser.

« Il me semble que cette musique renferme toute l'insatisfaction des sens, l'attente désespérée, la langueur passionnée, tout le cri de désir du monde.

« Tout cela peut-il s'exprimer ? Toutes ces visions n'existent-elles pas que dans l'imagination enflammée du compositeur, peuvent-elles revêtir une forme extérieure ?

« Pourquoi tenter cet impossible effort ? Je le répète, je ne le tente pas, je l'indique seulement.

« Et quand ces désirs terribles arrivent au paroxysme, quand ils atteignent le point où, toute barrière rompue, ils se précipitent comme un irrésistible torrent, je couvre la scène de brouillard pour que chacun, sans rien voir, puisse à sa façon se figurer en imagination un dénouement qui dépasse la vision concrète.

« Après cette explosion et cette destruction, après cet effort à la fois créateur et destructeur, alors vient la paix.

« Et ce sont les Trois Grâces qui personnifient le calme, la langueur de la sensualité amoureuse satisfaite. Dans le rêve de Tannhäuser, elles sont enlacées et séparées, elles se rejoignent et s'écartent tour à tour. Elles chantent les amours de Zeus.

« Elles disent ses aventures, elles disent Europe emportée sur les vagues. Leurs têtes s'inclinent d'amour. Elles sont inondées du désir de Léda amoureuse du cygne blanc. Elles commandent à Tannhäuser de se reposer dans la blancheur des bras de Vénus.

« Est-il nécessaire de mettre devant les yeux la représentation grossière de ces visions ? Ne préférez-vous pas, à travers la brume, voir Europe, un bras fin autour du cou de l'énorme taureau, pressant le dieu contre son sein et de la main faisant signe, en un geste final d'adieu, à ses compagnes qui l'appellent du rivage ?

« Ne préférez-vous pas voir Léda dans l'ombre, à moitié recouverte par les ailes du cygne et tremblante à l'approche du baiser ?

« Vous me direz peut-être : « Oui, mais pourquoi « êtes-vous là ? »

« Je vous réponds simplement : « C'est une indication « que je vous donne. »

Sur la bacchanale, j'ai écrit : « Pourtant, dans les *Bacchantes*, ce sommet de l'art tragique, c'est le chœur

encore qui, avec le dieu Dionysos, est le délire bachique, alors que les personnages ne sont pas ce délire. sont seulement des êtres sous l'influence de ce délire, agités par ce délire dont ils ne peuvent atteindre l'essence.

« La danse, à mon avis, a pour but d'exprimer les sentiments les plus nobles et les plus profonds de l'âme humaine, ceux qui viennent d'Apollon, de Pan, de Bacchus et d'Aphrodite. Elle doit établir dans notre vie une harmonie chaleureuse et vivante ; et c'est lui faire injure que de voir seulement en elle un divertissement frivole ou agréable. »

Du matin au soir, dans le temple de brique rouge sur la colline, j'assistais à toutes les répétitions, — *Tannhäuser*, *L'Anneau*, *Parsifal*, — au point d'être dans un état d'ivresse musicale perpétuelle. Pour les mieux comprendre, j'appris par cœur le texte complet des opéras, mon esprit finit par être imprégné de ces légendes et mon être vibrait avec les ondes de la mélodie wagnérienne. J'atteignis cet état où tout le monde extérieur semble lointain, froid et irréel, et la seule réalité pour moi était celle du théâtre. Un jour j'étais la blonde Sieglinde, couchée dans les bras de son frère Siegmund, tandis que s'élève et palpite le chant du printemps victorieux :

Frühlings zeit...
Liebe Tanz
Tanz Liebe.

(A propos, comment cet eunuque effarouché et lymphatique de censeur américain a-t-il pu résister au plaisir de fourrer ses griffes dans ce thème adorable et si profondément « immoral » ?)

Le lendemain, j'étais Brunehilde pleurant son dieu, puis Kundry lançant sous l'influence de Klingsor des

imprécations sauvages. Mais la minute suprême était celle où mon âme tremblante s'élevait avec le calice sanglant du Graal. Enchantement ! Ah, qu'elle était loin la sage Athéna aux yeux bleus et son temple de beauté parfaite sur la colline d'Athènes ! Cet autre temple sur la colline de Bayreuth, avec ses vagues et ses reflets enchantés, avait complètement éclipsé celui d'Athéna.

L'hôtel de l'Aigle Noir était bondé et peu confortable. Un jour, en me promenant du côté des jardins de l'Ermitage, construit par Louis de Bavière le fou, je découvris une vieille maison de pierre d'une architecture exquise. C'était l'ancien pavillon de chasse du margrave. Il contenait une salle commune de dimensions et de proportions majestueuses ainsi qu'un vieux perron de marbre qui donnait sur un jardin romantique. Il était dans un état de vétusté épouvantable, et habité par une nombreuse famille de paysans qui y vivaient depuis peut-être vingt ans. Je leur offris une somme fabuleuse pour qu'ils me cédassent la place, au moins pendant l'été. J'appelai des peintres et des charpentiers, fis enduire de plâtre les murs qu'on peignit en vert clair ; je bondis à Berlin pour commander des sofas, des coussins, de profonds fauteuils d'osier et des livres. Enfin, je pris un beau jour possession de Phillipsruhe : le Repos de Philippe. Il devait devenir et rester pour moi Heinrichs Himmel.

J'étais seule à Bayreuth. Ma mère et Élisabeth passaient l'été en Suisse. Raymond était retourné à sa bien-aimée Athènes pour poursuivre la construction de Kopamos. Il m'envoyait fréquemment des télégrammes qui disaient : « Puits artésien en progrès. Eau certaine semaine prochaine. Envoie argent. » Cela continua jusqu'à ce que les dépenses accumulées de Kopamos prissent des proportions telles que j'en eus presque le vertige.

Pendant les deux années qui s'étaient écoulées depuis

Budapest, j'avais vécu chastement. J'étais revenue de façon curieuse à ma virginité première. Chaque atome de mon être, âme et corps, avait été absorbé par mon enthousiasme pour la Grèce d'abord, puis pour Richard Wagner. Je dormais d'un sommeil léger, et je m'éveillais en chantant les thèmes que j'avais étudiés la veille au soir. Mais l'amour allait renaître en moi sous une forme toute nouvelle. Était-ce toujours le même Eros, avec un masque différent ?

Mon amie Mary et moi demeurions seules à Phillipsruhe : comme il n'y avait pas de chambres de domestiques, le valet et la cuisinière prenaient pension dans une petite auberge voisine. Une nuit Mary m'appela : « Isadora, je ne veux pas vous effrayer, mais venez à la fenêtre. Là, en face, sous un arbre, chaque soir après minuit, cet homme ne quitte pas votre fenêtre des yeux. Je crains que ce ne soit un cambrioleur avec de mauvaises intentions. »

De fait, un homme mince, petit, se tenait debout sous un arbre, et regardait du côté de ma fenêtre. Je frissonnai de crainte, mais, soudain, la lune sortit de derrière les nuages et illumina ses traits. Mary me saisit le bras. Nous avions reconnu le visage levé d'Heinrich Thode, en extase. Nous nous écartâmes de la fenêtre. J'avoue qu'un fou rire d'écolière s'empara de moi : peut-être était-ce la réaction de la terreur primitive.

— Voilà une semaine qu'il revient au même endroit, chaque soir, me dit Mary à voix basse.

Je fis signe à Mary de m'attendre. Je mis mon manteau sur mon vêtement de nuit et, sortant en hâte de la maison, j'allai rejoindre Heinrich Thode.

— *Lieber tearer Freund,* dis-je. *Liebst du mich denn so ?*

— *Ia, Ia,* bégaya-t-il. *Du bist mein Traum. Du meine Santa Clara.*

Je l'ignorais alors, mais je sus plus tard qu'il était

en train d'écrire son second grand ouvrage, sur la Vie de Saint François. Son premier était une *Vie de Michel-Ange*. Thode, comme tous les grands artistes, vivait dans l'imagination de son ouvrage sur le chantier. Il était alors Saint François et il voyait en moi Sainte Claire.

Je le pris par la main et lui fis doucement monter les marches du perron. Mais il était comme un homme en train de rêver et il me regardait avec des yeux pleins de prière et de lumière ; je fus transportée ; avec lui je traversais des régions célestes de lumière étincelante. Je n'avais jamais éprouvé pareil enchantement d'amour. Il transforma mon être, qui devint entièrement lumineux. Après que nos regards se furent confondus un instant — je ne sais combien de temps — je me sentis toute faible, toute étourdie. Tous mes sens défaillaient et, avec une indescriptible sensation de bonheur parfait, je m'évanouis dans ses bras. Quand je m'éveillai, les yeux extraordinaires plongeaient encore dans les miens et doucement la voix récitait :

Im Gluth mich Liebe senkte,
Im Gluth mich Liebe senkte !

Une fois encore je retrouvai cette impression éthérée, transcendantale, d'envolée vers les cieux. Thode se penchait en avant et embrassait mes yeux, mon front ; mais ce n'étaient pas des baisers d'une passion terrestre. Si invraisemblable que cela puisse paraître à certains sceptiques, ni cette nuit-là quand nous nous séparâmes à l'aube, ni les nuits suivantes quand il revint à la villa, Thode ne fit vers moi le moindre geste de violence charnelle. Toujours ces yeux lumineux, puis, en le regardant en face, tout s'évanouissait autour de moi et mon âme prenait des ailes pour accompagner la sienne dans son vol vers les étoiles. Je ne souhaitais de

lui aucune marque tangible d'amour. Mes sens assoupis depuis deux ans étaient complètement transformés en un ravissement éthéré.

Les répétitions de Bayreuth commencèrent. Dans le théâtre sombre, côte à côte avec Thode, j'écoutais les premières notes du prélude de *Parsifal*. Le sentiment de joie qui passait le long de mes nerfs était si puissant que le moindre contact de son bras me donnait des frissons d'extase. Je me trouvais mal, je défaillais, en proie à la morsure douce et douloureuse du plaisir. Il tournait dans ma tête comme mille tourbillons faits de myriades de lumières. Il m'étouffait à me faire crier. Souvent je sentais la main légère d'Heinrich qui s'appuyait sur mes lèvres pour faire taire les soupirs et les petits grognements que je ne pouvais maîtriser. C'était comme si toutes les fibres de mon corps eussent atteint ce paroxysme d'amour qui ne dure généralement qu'un instant, comme si tous mes nerfs eussent vibré avec une telle force que je ne savais plus si j'éprouvais la joie suprême ou une épouvantable souffrance. C'était en réalité l'une et l'autre, et j'avais envie de pousser des cris avec Amfortas, des hurlements avec Kundry.

Toutes les nuits, Thode venait à Phillipsruhe. Il ne me donna jamais de caresses d'amant, il ne chercha même jamais à dénouer ma tunique, à toucher mes seins, à goûter de quelque façon que ce fût à mon corps, bien qu'il sût que toutes les pulsations lui en appartenaient à lui seul. Des émotions dont j'ignorais l'existence s'éveillaient sous le regard de ses yeux, des sensations si langoureuses et si terribles que j'avais l'impression que le plaisir me tuait, et je défaillais pour me réveiller à la lumière de ces yeux extraordinaires. Heinrich possédait mon âme si complètement qu'en le regardant il me semblait que je n'avais plus qu'à désirer la mort. Car il n'y avait pas, comme dans l'amour ter-

restre, de satisfaction, de repos, mais toujours cette soif délirante d'une impossible mort.

Je perdis complètement l'appétit et même le sommeil. Seule la musique de *Parsifal*, en me faisant fondre en larmes, donnait quelque répit à cet exquis et douloureux état d'amour où je venais de pénétrer.

La puissance spirituelle d'Heinrich Thode était si forte qu'au milieu de ces invraisemblables envolées et de cette félicité défaillante, il pouvait, quand il le voulait, éveiller en moi l'attention de la pure intelligence et quand, dans l'éblouissement de ces heures, il me tenait des discours sur l'Art, je ne puis le comparer qu'à un autre homme sur terre, à Gabriel d'Annunzio. Oui, à certains égards, Thode ressemblait à d'Annunzio. Il était petit de taille, avec une bouche large et d'étranges yeux verts. Il m'apportait chaque jour une partie de son manuscrit sur Saint François. Il me lisait chaque chapitre à mesure qu'il l'écrivait. Il me lut aussi la *Divine Comédie* de Dante, d'un bout à l'autre. Ces lectures se prolongeaient fort avant dans la nuit, jusqu'à l'aurore. Souvent il quittait Phillipsruhe au lever du soleil. Il chancelait comme un homme ivre bien qu'il n'eût humecté ses lèvres que d'eau pure au cours de sa lecture. Il était ivre seulement de la divine essence de son intelligence suprême.

Un matin, au moment de quitter Phillipsruhe, il me saisit le bras, terrifié : « Voici madame Wagner sur la route ! »

Effectivement, dans la première lumière du jour, Cosima Wagner parut. Elle était pâle, j'aurais pu croire de colère. Mais non. Nous avions eu la veille une discussion à propos de l'interprétation que j'avais donnée à la danse des Trois Grâces de la Bacchanale de Tannhäuser. Incapable de dormir, madame Wagner avait fouillé dans ses reliques et avait découvert parmi les écrits du Maître un petit cahier contenant une descrip-

tion plus précise que tout ce qui avait été publié du sens qu'il donnait à cette danse de la Bacchanale.

La chère femme n'avait pas pu attendre ; elle était venue dès l'aurore reconnaître que j'avais raison. Toute secouée, toute agitée elle me dit : « Ma chère enfant, vous êtes sûrement inspirée par le Maître lui-même. Voyez ce qu'il a écrit. Cela coïncide exactement avec votre intuition. Je n'interviendrai plus désormais, je vous laisse entière liberté pour diriger la danse à Bayreuth. »

Je suppose que c'est à ce moment qu'une lumière se fit dans l'esprit de madame Wagner, qu'elle conçut l'idée que je pourrais peut-être épouser Siegfried et transmettre avec lui la tradition du Maître. Mais Siegfried, bien qu'il eût pour moi une affection fraternelle et qu'il fût toujours mon ami, n'avait jamais eu l'ombre d'un désir qui ressemblât à de l'amour. Pour moi, mon être tout entier était absorbé par la passion surnaturelle d'Heinrich Thode et je ne concevais pas alors quel aurait pu être pour moi l'intérêt de cette combinaison.

Mon âme était comme un champ de bataille où Apollon, Dionysos, le Christ, Nietzsche et Richard Wagner se disputaient le terrain. A Bayreuth, j'étais prise entre le Venusberg et le Graal. J'étais arrachée, balayée, transportée par les flots de la musique de Wagner, et pourtant, un jour, pendant le déjeuner à la Villa Wahnfried, j'annonçai avec calme : « *Der Meister hat ein Fehler gemacht, eben so gross wie seine Genie.* »

Madame Wagner me fixa avec des yeux ronds. Il y eut un silence de glace. « Oui », continuai-je avec l'extraordinaire assurance de l'extrême jeunesse, « *Der gross Meister hat ein grosse Fehler gemacht. Die Musik Drama, das ist doch ein unsinn.* »

Le silence fut de plus en plus inquiétant, j'expliquai que le drame est essentiellement langage parlé. Le lan-

gage né du cerveau de l'homme. La musique est l'extase lyrique. Il est impossible d'imaginer une union entre les deux.

J'avais prononcé un tel blasphème qu'il était impossible d'aller plus loin. Je jetai autour de moi un regard innocent ; je ne rencontrai que des visages consternés. J'avais affirmé l'insoutenable. « Oui, poursuivis-je, l'homme doit parler, puis chanter, puis danser. Mais la parole, c'est le cerveau, c'est l'homme pensant. Le chant, c'est l'émotion. La danse c'est l'extase dionysiaque qui emporte tout. Il est impossible de mêler les trois choses. *Musik Drama kann nie sein.*

Je me réjouis d'avoir été jeune à une époque où les gens étaient moins pleins d'eux-mêmes qu'aujourd'hui, où ils avaient moins la haine de la Vie et du Plaisir. Pendant l'entr'acte de *Parsifal*, les spectateurs buvaient tranquillement de la bière, et cela ne troublait pas leur vie intellectuelle et spirituelle.

J'ai souvent vu le grand Hans Richter absorber des bocks avec sérénité, en mangeant des saucisses, ce qui ne l'empêchait pas, un quart d'heure après, de conduire son orchestre comme un demi-dieu, pas plus que cela n'empêchait les consommateurs qui l'entouraient de tenir une conversation d'une portée hautement intellectuelle et spirituelle.

A cette époque-là, la maigreur excessive n'était pas l'équivalent de spiritualité. Les gens comprenaient que l'esprit humain est quelque chose qui tend à s'élever et qui ne se développe que grâce à une énergie et une vitalité extraordinaires. Le cerveau, après tout, n'est qu'un surcroît d'énergie du corps. Le corps, comme une pieuvre, absorbe tout ce qu'il rencontre et ne donne à l'esprit que ce dont il n'a plus besoin.

La plupart des chanteurs de Bayreuth étaient énormes. Mais quand ils ouvraient la bouche, leurs voix pénétraient dans un monde de beauté où vivent les dieux

éternels. C'est pourquoi je suis persuadée que ces gens n'avaient pas conscience de leur corps, que celui-ci n'était sans doute pour eux qu'un masque recouvrant l'énergie et la puissance extraordinaires qu'il leur fallait pour donner une expression à leur musique divine.

CHAPITRE XVII

Du temps que j'étais à Londres, j'avais lu au British Museum la traduction anglaise des œuvres d'Ernest Haeckel. J'avais été vivement impressionnée par la façon lucide et claire dont il expliquait les divers phénomènes de l'univers et je lui avais écrit pour lui exprimer ma gratitude de l'impression que ses livres avaient faite sur moi. Quelque chose, dans ma lettre, avait dû arrêter son attention, car plus tard, quand je dansai à Berlin, il y répondit.

Ernest Haeckel avait alors été banni par le kaiser et sa liberté de langage lui interdisait de venir à Berlin, mais notre correspondance avait continué et de Bayreuth je lui écrivis pour lui demander de venir me voir et d'assister à la Fest Spiel.

Un matin, je fus attendre Ernest Haeckel à la gare. Il pleuvait. J'avais pris une voiture découverte à deux chevaux, avec une capote, car il n'y avait pas d'autos à cette époque. Le grand homme descendit du train. Bien qu'il eût dépassé la soixantaine, il avait une carrure athlétique magnifique, une barbe et des cheveux blancs. Il portait d'étranges vêtements trop vastes, tenait à la main une valise en tapisserie. Nous ne nous étions jamais vus mais nous nous reconnûmes immé-

diatement. Je me trouvai aussitôt enveloppée dans ses grands bras et le visage enfoui dans sa barbe. Tout son être répandait un parfum subtil de santé, de force et d'intelligence, si l'on peut parler d'un parfum d'intelligence.

Il vint avec moi à Phillippsruhe où nous avions décoré sa chambre de fleurs. Puis j'accourus jusqu'à la villa Wahnfried pour annoncer la bonne nouvelle à Cosima Wagner, pour lui dire que le grand Ernest Haeckel était arrivé, qu'il était mon hôte, et qu'il viendrait entendre *Parsifal*. A ma grande surprise, la nouvelle fut très fraîchement accueillie. Je n'avais pas fait attention que le crucifix au-dessus du lit de madame Wagner et le chapelet sur sa table de nuit n'étaient pas de simples ornements. Elle était catholique et pratiquante. L'homme qui avait écrit l'*Histoire de l'Univers*, et qui était le plus grand iconoclaste du monde depuis Charles Darwin, dont il avait soutenu les théories, ne pouvait pas rencontrer un accueil chaleureux à la villa Wahnfried. Naïvement, spontanément, je m'étendis sur le génie de Haeckel et sur l'admiration que j'avais pour lui. L'honnête dame me donna sans enthousiasme la place que je convoitais pour lui dans la loge Wagner, car elle avait pour moi beaucoup d'amitié et ne pouvait rien me refuser.

Cet après-midi là, devant un public étonné, je me promenai pendant l'entr'acte, vêtue de ma tunique grecque, jambes nues et pieds nus, ma main dans la main d'Ernest Haeckel dont la tête blanche dominait la foule.

Haeckel demeura calme pendant que le drame se déroulait. Ce n'est qu'au troisième acte que je compris que toute cette passion mystique le laissait indifférent. Il avait une intelligence trop purement scientifique pour admettre la fascination d'une légende.

Comme il ne recevait aucune invitation pour dîner ou

pour être fêté à la villa Wahnfried, j'eus l'idée de donner un festival Ernest Haeckel. J'invitai des gens extraordinaires, depuis le roi Ferdinand de Bulgarie, qui visitait alors Bayreuth, et la princesse de Saxe Meiningen, sœur du kaiser, qui était une femme d'esprit remarquablement large, jusqu'à la princesse Henri de Prusse, Humperdink, Heinrich Thode, etc...

Je fis l'éloge de Haeckel, puis je dansai en son honneur. Haeckel prononça un commentaire sur ma danse, la comparant à toutes les vérités universelles de la nature, et il dit que c'était une expression du monisme, en ce sens qu'elle venait d'une source unique et qu'elle évoluait dans un sens unique. Après quoi, Von Barry, le fameux ténor, chanta ; on servit à souper. Haeckel montrait une gaieté d'enfant. Nous mangeâmes, nous bûmes et nous chantâmes jusqu'à l'aurore.

Néanmoins, le lendemain, comme tous les matins tant qu'il demeura à Phillipsruhe, Haeckel se leva avec le soleil. Il avait l'habitude de venir dans ma chambre et de m'inviter à monter avec lui jusqu'au sommet de la montagne, ce qui, je l'avoue, m'attirait moins que lui. Mais ces promenades avaient un charme extraordinaire, parce que chaque pierre de la route, chaque arbre, chaque couche géologique lui étaient sujets à commentaires.

Quand enfin nous arrivions au sommet, il se tenait debout, tel un demi-dieu, contemplant les œuvres de la nature d'un œil approbateur. Il emportait sur son dos son chevalet et sa boîte de peinture, il faisait de multiples croquis d'arbres forestiers et de formations rocheuses. Bien qu'il peignît assez bien, ses œuvres manquaient naturellement d'imagination artistique. Elles trahissaient plutôt l'observation habile de l'homme de science. Non qu'Ernest Haeckel fut incapable d'apprécier l'art, mais pour lui ce n'était qu'une manifestation de l'évolution naturelle. Quand je lui décrivais notre

enthousiasme pour le Parthénon, il cherchait à savoir la qualité du marbre, de quelle couche et de quel côté du Pentélique il avait été extrait, et non à écouter l'éloge que je faisais du chef-d'œuvre de Phidias.

Un soir, à la villa Wahnfried, le roi Ferdinand de Bulgarie fut annoncé. Tout le monde se leva, et l'on me dit tout bas de me lever, mais j'étais ardemment démocratique, et, au lieu de cela, je demeurai gracieusement étendue sur une chaise Récamier. Ferdinand demanda bientôt qui j'étais et s'avança vers moi au grand scandale de tous les autres « *Hoheit* » présents. Il s'assit simplement à côté de moi sur la chaise longue et m'entretint aussitôt de façon fort intéressante de son amour pour les antiquités grecques. Je lui dis mon rêve d'une école qui amènerait une renaissance du monde antique, il me répondit d'une voix que tout le monde put entendre : « C'est une charmante idée. Il faudra que vous veniez installer votre école dans mon palais sur la Mer Noire. »

Le comble fut quand je l'invitai à dîner, lui demandant de venir souper à Phillipsruhe, un soir, après la représentation, pour que je pusse mieux lui expliquer mon idéal. Il accepta l'invitation avec bonne grâce. Il tint sa promesse et passa avec nous à Phillipsruhe une soirée délicieuse où j'appris à apprécier cet homme remarquable, poète, artiste, rêveur et d'une intelligence vraiment royale.

J'avais un maître d'hôtel qui avait des moustaches comme le kaiser. Il fut fort impressionné par la visite de Ferdinand. Quand il apporta un plateau avec du champagne et des sandwiches, Ferdinand dit : « Non, merci, je ne prends jamais de champagne. » Mais quand il vit l'étiquette : « Oh ! du Moët et Chandon ! du champagne français ! alors avec plaisir. La vérité est que j'ai été empoisonné ici avec leurs marques allemandes. »

Les visites de Ferdinand à Phillipsruhe, bien que nous demeurâmes innocemment assis à parler d'art, firent jaser à Bayreuth parce qu'elles avaient lieu à minuit. Je ne pouvais d'ailleurs rien faire qui ne parût extravagant et qui ne choquât.

Phillipsruhe contenait des sofas, des coussins, des lampes roses en quantité mais pas la moindre chaise. Certains le considéraient comme un temple d'iniquité. Surtout à partir du moment où le grand ténor Von Barry prit l'habitude d'y venir souvent chanter toute la nuit pendant que je dansais, les gens du village considérèrent le pavillon comme un véritable antre de sorcière et virent dans nos innocentes soirées d'épouvantables orgies.

Il y avait à Bayreuth un cabaret artistique qui s'appelait le Ohler, où l'on chantait et dansait toute la nuit, mais personne n'y trouvait à redire parce que les gestes qu'on y faisait étaient à la portée de toutes les intelligences et parce que les gens y étaient vêtus comme tout le monde.

A la villa Wahnfried, je fis la connaissance de quelques jeunes officiers qui m'invitèrent à faire du cheval avec eux, le matin. Je montais en tunique et sandales grecques, la tête nue et les boucles au vent. Je ressemblais à Brunehilde. Comme Phillipsruhe était à une certaine distance du Fest Spiel Haus, j'achetai un cheval à un officier et j'assistai à toutes les répétitions en Brunehilde. Comme c'était un cheval de cavalerie, l'animal était habitué aux éperons et aux bottes et n'était pas facile à mener. Quand il se trouvait seul avec moi, il se livrait à toutes sortes de caprices. Il s'arrêtait par exemple à la porte de toutes les auberges où les officiers avaient l'habitude d'aller boire, et, solidement planté sur ses quatre pieds, il refusait d'avancer tant que quelque camarade de son ancien maître n'était pas sorti et ne m'avait pas accompagnée une partie du

chemin. On peut imaginer la sensation que faisait mon apparition quand enfin j'arrivais devant l'auditoire assemblé au complet au Fest Spiel Haus.

A la première représentation de *Tannhäuser*, ma tunique transparente qui montrait toutes les parties de mon corps de danseuse, avait produit un certain effet au milieu des jambes roses du corps de ballet, et, à la dernière minute, la pauvre madame Wagner avait même perdu son courage. Elle dépêcha dans ma loge une de ses filles, avec une longue chemise blanche, me suppliant de la mettre sous le voile diaphane qui me servait de costume. Mais je fus inflexible. Je voulais m'habiller et danser comme je l'entendais, ou ne pas paraître.

« Vous verrez, toutes vos bacchantes et toutes vos femmes fleurs s'habilleront comme moi avant longtemps. » Et ma prophétie se réalisa. Mais alors on discutait passionnément, on se querellait à propos de mes jambes si belles, pour savoir si ma peau de satin était morale ou s'il fallait la recouvrir d'épouvantables collants de soie couleur saumon. Il m'arriva maintes fois de discourir jusqu'à l'enrouement sur la vulgarité et l'indécence de ces collants saumon, sur la beauté et l'innocence du nu quand de belles pensées l'inspirent.

Mais, épouvantable païenne aux yeux de tous, je me battais contre les Philistins. Et pourtant, cette païenne allait être dominée par un amour issu du culte de Saint François, elle allait, suivant les rites des trompettes d'argent, proclamer l'ascension du Grâal.

Ainsi dans ce monde étrange de légendes, l'été s'évanouit. Les derniers jours arrivaient. Thode partit pour une tournée de conférences. Je me préparai de mon côté pour une tournée en Allemagne. Je quittai Bayreuth, mais j'emportais dans le sang un poison violent. J'avais entendu l'appel des sirènes. Les soupirs de la douleur, la hantise du remords, la tristesse du sacrifice, le thème de l'amour aspirant après la mort, tout

cela devait désormais obscurcir pour toujours la claire vision des colonnes doriques et la sagesse raisonnante de Socrate.

La première ville où je m'arrêtai fut Heidelberg. J'y entendis Heinrich faire une conférence aux étudiants. D'une voix tantôt douce et tantôt vibrante, il leur parlait de l'art. Soudain, au milieu de sa conférence, il prononça mon nom et commença l'éloge d'une esthétique nouvelle apportée à l'Europe par une Américaine. Ces louanges me firent trembler de joie et d'orgueil. Le soir je dansai pour les étudiants ; ils firent à travers les rues un long cortège, et quand tout fut fini, je me trouvai sur les marches de mon hôtel debout à côté de Thode et partageant avec lui son triomphe. Toute la jeunesse de Heidelberg l'adorait comme je l'adorais. Son portrait était dans toutes les devantures et toutes les boutiques étaient pleines aussi de mon « *Die Tanz der Zukunft* ». Nos deux noms demeuraient continuellement associés.

Madame Thode me reçut. C'était une femme aimable, mais elle me parut incapable de comprendre la haute exaltation dans laquelle vivait Heinrich. Elle avait un sens pratique trop profond pour être son âme sœur. D'ailleurs, vers la fin de sa vie, il la quitta pour suivre une violoniste avec qui il vécut dans une petite maison sur les bords du Lac de Garde. Madame Thode avait un œil marron et un œil gris, et cela lui donnait une expression d'inquiétude constante. Au cours d'un procès célèbre qui eut lieu plus tard, une discussion s'éleva pour savoir si elle était la fille de Richard Wagner ou de von Bulow. En tout cas, elle fut envers moi d'une amabilité parfaite et si elle éprouvait de la jalousie, elle ne le montra pas.

Une femme qui aurait été jalouse de Thode se serait condamnée à une vie de supplice chinois, car tout le monde l'adorait, les jeunes gens comme les femmes.

Il était le centre magnétique de toutes les réunions. Et puis, qu'est-ce que la jalousie implique exactement ? Malgré les nuits nombreuses que j'avais passées avec Henrich, il n'y avait jamais eu entre nous de relations charnelles. Et pourtant mon être entier était devenu si sensible à son commerce, qu'un frôlement, parfois un seul regard de lui suffisaient pour me faire éprouver le plaisir le plus aigu, une jouissance aussi proche du plaisir véritable de l'amour que celui qu'on éprouve en rêve. Cet état de choses était trop anormal ; il n'aurait pas pu durer ; je finissais par ne plus pouvoir rien manger et j'étais en proie à une étrange faiblesse qui donnait à ma danse quelque chose de plus en plus vaporeux.

J'étais seule pendant ce voyage, avec une servante. J'en arrivais à entendre continuellement la voix d'Heinrich qui m'appelait dans la nuit, et j'étais sûre alors de recevoir une lettre le lendemain. On commençait à s'inquiéter de ma maigreur et de mes traits inexplicablement émaciés. Je ne pouvais plus ni manger ni dormir, et souvent je passais toute ma nuit éveillée. Mes mains souples, mes mains fiévreuses, errant sur mon corps qui semblait possédé de milliers de démons, essayaient en vain de réduire cette souffrance, de lui trouver quelque issue. Constamment je voyais les yeux d'Heinrich, j'entendais sa voix. Il m'arrivait dans ces nuits-là de me lever en pleine détresse, de prendre un train à deux heures du matin, de traverser la moitié de l'Allemagne pour être près de lui pendant une heure et de revenir seule pour retrouver mes angoisses plus grandes encore. L'extase spirituelle qu'il m'avait inspirée à Bayreuth faisait place peu à peu à un état continu de désir exaspéré.

Mon impresario mit fin à cet état dangereux en m'apportant un engagement pour la Russie. Saint-Pétersbourg n'était qu'à deux jours de Berlin, mais une

fois la frontière passée ce fut comme si nous entrions dans un monde nouveau. Le pays semblait désormais se perdre en d'immenses plaines de neige et d'interminables forêts. La neige si froide qui scintillait jusqu'à l'infini parut calmer ma fièvre.

Heinrich ! Heinrich ! Il était de retour à Heidelberg, il parlait à de beaux adolescents de la *Nuit* de Michel-Ange et de sa merveilleuse *Pietà*. Et moi, je m'éloignais de plus en plus de lui dans une étendue sans fin, froide, blanche, que brisaient seules de pauvres isbas dont les fenêtres couvertes de givre luisaient faiblement dans la nuit. J'entendais encore sa voix, mais comme plus voilée, plus lointaine. Enfin les déchirements du Venusberg, les lamentations de Kundry et le cri d'angoisse d'Amfortas se solidifièrent en un globe de glace transparente. Cette nuit-là, dans ma couchette du wagon-lit, je rêvai que je sautais par la portière toute nue dans la neige et que j'étais enlacée, roulée, gelée entre ses bras de glace. Comment le Docteur Freud aurait-il expliqué ce rêve ?

CHAPITRE XVIII

Il est impossible, n'est-ce pas, de croire en une Providence, quand on lit dans son journal que vingt personnes ont trouvé la mort dans un accident de chemin de fer, vingt personnes qui, la veille, étaient loin de penser à mourir ; ou que toute une ville a été dévastée par une inondation ou un raz-de-marée. Alors pourquoi avoir l'absurde égoïsme d'imaginer une Providence qui guide chacune de nos petites personnes ? Et pourtant il y a dans ma vie des choses si extraordinaires qu'elles me font croire parfois à la prédestination. Par exemple, ce train de Saint-Pétersbourg qui, au lieu d'arriver à quatre heures de l'après-midi fut arrêté par des tourmentes de neige et arriva à quatre heures le matin suivant, avec douze heures de retard. Il n'y avait personne pour m'attendre à la gare. Quand je descendis il y avait dix degrés au-dessous de zéro. Je n'avais jamais vu pareil froid. Les cochers russes, matelassés de vêtements, se frappaient les bras de leurs poings gantés de fourrure pour faire circuler le sang dans leurs veines. Je laissai ma femme de chambre à la garde des bagages et, dans une voiture à un cheval, je me fis conduire à l'hôtel Europa. J'étais là, toute seule dans ma voiture, par une aurore grise de Russie, quand soudain je vis un spectacle égal en épouvante à tout ce

qui a pu traverser l'imagination d'Edgar Allan Poë. C'était une longue procession qui s'avançait au loin. Noire, en vêtements de deuil. Les hommes pliaient sous le poids de fardeaux : ils portaient des cercueils.

Le cocher mit son cheval au pas, s'inclina et se signa. Je regardais dans l'aube indistincte, remplie d'horreur. Je demandais ce que c'était. L'homme me fit comprendre que c'étaient les ouvriers fusillés la veille, en ce jour fatal du cinq janvier 1905, devant le Palais d'Hiver, parce que, sans armes, ils étaient venus demander au Tzar de les secourir dans leur misère, de donner du pain à leurs femmes et à leurs enfants. Je dis au cocher de s'arrêter. Les larmes se mirent à couler le long de mes joues, et elles gelaient sur mon visage pendant que ce triste et interminable cortège passait devant moi. Mais pourquoi l'enterrement avait-il lieu à l'aube ? Parce que plus tard, dans la journée, il aurait pu causer des troubles plus graves. Ce n'était pas un spectacle à offrir en plein jour à la ville. Les larmes m'étouffaient.

O Nuit sombre et funeste, où rien n'annonce l'aurore
O triste cortège, qui s'avance en trébuchant,
Regards hallucinés, baignés de larmes, pauvres mains
[calleuses,
Sanglots et gémissements qu'on étouffe
Sous les châles noirs et misérables,
Pendant que les gardes impassibles marchent au pas sur
[les côtés !

En proie à une indignation sans bornes je regardais ces pauvres ouvriers pleins de douleur emporter les cadavres de leurs martyrs. Si le train n'avait pas eu douze heures de retard, je n'aurais jamais vu ce spectacle. Si je ne l'avais jamais vu toute ma vie aurait été différente.

Devant ce défilé qui semblait ne devoir jamais prendre

fin, devant cette tragédie, je fis le vœu de consacrer toutes mes forces au service du peuple et des opprimés. Comme mes amours, mes désirs, mes souffrances paraissaient alors futiles ! Comme mon art lui-même était vain, s'il ne pouvait rien contre tout cela. Enfin le triste cortège disparut. Le cocher se tourna vers moi et vit mes pleurs. Il se signa de nouveau avec un soupir résigné et fouetta son cheval.

Je montai dans mes appartements princiers, je me glissai dans mon lit confortable, et je m'endormis en pleurant. Mais la pitié, la rage désespérée qu'avait éveillées cette aurore devaient plus tard porter des fruits.

Ma chambre de l'Hôtel Europa était immense et très haute de plafond. Les fenêtres étaient condamnées ; on ne les ouvrait jamais. L'air pénétrait par des ventilateurs percés en haut du mur. Je m'éveillai tard. Mon impresario vint me voir et m'apporta des fleurs. Bientôt ma chambre en fut pleine. Le surlendemain je paraissais devant l'élite de Saint-Pétersbourg dans la Salle des Nobles. Comme ces dilettantes des ballets somptueux aux riches décors devaient trouver étrange de voir une jeune fille vêtue d'une tunique arachnéenne danser devant un simple rideau bleu sur la musique de Chopin, danser son âme à elle en comprenant l'âme de Chopin ! Et pourtant la première danse déclancha une tempête d'applaudissements. Mon âme sur qui passaient les espérances et les révoltes aux rythmes farouches de la *Polonaise*, mon âme qui pleurait de colère légitime à la pensée des martyrs de la procession funéraire, cette âme éveillait parmi cet auditoire riche, gâté, aristocratique, une émotion qui se traduisait en chaleureux applaudissements. Comme tout cela était étrange !

Le lendemain je reçus la visite d'une jeune femme charmante, emmitouflée de zibeline, avec des diamants aux oreilles et des perles autour du cou. A mon grand étonnement, elle me dit qu'elle était la célèbre danseuse

Kzechinska. Elle était venue me saluer au nom du Ballet Russe et m'inviter à une représentation de gala qui se donnait à l'Opéra le soir même. J'avais été habituée à un accueil glacé et hostile de la part du Ballet de Bayreuth. Les danseuses avaient été jusqu'à répandre des pointes sur mon tapis pour que je me déchirasse les pieds. Cet accueil si différent était à la fois réconfortant et surprenant pour moi.

Le soir, une voiture magnifique, chauffée et garnie de fourrures de prix, me conduisait à l'Opéra où se trouvait une loge contenant des fleurs, des bonbons et trois beaux spécimens de la jeunesse dorée de Saint-Pétersbourg. Je portais encore ma petite tunique blanche et mes sandales, et je devais paraître bien extraordinaire, au milieu de cette assemblée de toute la richesse et toute l'aristocratie de Saint-Pétersbourg.

Je suis ennemie du Ballet, que je considère comme un genre faux et absurde, hors du domaine de l'art. Mais je ne pus m'empêcher d'applaudir l'apparition féerique de Kzechinska voltigeant sur la scène, plus semblable à quelque oiseau ou à quelque papillon charmant qu'à un être humain. Pendant l'entr'acte, je regardais autour de moi et je vis les plus belles femmes du monde, en décolletés merveilleux, couvertes de bijoux, accompagnées d'hommes en uniformes élégants ; tout cet étalage de luxe était difficile à admettre à côté du cortège funéraire de l'aube précédente, tous ces gens souriants et fortunés, quelle parenté avaient-ils avec les autres ?

Après le spectacle je fus invitée à souper dans le palais de Kzechinska et j'y rencontrai le grand-duc Michel, qui m'écouta, avec une certain étonnement, discourir sur mes projets d'école de danse pour les enfants du peuple. Je devais paraître incompréhensible, mais tout le monde m'accueillit avec la plus aimable cordialité et avec la plus généreuse hospitalité.

Quelques jours après je reçus la visite de la jolie Pavlova, et l'on m'offrit une loge pour la voir danser dans le ballet ravissant de *Gisèle*. Bien que les mouvements des danseurs fussent contraires à tout sentiment artistique et humain, je ne pus m'empêcher d'applaudir chaleureusement à l'exquise apparition de cette artiste qui semblait flotter sur la scène.

Au souper qui suivit chez Pavlova, dont la maison était plus modeste que le palais de Kzechinska, mais également belle, je me trouvai assise entre les peintres Bakst et Benois et je rencontrai pour la première fois Serge Diaghileff, avec qui j'entamai une ardente discussion sur l'art de la danse tel que je le concevais, et contre l'école du Ballet.

Au cours du souper, le peintre Bakst fit un petit croquis de moi qui paraît maintenant dans son livre, montrant mon expression la plus sérieuse, avec mes boucles sentimentales pendant d'un côté de mon visage. Ce soir-là, Bakst, qui savait lire dans les mains, tira mon horoscope. Il y découvrit deux croix : « Vous aurez une grande gloire, dit-il, mais vous perdrez les deux créatures que vous aimez le plus sur la terre. » A cette époque cette prophétie demeurait pour moi une énigme.

Après le souper l'infatigable Pavlova dansa de nouveau pour la plus grande joie de ses amis. Bien qu'il fût plus de cinq heures quand nous partîmes, elle m'invita à revenir à huit heures et demie le matin même pour la voir travailler. J'arrivai trois heures plus tard — j'avoue que j'étais extrêmement fatiguée — pour la trouver en jupe de tulle, s'exerçant à la barre, faisant une gymnastique des plus sévères, tandis qu'un vieux monsieur, avec un violon, marquait la mesure et l'encourageait à plus d'efforts encore. C'était le célèbre maître Petit Pas.

Pendant trois heures je demeurai assise, au comble de l'étonnement, à suivre les prouesses extraordinaires

de Pavlova. Elle semblait avoir un corps d'acier. Son beau visage avait les traits sévères d'une martyre. Elle ne s'arrêta pas un instant. Tout cet entraînement paraissait avoir pour but de séparer complètement les mouvements du corps de ceux de l'âme, mais l'âme ne peut que souffrir, ainsi tenue à l'écart de cette rigoureuse discipline musculaire. C'est juste le contraire de toutes les théories sur lesquelles j'avais fondé mon école, dans laquelle le corps devient transparent et n'est que le truchement de l'âme et de l'esprit.

Comme midi approchait, on prépara à déjeuner, mais à table, Pavlova se tint blanche et pâle, touchant à peine à la nourriture et au vin. Elle me ramena à mon hôtel, puis se rendit à l'une de ces interminables répétitions du Théâtre Royal. Pour moi, très fatiguée, je me jetai sur mon lit et je dormis profondément, remerciant le ciel qu'une destinée cruelle ne m'eût pas infligé la carrière de danseuse de ballet !

Le jour d'après je me levai encore invraisemblablement tôt, à huit heures, pour aller visiter l'École impériale de ballet, où je vis toutes les petites élèves en rang exécuter leurs exercices. Elles se tenaient sur la pointe des pieds pendant des heures, comme autant de victimes d'une impitoyable et inutile inquisition. Les grandes salles nues, privées de toute beauté et de toute inspiration, avec un grand portrait du Tzar comme seul ornement sur les murs, étaient comme des chambres de torture. Je fus plus que jamais convaincue que l'École Impériale de ballet était l'ennemie de la nature et de l'art.

Après une semaine à Saint-Pétersbourg, je me rendis à Moscou. Le public, au début, ne fut pas aussi enthousiaste, mais je citerai ce que dit le grand Stanislavsky :

« Vers cette période, 1905, j'assistai par hasard à un concert d'Isadora Duncan, n'ayant jamais entendu parler d'elle auparavant et n'ayant lu aucune des réclames qui

annonçaient son arrivée à Moscou. Je fus donc fort surpris de trouver, au milieu du public assez restreint qui était venu pour la voir, une proportion considérable d'artistes et de sculpteurs avec Mamontov à leur tête, de nombreuses artistes du ballet et de nombreux habitués des générales. La première apparition de Duncan ne fit pas une très grosse impression. Inhabitué à voir sur la scène un corps presque nu, je pouvais à peine suivre ou comprendre l'art de la danseuse. Le premier numéro du programme fut accueilli par des applaudissements tièdes et quelques faibles tentatives de sifflet, mais après quelques autres numéros dont l'un était particulièrement convaincant, je ne pus demeurer davantage indifférent aux protestations de la majeure partie du public et je commençai à applaudir ostensiblement.

« Quand vint l'entr'acte, disciple nouvellement baptisé de la grande artiste, je courus jusqu'à la rampe pour applaudir. A ma grande joie, je me trouvai à côté de Mamontov, qui faisait comme moi, et, près de Mamontov, il y avait un artiste fameux, sculpteur et écrivain. Quand la masse du public vit que parmi ceux qui applaudissaient il y avait des artistes et des acteurs de Moscou fort connus, il se produisit une confusion énorme ; les sifflets s'arrêtèrent et quand le public vit qu'il pouvait applaudir, les applaudissements furent unanimes. »

Autant le ballet m'avait remplie d'horreur, autant le Théâtre Stanislavsky me fit vibrer d'enthousiasme. J'y allais tous les soirs où je ne dansais pas moi-même et j'étais reçue avec la plus grande affection par toute la troupe. Stanislavsky venait souvent me voir et pensait qu'en m'interrogeant bien il pourrait transformer mes danses en une nouvelle école chorégraphique pour son théâtre. Mais je lui dis que cela ne pouvait se faire qu'en commençant avec des enfants.

A ce propos, quand je revins à Moscou, je vis

quelques-unes des jeunes et belles filles de sa troupe qui essayaient de danser, mais le résultat était déplorable.

Comme Stanislavsky était extrêmement occupé tout le jour dans son théâtre par les répétitions, il avait l'habitude de venir me voir fréquemment après le spectacle. Dans son livre il dit à propos de ces entretiens : « Je suppose que j'ai dû fatiguer Duncan avec mes questions. » Non, il ne me fatiguait pas. J'éprouvais, à faire part de mes idées, un enthousiasme débordant.

L'air vif de ce temps de neige, la nourriture russe, et surtout le caviar, avaient complètement guéri ma faiblesse languissante causée par l'amour trop spirituel de Thode. Et maintenant tout mon être aspirait au contact d'un mâle fort. Je vis en Stanislavsky le mâle que je cherchais.

Un soir, je le regardai avec sa belle allure fine, ses larges épaules, ses cheveux noirs qui grisonnaient à peine sur les tempes ; et quelque chose de moi se révolta à l'idée de jouer toujours ce rôle d'Egérie. Comme il était sur le point de partir, je posai mes mains sur ses épaules et les enlaçai autour de son cou puissant, puis, abaissant sa tête vers la mienne, je l'embrassai sur la bouche. Il me rendit mon baiser avec tendresse. Mais il avait un air d'étonnement extrême, comme si c'était la dernière chose qu'il attendît. Alors, quand j'essayai de l'attirer davantage vers moi, il se redressa, et, me regardant avec consternation, s'écria : « Mais, que ferions-nous de l'enfant ? » — « Quel enfant ? demandai-je ? » — « Mais notre enfant, naturellement. Qu'en ferions-nous ? Voyez-vous, continua-t-il d'un air grave, je ne voudrais pas qu'un enfant de moi fût élevé hors de ma direction, et cela serait difficile dans ma maison. » Mon sens de l'humour ne put résister au sérieux extraordinaire qu'il mettait dans ses paroles et j'éclatai de rire, sur quoi il me regarda d'un air misé-

rable, me quitta, s'enfuit le long du couloir de l'hôtel. Je ris encore de temps en temps pendant la nuit. Et pourtant, en dépit de mon rire, j'étais exaspérée et irritée. Je comprenais pourquoi des hommes vraiment raffinés peuvent, après certains entretiens avec des femmes intellectuelles, prendre leur chapeau et se rendre en des lieux de réputation douteuse. Étant femme, je n'avais pas cette ressource. Je me retournai, je m'agitai tout le reste de la nuit. Le matin un bain russe me remit d'aplomb, la vapeur brûlante et la douche froide alternées redonnèrent du ton à mon système nerveux.

Et pourtant, étrange contradiction, les jeunes hommes que j'avais rencontrés dans la loge de Kzechinska et qui auraient donné n'importe quoi pour obtenir mes faveurs, m'ennuyaient tant, quand ils ouvraient la bouche, qu'ils me glaçaient les sens jusqu'au foyer du désir. J'imagine que j'étais une cérébrale. Après le commerce cultivé et enrichissant de Hallé et de Heinrich Thode, je ne pouvais plus supporter la jeunesse dorée.

Plusieurs années plus tard, je racontai l'histoire de Stanislavsky à sa femme, qui fut prise de folle gaieté et s'écria : « Cela ne m'étonne pas de lui. Il prend la vie tellement au sérieux ! »

Quelle que fût ma tactique, j'obtenais tout au plus quelques baisers, mais pour le reste je me heurtais à une résistance habile et obstinée dont il ne fallait rien espérer. Stanislavsky ne se risqua pas à revenir dans ma chambre après le théâtre, mais un jour il me donna une grande joie : il m'emmena en traîneau découvert jusqu'à un restaurant dans la campagne où nous déjeunâmes en cabinet particulier. Nous bûmes de la vodka et du champagne et nous parlâmes d'art, mais je fus définitivement convaincue qu'il aurait fallu Circé en personne pour venir à bout de la forteresse de vertu de Stanislavsky.

J'avais entendu souvent parler de dangers terribles

que les jeunes et jolies filles courent en entrant dans la carrière théâtrale. Mais pour moi c'était juste le contraire, je souffrais réellement de l'excès de respect et d'admiration que j'inspirais.

Au cours d'une rapide visite à Kiev, après mon séjour à Moscou, des bandes d'étudiants se massèrent sur la place devant le théâtre et refusèrent de me laisser passer si je ne leur promettais pas de donner une représentation où ils pussent assister, les prix du récital étant trop élevés pour eux. J'étais déjà sortie du théâtre qu'ils demeuraient encore là, manifestant leur ressentiment contre l'impresario. Je me levai dans mon traîneau et, prenant la parole, je leur dis combien je serais fière et heureuse si mon art pouvait inspirer la jeunesse intellectuelle de Russie, car nulle part au monde les étudiants ne se soucient autant d'art et d'idéal.

Ce premier voyage en Russie fut brusquement abrégé par des engagements antérieurs qui me rappelèrent à Berlin. Avant de partir j'avais signé un contrat pour revenir au printemps. Malgré la rapidité de mon séjour, j'avais laissé une impression considérable. De nombreuses querelles pour et contre mon idéal avaient éclaté et un duel eut même lieu entre un partisan fanatique de ballet et un enthousiaste de Duncan. C'est à partir de cette époque que le Ballet Russe commença à annexer la musique de Chopin et de Schumann et les costumes grecs ; quelques danseuses de ballet allèrent même jusqu'à retirer leurs chaussons et leurs bas !

CHAPITRE XIX

Je revins à Berlin déterminée à fonder cette école de danse dont je rêvais depuis si longtemps, et, sans plus tarder davantage, je confiai mes projets à ma mère et à ma sœur Elisabeth qui montrèrent un égal enthousiasme. Il fallait une maison pour abriter la future école, et nous partîmes immédiatement à la découverte avec cette décision spontanée qui caractérisait tous nos gestes. Avant la fin de la semaine nous avions trouvé, dans la Trauben Strasse, à Grünewald, une villa que les ouvriers venaient à peine de finir, et nous l'achetâmes.

Nous agissions exactement comme les héros des contes de Grimm. Chez Wertheimer nous fîmes emplette de quarante petits lits, tous garnis de rideaux de mousseline blanche, relevés par des rubans bleus. Nous entreprîmes de faire de notre villa un vrai paradis pour enfants. Dans le hall central nous installâmes une reproduction du personnage héroïque de l'*Amazone*, deux fois grandeur nature ; dans la salle de danse qui était très grande, le bas-relief de Lucca Della Robbia ; et les *Enfants dansants* de Donatello. Dans les chambres, les *Bambini* des Innocents, ainsi que la *Vierge et l'Enfant*, entre des guirlandes de fruits, par Lucca Della Robbia.

Je plaçai donc partout les représentations idéales

de l'enfance, des bas-reliefs et des sculptures, des livres et des tableaux où l'on voyait l'enfant tel que les artistes de tous les âges l'ont rêvé ; je mis aussi des peintures qu'on voit au flanc des vases grecs, des petites figurines de Tanagra et de Béotie, le groupe de Donatello, qui est une mélodie radieuse, et les *Enfants dansants* de Gainsborough.

Toutes ces images ont un certain air de famille qui émane de la grâce naïve de leur forme et de leurs mouvements, comme si les enfants de tous les âges se rejoignaient et se tenaient par la main à travers les siècles ; les fillettes de mon école qui devaient se mouvoir et danser au milieu de ces formes allaient certainement leur ressembler en grandissant, refléter inconsciemment dans leurs mouvements et sur leur visage un peu de leur joie et de leur grâce puériles.

Je fis venir aussi des figures de jeunes filles dansant, courant, sautant : de ces jeunes filles de Sparte que l'on entraînait dans les gymnases à de durs exercices, pour qu'elles pussent devenir les mères de guerriers héroïques ; de ces jeunes filles qui couraient pieds nus pour remporter des prix, images exquises de terre cuite avec des voiles et des vêtements flottants ; de ces jeunes filles qui dansaient la main dans la main aux fêtes des Panathénées. Elles représentaient l'idéal futur, et les élèves de mon école, en apprenant à éprouver au fond d'elles-mêmes un amour pour leurs formes, leur ressembleraient plus tard et se pénétreraient chaque jour un peu plus du secret de leur harmonie, car je croyais d'une foi enthousiaste qu'on ne peut arriver à la beauté qu'en éveillant le désir de la beauté.

Pour atteindre cette harmonie, j'exigeais aussi que chaque jour mes élèves fissent certains exercices spécialement choisis. Mais ces exercices étaient conçus de façon à coïncider avec leurs aspirations profondes, si bien qu'elles les accomplissaient avec entrain et bonne

humeur. Chacun d'eux ne devait pas seulement être un moyen d'arriver à un but, mais un but en soi, qui était de faire de chaque jour de la vie une œuvre complète et heureuse.

La gymnastique doit être la base de toute éducation physique ; il est nécessaire d'inonder le corps d'air et de lumière, il est essentiel de diriger son développement de façon méthodique. Il faut extraire de lui tout ce qu'il renferme de forces vitales et les faire servir à son épanouissement intégral ; c'est le devoir du maître de gymnastique. Après cela vient la danse. Dans le corps harmonieusement développé et porté à son point suprême d'énergie pénètre l'esprit de la danse. Pour le gymnaste le mouvement et la culture du corps sont un but en soi, mais pour le danseur ils ne sont que des moyens. Le corps lui-même disparaît alors ; il n'est qu'un instrument bien accordé, et ce sont les sentiments et les pensées de l'âme qu'il exprime.

La nature de ces exercices quotidiens est de faire du corps, à chaque stade de son développement, un instrument aussi parfait que possible pour l'expression de cette harmonie qui, évoluant et changeant à travers les choses, est prête à pénétrer à flots dans l'être qui y est préparé.

Les exercices commencent par une simple préparation gymnastique des muscles, en vue de les rendre plus souples et plus forts ; ce n'est qu'après ces exercices que commencent les premiers pas de danse. Ils consistent à apprendre à marcher de façon simple, cadencée, en avançant lentement sur un rythme élémentaire, puis à marcher plus vite sur des rythmes plus compliqués ; puis à courir, lentement d'abord, puis à sauter, toujours lentement, à certains moments définis du rythme. C'est ainsi qu'on apprend la gamme des sons et que mes élèves apprenaient la gamme des mouvements.

Ces notes peuvent par conséquent servir d'éléments

dans les harmonies les plus variées et les plus subtiles.

Pourtant ces exercices ne constituaient qu'une partie des études. Les enfants étaient toujours vêtues de draperies souples et gracieuses, dans leurs jeux, sur la pelouse, dans leurs promenades à travers les bois; elles sautaient, elles couraient librement jusqu'à ce qu'elles eussent appris à s'exprimer par le mouvement avec autant de facilité que les autres s'expriment par la parole ou par le chant.

Leurs études et leurs remarques ne devaient pas se limiter aux formes exprimées par l'art; elles devaient avant tout jaillir de la nature. Les mouvements des nuages dans le vent, les arbres qui se balancent, les oiseaux qui volent, les feuilles qui tourbillonnent, tout devait avoir pour elles un sens spécial.

Elles devaient apprendre à observer la *qualité* particulière de chaque mouvement. Elles devaient éprouver en leur âme un attachement secret, inconnaissable aux autres, capable de les initier aux secrets des choses, car toutes les parties de leur corps souple, entraîné comme il l'était, devaient répondre à la mélodie de la nature et chanter à l'unisson avec elle.

Pour avoir des élèves, nous annonçâmes dans les principaux journaux que l'école Isadora Duncan était ouverte, que son but était d'adopter des fillettes spécialement douées et susceptibles de devenir des disciples de cet art que j'espérais transmettre à des milliers d'enfants du peuple. Il est certain que l'ouverture brusque de cette école, sans la mise au point, sans les capitaux et l'organisation nécessaires, était l'entreprise la plus téméraire qu'on pût imaginer. Mon impresario faillit en devenir fou. Il ne cessait de préparer pour moi des tournées mondiales, et je ne cessais de lui expliquer qu'il me fallait d'abord passer un an en Grèce, ce qu'il appelait perdre son temps. Et voilà que maintenant je brisais ma carrière pour le plaisir d'adopter et d'ins-

truire des enfants, qu'il considérait comme parfaitement inutiles. Mais j'agissais comme j'avais toujours agi, c'est-à-dire avec impulsion et sans le moindre esprit pratique.

De Kopamos Raymond nous envoyait des nouvelles de plus en plus inquiétantes. Le puits artésien s'annonçait chaque jour plus ruineux et chaque semaine l'espoir de trouver une couche d'eau semblait plus lointain. Les dépenses que nécessitait le palais d'Agamemnon atteignaient maintenant des proportions si effrayantes que je fus à la fin forcée de tout abandonner. Kopamos devint dès lors une ruine auguste dressée sur la colline et les factions successives des révolutionnaires grecs s'en servirent comme d'une forteresse. Il s'élève toujours à la même place comme une espérance irréalisée. Ainsi finit Kopamos.

Je décidai de consacrer toutes mes ressources à la fondation d'une école destinée à toute la jeunesse du monde et c'est l'Allemagne que je choisis comme lieu d'élection, parce que je la considérais alors comme le centre de la philosophie et de la culture.

Des nuées d'enfants répondirent à mon annonce. Je me souviens d'un jour où, revenant d'une matinée, je trouvai la rue encombrée de parents venus présenter leurs rejetons. Le cocher me dit, en se retournant sur son siège. :

« *Eine verrückte Dame die wohnt dort, die eine Ankundigung in Zeitung gestellt hat dass sie Kinder sehr gern haben will.* »

C'était moi la « *verrückte Dame* ». Je ne sais pas encore très bien comment nous procédâmes au triage de ces enfants, j'étais si désireuse de remplir la villa Grünewald et ses quarante petits lits que je pris les enfants au hasard, simplement parce qu'elles avaient un joli sourire ou de jolis yeux, et sans me demander si elles étaient capables de faire plus tard des danseuses. C'est

ainsi qu'un jour, à Hambourg, un homme coiffé d'un haut de forme et vêtu d'une redingote comme le prince Albert, entra dans le salon de mon hôtel en portant dans les bras un paquet enveloppé dans un châle. Il déposa son paquet sur la table, et, en l'ouvrant, je vis deux grands yeux graves qui regardaient les miens. C'était une fillette de quatre ans, et la plus délicieuse que j'aie jamais vue. Elle ne poussa pas un cri, ne dit pas un mot. L'homme en redingote paraissait extrêmement pressé. Il me demanda si je voulais bien prendre l'enfant, et c'est à peine s'il attendit ma réponse. En regardant son visage à côté du visage enfantin, je constatai une ressemblance frappante qui expliquait sa hâte et son désir d'incognito. Imprévoyante comme à l'habitude, je consentis à garder l'enfant : l'homme disparut et je ne le revis jamais.

Le mystérieux personnage m'avait remis son enfant entre les mains comme s'il se fût agi d'une poupée. Dans le train de Hambourg à Berlin, je découvris que la petite abandonnée était toute fiévreuse, qu'elle avait une angine grave, et pendant trois semaines, à Grünewald, il nous fallut la défendre contre la mort, avec l'aide de deux infirmières et de l'admirable docteur Hoffer, le chirurgien célèbre qui, dans son enthousiasme pour mon école, nous offrit ses soins gratuitement.

Le docteur Hoffer me disait souvent : « Ce n'est pas une école, c'est un hôpital. Tous vos enfants ont des tares héréditaires et vous aurez plus de mal à les maintenir en vie qu'à leur apprendre à danser. » Le docteur Hoffer était l'un des plus grands bienfaiteurs de l'humanité ; on lui payait des honoraires fabuleux, et il dépensait toute sa fortune à entretenir à ses frais, aux portes de Berlin, un hôpital pour enfants pauvres. Dès le début de mon école, il voulut être notre médecin et notre chirurgien, s'occuper de la santé des élèves et de l'hygiène de l'établissement. Sans son aide infatigable

je n'aurais jamais pu amener ces enfants à cette perfection de santé et d'harmonie à laquelle elles parvinrent par la suite. C'était un homme de grande taille, robuste et beau, avec des joues rouges et un sourire si amical que tous les enfants l'aimaient autant qu'il les aimait.

Le classement des fillettes, l'organisation de l'école, le commencement des leçons et la routine de la vie de chaque jour nous prenaient tout notre temps. En dépit de mon impresario, qui me disait qu'à Londres et ailleurs d'autres faisaient fortune en copiant mes danses, rien ne réussissait à me faire bouger de Berlin. Régulièrement, de cinq heures à sept heures, j'apprenais à mes élèves à danser.

Elles faisaient des progrès invraisemblables, et je suis persuadée que leur bon état de santé était dû au régime végétarien qu'avait conseillé le docteur Hoffer. Il estimait qu'il est nécessaire, au moins pour les enfants, de ne manger que des légumes frais et des fruits en abondance.

CHAPITRE XX

Un soir de 1905 j'étais en train de danser à Berlin. D'ordinaire, je ne fais pas attention au public quand je danse : il me fait l'effet de quelque divinité puissante qui représente l'humanité. Ce soir-là, pourtant, je remarquai un des spectateurs assis au premier rang de l'orchestre. Je ne l'avais pas regardé, je ne l'avais pas même vu, mais j'avais conscience de sa présence ; et, quand la représentation fût terminée, un homme extrêmement beau entra dans ma loge. Mais il était en colère.

— Vous êtes merveilleuse, s'écria-t-il, vous êtes extraordinaire ! Mais pourquoi m'avez-vous volé mes idées ? Où avez-vous été chercher mes décors ?

— Que dites-vous ? Ces rideaux bleus sont bien à moi. Je les ai inventés quand j'avais cinq ans et je n'ai jamais cessé depuis de danser devant.

— Non. Ce sont mes décors et mes idées. Vous êtes l'être que je rêvais pour eux. Vous êtes la réalisation vivante de mes rêves.

— Mais qui êtes-vous donc ?

Alors de ses lèvres tombèrent ces mots extraordinaires :

— Je suis le fils d'Ellen Terry.

Ellen Terry, mon idéal de la femme ! Ellen Terry !...

— Venez donc à la maison souper avec nous, dit innocemment ma mère. Puisque vous portez tant d'intérêt à l'art d'Isadora, il faut absolument que vous soupiez avec nous.

Et Craig vint chez nous. Il était dans un état d'agitation extrême. Il voulait expliquer toutes ses idées sur son art, ses ambitions... et j'étais fort intéressée.

Mais ma mère et les autres personnes qui étaient là eurent peu à peu envie de dormir et elles allèrent se coucher les unes après les autres sous des prétextes variés. Nous étions seuls.

Craig continuait de parler sur l'art du théâtre. Il soulignait ses propos par des gestes. Soudain, au milieu de son monologue, il s'écria : « Mais que diable faites-vous ici, vous, la grande artiste, à vivre au milieu de votre famille ? C'est absurde. Je suis l'homme qui vous a vue, qui vous a inventée. Vous appartenez à ma mise en scène. »

Craig était grand et souple, avec un visage qui rappelait celui de son admirable mère, mais dont les traits étaient plus fins encore. En dépit de sa taille, il y avait quelque chose de féminin en lui, surtout dans la bouche aux lèvres minces et délicates. Les boucles blondes des portraits de son enfance — de ces portraits du fils d'Ellen Terry si familiers aux Londoniens — étaient maintenant un peu plus sombres. Ses yeux de myope étincelaient derrière ses lunettes d'un éclat métallique. Seules ses mains aux doigts larges du bout, aux pouces carrés et simiesques, indiquaient la force. Il disait en riant qu'il avait des pouces d'assassin, « pour vous étrangler, mon enfant ».

Hypnotisée, je le laissai jeter un manteau sur ma petite tunique blanche. Il me prit par la main et nous descendîmes en courant. Il appela un taxi et dit dans son meilleur allemand : « *Meine Frau und ich, wir wollen nach Potsdam gehen.* »

Plusieurs taxis refusèrent de nous prendre, mais enfin nous en trouvâmes un et nous filâmes vers Potsdam.

Nous arrivâmes à l'aube. Nous nous arrêtâmes à un petit hôtel qui ouvrait ses portes et nous prîmes une tasse de café. Puis, comme le soleil était déjà haut, nous repartîmes pour Berlin.

Une fois là, vers les neuf heures du matin, nous nous demandâmes ce que nous allions faire. Comme nous ne pouvions pas retourner chez ma mère nous montâmes chez une amie qui s'appelait Elsie de Brugaire. Elsie de Brugaire était bohémienne. Elle nous accueillit avec sympathie et nous offrit le petit déjeuner, des œufs brouillés et du café. Elle me donna sa chambre et je dormis jusqu'au soir.

Puis Craig m'emmena dans son atelier tout en haut d'une immense maison. Il y avait un plancher noir et ciré jonché de feuilles de roses artificielles.

Il se tenait debout devant moi, dans l'éclat de sa jeunesse, de sa beauté et de son génie. Une flamme d'amour brûla en moi et je me jetai dans ses bras avec l'ardeur magnétique d'un tempérament endormi depuis deux ans, mais qui ne demandait qu'à éclater. Son ardeur était à l'unisson de la mienne. J'avais trouvé en lui la chair de ma chair, le sang de mon sang. « Vous êtes ma sœur », s'écria-t-il, et notre amour avait un relent d'inceste.

Je ne sais comment les autres femmes se rappellent leurs amants. J'imagine qu'il est correct de s'arrêter à la tête, aux épaules, aux mains, etc..., puis de décrire le costume, mais pour moi je le revois toujours tel qu'il m'apparut en cette première nuit, quand son corps blanc, flexible et lumineux émergea de la chrysalide de ses vêtements et brilla dans toute sa splendeur à mes yeux éblouis.

Ainsi devait être Endymion, quand les yeux clairs de Diane aperçurent pour la première fois sa silhouette

svelte et blanche ; ainsi Hyacinthe, et Narcisse et le brillant et courageux Persée. Il ressemblait plus à un ange de Blake qu'à un jeune mortel. Mes yeux étaient à peine charmés par sa beauté que j'étais attirée vers lui, enlacée, vaincue. Comme deux flammes qui se mêlent, nous brûlions d'un même feu. J'avais enfin trouvé mon égal, mon amour, un autre moi-même : nous n'étions pas deux êtres, mais un seul, nous étions cet être dont Platon parle dans *Phèdre*, deux moitiés d'une même âme.

Notre couple n'était pas celui de deux amants, c'était la rencontre de deux âmes sœurs. La légère enveloppe charnelle était si spiritualisée par l'extase que la passion terrestre devenait un embrasement céleste de flammes blanches et pures.

Il y a des joies si complètes, si parfaites qu'il vaudrait mieux ne pas leur survivre. Ah ! pourquoi mon âme embrasée ne s'est-elle pas envolée cette nuit-là, comme l'ange de Blake, à travers les nuages, vers une autre sphère ?

Dans le studio de Craig il n'y avait ni divan ni chaise-longue : il n'y avait non plus rien à manger. Nous passâmes la nuit étendus sur le plancher. Il n'avait pas un sou et je n'osais pas rentrer chercher de l'argent. Je dormis là pendant deux semaines. Quand nous voulions dîner, Craig faisait monter un repas à crédit. Je me cachais sur le balcon quand on l'apportait, et nous le partagions.

Ma pauvre mère faisait pendant ce temps le tour des postes de police et des ambassades, racontant qu'un vil séducteur avait enlevé sa fille ; et mon impresario était fou d'anxiété depuis ma soudaine disparition. Il avait dû renvoyer le public et personne ne savait ce qui s'était passé. Pourtant une note parut dans les journaux disant que miss Isadora Duncan souffrait d'un grave mal de gorge.

Au bout de deux semaines je revins chez ma mère ; à vrai dire, malgré ma folle passion, j'étais assez lasse de dormir sur la dure et de ne rien avoir à manger en dehors de ce que nous montait le marchand de « delicatessen », ou des repas furtifs que nous allions prendre parfois à la nuit tombée.

Quand ma mère vit Gordon Craig, elle s'écria : « Vil débaucheur, sortez d'ici ».

Elle était furieusement jalouse de lui.

Gordon Craig est l'un des génies les plus extraordinaires de notre époque, une créature comme Shelley, faite de feu et d'éclairs. Sans avoir joué un rôle actif dans la vie pratique de la scène, il a inspiré tout le théâtre moderne. Il est demeuré à l'écart et il a rêvé, et ses rêves ont inspiré tout ce que l'art dramatique d'aujourd'hui a de beau.

Sans lui nous n'aurions jamais eu ni Reinhardt, ni Jacques Copeau, ni Stanislavsky. Sans lui nous en serions encore au vieux décor réaliste, avec toutes les feuilles qui tremblent une à une dans les arbres, et toutes les portes qui s'ouvrent et qui se ferment.

Craig était d'un commerce brillant. Il était l'un des rares hommes que j'aie rencontrés qui fussent du matin au soir dans un état d'exaltation continue. Dès la première tasse de café, son imagination prenait feu et étincelait. Une simple promenade en sa compagnie, à travers les rues, était comme une promenade dans l'antique ville de Thèbes en compagnie d'un Grand Prêtre. Il s'arrêtait brusquement, sortait un crayon et un carnet, et — imagination ou myopie ? — devant un épouvantable spécimen d'architecture allemande moderne, devant un de ces immeubles *neuer Kunst praktisch*, il expliquait la beauté de ce qu'il voyait. Il en commençait un croquis fiévreux qui, une fois achevé, ressemblait au Temple Égyptien de Denderah.

Un arbre, un oiseau, un enfant qu'il avait vus en

passant suffisaient à l'enflammer. On ne connaissait pas un moment d'ennui avec lui. Il était toujours au comble de la joie ou de la colère, et ces états extrêmes se succédaient sans cesse. Le ciel s'obscurcissait tout à coup, et une inquiétude soudaine emplissait l'air. On sentait lentement le souffle vous manquer et l'on ne trouvait plus en soi que les ténèbres de l'angoisse.

Malheureusement ces crises d'humeur sombre devinrent de plus en plus fréquentes. Pourquoi ? Avant tout parce que, chaque fois qu'il me disait : « Mon œuvre, mon œuvre », je lui répondais doucement : « Ton œuvre ? Oui, sans doute. Elle est admirable. Tu as du génie, mais il y a aussi mon école... ». Son poing s'abattait sur la table : « Ton école ? mais mon œuvre... » Et je répliquais : « Certes, elle est importante, mais elle n'est qu'une mise en valeur. Ce qui vient avant tout, c'est la vie ; c'est de l'âme que tout irradie. Mon école d'abord, le radieux être humain évoluant dans la beauté parfaite ; alors seulement ton œuvre, un décor parfait pour le mettre en valeur. »

Ces discussions se terminaient souvent par des silences pleins d'orage. Alors la femme qui était en moi s'éveillait, pleine d'alarme : « Chéri, je t'ai offensé ? » Mais lui : « Offensé ? Oh, non ! Toutes les femmes sont assommantes, toi comme les autres, à te mêler de ce que je fais. Mon œuvre ! mon œuvre !!! » Et il sortait en claquant la porte. Seule le bruit de la porte me faisait comprendre l'étendue de la catastrophe. J'attendais son retour, et, quand il ne rentrait pas, je passais la nuit dans l'épouvante et les larmes. Telle était notre tragédie. Ces scènes souvent répétées finissaient par rendre la vie impossible.

Ma destinée avait voulu que je fusse le grand amour de cet homme de génie ; j'essayais, au nom de cette même destinée, de concilier cet amour et la poursuite de ma carrière. Impossible harmonie ! Gordon Craig,

l'artiste, était un rêveur, un idéaliste, un créateur. Gordon Craig, l'homme, était la victime de sa jalousie diabolique. Après quelques semaines d'ámour fou, d'amour passionné, la jalousie, ce serpent aux yeux verts, s'empara de lui ; et je puis dire que dès lors je fus la martyre de son caractère difficile et de ses caprices. Il était jaloux de ma famille, jaloux de mon école, jaloux même de mes idées. Alors commença la bataille la plus acharnée entre le génie de Gordon Craig et l'inspiration de mon Art.

« Pourquoi ne lâches-tu pas tout ça ? disait-il. Pourquoi veux-tu monter sur la scène et faire remuer tes bras ? Pourquoi ne restes-tu pas à la maison à tailler mes crayons ? »

Et pourtant Gordon Craig goûtait mon art plus que personne. Mais son amour-propre, sa jalousie d'artiste ne lui permettaient pas d'admettre qu'une femme pût avoir du talent.

CHAPITRE XXI

J'avais, avec Elisabeth, constitué pour notre école de Grünewald un comité de femmes du monde et de l'aristocratie berlinoise. Quand ces dames apprirent l'existence de Craig elles m'adressèrent une longue lettre, rédigée en termes solennels, pour me dire que des membres de la bonne bourgeoisie comme elles ne pouvaient plus patronner une école dont la directrice avait sur la morale des idées aussi peu rigides.

Madame Mendelssohn, la femme du grand banquier, fut désignée pour m'apporter le message, mais comme personne n'ignorait qu'avant son mariage elle avait été remarquée par d'Annunzio, je la regardai d'un œil étonné. Son redoutable document à la main, elle avait l'air assez mal à l'aise, et soudain, fondant en larmes, et jetant la lettre, elle me prit dans ses bras et s'écria : « Ne croyez pas que j'aie signé cette vilaine chose. Quant aux autres femmes du comité, il n'y a rien à faire avec elles. Elles ne veulent plus patronner votre école. Elles n'ont plus confiance qu'en votre sœur Elisabeth. »

Or, Elisabeth avait elle aussi ses amours, mais elle n'en disait rien, si bien que je compris que la morale de ces dames se résumait en une phrase ; « N'importe

quoi, pourvu que vous n'en parliez pas ! » J'étais tellement indignée que je louai la Salle Philharmonique et que je fis une conférence sur la Danse en tant qu'Art de libération : dans ma péroraison, je revendiquais le droit pour la femme d'aimer et d'avoir des enfants à son gré.

On répondra naturellement : « Que faites-vous des enfants ? » Mais je puis donner une longue liste de gens connus qui sont nés hors du mariage, et cela ne les a pas empêchés d'obtenir la gloire et la fortune. Cet argument même mis à part, comment une femme peut-elle épouser un homme qu'elle juge assez vil pour refuser, en cas de querelle, de subvenir aux besoins de ses enfants ? Si elle le met si bas, pourquoi l'épouse-t-elle ? La sincérité, la bonne foi mutuelle sont, j'imagine, les premiers principes de l'amour. En tout cas, moi qui gagne ma vie, si je sacrifie ma force, ma santé et peut-être ma vie pour avoir un enfant, c'est un sacrifice que je refuserai net si, plus tard, l'homme pouvait, au nom du code, réclamer son enfant en m'autorisant tout au plus à le voir trois fois par an !

Un auteur américain de beaucoup d'esprit, Graham Phillips, à qui sa maîtresse disait un jour : « Que penserait notre enfant si nous n'étions pas mariés ? » lui répliqua : « Si notre enfant était si bête, nous nous soucierions peu de ce qu'il pourrait penser. »

Toute femme intelligente qui lit son acte de mariage et qui accepte encore de se marier, mérite toutes les conséquences de son geste. Personnellement j'estime que le mouvement féministe ne pourra jamais s'appeler mouvement d'indépendance tant que les membres ne jureront pas, avant tout, d'abolir le mariage.

Ma conférence causa un scandale considérable. La moitié de la salle était avec moi et l'autre moitié sifflait, lançait sur la scène tout ce qui lui tombait sous la main. A la fin les adversaires quittèrent la salle et je restai avec les autres : une controverse intéressante s'en-

gagea sur les droits et les torts des femmes, fort en avance sur le mouvement féministe d'alors.

Je continuai à vivre dans notre appartement de Victoria Strasse, tandis qu'Elisabeth habitait à l'École. Ma mère était tantôt avec ma sœur, tantôt avec moi. Elle qui avait, au temps de nos privations et de nos catastrophes, supporté ces épreuves avec un courage extraordinaire, commençait à trouver l'existence monotone. Son âme irlandaise s'accommodait mieux de l'adversité que de la prospérité. Son caractère devenait inégal. Elle passait par des périodes ou rien ne pouvait la satisfaire. Pour la première fois depuis notre départ elle commençait à regretter l'Amérique, à répéter que tout y était meilleur, la nourriture, etc...

Quand, avec l'idée de lui faire plaisir, nous la menions dans le meilleur restaurant de Berlin, et lui demandions : « Mère, que voulez-vous manger ? » elle répondait : « Je veux des crevettes. » Si ce n'était pas la saison, elle s'indignait contre un pays où il n'y avait pas de crevettes et elle refusait de dîner. S'il y avait des crevettes, elle se plaignait encore, disant qu'elles étaient loin de valoir celles de San Francisco.

Je suis persuadée que cette aigreur de caractère était due à la vertu constante de ma mère, qui depuis tant d'années s'était consacrée à ses enfants. Maintenant que nous trouvions en dehors d'elle des raisons constantes de vivre, elle se rendait compte qu'elle avait perdu pour nous les meilleures années de sa vie, sans rien garder pour elle ; et c'est le cas de bien des mères, surtout en Amérique. Ces sautes d'humeur se multipliaient. Elle ne cessait d'exprimer le désir de retourner dans sa ville natale, et elle partit un beau jour.

Je pensais toujours à cette villa de Grünewald, avec ses quarante petits lits. La destinée est inexplicable, car, si j'avais rencontré Craig quelques mois plus tôt, il n'y aurait eu ni villa, ni école. Je trouvais en lui une satis-

faction si complète que je n'aurais pas éprouvé le besoin de fonder une école. Mais maintenant que le rêve de mon enfance avait pris corps, il devenait une idée fixe.

Peu après je découvris — et il n'y avait aucun doute possible — que j'étais enceinte. Je rêvai qu'Ellen Terry m'apparaissait en robe flottante, comme celle qu'elle portait dans *Imogène*, et qu'elle s'avançait vers moi, en tenant par la main une fillette blonde qui lui ressemblait trait pour trait, et en m'appelant de sa voix merveilleuse : « Isadora, mon amour, Amour, Amour... »

Et dès lors je sus ce qui venait vers moi du fond des ombres du Néant ; une enfant blonde allait m'apporter joie et tristesse ! Naissance et Mort ! Rythme de la Danse de Vie !

Le message divin chantait par tout mon être. Je continuais de danser devant le public, d'enseigner dans mon école, d'aimer mon Endymion. Mais quand j'avertis Craig, il sursauta : « Quoi ! Encore ! »

J'avais oublié qu'il avait été marié et qu'il avait eu cinq enfants. Le pauvre Craig se disait évidemment : « Cela va-t-il continuer toujours ! » Il était nerveux, impatient, malheureux, se mordait les ongles jusqu'au sang, et s'écriait : « Mon œuvre, mon œuvre, mon œuvre. »

Toujours cette sauvage nature qui vient contrarier l'Art ! Mais je trouvais une consolation dans mon rêve charmant d'Ellen, et ce rêve se renouvela deux fois encore. Le printemps vint. J'avais un engagement pour le Danemark, la Suède et l'Allemagne.

Il me fallait accepter cette tournée pour subvenir aux frais écrasants de l'école. J'avais épuisé toutes mes réserves et je n'avais plus rien.

A Copenhague, ce qui me surprit le plus, ce fut l'air extraordinairement heureux et intelligent des jeunes femmes que je voyais arpenter les rues, seules et libres comme des garçons, avec leur casquette d'étudiante

négligemment posée sur leurs boucles noires. J'en étais tout étonnée. Je n'avais jamais vu de filles aussi belles. On m'expliqua que j'étais dans le premier pays qui ait accordé le vote aux femmes.

A Stockholm, je dansai devant un public enthousiaste, et, après la représentation, les jeunes élèves de l'école de gymnastique m'escortèrent jusqu'à mon hôtel, en sautant et en galopant le long de ma voiture pour exprimer la joie qu'elles avaient eue à me voir. Je visitai leur institut de gymnastique mais ma visite ne me convertit pas. Il me semble que la méthode suédoise est destinée à un corps immobile, statique, et qu'elle ne tient aucun compte du corps vivant, du corps en mouvement. Elle regarde les muscles comme des fins en soi, au lieu de voir en eux une charpente mécanique, une source inépuisable de vie. La gymnastique suédoise est un faux système de culture physique, parce qu'elle néglige l'imagination et fait du corps un simple objet, alors qu'il est un foyer d'énergie vitale, d'énergie cinétique.

Je visitai donc l'école, et j'expliquai aux élèves ce que je viens de dire du mieux que je puis. Mais, comme je m'y attendais, elles n'y comprirent pas grand'chose.

Pendant que j'étais à Stockholm, j'envoyai une invitation à Strindberg, que j'admirais énormément, pour qu'il vînt me voir danser. Il me répondit qu'il ne sortait jamais, qu'il haïssait les hommes. Je lui offris une place sur le théâtre, mais il ne vint pas. J'imagine que son pessimisme à l'égard de l'humanité est dû aux femmes qu'il a aimées. Elles furent toutes, non des inspiratrices, mais des vampires. Il y a deux espèces de femmes, les vampires et les inspiratrices. Le pauvre Strindberg n'a jamais aimé que des femmes de la première espèce.

Après une saison très réussie à Stockholm, nous revînmes par mer en Allemagne. Sur le bateau je me trouvai réellement malade et je compris qu'il valait

mieux pour moi ne plus faire de tournées, au moins pendant un certain temps. J'avais en tout cas un grand désir d'être seule, loin du regard de la foule.

Au mois de juin, après être retournée quelque temps à mon école, j'eus une envie violente d'aller au bord de la mer. Je partis donc d'abord pour La Haye, puis pour un petit village appelé Nordwyck, sur les bords de la mer du Nord. Je louai une petite villa blanche dans les dunes, qui portait le nom de villa Maria. J'avais l'innocence de croire qu'un accouchement est une chose extrêmement simple. Je m'installai donc dans cette villa, qui était fort isolée, très loin de la première ville, et je fis venir un médecin de campagne.

Dans mon ignorance, il me suffisait d'avoir près de moi ce médecin de campagne qui n'avait jamais soigné, j'imagine, que des paysannes. De Nordwyck au village le plus proche, c'est-à-dire à Kadwyck, il y avait à peu près trois kilomètres. Je vivais absolument seule, chaque jour j'allais à pied d'un pays à l'autre et je revenais. J'avais toujours eu ce désir de séjourner près de la mer, d'être seule comme je l'étais à Nordwyck, dans la petite villa blanche, isolée parmi les dunes de sable qui s'étendent sur des kilomètres de chaque côté du village.

Je demeurai à la villa Maria pendant les mois de juin, de juillet, d'août et de septembre.

Cependant j'entretenais une active correspondance avec Élisabeth, qui dirigeait l'école de Grünewald pendant mon absence. Au cours du mois de juillet, j'écrivis dans mon journal toute une série de préceptes relatifs à l'enseignement de la danse et je préparai cinq cents exercices qui allaient des mouvements les plus simples aux mouvements les plus complexes, formant un abrégé complet de mon art.

Ma petite nièce Temple qui était élevée à l'école de Grünewald vint passer trois semaines de vacances avec nous. Elle dansait au bord de la mer.

Craig était nerveux, il venait et repartait. Mais je n'étais plus seule. L'enfant faisait maintenant sentir sa présence de plus en plus fréquemment, par des coups de pieds, des coups de poing et parfois par de petits sauts. Mon beau corps de marbre se détendait, se brisait, se déformait. C'est une étrange vengeance de la Nature que, plus les nerfs sont affinés, plus le cerveau est sensible et plus est grande la faculté de souffrir. Nuits sans sommeil, heures douloureuses. Mais joie également. Joie sans borne, joie sans limite. Chaque jour je marchais dans les sables entre Nordwyck et Kadwyck, avec la mer, les grandes vagues, que j'apercevais d'un côté et le vallonnement des dunes de l'autre, tout au long de la plage déserte. Le vent soufflait presque sans arrêt sur cette côte, parfois comme un doux zéphyr, parfois comme une bise si forte qu'il me fallait lutter pour avancer. Il y avait des jours où l'ouragan était terrible, où la villa Maria était secouée toute la nuit comme un navire en mer.

J'en venais à redouter toute société humaine. Les gens disaient de telles banalités !

Comme on respecte peu le caractère sacré d'une future mère ! J'ai vu une fois une femme dans la rue qui portait un enfant dans son sein. Les passants la dévisageaient sans déférence, ils se regardaient en souriant, comme si cette femme, lourde du poids d'une vie nouvelle, avait été simplement ridicule.

Je fermais ma porte à tous les visiteurs, sauf à un bon et fidèle ami qui venait de La Haye en bicyclette m'apporter des livres et des revues, et m'égayer par des propos sur les dernières manifestations de l'art, de la musique et de la littérature. Il était alors marié à une grande poétesse dont il parlait souvent avec une tendre admiration. C'était un homme méthodique. Il venait à jours fixes et rien ne l'arrêtait, pas même les plus violentes tempêtes.

Ses visites mises à part, j'étais seule la plupart du temps avec la mer, les dunes et cet enfant qui semblait déjà avoir la plus grande impatience de venir au monde. En marchant au bord de la mer je sentais parfois un excès de force et de vigueur et je me disais que cette petite créature serait à moi, à moi seule ; mais d'autres jours, quand le ciel était gris, et les froides vagues de la mer du Nord courroucées, j'avais des abattements soudains, j'avais l'impression d'être un pauvre animal pris au piège et je luttais, prise d'un désir tout-puissant de fuir, de fuir. Fuir où ? Peut-être au fond des vagues noires. Je luttais contre ces courants de tristesse, et bravement je les surmontais, sans jamais montrer à personne ce que j'éprouvais. Mais la tristesse me guettait à des moments imprévus, et je ne pouvais éviter ses assauts. Je me figurais que la plupart des gens s'éloignaient de moi. Ma mère me semblait à des milliers et des milliers de lieues. Craig me paraissait aussi étrangement lointain, et toujours plongé dans son art, tandis que je pensais de moins en moins au mien et que je m'absorbais uniquement dans la tâche redoutable et monstrueuse qui m'était échue. Mystère affolant de la joie et de la douleur !

Les heures étaient longues, interminables. Les jours, les semaines, les mois passaient lentement. Avec des alternatives d'espoir et de désespoir je pensais souvent au pèlerinage de ma jeunesse, à mes courses errantes parmi des pays lointains, à mes découvertes de l'art, et tout cela n'était qu'un prologue ancien, perdu dans la brume, qui aboutissait à l'attente d'un enfant, chef-d'œuvre à la portée de n'importe quelle paysanne. C'était là le point culminant de toutes mes ambitions !

Pourquoi ma chère mère n'était-elle pas avec moi ? Parce que, au nom d'un absurde préjugé, elle ne me pardonnait pas de n'être pas mariée. Mais elle avait connu le mariage, elle, elle l'avait trouvé impossible et

avait divorcé. Pourquoi voulait-elle que j'entre dans le piège où elle avait été si cruellement blessée ? J'étais opposée au mariage de toutes les forces intelligentes de mon être. J'estimais et j'estime encore que c'est une institution insensée et avilissante, qui conduit inévitablement, surtout parmi les artistes, à des procès en divorce à la fois vulgaires et injustifiables. Si l'on ne croit pas ce que je dis, qu'on fasse le compte des artistes divorcés et des scandales qui ont défrayé la presse américaine au cours des dix dernières années. Et pourtant le bon public aime bien les artistes et ne pourrait pas vivre sans eux.

En août, une infirmière vint habiter avec moi. C'était une femme qui s'appelait Marie Kist, et qui devint par la suite une excellente amie. Je n'ai jamais connu d'être plus patient, plus doux, meilleur. Elle me fut d'un grand réconfort. J'avoue que je commençai vers cette époque à être prise de toutes sortes de frayeurs. Vainement je me disais que toutes les femmes ont des enfants. Ma grand'mère en avait eu dix-huit. Ma mère en avait eu quatre. C'était quelque chose de naturel, et..., et pourtant j'avais peur. Peur de quoi ? Certes pas de la mort ni même de la souffrance, j'avais une peur inconnue de ce que je ne connaissais pas.

Le mois d'août se termina. Septembre vint. Mon fardeau était devenu très pesant. La villa Maria était perchée en haut des dunes. On montait par un escalier de près de cent marches. J'avais maintenant de plus en plus de peine à faire l'ascension. Souvent, je pensais à ma danse et quelquefois un vif regret de mon art s'emparait de moi. Mais alors je sentais en moi trois petits coups de pied et un petit être qui se retournait. Je souriais en pensant : « Après tout, qu'est-ce que l'art, sinon une pâle image de la joie et du miracle de la vie ? »

De plus en plus mon beau corps se déformait à mes

yeux étonnés. Mes seins petits et durs se développaient, s'amollissaient, tombaient. Mes pieds agiles étaient plus lents, mes chevilles enflaient, mes hanches étaient douloureuses. Où étaient mes gracieuses formes juvéniles de naïade ? Où étaient mon ambition ? ma renommée ? Souvent, en dépit de moi-même, je me sentais misérable et vaincue. La lutte avec la vie, cette géante, était inégale ; mais alors je pensais à l'enfant qui allait naître et toute ma tristesse s'évanouissait.

Heures cruelles d'attente dans la nuit. On reste couchée sur le côté gauche. Le cœur est étouffé. On se tourne sur le côté droit. Aucun soulagement. On s'étend sur le dos. On est toujours victime de l'enfant qui se débat. On essaye de ses deux mains appuyées sur le ventre, de remettre l'enfant en place. Cruelles heures d'attente anxieuse dans la nuit. Et ces nuits-là paraissent innombrables. Comme nous payons cher la gloire d'être mères !

Un jour j'eus une surprise infiniment agréable. Une délicieuse amie que j'avais connue à Paris, et qui s'appelait Kathleen, vint de France et me dit qu'elle avait l'intention de venir habiter avec moi. Elle était pleine de vie, de santé et de courage, et il y avait en elle quelque chose de magnétique. Elle épousa par la suite le capitaine Scott, l'explorateur. Un jour que nous étions toutes en train de prendre le thé, je sentis un coup violent dans le milieu du dos, comme si quelque chose se broyait en moi, puis une douleur épouvantable comme si l'on m'avait enfoncé une vrille dans la colonne vertébrale pour la faire éclater. La torture commençait, comme si j'eusse été une pauvre victime aux mains de quelque bourreau impitoyable et tout-puissant. Une crise finissait à peine qu'une autre commençait. On peut dire ce qu'on veut de l'inquisition espagnole, aucune femme qui a eu un enfant ne saurait la redouter. C'était un jeu en comparaison. Sans trêve,

sans arrêt, sans pitié, cet invisible et cruel génie me tenait dans ses griffes, me déchirait les os et les nerfs. On dit que de telles souffrances sont vite oubliées. Tout ce que je puis répondre c'est qu'il me suffit de fermer les yeux pour entendre à nouveau mes cris et mes plaintes. C'est une barbarie inouïe, une barbarie de sauvages que les femmes soient encore forcées de supporter des tortures aussi monstrueuses. Il faudrait remédier à cela. Il faut que cela cesse. Il est tout simplement absurde qu'avec notre science moderne l'enfantement sans douleur ne soit pas la règle. C'est une chose aussi impardonnable que si les médecins opéraient une appendicite sans anesthésie. Il faut vraiment que les femmes aient une patience ridicule ou un manque complet d'intelligence pour accepter un instant cet effroyable massacre d'elles-mêmes !

Pendant deux jours et deux nuits, cette douleur indescriptible continua, et le troisième jour au matin ce médecin imbécile sortit une immense paire de forceps et sans anesthésie d'aucune sorte, mit un comble à cette boucherie.

A moins que d'être attaché sur une voie, avant le passage d'un train, je n'imagine rien de comparable à ce que j'ai souffert. Ne me parlez pas du mouvement féministe ou des suffragettes tant que les femmes n'auront pas mis fin à cette souffrance inutile et n'auront pas exigé que l'accouchement, comme toutes les autres opérations, se fasse sans douleur. Quelle superstition insensée s'oppose à cette mesure ? Quelle intention criminelle est à son origine ? On peut me répondre que toutes les femmes ne souffrent pas à ce point. Évidemment s'il s'agit des femmes de Peaux-Rouges, des paysannes ou des négresses africaines. Mais plus les femmes sont civilisées, plus la douleur, l'inutile douleur, est effrayante. Pour l'amour de la femme civilisée, il faut trouver un remède civilisé à cette horreur. Mais,

dites-vous, je n'en suis pas morte. Non je n'en suis pas morte, pas plus que ne meurt la victime à qui l'on retire à temps les brodequins. Vous pouvez dire aussi qu'en voyant mon enfant, j'ai été payée de mes peines. Oui, ma joie a été complète, et pourtant je tremble encore d'indignation quand je pense à ce qu'endurent tant de victimes, devant l'égoïsme et l'aveuglement des hommes de science qui permettent ces atrocités remédiables.

Mais quel enfant ! il était étonnant, il était beau comme un amour, avec des yeux bleus et de longs cheveux bruns qui tombèrent par la suite et furent remplacés par des boucles blondes. Miracle des miracles, sa petite bouche cherchait mon sein, le mordait de ses gencives sans dents, aspirait et buvait mon lait.

O femmes, pourquoi chercher à devenir avocate, peintre ou sculpteur, quand ce miracle existe ? Je connaissais maintenant cet amour tout-puissant qui dépasse l'amour de l'homme. J'étais étendue et sanglante, déchirée et sans forces, mais mon petit tétait et criait. Vie, vie, vie ! Où était l'art ? mon art ? Tous les arts ? Que me souciais-je d'art ? Je sentais que j'étais un dieu, supérieur à tous les artistes.

Les premières semaines je restais de longues heures étendue avec mon enfant dans mes bras, en admiration devant son sommeil. Quelquefois je surprenais un de ses regards, j'avais l'impression d'être sur le bord de la vie, devant son mystère, peut-être devant son sens véritable. Cette âme enfermée dans ce corps nouvellement créé répondait à mon regard à travers des yeux qui paraissaient très vieux, à travers des yeux éternels qui plongeaient dans les miens avec amour. L'amour peut-être était la grande réponse. Quelle parole pourrait décrire cette joie ? Comment s'étonner que moi, dont ce n'est pas le métier d'écrire, je ne puisse trouver mes mots ?

Nous retournâmes à Grünewald avec l'enfant et ma douce amie Marie Kist. Toutes les petites furent aux anges de voir le bébé. Je dis à Élisabeth : « Voici notre plus jeune élève. » Tout le monde demandait : « Comment allons-nous l'appeler ? » Craig eut l'idée d'un admirable nom irlandais, Deirdre. Deirdre, aimée de l'Irlande. Nous l'appelâmes donc Deirdre.

Peu à peu mes forces revenaient. Souvent je regardais l'admirable Amazone blessée, notre statue votive, d'un œil sympathique, car elle non plus devait ne jamais être par la suite en état de reprendre vraiment le combat.

CHAPITRE XXII

Nous avions pour voisine Juliette Mendelssohn, qui vivait avec son mari, le riche banquier, dans une villa somptueuse. Elle portait à mon école un intérêt des plus vifs, en dépit de ses amies bourgeoises. Un jour elle nous invita à danser devant mon idole, Eléanora Duse.

Je présentai Gordon Craig à la Duse. Elle fut à la fois charmée et intéressée par ses idées sur le théâtre. Nous nous revîmes plusieurs fois, enthousiasmés les uns par les autres, et elle nous convia à aller à Florence, pour que Craig pût y organiser une représentation.

Il fut donc décidé que Craig mettrait en scène *Rosmersholm* d'Ibsen, à l'intention d'Eléanora Duse. Le train de luxe nous emporta vers Florence, la Duse, Craig, Marie Kist, Deirdre et moi.

Il me fallut nourrir mon enfant pendant le voyage, mais mon lait tourna et je dus avoir recours à des aliments tout préparés. Mais j'étais au comble du bonheur. J'avais fait se rencontrer les deux êtres que j'adorais sur la terre. Craig allait réaliser son œuvre ; la Duse allait avoir un cadre digne de son génie.

A Florence, nous descendîmes dans un petit hôtel

proche du Grand-Hôtel, où Eléanora était installée dans l'appartement royal.

Mais une première discussion éclata, et je servis d'interprète car Craig ne savait ni le français ni l'italien, et la Duse ne comprenait pas l'anglais. Je me trouvai entre ces deux génies, qui se montrèrent, dès le début, en opposition absolue. Je voulais leur bonheur à tous les deux, les satisfaire l'un et l'autre. Je n'y parvins qu'en trichant un peu. J'espère que mes mensonges me seront pardonnés, car je les fis pour une cause sainte. Il fallait que cette représentation eût lieu et tout aurait échoué si j'avais traduit à Eléanora Duse ce que Craig lui disait, si j'avais répété sous leur forme exacte les ordres que donnait la Duse.

Dans la première scène de *Rosmersholm*, je crois qu'Ibsen indique un salon « confortablement meublé à l'ancienne mode ». Mais Craig voulait y voir l'intérieur d'un temple égyptien avec un plafond extrêmement haut, montant jusqu'au ciel, et des murs que faisait fuir la perspective. Pourtant, à la différence des temples égyptiens, il admettait dans le fond une large baie carrée. Dans la description d'Ibsen la fenêtre donne sur une allée de vieux arbres qui conduit à une cour. Craig voyait une ouverture de dix mètres sur douze. Elle donnait sur un paysage enflammé avec des rouges, des jaunes, des verts, qui pouvait à la rigueur évoquer les bords du Nil, mais qui ne suggérait en rien une cour de vieille maison.

Eléanora, déconcertée, disait : « Je vois une petite fenêtre, on ne peut pas en mettre une grande. »

Et Craig éclatait : « Dis à cette sacrée femme qu'elle n'a pas à se mêler de ce qui me regarde. » Je traduisais : « Il dit qu'il admire votre conception et qu'il fera tout pour vous plaire. »

Puis, me retournant vers Craig, j'interprétais les objections de la Duse : « Eléanora dit que tu as du

génie, et qu'elle ne fera aucune critique, qu'elle prendra tes maquettes comme elles sont. »

Ces conversations duraient parfois pendant des heures. Souvent elles éclataient à l'heure de la tétée de ma petite, mais j'étais toujours prête à jouer le rôle pacificateur d'intermédiaire. Je souffrais parfois mille morts quand l'heure où je devais donner le sein à Deirdre était dépassée et qu'il me fallait continuer à expliquer aux deux artistes ce qu'ils ne se disaient pas. Cette tâche était épuisante. Ma santé en fut victime. Ces discussions rendaient ma convalescence fort douloureuse. Mais pour permettre la réalisation de cette grande œuvre où Craig élaborait un cadre pour Eléanora Duse, aucun sacrifice ne me paraissait excessif.

Alors Craig s'enferma dans le théâtre avec des douzaines de grands pots de peinture et un gros pinceau. Il commença à peindre le décor lui-même. Il n'avait pas pu trouver d'ouvriers italiens qui comprissent ce qu'il voulait. Il n'avait pu trouver non plus la toile qu'il lui fallait : il prit de la toile à sac et se mit à en assembler les morceaux. Pendant des jours et des jours un chœur de vieilles Italiennes demeura sur la scène à coudre les carrés d'étoffe, De jeunes peintres s'agitaient sur les planches, essayant d'exécuter les ordres de Craig qui, les cheveux en broussaille, leur lançait des insultes, plongeait ses pinceaux dans les pots, installait des échelles périlleuses, et ne sortait plus de son théâtre ni le jour ni la nuit. Il ne rentrait même pas pour les repas. Si je ne lui avais pas apporté un panier avec son déjeuner, il se serait passé de manger.

La consigne était donnée de ne pas laisser entrer la Duse :

— Si elle vient, disait-il, je prends le train et je m'en vais.

Mais la Duse brûlait du désir de voir comment les choses avançaient et j'avais pour tâche de la tenir à

l'écart, sans toutefois la fâcher. Je l'emmenais faire de longues promenades aux jardins Boboli où le charme des statues et des fleurs calmait ses nerfs.

Je n'oublierai jamais le spectacle de la Duse au milieu de ces jardins. Elle n'avait rien d'une femme d'ici-bas ; elle avait plutôt l'air d'une divine image de Pétrarque et de Dante, qui se serait trouvée sur la terre par quelque mauvais hasard. Les gens du peuple s'écartaient devant elle et nous regardaient avec des yeux étonnés et respectueux. Mais la Duse n'aimait pas qu'on la dévisageât. Elle prenait les petites allées, les sentiers, pour éviter d'être vue par la foule. Elle n'aimait pas comme moi la pauvre humanité. Elle considérait la plupart de ces gens comme de la canaille, alors qu'ils la regardaient de tous leurs yeux éblouis.

Cela tenait à sa nature avant tout exagérément sensible. Elle s'imaginait que les gens la critiquaient. Quand elle avait personnellement affaire avec le peuple, personne ne montrait plus qu'elle de douceur et de bonté.

Je me souviendrai toujours de ces promenades aux Jardins Boboli, des grands cyprès, de la tête superbe d'Eléanora Duse : dès que nous étions seules, elle ôtait son chapeau et laissait flotter dans la brise ses boucles noires, qui commençaient à peine à grisonner. Son front extraordinairement intelligent, ses yeux merveilleux, ses yeux si tristes, je ne les oublierai jamais non plus. Et pourtant, quand l'enthousiasme éclairait ses traits, je n'ai jamais vu, sur aucun visage humain, sur aucune œuvre d'art, d'expression de joie plus céleste.

Les décors de *Rosmersholm* avançaient. Chaque fois que j'allais au théâtre porter à Craig son déjeuner ou son dîner, je le trouvais dans un état intermédiaire entre la colère et la joie frénétique. Il croyait parfois qu'il allait créer la plus grande vision d'art que le monde ait jamais vue. Le moment d'après il pleurait, se

désolait de ne rien trouver dans ce pays, ni peinture, ni ouvriers, d'être forcé de tout faire par lui-même.

« Que cette bonne femme ne mette pas les pieds ici, disait-il, ou je lui lance un pot de peinture à la tête ! »

Comme le moment approchait où Eléanora devait voir le décor terminé, j'essayais de la distraire par tous les moyens que je pouvais imaginer. A l'heure fixée, je vins la chercher pour la conduire au théâtre. Elle était dans un état de grande surexcitation qui pouvait éclater à tout moment comme un orage par un jour de chaleur. Elle m'attendait dans le hall de l'hôtel. Elle était enveloppée dans un vaste manteau de fourrure fauve et portait un chapeau d'un brun roux qui ressemblait à une coiffure de Cosaque. Ce chapeau était d'ailleurs enfoncé de travers, car, bien que la Duse, à certains moments de sa vie et sur le conseil de ses amis, ait fréquenté les grands couturiers, elle ne sut jamais s'habiller et n'eut jamais le moindre chic. Sa robe remontait toujours d'un côté, et pendait de l'autre. Son chapeau n'était jamais d'aplomb. Si riche que fût sa toilette, elle avait toujours l'air d'avoir seulement daigné la mettre sur elle.

Pendant le trajet, mon énervement était tel que je pouvais à peine parler. Il me fallut user d'une grande diplomatie pour l'empêcher de s'engouffrer par l'entrée des artistes. Mais j'avais fait ouvrir la porte principale et je la conduisis dans une loge. Il se passa un long moment pendant lequel j'étais au supplice, car elle ne cessait de répéter : « Ma fenêtre sera-t-elle exactement comme je la vois ? Où est le décor ? »

Je tenais sa main d'une pression ferme, je la tapotais doucement, en disant : « Un petit moment, et vous allez voir. Prenez patience. » Mais je tremblais de peur à l'idée de la petite fenêtre qui avait pris maintenant des dimensions gigantesques.

De temps en temps on entendait la voix de Craig, exaspéré, qui tantôt essayait de parler italien et tantôt s'écriait : « N... de D... ! pourquoi n'avez-vous pas mis cela là ? Pourquoi ne faites-vous pas ce que je vous dis ? » Et le silence retombait.

Finalement, après une attente mortelle qui me parut interminable, au moment où je sentais que la fureur grandissante d'Eléanora était prête à éclater, le rideau se leva lentement.

Comment décrire cette minute, comment décrire ce qui parut à nos yeux éblouis, à nos yeux ravis ? Puis-je parler d'un temple égyptien ? Aucun temple égyptien n'a jamais brillé d'une telle beauté. Aucune cathédrale gothique, aucun palais athénien. Jamais je n'ai vu pareille vision enchanteresse. A travers de vastes espaces bleus, des harmonies célestes, des lignes ascendantes, des masses colossales, l'âme était transportée vers la clarté de cette grande baie au delà de laquelle s'étendait non pas une petite allée mais l'infini de l'univers. Dans les limites de ces espaces bleus on trouvait toute la pensée, toute la méditation, toute la tristesse terrestre de l'homme. Au delà de la baie il y avait toute l'extase, toute la joie, tout le miracle de son imagination. Était-ce le petit salon de Rosmersholm ? Je ne sais ce qu'Ibsen aurait pensé. Peut-être aurait-il été comme nous sans paroles, en plein ravissement.

La main d'Eléanora se ferma sur la mienne. Je sentis ses bras autour de moi. Elle me serra contre elle dans un long embrassement. Des larmes coulaient sur son beau visage. Nous restâmes là, quelque temps, dans une silencieuse étreinte. Eléanora muette d'admiration et d'émotion artistique, et moi de soulagement. Puis elle me prit par la main et m'entraîna, de ses grands pas allongés, à travers les couloirs obscurs jusque sur la scène. Et là, debout, de cette voix qui était toute la Duse, elle appela : « Gordon Craig ! Venez ici ! »

Craig émergea des coulisses, timide comme un enfant. La Duse l'enveloppa de ses bras, et, de ses lèvres, une telle litanie de mots italiens d'adulation s'égrenait que je ne pouvais pas les traduire assez vite. Ils coulaient comme un ruisseau de la montagne.

Craig ne pleura pas, comme nous, d'émotion, mais il demeura un long moment silencieux, ce qui, de sa part, était un indice d'émotion profonde.

Alors la Duse fit venir toute la troupe d'acteurs qui était demeurée tranquillement dans les coulisses. Elle leur adressa un discours enflammé : « J'ai eu la chance de rencontrer ce grand génie, Gordon Craig. Désormais je consacrerai le reste de ma carrière, *sempre, sempre*, à faire connaître au monde son œuvre admirable. » Et elle poursuivit, avec éloquence, faisant le procès de toute la tendance du théâtre moderne, des décors modernes, de la conception moderne de la vie et de la profession d'artiste.

Elle tenait la main de Craig en parlant, elle se tournait sans cesse vers lui, parlait de son génie, et de la résurrection du théâtre. « Gordon Craig seul, répétait-elle, pourra nous délivrer, nous les pauvres acteurs, de cette monstruosité, de ce charnier qu'est le théâtre d'aujourd'hui. »

Qu'on imagine ma joie ! J'étais alors jeune et sans expérience. Je croyais, hélas, à ces moments de grand enthousiasme, je croyais que les gens pensent ce qu'ils disent. Je voyais Eléanora mettant son génie au service de l'art de Craig. Je me représentais l'avenir étincelant du triomphe de Craig et de la splendeur du Théâtre.

Je ne comptais pas, hélas, avec la fragilité de l'enthousiasme humain, surtout avec la fragilité de l'enthousiasme des femmes ! Eléanora n'était qu'une femme, malgré tout son génie, comme je devais plus tard le comprendre.

Le premier soir de *Rosmersholm*, un immense public intrigué emplissait le théâtre. Quand le rideau se leva, il n'y eut qu'un cri d'admiration. Il ne pouvait pas en être autrement. Les amateurs d'art de Florence se souviennent encore aujourd'hui de cette soirée.

La Duse, avec son instinct merveilleux, avait revêtu une roble blanche avec de larges manches qui tombaient le long de son corps. Quand elle parut, elle ressemblait moins à Rebecca West qu'à la Sibylle Delphique. Avec son sûr génie elle sut s'adapter aux grandes lignes du décor, aux faisceaux de lumière qui l'enveloppaient Elle modifia tous ses gestes, tous ses mouvements. Elle évoluait sur la scène comme une prophétesse annonçant de grandes nouvelles.

Mais quand les autres acteurs entrèrent, Rosmer par exemple, qui mettait les mains dans ses poches, on aurait dit des machinistes qui se seraient égarés sur la scène. L'impression était extrêmement pénible. Seul l'artiste qui jouait le rôle de Brendel sut se conformer à l'atmosphère merveilleuse : « Quand la nuée des rêves d'or est descendue sur moi, quand des pensées nouvelles, vivifiantes, formidables, ont pris naissance dans mon cerveau, quand j'ai senti le souffle de leurs ailes et qu'elles m'ont emporté, alors je les ai transformées en poésie, en visions, en images. »

Nous revînmes, après ce spectacle, remplis d'ardeur Craig exultait de joie. Il voyait son avenir devant lui, toute une série de grandes œuvres consacrées à la Duse, dont il ne parlait plus qu'avec des éloges aussi vifs que son ancienne colère. Pauvre fragilité humaine ! Ce soir-là devait être le seul où le génie de la Duse se montrât dans un décor de Craig !

Elle avait un programme de répertoire. Chaque soir, elle jouait une pièce nouvelle.

Quand notre fièvre fut calmée, je m'aperçus un beau matin, en allant à la banque, que mon compte était

épuisé. La naissance de ma petite fille, les frais de l'école de Grünewald, notre voyage à Florence avaient englouti mes réserves. Il était urgent de trouver quelque moyen de regarnir mon coffre-fort.

Une invitation d'un impresario de Saint-Pétersbourg vint fort à propos. Il me demandait si j'étais prête à danser de nouveau et m'offrait un engagement pour une tournée en Russie.

Je quittai donc Florence, confiant Deirdre à Marie Kist, et laissant Craig au soin d'Eléanora, tandis que je prenais l'express de Saint-Pétersbourg via la Suisse et Berlin. Comme on peut l'imaginer ce fut pour moi un triste voyage. C'était la première fois que je me séparais de ma fille. J'avais aussi beaucoup de chagrin de quitter Craig et la Duse. D'autre part, ma santé était assez précaire, et, comme ma petite était à peine sevrée, il fallait que l'on me soulageât artificiellement de mon lait. L'épreuve était pénible et je pleurai plus d'une fois.

Le train courait, courait vers le Nord, et j'arrivai de nouveau dans ces plaines de neige, dans ces forêts qui me parurent plus désolées encore qu'autrefois. J'avais donné trop de moi-même au travail de Craig et de la Duse, j'en avais omis de penser à mon art et je n'étais nullement prête à affronter une tournée. Pourtant, le bon public russe m'accueillit avec son enthousiasme ordinaire et eut pour moi beaucoup d'indulgence. Souvent, pendant que j'étais en train de danser, mon lait coulait le long de ma tunique. Qu'il est difficile à une femme de poursuivre une carrière !

Je n'ai pas gardé beaucoup de souvenirs de cette tournée. Mon cœur m'appelait à Florence de toutes ses fibres. J'abrégeai donc mon voyage autant que je le pus et j'acceptai un engagement pour la Hollande, avec l'idée d'être plus près de mon école et de ceux que je voulais tant revoir.

Le premier soir que je parus sur la scène, à Amsterdam, un grand malaise me prit. C'était sans doute ce qu'on appelle une fièvre de lait, et après le spectacle je m'évanouis sur la scène et il fallut me ramener à l'hôtel. Pendant des jours et des semaines je demeurai dans l'obscurité, enveloppée de poches de glace, avec une crise de névrite, maladie contre laquelle les médecins n'ont pas encore trouvé de remède. Je ne pus rien prendre de plusieurs semaines ; on me soutenait avec du lait opiacé et j'allais de délire en délire. Je tombai enfin dans une sorte de lourd sommeil.

Craig accourut de Florence et fut le dévouement en personne. Il resta avec moi trois ou quatre semaines à me soigner. Mais il reçut un jour un télégramme d'Eléanora : « Je donne *Rosmersholm* à Nice, décor insuffisant. Venez immédiatement. »

J'étais alors à moitié convalescente, mais dès que je vis le télégramme, j'eus le pressentiment terrible de ce qui allait se produire entre ces deux artistes quand je ne serais pas là pour servir d'interprète et pour les mettre d'accord.

Craig fit un beau matin irruption dans le vieux Casino de Nice, qui était affreux, et s'aperçut qu'à l'insu d'Eléanora on avait coupé son décor en deux. Quand il vit son œuvre, son chef-d'œuvre, l'enfant qu'il avait conçu dans la souffrance, ainsi amputée, massacrée devant ses yeux, Craig entra dans une de ses rages terribles et c'est à Eléanora qui se trouvait là qu'il s'en prit.

« Qu'avez-vous fait ? » hurla-t-il. « Vous avez ruiné mon œuvre. Vous avez détruit mon art ! Vous, de qui j'attendais tant ! » Et il continua, impitoyable, jusqu'à ce qu'Eléanora, qui n'était pas habituée à ce qu'on lui parlât sur ce ton, s'emportât à son tour. « Je n'ai jamais vu un homme pareil, me dit-elle par la suite. On ne m'a jamais tenu des propos comme les siens. Du

haut de ses six pieds, les bras croisés, dans une crise de fureur britannique, il me disait des choses épouvantables. Personne ne m'a jamais traitée comme lui. Je n'ai naturellement pas pu le supporter. Je lui ai montré la porte en disant : « Partez, et que je ne vous revoie jamais. »

Ainsi se termina l'intention qu'elle avait de consacrer toute sa carrière au génie de Gordon Craig.

CHAPITRE XXIII

J'étais si faible en arrivant à Nice qu'il fallut me decendre du train. C'était le premier soir du Carnaval, et, sur le chemin de l'hôtel, ma voiture ouverte fut assaillie par une bande de pierrots dont les grimaces me faisaient l'effet de la Danse Macabre avant la mort dernière.

Dans un hôtel voisin du mien, Eléanora Duse était malade, elle aussi. Elle m'envoyait d'innombrables et tendres messages. Elle m'adressa aussi son médecin, le docteur Emilo Bosson, qui non seulement me soigna avec un grand dévouement mais devint, à partir de ce moment, l'un de mes meilleurs amis. Ma convalescence fut longue ; j'étais prise dans un réseau de douleurs.

Ma mère vint me rejoindre, ainsi que ma fidèle amie, Marie Kist, avec ma fillette. Deirdre était jolie et forte ; elle embellissait tous les jours davantage. Nous allâmes nous installer au Mont Boron d'où nous voyions la mer d'un côté et de l'autre le sommet de la montagne où Zarathustra avait médité en compagnie de son serpent et de son aigle. Sur notre terrasse ensoleillée je revins peu à peu à la vie. Mais c'était une vie plus lourde que jamais de difficultés financières, et, pour

y faire face, je dus reprendre, dès que j'en fus capable, ma tournée de Hollande. Mais j'étais encore très faible, très abattue.

J'adorais Craig. Je l'aimais de toute l'ardeur de mon âme d'artiste, mais je me rendais compte que notre séparation était inévitable. Pourtant j'en étais arrivée à cet état de démence où je ne pouvais plus ni vivre avec lui ni vivre sans lui. Vivre avec lui, c'était renoncer à mon art, à ma personnalité, peut-être à ma vie, à ma raison. Vivre sans lui, c'était me résoudre à un état de dépression continuelle, torturée par une jalousie qui ne semblait, hélas, que trop justifiée. La nuit, j'étais hantée par l'image de Craig dans toute sa beauté nue entre les bras d'autres femmes, et je ne pouvais dormir. Je voyais Craig expliquant son art à d'autres femmes qui le regardaient avec adoration, je le voyais prenant plaisir à d'autres femmes, les regardant avec son sourire ensorcelant, le sourire d'Ellen Terry. Je le voyais les caressant, se disant : « Cette femme me plaît. Après tout Isadora est impossible. »

Tout ceci me plongeait alternativement dans la colère et dans le désespoir. Je ne pouvais plus travailler. Je ne pouvais plus danser. Je ne me souciais plus de savoir si le public aimait ou n'aimait pas ce que je faisais.

Cet état de choses devait cesser. Il fallait que l'art de Craig ou le mien cédât ; et je savais qu'il m'était impossible de renoncer à mon art ; j'en aurais dépéri, j'en serais morte de chagrin. Il fallait trouver un remède et je songeai à l'homéopathie. Et comme tout ce que nous souhaitons ardemment arrive, le remède arriva.

Il entra chez moi un après-midi : il était blond, bon enfant, jeune, tiré à quatre épingles.

Il me dit :

— Mes amis me nomment Pim.

Je dis :

— Pim ! Quel nom charmant ! Etes-vous artiste ?

— Oh ! non, se récria-t-il, comme si je l'avais accusé d'un crime.

— Alors, que m'apportez-vous ? Une grande idée ?

— Mon Dieu, non. Je n'ai pas d'idées du tout, dit-il.

— Vous avez du moins un but dans la vie ?

— Pas le moindre.

— Mais que faites-vous ?

— Rien.

— Il faut faire quelque chose.

— Oui, répondit-il après réflexion, je possède une charmante collection de tabatières du XVIII[e] siècle.

J'avais trouvé mon remède. J'avais signé mon engagement pour une tournée en Russie, une tournée longue, fatigante, non seulement à travers la Russie du Nord, mais encore à travers la Russie du Sud et le Caucase, et j'avais peur des grandes tournées seule.

— Voulez-vous venir avec moi en Russie, Pim ?

— Oh ! j'adorerais cela, répliqua-t-il vivement, seulement, il y a ma mère. Je pourrais encore la convaincre. Mais il y a aussi quelqu'un d'autre, et Pim rougit, quelqu'un qui m'aime beaucoup, et qui ne voudrait peut-être pas me laisser partir.

— Nous pourrions partir en cachette.

Et nous décidâmes qu'après ma dernière représentation à Amsterdam une auto nous attendrait à la sortie des artistes, et nous emmènerait dans la campagne. Nous nous étions arrangés pour que ma femme de chambre partît par le train avec les bagages, que nous devions prendre à la première gare après Amsterdam.

La nuit était froide et un brouillard épais s'étendait sur les champs. Le chauffeur ne voulait pas aller vite car la route longeait un canal.

— C'est très dangereux, disait-il, et il avançait avec prudence.

Mais ce danger n'était rien à côté de celui d'être suivis, car soudain Pim ayant tourné la tête, s'écria :

— Ciel ! Elle est à nos trousses !

Je n'avais pas besoin de détails.

— Elle a sans doute un pistolet, dit Pim.

— Schnel, schneller, dis-je au chauffeur, mais il se contenta de me montrer du doigt une lueur dans le brouillard, les eaux du canal.

L'aventure était romanesque, mais nous finîmes par échapper aux poursuivants, nous arrivâmes à la gare et descendîmes à l'hôtel.

Il était deux heures du matin. Le vieux portier nous projeta dans les yeux la clarté de sa lanterne.

— *Ein Zimmer*, dîmes-nous en chœur.

— *Ein Zimmer ! — Nein, nein. Sind Sie verheiratet ?*

— *Ja, ja*, répliquâmes-nous.

— *Oh, nein, nein*, grogna le bonhomme. *Sie sind nicht verheiratet. Ich weiss es. Sie sehen viel zu glücklich aus ;* et, malgré nos protestations, il nous mit dans deux chambres séparées, aux deux bouts du corridor, et goûta un malin plaisir à demeurer assis toute la nuit entre deux portes, avec sa lanterne sur les genoux, et chaque fois que Pim et moi nous sortions la tête, il levait sa lanterne et disait :

— *Nein, nein ; nicht verheiratet. Nicht möglich, — nein, nein.*

Au matin, un peu fatigués après notre partie de cache-cache, nous prîmes le rapide de Saint-Pétersbourg, et je n'ai jamais fait de voyage plus gai.

Quand nous arrivâmes à Saint-Pétersbourg, je fus stupéfaite de voir le porteur sortir dix-huit malles du fourgon, toutes marquées aux initiales de Pim.

— Qu'est-ce que tout cela ? dis-je, suffoquée.

— Ce sont simplement mes bagages, dit Pim. Celui-ci pour mes cravates, ceux-ci pour mon linge, ceux-ci pour mes complets, et ceux-ci pour mes souliers. Quant à celui-ci, il contient mes gilets supplémentaires, en fourrure. Nous sommes en Russie !

L'Hôtel de l'Europe avait un large escalier et Pim le descendait toutes les heures quatre à quatre, vêtu d'un complet de couleur différente, avec une nouvelle cravate, à l'admiration de tous ceux qui étaient là. Car il était toujours habillé d'exquise façon. N'était-il pas l'arbitre des élégances de La Haye ? Le grand peintre hollandais Van Vely faisait alors son portrait sur un fond de tulipes, de tulipes d'or, de tulipes pourpre, de tulipes roses, et tout en lui avait la fraîcheur et le charme des tulipes au printemps. Ses cheveux d'or étaient comme un massif de tulipes d'or, ses lèvres des tulipes roses et quand il me prenait dans ses bras j'avais l'impression de m'envoler sur un parterre de milliers de tulipes dans un printemps de Hollande.

Pim était gentil, blond avec des yeux bleus, sans complication intellectuelle. Son amour donnait raison à la parole d'Oscar Wilde : « Mieux vaut le plaisir qui dure un moment, que le chagrin qui dure toute la vie. » Pim me donnait le plaisir qui dure un moment. L'amour m'avait auparavant apporté le romanesque, l'idéal, la souffrance. Pim m'apporta le plaisir, le plaisir tout court, simple, charmant, et à un moment où j'en avais le plus besoin, car, sans ses bons offices, je serais tombée dans une neurasthénie sans espoir. La présence de Pim me redonna une vie nouvelle. Pour la première fois peut-être je goûtais la joie d'être jeune, de façon simple, de façon frivole. Il riait de tout, il sautait, il dansait. J'oubliais ma peine, je vivais l'heure qui passe, heureuse et insouciante. Il en résulta que ma danse fut plus légère que jamais, légère de toute ma joie de vivre.

C'est à cette époque que je composai le *Moment musical* qui eut tant de succès en Russie que je devais le répéter cinq ou six fois chaque soir. Le *Moment musical*, c'était la danse de Pim, le « plaisir du moment ».

CHAPITRE XXIV

Si je n'avais compris la danse que comme un solo, ma route aurait été toute tracée. Déjà célèbre, recherchée dans tous les pays, je n'aurais eu qu'à poursuivre une carrière triomphale. Mais, hélas ! j'étais possédée par l'idée d'une école — d'un vaste ensemble dansant la *Neuvième Symphonie* de Beethoven. La nuit, je n'avais qu'à fermer les yeux et je voyais évoluer ces danses puissamment ordonnées.

« Nous sommes là, disaient-elles, vous êtes celle qui pourrait nous éveiller à la vie. »

J'étais possédée par la vision de Prométhée ; je rêvais qu'à mon appel surgissaient de terre, descendaient des cieux, des danseuses telles que le monde n'en avait jamais vu de semblables. Ah ! rêve orgueilleux, rêve prenant, qui m'a conduite de catastrophe en catastrophe ! Pourquoi m'as-tu ainsi possédée en ne me conduisant, comme la lumière de Tantale, qu'aux ténèbres et au désespoir ? Mais non ! Elle vacille encore, cette flamme, dans l'obscurité et elle m'amènera un jour à la vision glorieuse enfin réalisée.

Petite lumière, qui brille devant mes pas hésitants, je crois encore en toi, je te suis encore — tu me feras trouver ces créatures surhumaines qui danseront, dans

l'harmonie de l'amour, la Grande Vision de la Beauté que le Monde attend.

Avec ces rêves en mon âme je retournai à Grünewald pour instruire mon petit groupe d'élèves. Elles dansaient déjà avec une telle grâce que je sentais plus forte en moi ma foi en la perfection suprême d'un orchestre de danseuses — d'un orchestre qui serait à la vue ce que sont les grandes symphonies à l'oreille.

Tantôt les comparant aux amours des frises pompéiennes, tantôt aux jeunes Grâces de Donatello, ou aux petites compagnes impalpables de Titania, je leur apprenais à s'unir, à s'enlacer, à se séparer, à se rapprocher, dans des rondes et des cortèges sans fin.

Chaque jour, elles devenaient plus fortes, plus souples; la lumière de l'inspiration et de la musique divine brillait sur leur corps et sur leur visage juvénile. La vue de ces enfants en train de danser était si magnifique qu'elle éveillait l'admiration de tous les artistes et de tous les poètes.

Néanmoins, il devenait de plus en plus difficile de faire face aux dépenses de l'école. Aussi eus-je l'idée d'emmener mes petites élèves avec moi dans différents pays, espérant trouver un gouvernement qui voulût bien reconnaître la beauté de cette éducation et m'aider à faire l'expérience de mon projet sur une grande échelle.

A la fin de chaque représentation, je faisais un appel au public pour qu'il m'aidât à faire partager cette découverte qui pouvait libérer et illuminer des milliers d'existences.

Il devint de plus en plus évident que je ne trouverais pas en Allemagne l'appui dont j'avais besoin pour mon école. La manière de voir de l'impératrice était si puritaine que lorsqu'elle devait visiter un atelier de sculpteur, elle envoyait son majordome en avant pour couvrir d'un voile la nudité des statues. Le dur régime prus-

sien m'interdisait de penser à l'Allemagne comme pays d'élection. Je songeai alors à la Russie car, là, j'avais trouvé un tel enthousiasme compréhensif que j'y avais fait une fortune. Avec l'idée de fonder une école à Saint-Pétersbourg, je retournai là-bas en janvier 1907, accompagnée d'Elisabeth et d'une vingtaine de petites élèves. La tentative ne réussit pas. Bien que le public acceptât avec enthousiasme mes plaidoiries en faveur de la naissance de la danse, les ballets impériaux étaient trop fortement enracinés pour qu'un changement fût possible.

Je menai mes élèves voir l'entraînement des petites danseuses de l'école de ballet. Celles-ci les regardèrent comme des canaris en cage devant les évolutions des hirondelles dans les airs. Le jour n'était pas encore venu en Russie d'une libre école de mouvements humains. Le ballet, qui était la véritable expression de l'étiquette tsariste existe encore, hélas ! Le seul espoir de fonder mon école en Russie, une école d'une expression plus large, plus librement humaine, aurait pu se trouver dans les efforts de Stanislavsky. Mais bien qu'il fît tout ce qui était en son pouvoir pour m'aider, il n'avait pas les moyens de nous installer dans son grand théâtre d'art, comme je l'aurais désiré.

Ainsi, ne trouvant d'appui pour mon école ni en Allemagne, ni en Russie, je me décidai à essayer l'Angleterre. Au cours de l'été de 1907 j'emmenai ma petite troupe à Londres. Sous la direction des fameux impresarii Joseph Schumann et Charles Frohman, nous dansâmes plusieurs semaines au théâtre du Duc d'York. Le public de Londres vit en moi et en mes élèves un charmant délassement, mais je ne trouvai aucune aide réelle pour fonder une école future. Il y avait sept ans que j'avais dansé pour la première fois à la New Gallery. J'eus la joie de renouer mes anciennes amitiés avec Charles Hallé et Douglas Ainslie, le poète. La grande

et belle Ellen Terry venait souvent au théâtre. Elle aimait les enfants. Un jour, elle les emmena tous au Zoo, à leur grande joie. La gracieuse reine Alexandra honora deux fois nos représentations de sa présence, ainsi que de nombreuses dames de la noblesse anglaise, parmi lesquelles la fameuse Lady de Grey, qui devint plus tard Lady Ripon, vint sans façon dans les coulisses et me complimenta le plus gracieusement du monde. La duchesse de Manchester me suggéra l'idée que mon école pourrait s'installer à Londres, et que j'y trouverais l'appui nécessaire. Elle nous fit venir, à cette intention, dans sa maison des bords de la Tamise, où nous dansâmes devant la reine Alexandra et le roi Édouard. Je fus soutenue quelque temps par l'espérance, mais à la fin, la désillusion revint une fois de plus. Où trouver le local, le terrain, les fonds nécessaires pour réaliser mon rêve dans toute son ampleur ?

Comme toujours, les dépenses de ma petite troupe étaient énormes. Une fois de plus mon compte en banque était épuisé ; mon école fut donc forcée de retourner à Grünewald tandis que je signais un contrat avec Charles Frohman pour une tournée en Amérique.

J'éprouvais un véritable déchirement à me séparer de mon école, de ma mère, d'Elisabeth et de Craig, et surtout, de ma petite Deirdre, qui avait maintenant près d'un an, fillette blonde aux joues roses et aux yeux bleus.

Il advint qu'un jour de juillet je me trouvai toute seule sur un grand bateau qui partait pour New-York — huit ans exactement après en être partie sur un transport à bestiaux. J'étais déjà célèbre en Europe. J'avais donné la vie à un Art, à une École, à un enfant. Mais du point de vue financier, je n'étais guère plus riche qu'autrefois.

Charles Frohman était un grand impresario, mais il ne comprenait pas que mon Art n'était pas une manifestation théâtrale ordinaire. Seul un public restreint

pouvait le goûter. Frohman me présenta en plein mois d'août, en pleine chaleur, comme une attraction de Broadway, avec un orchestre insuffisant, qui fit ce qu'il put pour jouer l'*Iphigénie* de Glück et la *Septième Symphonie* de Beethoven. Le résultat fut, comme il fallait s'y attendre, un four complet. Les quelques spectateurs qui erraient dans le théâtre en ces soirées torrides, où le thermomètre s'élevait à 90° Farenheit et plus, étaient déconcertés, et plus d'un franchement mécontent de ce qu'il voyait. Les critiques furent rares et défavorables. Je sentais que mon retour au pays natal était une grande erreur.

Un jour que j'étais assise dans ma loge, particulièrement découragée, j'entendis une voix belle et chaleureuse qui me saluait, et vis debout près de la porte un homme de taille moyenne, mais de proportions merveilleuses, avec une grande mèche de cheveux bruns et bouclés et un sourire charmant. Il me tendit la main dans un élan d'affection si spontané et me dit de si belles choses sur l'effet que mon art avait produit, que je me sentis dédommagée de tout ce que j'avais souffert depuis mon arrivée à New-York. Cet homme était George Gray Barnard, le grand sculpteur américain. Il vint dès lors chaque soir à mes représentations et il amenait souvent des artistes, des poètes ou d'autres de ses amis, parmi lesquels David Belasco, le génial metteur en scène, les peintres Robert Henri et George Bellows, Percy Mackaye, Max Eastman, bref tous les jeunes révolutionnaires de Greenwich-Village. Je me rappelle aussi les trois inséparables poètes qui vivaient ensemble dans un belvédère en bas de Washington-Square : E. A. Robinson, Ridgeley Torrance et William Vaughan Moody.

Cet accueil affectueux et cet enthousiasme des poètes et des artistes me soutenaient et compensaient la rareté et la froideur des spectateurs de New-York.

George Gray Barnard conçut alors l'idée de faire une

statue de la danse qu'il devait appeler : « L'Amérique dansante ». Walt Whitman avait dit : « J'entends chanter l'Amérique ».

Or un jour d'octobre, par un de ces beaux temps d'automne que l'on ne connaît qu'à New-York, devant son atelier de Washington Heights, debout près de Barnard, sur la colline d'où nous contemplions toute la campagne, j'avais dit, en étendant les bras : « Je vois l'Amérique Dansante ». Et Barnard eut alors l'idée de sa statue.

J'arrivais chaque matin à son atelier, apportant un panier qui contenait le déjeuner. Nous passions des heures charmantes tout en faisant des projets qui devaient renouveler l'art américain.

Je me souviens qu'il y avait dans son atelier un torse charmant de jeune fille pour lequel, me dit-il, avait posé Evelyn Nesbit Thaw avant qu'elle rencontrât Harry K. Thaw ; c'était alors une jeune fille comme les autres, mais sa merveilleuse beauté ravissait tous les artistes.

Naturellement, ces conversations d'atelier, ces extases en commun n'étaient pas sans effet. Pour moi, je me serais volontiers donnée corps et âme pour inspirer la grande statue de « L'Amérique Dansante », mais George Gray Barnard était un de ces hommes qui poussent la vertu jusqu'au fanatisme. Nos jeunes désirs ne purent émouvoir sa religieuse fidélité. Le marbre de ses statues n'était ni plus froid ni plus sévère.

J'étais l'éphémère, lui l'éternel. Pourquoi n'aurais-je pas désiré être moulée et immortalisée par son génie ?

De tous les atomes de mon être j'aspirais à être l'argile molle sous ses mains de sculpteur.

Ah, George Gray Barnard, nous vieillirons, nous mourrons, mais ils ne périront pas ces moments féeriques que nous avons passés ensemble, moi la Danseuse, vous le Magicien qui auriez pu saisir cette danse à travers sa flamme passagère, pour en renvoyer

l'éblouissant éclat jusqu'au fond de l'éternité. Ah ! où est mon chef-d'œuvre : « L'Amérique Dansante » ? Je lève les yeux et je rencontre le regard de la Pitié Humaine, cette statue colossale d'Abraham Lincoln qu'il dédia à l'Amérique — Le grand front, les joues creusées par le torrent des larmes répandues devant le grand Drame Universel. Et moi, la légère, la vaine silhouette, je danse au pied de cet idéal de foi et de vertu surhumaines.

Mais du moins je n'ai pas été Salomé ; je n'ai désiré la tête de personne. Je n'ai jamais été un Vampire ; j'ai toujours été une inspiratrice. Si vous m'avez refusé « vos lèvres, Johannes ! » et votre amour, j'ai eu l'esprit de souhaiter bon voyage à votre vertu. Bon voyage, mais non pas adieu, parce que votre amitié a été l'une des choses les plus belles et les plus sacrées de ma vie. Aussi l'occidentale a-t-elle peut-être montré plus de sagesse que sa sœur orientale. « Je veux tes lèvres, Johannes » — « tes lèvres » mais non ta tête sur un plat d'argent. Ce serait un souhait de vampire, non d'inspiratrice. « Prends-moi — Tu ne veux pas ? Alors au revoir, pense à moi ; en pensant à moi tu feras peut-être de grandes choses. »

Le statue de « L'Amérique Dansante » eut un commencement merveilleux, mais, hélas ! sans suite. Peu après, à cause d'une maladie soudaine de la femme de Barnard, les séances de pose durent être abandonnées. J'avais espéré être son chef-d'œuvre, et ce ne fut pas moi qui inspira à Barnard son œuvre maîtresse, mais Abraham Lincoln dont la statue se trouve maintenant dans le sombre jardin, devant Westminster Abbey.

Charles Frohman, trouvant que le séjour à Broadway était désastreux, essaya une tournée dans des villes moins importantes, mais cette tournée fut si mal organisée que le résultat fut encore plus lamentable. Finalement, je perdis patience, et j'allai trouver Charles Frohman. Je

le trouvai fort abattu et ruminant tout l'argent qu'il avait perdu.

« L'Amérique ne comprend pas votre art, me dit-il. Il n'est pas à la portée des Américains et ils ne comprendront jamais. Il vaudrait mieux que vous retourniez en Europe. »

J'avais avec Frohman un engagement pour une tournée de six mois, avec un minimum garanti. Mais, blessée dans ma fierté, et pleine de mépris en le voyant si mauvais joueur, je pris ce contrat et le déchirai sous ses yeux en disant : « Quoi qu'il arrive, vous êtes libre maintenant de toute responsabilité. »

Suivant les conseils de George Barnard qui ne cessait de me répéter qu'il était fier de trouver en moi un fruit du sol américain, et que ce lui serait un grand chagrin si l'Amérique n'appréciait pas mon art, je me décidai à rester à New-York. Je louai donc un atelier au Fine-Arts Building ; je le garnis de mes rideaux bleus et de mon tapis, et je me mis à créer de nouvelles danses que j'exécutais chaque soir devant des poètes et des artistes.

Dans le *Sunday Sun* du 15 novembre 1908, voici la description qui fut faite d'une de ces soirées :

« Elle (Isadora Duncan) est drapée jusqu'à la taille dans une magnifique broderie chinoise. Ses cheveux courts et sombres sont enroulés en une sorte de torsade sur la nuque, et partagés sur le devant comme une chevelure de Madone... Elle a le nez retroussé et les yeux d'un gris bleu. On dit généralement d'elle dans les journaux qu'elle est grande et d'une majesté de statue : c'est un triomphe de l'art, car en réalité elle n'a que cinq pieds six pouces de haut et pèse 120 livres.

« Des lumières à reflets d'ambre sont projetées sur elle, et un disque jaune au centre du plafond répand une clarté douce qui complète l'harmonie des couleurs ; Miss Duncan s'excuse de n'avoir pour orchestre qu'un piano — qui ne convient pas.

« Il ne devrait pas y avoir de musique pour une telle danse », dit-elle, « sauf une musique comme celle qu'aurait pu faire entendre Pan sur un roseau coupé au bord de la rivière, une flûte peut-être, un chalumeau et c'est tout. Les autres arts : la peinture, la sculpture, la musique, la poésie, ont laissé la danse bien loin derrière eux. C'est en fait un art perdu, et essayer de l'harmoniser avec un art aussi perfectionné que la musique est difficile, impossible. C'est à la résurrection de cet art perdu qu'est la danse que j'ai voué ma vie. »

« Elle se tient près de son parterre de poètes quand elle commence à parler, et lorsqu'elle finit, elle est à l'autre extrémité de la pièce. On ne sait comment elle fait, mais elle vous fait songer à son amie Ellen Terry et à sa façon nonchalante de se jouer de l'espace.

« Elle n'est plus l'hôtesse fatiguée, triste, mais un esprit païen, qui surgit tout naturellement d'un marbre brisé comme si c'était la chose la plus simple du monde. C'est Galathée, peut-être, car certainement Galathée dansa dans les premiers moments de sa délivrance. C'est Daphné à la chevelure dénouée, échappant aux caresses d'Apollon dans les bosquets de Delphes. Car ses cheveux se dénouent et la comparaison s'impose.

« Il n'est pas étonnant qu'elle fût lasse de rester sur ce marbre d'Elgin pendant tant d'années pour le plaisir des lorgnettes britanniques, derrière lesquelles se cachaient des regards à moitié indignés. Une longue série de figurines de Tanagra, les processions des frises du Parthénon, les douloureuses guirlandes des urnes et des tablettes, l'abandon des Bacchantes, passent devant vos yeux, qui semblent ne voir qu'elle, mais qui voient en réalité défiler toute la nature humaine au temps où l'artifice n'existait pas.

« Pour miss Duncan, toute la vie a été un effort pour retourner en arrière, pour découvrir la simplicité perdue dans le dédale des générations.

« Dans ces jours lointains que l'on se plaît à nommer païens, chaque émotion correspondait à un mouvement, dit-elle ; l'âme, le corps, l'esprit, travaillaient en parfaite harmonie. Regardez ces hommes et ces vierges saisis et emprisonnés vivants par la magie de la sculpture grecque, plutôt que taillés et ciselés dans le marbre résistant. Vous pouvez presque deviner ce qu'ils vont vous dire quand ils ouvriront la bouche, et s'ils ne l'ouvrent pas, qu'importe ? Vous comprendrez aussi bien ! »

« Puis elle s'arrête tout d'un coup pour se transformer de nouveau en un esprit dansant, en une figurine d'ambre qui vous offre le vin d'une coupe brandie, jetant des roses sur l'autel d'Athéna, nageant sur la crête des vagues pourpres de la Mer Egée, tandis que les poètes la suivent des yeux, que le Prophète caresse sa barbe hiératique et qu'une voix récite doucement l'Ode de John Keats sur une urne grecque :

Quels sont ces gens qui viennent pour le sacrifice ?
. . . .
La Beauté est la vérité, la vérité est la beauté — voilà tout
Ce que tu sais sur la terre, et tout ce que tu as besoin de [savoir.

« L'esprit remonte bien loin dans le passé, jusqu'au fond des siècles, quand Isadora Duncan danse ; il remonte jusqu'au premier matin du monde, quand la grandeur de l'âme trouvait sa libre expression dans la beauté du corps, quand le rythme du mouvement correspondait au rythme du son, quand la cadence du corps humain ne faisait qu'un avec le vent et la mer, quand le geste d'un bras de femme était comme le pétale d'une rose qui s'épanouit, la pression d'un pied sur le gazon comme une feuille qui tombe en caressant la terre. Quand toute la ferveur de la religion, de l'amour,

du patriotisme, quand le sacrifice ou la passion s'exprimaient au rythme de la cithare, de la harpe ou du tambourin, quand dans une extase religieuse les hommes et les femmes dansaient devant leurs foyers de pierres et leurs dieux, dans les forêts, au bord de la mer, à cause de la joie de vivre qui était en eux, c'était que toutes les impulsions fortes, grandes et bonnes de l'âme humaine se transmettaient de l'esprit au corps en parfaite harmonie avec le rythme de l'univers. »

George Gray Barnard m'avait conseillé de rester en Amérique et j'eus lieu de me réjouir de l'avoir écouté. Car, un jour, un homme vint dans mon studio, qui devait me gagner l'enthousiasme des foules américaines. C'était Walter Damrosch. Il m'avait vu danser une interprétation de la *Septième Symphonie* de Beethoven au Criterion Theatre, avec un orchestre réduit et médiocre ; il entrevit l'effet que ferait cette danse si elle était accompagnée par l'orchestre magnifique qu'il conduisait si magistralement.

Les études de piano et de composition d'ensemble que j'avais faites lorsque j'étais enfant ont dû se réfugier dans mon subconscient. Quand je suis étendue et que je ferme les yeux, je peux entendre l'orchestre tout entier aussi clairement que s'il jouait devant moi ; pour chaque instrument, je vois un dieu spécial qui s'agite. Cet orchestre d'ombres a toujours dansé dans ma vision intérieure. Damrosch me proposa une série de représentations au Metropolitan Opera pendant le mois de décembre ; j'acceptai joyeusement.

Le résultat fut celui qu'il avait prévu. A la première représentation, Charles Frohman qui avait envoyé chercher une loge fut étonné d'apprendre qu'il n'y avait plus une place de libre. Cet exemple prouve que, si grand que soit l'artiste, s'il n'a pas ce qu'il faut pour le mettre en valeur, ses efforts les plus élevés peuvent être perdus. Ce fut le cas d'Eléanora Duse à sa première tournée en

Amérique : parce que l'organisation était défectueuse, elle joua devant des salles presque vides et eut l'impression que l'Amérique ne l'apprécierait jamais. Elle y revint en 1924 et elle reçut de New-York à San-Francisco une ovation ininterrompue, tout simplement parce que, cette fois, Maurice Guest avait eu l'intelligence de comprendre son art.

J'étais très fière de voyager avec un orchestre de quatre-vingts musiciens, conduits par le grand Walter Damrosch. Cette tournée fut particulièrement réussie tant l'orchestre montra de bonne volonté à l'égard de son chef et de moi-même. Je me sentais tellement en sympathie avec Walter Damrosch qu'il me semblait, quand j'étais au milieu de la scène et que je dansais, que j'étais reliée par toutes les fibres de mon corps à l'orchestre et à l'homme qui le dirigeait.

Comment décrire la joie de danser avec cet orchestre ? Il est là devant moi : Walter Damrosch lève son bâton, je le suis, et, dès la première mesure, voici que s'élève en moi la symphonie de tous les instruments réunis en un seul. Le fluide tout-puissant monte vers moi, et devient le médium qui condense en une seule expression la joie de Brunehilde éveillée par Siegfried, ou l'âme d'Yseult cherchant son triomphe dans la mort. Souvent je me disais : « Quelle erreur de m'appeler une danseuse ? Je suis un pôle magnétique qui concentre et traduit les émotions de la musique. » De mon âme jaillissaient des rayons de feu qui m'unissaient à l'orchestre tremblant et vibrant.

Il y avait un flûtiste, M..., qui jouait si divinement le solo des Ames Heureuses dans *Orphée* que, souvent, je me mettais à pleurer sur la scène, immobilisée par le ravissement que j'éprouvais à l'écouter, lui, et les violons, et l'orchestre tout entier dont le chant s'élevait, emporté par le feu de son chef admirable.

Louis de Bavière avait l'habitude de s'asseoir solitaire

pour écouter l'orchestre de Bayreuth, mais s'il avait dansé au rythme de cet orchestre, il aurait connu une joie plus vive encore.

Il y avait une extraordinaire sympathie entre Damrosch et moi, et à chacun de ses gestes, je sentais immédiatement la vibration correspondante. Tandis qu'il augmentait la force du crescendo, la vie montait en moi et débordait sous forme de gestes. A chaque phrase musicale traduite en mouvement musical, mon être tout entier vibrait en harmonie avec le sien.

Quelquefois, lorsque du haut de la scène, je voyais le grand front de Damrosch penché sur la partition, j'avais l'impression que ma danse ressemblait vraiment à la naissance d'Athéna sortant toute armée de la tête de Zeus.

Cette tournée en Amérique fut probablement le temps le plus heureux de mon existence; pourtant je souffrais de la nostalgie de mon foyer, et, quand je dansais la *Septième Symphonie*, je croyais voir autour de moi mes élèves telles qu'elles seraient quand elles auraient l'âge de l'interpréter avec moi. Ce n'était donc pas une joie complète, mais j'avais l'espérance d'une joie future plus parfaite. Peut-être n'y a-t-il pas de joie complète dans la vie ; il n'y en a que l'espérance. La dernière note du chant d'amour d'Yseult semble une joie complète, mais c'est la mort qu'il annonce.

A Washington, je fus accueillie par une véritable tempête. Quelques pasteurs avaient protesté en termes violents contre ma danse.

Et soudain, à l'étonnement de tous, voici que se montra dans une loge, pendant une matinée, Teddy Roosevelt en personne. Il parut trouver le spectacle à son goût et donna le signal des applaudissements après chaque numéro du programme. Il écrivit à un ami :

« Quel mal ces pasteurs peuvent-ils voir aux danses d'Isadora ? Elle me semble aussi innocente qu'un en-

fant dansant au jardin sous le soleil du matin et cueillant les belles fleurs de son rêve. »

Les paroles de Roosevelt furent rapportées dans les journaux ; elles déconcertèrent les pasteurs et aidèrent à mon succès. En fait, toute cette tournée fut des plus heureuses et des plus réussies à tous les points de vue ; personne n'aurait pu désirer un chef d'orchestre plus aimable et un compagnon plus charmant que Walter Damrosch, qui avait le tempérament d'un très grand artiste.

Dans ses moments de détente, il savait fort bien goûter un bon dîner et jouait du piano pendant des heures, jamais fatigué, toujours génial, gai, délicieux.

De retour à New-York, j'eus la satisfaction d'apprendre de ma banque que j'avais à mon compte 250.000 dollars. Si toutes les fibres de mon cœur ne m'avaient pas fait ardemment désirer revoir mon enfant et mon école, je n'aurais jamais quitté l'Amérique ; mais un matin je laissai sur la jetée un petit groupe d'amis : Mary et Billy Roberts, mes poètes, mes artistes, et je revins en Europe.

CHAPITRE XXV

Elisabeth était venue m'attendre à Paris avec vingt de mes élèves et ma petite Deirdre. Qu'on imagine ma joie ! Je n'avais pas vu ma fille depuis six mois. Quand elle m'aperçut, elle me regarda d'une drôle de façon et se mit à pleurer. Naturellement je pleurai à mon tour ; c'était si étrange et si doux de la tenir de nouveau dans mes bras. Et il y avait aussi mon autre enfant — mon école. Les fillettes avaient toutes beaucoup grandi. La réunion fut magnifique ; nous dansâmes et chantâmes tout l'après-midi.

Le grand artiste Lugné-Poe s'était chargé de mes représentations à Paris. C'était lui qui avait présenté à Paris Eléanora Duse, Suzanne Desprès et Ibsen. Il estimait que ma danse nécessitait une certaine mise en scène et avait loué pour moi la Gaieté Lyrique, ainsi que l'orchestre Colonne ; Colonne en personne était au pupitre. Le résultat fut que nous prîmes Paris d'assaut. Des poètes comme Henri Lavedan, Pierre Mille, Henri de Régnier, publièrent des articles enthousiastes sur moi.

Paris me souriait.

A chacune de mes représentations, le théâtre était bondé de l'élite du monde artistique et intellectuel.

J'avais l'impression que j'étais bien près de réaliser mon rêve, et que l'école que je voulais fonder était à portée de la main.

J'avais loué deux grands appartements au numéro 5 de la rue Danton. J'habitais au premier étage, et le second était occupé par mes élèves et leurs monitrices.

Un jour, juste avant une matinée, j'eus une émotion terrible. Subitement, sans que rien l'eût fait prévoir, Deirdre se mit à étouffer et à tousser. Je crus que c'était le croup tant redouté, et, prenant un taxi, je courus à travers Paris pour trouver un médecin. Enfin, je découvris un célèbre spécialiste pour maladies d'enfants, qui voulut bien m'accompagner et me rassura bientôt en me disant que ce n'était qu'un rhume sans gravité.

J'arrivai à la matinée avec une demi-heure de retard. Colonne et son orchestre avaient fait patienter le public. Tout l'après-midi, en dansant, je tremblai de crainte. J'adorais mon enfant, et je sentais que si un malheur arrivait je ne pourrais pas lui survivre.

L'amour maternel est puissant, égoïste, féroce. Je ne crois pas que ce soit une chose admirable. Il serait infiniment plus admirable de pouvoir aimer tous les enfants.

Deirdre pouvait maintenant courir et danser. Elle était particulièrement jolie, c'était une vraie miniature d'Ellen Terry ; j'avais trop pensé à elle, je l'avais trop admirée pour qu'il en fût autrement. Quand l'humanité aura progressé, toutes les mères seront isolées, avant la naissance de leurs enfants, dans un lieu paisible où elles seront environnées de statues, de tableaux et de musique.

Le grand clou de la saison fut le bal Brisson auquel furent invités tous les artistes et tous les écrivains en renom de Paris.

Chacun avait un costume représentant le titre d'un ouvrage célèbre.

Je m'y rendis en Bacchante d'Euripide, et j'y rencontrai un Mounet-Sully en tunique grecque qui aurait pu personnifier Dionysos lui-même. Je dansai avec lui toute la soirée — tout au moins je dansai près de lui car le grand Mounet-Sully dédaignait les pas modernes ; on fit courir le bruit que notre conduite avait été scandaleuse. A vrai dire, ce fut assez innocent, et je donnai au grand artiste quelques heures de distraction qu'il méritait bien. Il me semblait étrange d'avoir pu, avec mon innocence américaine, choquer Paris cette nuit-là !

Les récentes découvertes sur la télépathie ont prouvé que des effluves mentaux passent à travers certains milieux sympathiques pour atteindre leurs destinations, quelquefois sans même que ceux d'où ils émanent en aient conscience.

Au point où j'étais arrivée, la culbute était prochaine. Il m'était impossible de faire face aux dépenses croissantes de mon école. Avec l'argent que j'avais gagné par moi-même, j'avais avec mes seules ressources adopté quarante enfants dont je prenais soin et que j'instruisais ; vingt d'entre elles étaient en Allemagne, et vingt à Paris ; j'avais à ma charge d'autres personnes encore. Un jour je dis en riant à ma sœur Elisabeth :

« Cela ne peut pas continuer ! Mon compte en banque est dépassé. Si notre école doit vivre, il nous faut trouver un millionnaire. »

Une fois ce souhait formé, il ne cessa de m'obséder. « Il faut que je trouve un millionnaire ! » me répétais-je cent fois par jour. D'abord par manière de jeu et finalement, suivant le système Coué, avec conviction.

Un matin, après une représentation exceptionnellement brillante à la Gaîté Lyrique, j'étais assise devant mon miroir, en robe de chambre. Je me souviens que j'avais des papillotes en vue de la matinée ; mes cheveux étaient recouverts d'un petit bonnet de dentelle. Ma femme de chambre m'apporta une carte de visite sur

laquelle je lus un nom bien connu, et soudain chanta dans mon cerveau : « Voici mon millionnaire. »

— Faites entrer.

Il entra, grand et blond, avec des cheveux et une barbe frisés. Ma première pensée fut : Lohengrin. « *Qui veut être mon chevalier ?* » Il parlait d'une voix charmante, mais il paraissait timide. « On dirait un grand enfant déguisé », pensai-je.

— Vous ne me connaissez pas, mais j'ai souvent applaudi votre art merveilleux, dit-il.

Alors une impression étrange s'empara de moi. J'avais déjà rencontré cet homme. Où ? Comme en un rêve, je me souvins des funérailles du prince de Polignac ; je me revis petite fille pleurant à chaudes larmes, nullement accoutumée aux enterrements français ; je revis la longue file des parents alignés dans le bas-côté de l'église. Quelqu'un me poussa en avant. « Il faut serrer la main », murmurait-on. Et j'avançai, avec mon chagrin sincère pour mon ami disparu, donnant la main à tous les gens de la famille, les uns après les autres. Je me rappelle avoir soudain fixé l'un d'eux. C'était l'homme qui était devant moi.

Nous nous étions rencontrés pour la première fois dans une église devant un cercueil. Ce n'était guère un présage de bonheur. Cependant je devinais que cet homme était mon millionnaire, celui que les effluves de mon cerveau avaient été chercher.

— J'admire votre art, votre courage pour réaliser l'idéal de votre école. Je suis venu pour vous aider. Que puis-je faire ? Voudriez-vous, par exemple, aller avec toutes vos petites danseuses, dans une petite villa de la Riviera, au bord de la mer et, là, composer de nouvelles danses ? Vous n'auriez pas à vous préoccuper des dépenses. Je m'en chargerais. Vous avez déjà accompli un grand travail ; vous devez être fatiguée. Maintenant reposez-vous sur moi.

Une semaine plus tard, toute ma petite troupe, dans un wagon de première, filait vers la mer et le soleil. Lohengrin nous attendait à la gare. Il était radieux, tout de blanc vêtu. Il nous conduisit à une délicieuse villa près de la mer ; des terrasses il nous montra son yacht aux ailes blanches.

— On l'appelle le *Lady Evelyn*, dit-il ; maintenant peut-être, nous l'appellerons *Isis*.

Les enfants dansaient sous les orangers dans leurs légères tuniques bleues, les mains pleines de fleurs et de fruits. Lohengrin était on ne peut plus charmant pour les enfants, il pensait au bien-être de tous. Son dévouement à leur égard ajouta un nouvel élément de confiance à la reconnaissance que je lui avais déjà vouée, et qui, à son contact journalier, fut bientôt transformée en un sentiment plus fort et plus profond. Cependant, je le regardais alors simplement comme mon chevalier, digne d'être vénéré à distance, d'une manière en quelque sorte spirituelle.

Les enfants et moi nous habitions dans une villa à Beaulieu, mais Lohengrin vivait dans un hôtel élégant à Nice. De temps en temps il m'invitait à dîner avec lui. J'y allais en simple tunique grecque, et j'éprouvais un certain malaise à trouver là une femme en robes de couleurs merveilleuses, couverte de diamants et de perles. Je vis immédiatement qu'elle était mon ennemie. Elle me remplissait de crainte, et cette crainte se justifia par la suite.

Un soir, pendant le carnaval, Lohengrin, avec sa générosité caractéristique, invita toute une bande d'amis à un bal au Casino. Il donna à chacun un costume de Pierrot en satin liberty. C'était la première fois que je me déguisais en Pierrot, la première fois que j'assistais à un bal public masqué. La soirée s'annonçait joyeuse. Il n'y avait qu'un point noir pour moi : la dame aux diamants, pourvue elle aussi d'un costume de

Pierrot. Quand je la regardais, je souffrais le martyre. Mais un peu plus tard, je me rappelle que je dansai avec elle frénétiquement — tant l'amour est proche de la haine. — C'est un valet du casino qui vint nous toucher à l'épaule et nous avertir que c'était défendu.

Au milieu de cette folle réunion, je fus tout à coup appelée au téléphone. On me faisait dire de la villa de Beaulieu qu'Erica, la plus jeune élève de l'école, venait d'être prise du croup, que c'était très grave, qu'elle était en train de mourir. Je me précipitai du téléphone à la table du souper où Lohengrin traitait joyeusement ses invités. Je lui demandai de venir vite à l'appareil. « Il faut appeler un médecin. » Et ce fut là, près de la cabine téléphonique, sous le poids de cette angoisse commune pour un petit être qui nous était cher à tous deux, que notre résistance tomba, et que nos lèvres s'unirent pour la première fois. Mais il ne fallait pas perdre une seconde. L'auto de Lohengrin était à la porte. Tels que nous étions, en Pierrots, nous partîmes, et avec un médecin nous filâmes à toute vitesse sur Beaulieu. La petite Erica suffoquait, la figure toute noire. Le docteur fit ce qu'il avait à faire. Pierrots effrayés, nous attendîmes, près du petit lit, le verdict. Deux heures plus tard, alors que l'aurore blanchissait à la fenêtre, les docteurs affirmèrent que l'enfant était sauvé. Les larmes coulaient le long de nos joues, faisaient fondre le fard. Mais Lohengrin me prit dans ses bras : « Courage, chérie ! Allons rejoindre nos invités. » Et tout le long du retour, dans l'automobile, il me tint serrée contre lui, murmurant : « Très chère, ne serait-ce qu'en souvenir de cette nuit, pour cette seule émotion, je vous aimerai toujours. »

Au Casino, le temps avait passé si rapidement, que la plupart des invités avaient à peine remarqué notre absence.

Il y avait quelqu'un, cependant, qui avait compté ces

minutes. La petite dame aux diamants avait surveillé notre départ avec des yeux jaloux ; quand nous rentrâmes, elle prit un couteau sur la table, et voulut le lancer sur Lohengrin. Heureusement, il vit le geste et, la saisissant par le poignet, la souleva dans ses bras au-dessus de sa tête. Il l'emporta ainsi au vestiaire, comme si tout l'incident n'eut été qu'un jeu, un épisode de carnaval préparé à l'avance. Il l'abandonna aux femmes de service en disant simplement que c'était une crise de nerfs et qu'elle avait sans doute besoin d'un verre d'eau ! Puis il revint à la salle de bal, extrêmement calme et plein d'entrain. La gaieté de tous ne fit que croître jusqu'à cinq heures du matin, et je terminai la fête en dansant les émotions diverses de la soirée dans un tango apache avec Max Dearly.

Quand on se sépara à l'aurore, la dame aux diamants retourna seule à son hôtel, et Lohengrin resta avec moi. Sa générosité envers les enfants, son anxiété et son chagrin véritable devant la maladie de la petite Erica, tout cela lui avait gagné mon amour.

Le matin suivant, il me proposa une fugue en yacht, sur le *Lady Evelyn*, baptisé maintenant l'*Isis*. Nous prîmes ma petite fille avec nous, et, laissant l'école au soin des monitrices, nous fîmes voile vers l'Italie.

CHAPITRE XXVI

Toute fortune apporte la malédiction avec elle, et les gens qui la possèdent ne peuvent pas être heureux pendant vingt-quatre heures.

Si j'avais pu supposer que l'homme avec lequel j'étais avait un caractère d'enfant gâté, que chacune de mes paroles, chacune de mes actions devait être préparée pour plaire, tout se serait bien passé. Mais j'étais trop jeune et trop naïve pour penser à cela, et je parlais, je parlais, expliquant mes idées sur la vie, sur la République de Platon, sur Karl Marx, et sur la réforme du monde, sans me douter un instant des ravages que je causais. Cet homme, qui avait déclaré qu'il m'aimait pour mon courage et ma générosité, se montra de plus en plus inquiet quand il découvrit quelle ardente révolutionnaire il avait prise à son bord. Il comprenait peu à peu qu'il ne pourrait pas concilier mes idées avec la paix de son esprit, mais le comble fut quand, un soir, il me demanda quel était mon poème favori. Enchantée, je lui apportai mon livre de chevet et je lui lus le *Chant de la Grand'Route* de Walt Whitman. Transportée d'enthousiasme, je ne remarquais pas l'effet que je produisais, et, lorsque je levai les yeux, je fus étonnée de voir son beau visage tout congestionné de rage.

— Quelle saleté ! s'écria-t-il. Cet homme-là n'aurait jamais pu gagner sa vie.

— Vous ne comprenez donc pas, répondis-je, qu'il a la vision de l'Amérique libre !

— Au diable la vision !

Et je compris que, pour lui, la vision de l'Amérique était celle des milliers d'usines qui fabriquaient ses machines, et d'un certain gratte-ciel — alors le plus haut de New-York. Mais l'âme féminine est si curieuse qu'après cette dispute et tant d'autres du même genre, je me jetais dans ses bras, oubliant tout sous la brutalité de ses caresses. Je me consolais aussi en pensant que bientôt il ouvrirait les yeux et qu'il verrait clair, qu'il m'aiderait à fonder ma grande école pour les enfants du peuple.

Pendant ce temps-là, le magnifique yacht voguait sur la Méditerranée.

Je revois tout comme si c'était hier : le large pont du yacht, la table dressée avec les cristaux et l'argenterie pour le déjeuner ; Deirdre, en tunique blanche, qui dansait près de nous. Certes j'étais amoureuse, et heureuse. Cependant, je songeais sans cesse avec tristesse aux soutiers dans la chambre de chauffe ; aux cinquante marins du yacht ; au capitaine et à son second ; à toute cette immense dépense pour le plaisir de deux personnes. Inconsciemment je souffrais, à mesure que s'écoulaient ces jours, qui m'écartaient de ma route tracée. Quelquefois, je comparais l'agrément de cette vie luxueuse, de ces fêtes continuelles, de cet abandon au plaisir, avec l'âpre lutte de ma première jeunesse. Alors je revivais l'impression que faisait autrefois sur mon corps et sur mon âme la lumière de l'aurore se transformant en midis ardents. Mon Lohengrin, mon chevalier du Graal, en viendrait, lui aussi, à partager la grande idée !

Nous passâmes un jour à Pompéï, et Lohengrin eut le

romanesque désir de me voir danser dans le temple de Paestum, au clair de lune. Il engagea sur-le-champ un petit orchestre de musiciens napolitains, leur disant d'aller au temple et d'attendre notre arrivée. Mais un orage d'été éclata, accompagné d'un déluge de pluie. Ce jour-là et le suivant le yacht ne put quitter le port, et quand nous arrivâmes enfin à Paestum, nous trouvâmes les musiciens de l'orchestre complètement trempés et lamentablement assis sur les marches du temple, où ils nous attendaient depuis vingt-quatre heures. Lohengrin commanda des douzaines de bouteilles de vin et un agneau « à la Palikare » que nous mangeâmes à la mode arabe, avec nos doigts. L'orchestre affamé but et mangea tellement que, la fatigue de l'attente aidant, les musiciens furent tous incapables de jouer. Comme il commençait à bruiner de nouveau, nous montâmes tous à bord du yacht, qui mit le cap sur Naples. L'orchestre essaya bravement de jouer sur le pont, mais quand l'*Isis* commença à tanguer, un à un les musiciens devinrent verts et se retirèrent dans leurs cabines... Voilà comment se termina l'idée romanesque d'une danse au clair de lune dans le temple de Paestum !

Lohengrin désirait continuer à naviguer en Méditerranée, mais je me rappelai que j'avais un contrat avec mon impresario en Russie, et sourde à tous les plaidoyers, bien que ce me fût très difficile, je décidai d'exécuter mon engagement. Lohengrin me ramena à Paris. Il serait bien venu en Russie avec moi, mais il craignait les difficultés du passeport. Il remplit de fleurs mon compartiment et nous nous dîmes un tendre au revoir.

C'est un fait étrange que quand on quitte un être que l'on aime, quoiqu'on ait le cœur serré, on éprouve en même temps une curieuse sensation de libération.

Cette tournée en Russie fut aussi triomphale que les autres, mais elle fut marquée par un événement qui

aurait pu être tragique, quoiqu'il tournât en fait presque au comique. Un après-midi, Craig vint me voir, et pendant un instant je fus sur le point de croire que rien ne comptait plus pour moi, ni l'école, ni Lohengrin, rien que la joie de le revoir. Cependant, un trait essentiel de mon caractère est la fidélité.

Craig était dans ses meilleurs moments, au milieu de sa création d'*Hamlet* pour le théâtre d'art Stanislavsky. Toutes les actrices de la troupe Stanislavsky étaient amoureuses de lui. Les acteurs étaient ravis de sa beauté, de son génie et de son extraordinaire vitalité. Il leur tenait des discours interminables sur l'art du théâtre, et ils faisaient de leur mieux pour le suivre dans ses fantaisies et ses rêves.

Quand je le vis, j'éprouvai de nouveau tout le charme et la fascination d'antan, et les choses auraient tourné différemment si je n'avais eu avec moi une fort jolie secrétaire. Le dernier soir, au moment de partir pour Kieff, j'offris un dîner en petit comité à Stanislavsky, à Craig et à la secrétaire. Au milieu du dîner, Craig me demanda si oui ou non je voulais rester avec lui. Comme je ne pouvais répondre, il fut pris d'une de ses vieilles colères d'autrefois, enleva la secrétaire de sa chaise, l'emporta dans la chambre voisine et ferma la porte à clé. Stanislavsky fut affreusement choqué, et fit de son mieux pour persuader à Craig d'ouvrir la porte ; quand nous nous aperçûmes que la persuasion n'avait aucun effet, nous comprîmes qu'il n'y avait rien d'autre à faire que d'aller à la gare où l'on nous dit d'ailleurs que le train était parti depuis dix minutes.

Je revins avec Stanislavsky jusque chez lui et nous essayâmes de parler de l'art moderne, sans conviction et évitant de revenir sur l'aventure de Craig et de la secrétaire, mais je voyais bien que Stanislavsky était bouleversé et choqué de la conduite de Craig.

Le lendemain je pris le train pour Kieff. J'y fus re-

jointe quelques jours plus tard par une secrétaire encore pâle et assez agitée. Quand je lui demandai si elle ne désirait pas rester en Russie avec Craig, elle me répondit énergiquement non ; nous revînmes donc à Paris, où Lohengrin nous attendait.

Il avait un appartement étrange, obscur, place des Vosges. Il m'y emmena et me coucha dans un lit Louis XIV où il me mangea littéralement toute vivante et m'étouffa sous ses caresses. Là, pour la première fois, je sus à quel point les nerfs et les sens peuvent être secoués. Je n'étais plus qu'une masse de frissons aux mains de la volupté la plus experte. Il me semblait que je naissais à la vie d'une manière nouvelle et joyeuse que je n'avais encore jamais connue.

Comme un troupeau de chèvres sauvages broutant au flanc arrondi des collines, sa convoitise frôlait mon corps, et je sentais, comme la terre, un millier de bouches qui me dévoraient.

Comme Zeus, il prenait des formes multiples ; je le connus taureau, cygne, pluie d'or. Son amour me transportait au-dessus des flots, m'enlevait sur ses ailes blanches, me ravissait dans l'auréole d'un nuage d'or.

J'appris aussi à connaître les meilleurs restaurants de Paris, où Lohengrin était accueilli par des courbettes et traité comme un dieu. Tous les maîtres d'hôtel et tous les cuisiniers rivalisaient pour lui plaire, car il distribuait l'argent de façon royale. Pour la première fois aussi j'appris la différence entre un « poulet cocotte » et un « poulet simple », la valeur différente des ortolans, des truffes et des champignons. La sensibilité dormante de ma langue et de mon palais s'éveillèrent ; j'appris l'origine des vins, quelle année et quel crû ont le goût et le parfum le plus exquis ; j'appris bien d'autres choses encore que j'avais toujours ignorées, y compris le vice délicieux des plaisirs prolongés jusqu'à la frontière de la folie.

Pour la première fois, je rendis visite à un couturier à la mode, et me laissai entraîner par la séduction fatale des étoffes, des couleurs, des formes — même des chapeaux ; moi qui n'avais jamais porté que ma petite tunique blanche, en laine pendant l'hiver, en toile pendant l'été, je succombai au plaisir de commander des robes magnifiques, et de les porter. J'avais pourtant une excuse. Ce n'était pas à un couturier ordinaire que j'avais affaire, mais à un génie, Paul Poiret, qui savait, en habillant une femme, faire une œuvre d'art. Ce n'en fut pas moins pour moi le passage de l'art sacré à l'art profane.

Tous ces plaisirs avaient leur revers, et il y avait des jours où nous parlions de cette étrange maladie : la neurasthénie.

Je me souviens d'un matin où, pendant une exquise promenade au Bois de Boulogne, j'aperçus sur le visage de Lohengrin une expression lointaine, tragique, une impression que je devais apprendre à redouter. Je lui en demandai la raison. Il me répondit :

— J'ai toujours sous les yeux le visage de ma mère dans son cercueil ; partout où je suis cette image me poursuit. A quoi bon vivre, puisque tout aboutit à la mort ?

Je compris que les richesses et le luxe ne font pas le bonheur. Il est certainement plus difficile aux gens riches d'accomplir quoi que ce soit de sérieux dans l'existence. Le yacht qui est au port les invite toujours à voguer sur la mer d'azur.

CHAPITRE XXVII

Nous passâmes cet été en yacht au large des côtes de Bretagne. La mer était souvent si mauvaise que je suivais en auto le long du rivage. L... ne quittait pas le bateau, mais il n'avait pas le cœur très solide, et souvent il tournait au vert sombre. Tels sont les plaisirs des riches.

En septembre, je passai quelque temps à Venise avec mon bébé et sa nurse ; j'y fus seule avec elles pendant quelques semaines. Un jour que j'étais dans la basilique de Saint-Marc, assise solitaire, et admirant le bleu et l'or du dôme, il me sembla voir tout à coup la figure d'un petit garçon ; mais c'était aussi celle d'un ange, avec de grands yeux bleus et une auréole de cheveux dorés.

J'allai au Lido, et là, assise avec ma petite Deirdre, qui jouait sur la plage, je passai quelques jours à méditer. Ce que j'avais vu en rêve à Saint-Marc me remplissait en même temps de joie et d'inquiétude. J'aimais, mais je connaissais maintenant, hélas, la légèreté, l'égoïsme du caprice de ce que les hommes appellent l'amour, et j'entrevoyais le nouveau sacrifice que j'allais imposer à mon art, sacrifice qui lui serait peut-être fatal ; voici que je commençais à souffrir d'une nostal-

gie intense de ma danse, de mon travail, de mon école. La vie me semblait si lourde en dehors de mes rêves d'art ! Dans cet état d'indécision et d'angoisse, je partis pour Milan, afin de voir un docteur ami que j'avais appelé, et de lui exposer mon cas.

— C'est insensé ! s'écria-t-il. Vous, une artiste unique, risquer encore de priver le monde à jamais de votre art ! C'est impossible. Je vous en prie, suivez mon avis et ne commettez pas un pareil crime contre l'humanité.

Je l'écoutai, indécise, hésitante, tantôt pleine de révolte qu'une pareille déformation fût encore imposée à mon corps qui était l'instrument de mon art, tantôt torturée par l'appel, par l'espérance, par la vision de cette figure d'ange, la figure de mon fils.

Je demandai à mon ami de me laisser seule une heure pour prendre une décision. Je me souviens de la chambre d'hôtel, une chambre très sombre ; j'aperçus tout à coup en face de moi un portrait, celui d'une femme étrange, habillée d'une robe du XVIIIe siècle, dont les yeux très beaux, mais cruels, semblaient plonger dans les miens. Je les fixai à mon tour ; ils semblaient se moquer de moi : « Quoi que vous décidiez, paraissait-elle me dire, cela reviendra au même. Regardez ma beauté qui brillait il y a tant d'années. La mort engloutit tout, tout, pourquoi souffririez-vous pour apporter la vie dans le monde, une vie qui sera engloutie par la mort ? »

Ses yeux devinrent plus cruels, plus sinistres, ma détresse plus terrible. Je protégeais mes yeux contre son regard avec mes mains. J'essayais de penser, de décider. J'implorais ces yeux à travers le brouillard de mes larmes, mais ils ne montraient aucune pitié ; ils continuaient de se moquer de moi. Mort ou Vie, pauvre créature, vous êtes dans le piège dont vous n'échapperez pas.

Finalement, je me levai et je m'adressai à ces yeux.

— Non, vous ne m'inquiéterez pas. J'ai foi dans la vie, dans l'amour, dans la sainteté des lois de la nature.

Était-ce de l'imagination, ou vraiment une lueur d'un rire moqueur et terrible ne brilla-t-elle pas soudain dans ces yeux durs?

Quand mon ami revint je lui fit part de ma décision et dès lors, rien ne put l'altérer.

Je revins à Venise et, prenant Deirdre dans mes bras, je lui murmurai : « Tu auras un petit frère. »

— Oh ! fit Deirdre en riant, et frappant des mains avec joie, quel bonheur ! quel bonheur !

J'envoyai un télégramme à L... et il accourut à Venise. Il semblait ravi, plein de joie, d'amour, de tendresse. Le démon de la neurasthénie disparut complètement pour un temps.

J'avais signé un second engagement avec Walter Damrosch ; en octobre nous étions en route pour l'Amérique.

L... n'avait jamais vu l'Amérique ; il était fou de plaisir, se rappelant qu'il avait du sang américain dans les veines.

Naturellement, il prit ce qu'il y avait de mieux à bord ; nous eûmes chaque soir un menu spécial imprimé pour nous tout spécialement et nous voyageâmes comme des rois.

Voyager avec un millionnaire simplifie les choses ; nous prîmes un appartement splendide au Plaza ; nous passions entre une double rangée de courbettes.

Il y a un certain bluff dans la pudeur américaine qui ne permet pas, paraît-il, à deux amants de voyager ensemble. Le pauvre Gorky et sa maîtresse, avec qui il vivait depuis dix-sept ans, furent chassés de Charybde en Scylla ; leur vie fut un vrai supplice ; mais quand on est très riche tous ces petits désagréments sont évités.

Cette tournée en Amérique fut des plus heureuses, des plus brillantes et des mieux réussies, car l'argent attire

l'argent. Mais un jour de janvier une dame très nerveuse entra dans ma loge en s'écriant : « Ma chère miss Duncan, cela se voit du premier rang. Vous ne pouvez pas continuer ainsi ! »

Je lui répondis : « Chère madame X..., c'est justement ce que ma danse veut exprimer : l'Amour, la Femme, la Formation, le Printemps, le tableau de Botticelli, vous savez bien : la Terre féconde, les trois Grâces enceintes et la Madone enceinte elle aussi. Tout ce qui frémit, tout ce qui promet une nouvelle vie. Voilà ce que signifie ma danse. »

A cette réponse, madame X... prit un petit air drôle ; cependant, il valait mieux interrompre notre tournée et repartir pour l'Europe, car mon état béni devenait vraiment par trop visible.

J'eus la grande joie de voir Augustin et sa petite fille revenir avec nous. Il venait de se séparer de sa femme et je pensais que ce voyage le distrairait.

— Que diriez-vous de remonter le Nil sur un dahabieh, tout l'hiver ? Fuir ce ciel gris et couvert pour aller où le soleil brille : visiter Thèbes, Denderah, tout ce que vous désirez voir ? Le yacht est prêt à partir pour Alexandrie, le dahabieh a déjà un équipage de trente marins indigènes, et nous avons un « chef » de première classe ; les cabines sont somptueuses : chambres à coucher et salles de bains.

— Mais mon école, mon travail ?...

— Votre sœur Elisabeth dirige l'école fort bien, vous êtes si jeune que vous avez tout l'avenir devant vous pour votre travail.

Ainsi nous passâmes l'hiver à voguer sur le Nil ; cela aurait pu être un rêve de bonheur ; ce le fut presque si ce monstre « neurasthénie » qui apparaissait de temps à autre, n'avait pas voilé parfois le soleil de sa main noire.

Pendant que le dahabieh remonte doucement le Nil,

l'âme se reporte à mille ans, deux mille ans, cinq mille ans en arrière, à travers le brouillard du passé jusqu'aux portes de l'Éternité.

Comme ce voyage me parut beau et calme, tandis que je portais les promesses d'une vie nouvelle. Nous allâmes visiter les temples qui parlaient des anciens rois d'Égypte, pénétrant à travers les sables d'or du désert, jusqu'aux profondeurs mystérieuses des tombes des Pharaons. Le petit être qui était en moi semblait vaguement soupçonner ce voyage aux terres de l'obscurité et de la mort.

Une nuit de lune, dans le temple de Denderah, je m'imaginai que tous les yeux des figures mutilées de la déesse Hathor, l'Aphrodite égyptienne, figure répétée avec une insistance hallucinante dans tout le temple, étaient tournés vers mon enfant qui allait naître. La Vallée des Tombeaux est particulièrement merveilleuse, et plus beau que tout est le tombeau du petit prince qui ne vécut pas assez pour devenir un grand Pharaon. Mourir si jeune ! Demeurer « l'Enfant Mort » à travers les siècles. Et l'on pense aux six mille années qu'il repose ici. Mais s'il avait vécu, il aurait six mille ans !

Quels souvenirs évoque pour moi ce voyage en Égypte ! La pourpre des aurores, le rouge ardent des couchers de soleil, les sables d'or du désert, les temples. Les jours ensoleillés passés au seuil d'un temple à rêver de la vie des Pharaons, à rêver au fils qui va venir. Les femmes indigènes qui vont au bord du Nil avec des urnes posées sur leurs têtes magnifiques, leurs corps énormes qui se balancent sous leurs draperies noires ; la fine silhouette de Deirdre dansant sur le pont ; Deirdre errant dans les rues antiques de Thèbes. La fillette levant les yeux vers les anciens dieux mutilés.

Quand elle vit le Sphinx, elle s'écria : « Oh ! maman, cette poupée n'est pas très jolie, mais comme elle est imposante ! »

Elle apprenait alors les mots de trois syllabes.

L'enfant devant les temples de l'éternité, le Petit Prince dans les tombes des Pharaons, la Vallée des Rois et les caravanes qui passent dans le désert, le vent qui fait onduler le sable, qui le chasse, qui le chasse, vers quoi ?

En Égypte, l'aurore se lève avec une intensité extraordinaire, environ vers quatre heures du matin. A partir de ce moment-là, il était impossible de dormir, car alors commençait la complainte régulière, monotone des *sakiyeh* puisant de l'eau dans le Nil. En même temps, la longue file des paysans se déployait sur la rive, arrosant, labourant les champs, conduisant les chameaux, et cette vie continuait jusqu'au crépuscule en fresques vivantes et mobiles !

Le dahabieh avançait doucement, aux chants des marins, dont les corps bronzés se soulevaient et s'abaissaient au rythme des avirons ; nous les contemplions, spectateurs immobiles.

Les nuits étaient merveilleuses. Nous avions à bord un piano Steinway, et un jeune artiste anglais de grand talent qui nous jouait chaque soir Bach et Beethoven, dont la musique solennelle s'harmonisait avec l'immensité et les temples de l'Égypte.

Nous atteignîmes Wadi Halfa quelques semaines plus tard, et pénétrâmes en Nubie où le Nil est si étroit que l'on peut presque toucher les bords de chaque côté.

Les messieurs nous laissèrent pour aller à Khartoum ; je restai seule sur le dahabieh avec Deirdre et je passai là le temps le plus paisible de ma vie, pendant deux semaines, dans ce pays splendide où les soucis et les peines paraissent futiles. Notre bateau semblait bercé par le rythme des siècles.

Pour qui peut le faire, un voyage sur le Nil dans un dahabieh bien monté, est la meilleure cure de repos qui soit au monde.

L'Égypte est pour nous une terre de rêve, une terre de travail pour le pauvre fellah, en tout cas c'est le seul pays que je connaisse où le travail soit vraiment beau. Le fellah qui vit d'une soupe de lentilles et de pain sans levain, a un corps magnifique et souple, et qu'il soit courbé dans les champs ou qu'il puise de l'eau dans le Nil, il présente toujours un modèle de bronze digne d'enchanter le cœur d'un sculpteur.

Nous revînmes en France, à Villefranche. L... loua, pour la saison, une luxueuse villa à Beaulieu, dont les terrasses descendaient jusqu'à la mer. Avec sa brusquerie habituelle, il s'amusa à acheter des terrains au Cap Ferrat, dans l'intention d'y construire un grand château italien.

Nous fîmes quelques randonnées en auto pour visiter les tours d'Avignon et les remparts de Carcassonne, qui devaient servir de modèle pour son château. Un château domine maintenant le Cap Ferrat, mais, hélas ! comme tant d'autres de ses caprices, il n'a jamais été terminé.

A cette époque, il était obsédé par un besoin maladif de mouvement. Quand il ne se précipitait pas au Cap Ferrat pour acheter du terrain, il prenait le rapide de Paris un lundi et revenait le mercredi. Je restais tranquillement dans le jardin au bord de la mer bleue.

Je méditais sur les différences étranges qui séparent l'Art et la Vie, et je me demandais si une femme peut vraiment être une artiste, car l'Art est un maître exigeant qui réclame tout pour lui seul, et une femme qui vit donne tout à la vie. Quoi qu'il en soit, pour la seconde fois, j'étais immobilisée, séparée de mon art.

Le premier mai, un matin que la mer était très bleue, que le soleil brillait, que toute la nature s'épanouissait en fleurs et en joie, mon fils naquit.

Contrairement au stupide docteur villageois de Nordwyck, l'intelligent docteur Bosson savait comment allé-

ger les souffrances avec des doses raisonnables de morphine, et la seconde épreuve fut bien différente de la première.

Deirdre entra dans ma chambre avec sa charmante petite figure empreinte d'une précoce expression maternelle.

« Oh ! le beau petit garçon, maman ; il ne faut pas vous en inquiéter. Je le tiendrai toujours dans mes bras et je prendrai soin de lui. »

Ces paroles me revinrent quand elle mourut : elle le serrait dans ses petits bras blancs déjà raides.

Pourquoi les hommes appellent-ils Dieu à leur secours qui, s'il existe, ne doit pas savoir tout cela ?

Une fois encore, je me voyais au bord de la mer, étendue, avec un petit enfant dans mes bras ; seulement, au lieu de la blanche petite villa Maria, secouée par le vent, j'étais dans un palais seigneurial, et la mer du Nord, grise et mauvaise, était remplacée par la Méditerranée aux flots bleus.

CHAPITRE XXVIII

Quand je revins à Paris, L... me demanda si je n'aimerais pas à donner une fête à tous nos amis ; il me recommanda d'en préparer le programme, pour lequel il serait ravi de me laisser carte blanche.

Les gens riches ne savent jamais comment s'amuser. S'ils donnent un dîner, il n'y a pas grande différence avec un dîner offert par un pauvre concierge ; j'avais souvent songé à la fête merveilleuse qu'on pourrait offrir si l'on avait assez d'argent. Voici donc ce que je fis.

Les invités furent priés d'arriver à quatre heures de l'après-midi à Versailles, et là, dans le parc, des buffets avaient été aménagés avec toutes sortes de rafraîchissements, depuis le caviar et le champagne jusqu'au thé et aux gâteaux. Après quoi, dans un vaste espace où des tentes avaient été dressées, l'orchestre Colonne, sous la direction de Pierné, fit entendre toute une suite d'ouvrages de Richard Wagner. Je me souviens combien fut splendide l'idylle de Siegfried à l'ombre des grands arbres pendant ce merveilleux après-midi d'été, et combien imposants furent les accords de la marche funèbre de Siegfried juste au moment où le soleil se couchait.

A la suite du concert, un banquet magnifique offrit

aux invités des plaisirs plus matériels. Ce banquet, aux services aussi variés qu'exquis, dura jusqu'à minuit, et lorsque les jardins furent illuminés, au son d'un orchestre viennois, des couples se formèrent et dansèrent jusqu'au matin.

Voilà comment je concevais qu'un homme riche pouvait dépenser son argent à distraire ses amis ; toute l'élite et tous les artistes de Paris vinrent à cette fête qui fut très appréciée.

Mais le fait le plus extraordinaire, bien que j'eusse organisé la fête pour répondre au désir de L... et qu'elle lui eût coûté cinquante mille francs (d'avant-guerre), c'est qu'il n'y assista pas.

Une heure avant environ, je reçus un télégramme de L... me disant qu'il venait d'avoir une congestion et qu'il était trop malade pour sortir ; il me priait d'accueillir les invités à sa place.

Comment ne pas se sentir devenir communiste en voyant tant de fois la preuve que, pour un homme riche, il est aussi difficile de trouver le bonheur que pour Sisyphe d'essayer de sortir son rocher de l'enfer ?

Le même été, L... se mit dans la tête que nous devions nous marier, bien que je lui eusse souvent répété que j'étais opposée au mariage.

— Il est stupide pour une artiste d'être mariée, lui disais-je, je dois passer ma vie en tournées à travers le monde ; comment passeriez-vous la vôtre dans une loge ?

— Vous n'auriez plus de tournées à faire si nous étions mariés, me répondait-il.

— Alors que ferions-nous ?

— Nous passerions notre vie dans ma maison à Londres, ou dans ma propriété à la campagne.

— Et alors, que ferions-nous ?

— Vous savez que j'ai un yacht.

— Mais qu'y ferions-nous ?

L... me proposa d'essayer cette existence pendant trois mois.

— Si vous ne l'aimez pas, j'en serai bien surpris.

Nous allâmes donc dans le Devonshire où il avait un château splendide qu'il avait fait construire d'après ceux de Versailles et du Petit-Trianon, avec de nombreuses chambres, des salles de bains, et d'autres appartements qu'il mit entièrement à ma disposition ainsi que les quatorze automobiles du garage et le yacht du port. Mais je n'avais pas compté avec la pluie. Dans un été anglais il pleut toute la journée. Les Anglais n'ont pas l'air de s'en soucier. Ils se lèvent et prennent un premier déjeuner avec des œufs, du lard grillé, du jambon, des rognons et du porridge. Ensuite, ils endossent leur imperméable et se promènent dans la campagne humide jusqu'au lunch où ils mangent plusieurs plats et terminent par une crème du Devonshire. Du lunch à cinq heures, ils sont censés faire de la correspondance ; je crois qu'en réalité ils vont dormir. A cinq heures, ils descendent pour leur thé, qui consiste en toutes sortes de gâteaux, de pain et de beurre, de thé et de confitures. Après le thé, ils se réunissent sous le prétexte de jouer au bridge, jusqu'à ce que vienne le moment de procéder à l'affaire la plus importante de la journée, qui est de s'habiller pour le dîner où ils paraissent, les dames très décolletées et les messieurs en chemise empesée pour attaquer un repas de vingt services. Lorsque le repas est fini, les messieurs entament une conversation politique superficielle, ou abordent la philosophie jusqu'à l'heure de se retirer.

On devine le plaisir que je trouvais à cette vie ! Au bout de deux semaines j'étais littéralement exaspérée.

Or il y avait au château une merveilleuse salle de bal avec une tapisserie des Gobelins et un tableau de David : le *Couronnement de Napoléon*. Il semble que David ait fait deux tableaux semblables ; l'un des deux est au

Louvre, l'autre dans la salle de bal de la maison de L...., en Devonshire.

Remarquant mon ennui croissant, L... me dit :

— Pourquoi ne dansez-vous plus dans la salle de bal ?

Je pensais à la tapisserie des Gobelins et au tableau de David.

— Comment pourrais-je exécuter mes simples gestes devant cela, et sur ce parquet glissant et ciré ?

— S'il n'y a que cela qui vous empêche, répondit-il, faites venir vos rideaux et votre tapis.

Je fis donc venir mes rideaux et placer le tapis sur le parquet ciré.

— Mais il me faut un pianiste.

— Faites venir un pianiste.

Je télégraphiai donc à Colonne : « Été en Angleterre, dois travailler ; envoyez pianiste. »

Il y avait eu à l'orchestre Colonne un premier violon, un homme d'aspect bizarre, avec une grosse tête qui oscillait sur un corps difforme. Ce premier violon jouait aussi du piano. Mais son physique m'était si antipathique que j'éprouvais une véritable répulsion quand je le regardais ou que je touchais sa main. J'avais prié Colonne bien des fois de ne pas me l'amener. Colonne me disait qu'il m'adorait, mais je répliquais qu'il m'était impossible de dominer cette répulsion, que je ne pouvais pas le supporter. Un soir que Colonne était malade et qu'il ne pouvait diriger l'orchestre pour moi à la Gaîté-Lyrique, il avait envoyé ce pianiste pour le remplacer ; j'en avais été très contrariée et j'avais dit : « Je ne pourrai danser si c'est lui. »

Il était venu dans ma loge, et, me regardant avec des larmes dans les yeux, il m'avait dit : « Isadora, je vous adore ; laissez-moi conduire une fois l'orchestre pour vous. »

Je l'avais regardé froidement :

— Non ; je dois vous avouer que votre physique me fait horreur.

Il avait éclaté en sanglots.

Le public attendait ; Lugné-Poé demanda à Pierné de diriger l'orchestre.

Un jour particulièrement pluvieux, je reçus donc un télégramme de Colonne ainsi conçu : « Envoie pianiste. Arrive tel jour, telle heure. »

J'allai à la gare, et quel ne fut pas mon étonnement de voir ce M. X... descendre du train !

— Comment se peut-il que Colonne vous ait envoyé ? Il sait que je vous hais, que je vous déteste ?

— Je vous demande pardon, madame, le cher maître m'a envoyé, bégaya-t-il.

Quand L... sut quel pianiste était venu : « Au moins je n'ai aucune raison d'être jaloux », dit-il.

L... souffrait encore des effets de la congestion qu'il croyait avoir eue ; il avait un docteur et une infirmière à demeure dans son château. Ces gens m'avaient tracé une certaine ligne de conduite. On m'avait mise dans une chambre isolée à l'autre bout de la maison, je ne devais sous aucun prétexte déranger L..., qui passait, chaque jour, plusieurs heures dans sa chambre à ne se nourrir que de riz, de macaroni et d'eau ; toutes les heures le médecin venait prendre sa pression artérielle. Parfois L... était introduit dans une sorte de cage apportée de Paris, dans laquelle il s'asseyait, pendant que l'on faisait passer sur lui des milliers de volts ; il avait l'air ému et disait :

— J'espère que cela me fera du bien.

Tout ceci ajoutait à ma nervosité et, avec la pluie incessante, explique en partie les événements extraordinaires qui suivirent.

Pour dissiper mon ennui, je commençai à travailler avec X... bien qu'il me déplût toujours. Quand il jouait, je plaçais un paravent autour de lui en lui disant :

— Il m'est si pénible de vous voir que je n'ai pas le courage de vous regarder.

La comtesse A..., une vieille amie de L..., demeurait au château.

— Comment pouvez-vous traiter ainsi ce pauvre pianiste ? me disait-elle.

Un jour, elle me supplia de l'inviter à venir avec nous dans l'auto fermée dans laquelle nous faisions chaque jour une promenade après déjeuner ; j'y consentis à contre-cœur. L'auto n'ayant pas de strapontin, nous étions tous assis sur la même banquette, moi, au milieu avec la comtesse à ma droite et X... à ma gauche. Comme d'habitude, il pleuvait à verse. A peine avions-nous fait une courte promenade dans la campagne que je fus prise d'un tel dégoût pour X... que je frappai à la vitre et donnai l'ordre au chauffeur de retourner à la maison. Il fit signe qu'il avait compris, et, pour m'être agréable, prit un tournant brusque. La route était pleine d'ornières, et, quand la voiture vira, je fus précipitée dans les bras de X... Il referma les bras sur moi. Je me rejetai en arrière, je le regardai et je sentis subitement monter en moi une flamme qui me dévorait comme de la paille.

Je n'ai jamais rien éprouvé d'aussi violent. Tout d'un coup, en le regardant, j'eus une révélation. Comment ne l'avais-je pas vu plus tôt ? Ses traits étaient d'une beauté parfaite et dans ses yeux brillait la douce lueur du génie. Depuis ce moment, je compris qu'il était un grand homme.

Tout le long du chemin du retour je le fixai dans une sorte de ravissement passionné et, quand nous entrâmes dans le hall du château, il me prit la main, et, gardant toujours ses yeux dans les miens, il m'attira doucement derrière le paravent de la salle de bal. Comment se peut-il que d'une si violente antipathie naquit un si violent amour ?

Le seul stimulant permis alors à L... était la fameuse découverte qu'on vend maintenant par milliers de bouteilles, et qui est supposée activer les phagocytes ; le sommelier avait l'ordre de donner ce fortifiant chaque jour à tous les hôtes avec les amitiés de L... et bien que la dose, comme je m'en aperçus plus tard ne fût que d'une cuiller à café, L... voulait que nous en buvions un grand verre. Un pharmacien qui en vendait me dit plus tard que ce mélange pour stimuler les phagocytes était un très fort aphrodisiaque.

Depuis cette promenade en auto nous n'avions, X... et moi, qu'une idée, être seuls dans la serre, dans le jardin, faire même de longues courses dans les sentiers boueux des alentours ; mais ces passions violentes ont des fins non moins violentes, et il arriva un jour où X... dût quitter le château pour n'y jamais revenir. Nous fîmes ce sacrifice pour sauver la vie d'un homme que l'on disait mourant, bien que je fusse absolument persuadée que toute cette mise en scène d'isolement et de remède pour activer les phagocytes était un complot pour me prendre au piège.

Longtemps après, quand j'écoutai la musique splendide du *Miroir de Jésus*, je compris que j'avais eu raison de croire au génie de cet homme. Le génie a toujours eu un attrait fatal pour moi.

Mais cet incident me prouva que je n'étais pas faite pour la vie domestique ; aussi, à l'automne, de façon plus modeste et moins gaie, je m'embarquai de nouveau pour l'Amérique, liée par un troisième contrat.

Alors, pour la centième fois, je pris la ferme résolution que, désormais, je consacrerais ma vie entière à l'art, qui est, malgré ses exigences impitoyables, cent fois plus reconnaissant que les êtres humains.

Pendant cette tournée je fis un appel définitif à l'Amérique pour m'aider à monter mon école.

Après trois années d'expérience de la vie des riches,

j'étais convaincue qu'elle est désespérément stérile et égoïste, et que nous ne pouvons trouver de joie réelle que dans une expression universelle. Cet hiver-là, je haranguai le public des loges du Metropolitan Opera et les journaux publièrent le scandale en manchette : « Isadora insulte les riches ! » Je leur avais dit à peu près ceci :

« On a raconté que j'avais prononcé des paroles désobligeantes à l'égard de l'Amérique. Peut-être. Cela ne veut pas dire que je n'aime pas l'Amérique. Peut-être, au contraire, l'aimé-je trop. J'ai connu autrefois un homme qui aimait passionnément une femme. Elle n'avait rien à lui reprocher et cependant elle se conduisait mal envers lui. Chaque jour, il lui écrivait une lettre insultante. Quand elle lui demanda : « Pourquoi m'écrivez-vous des choses aussi dures ? » il répondit : « Parce que je vous aime follement. »

« Un psychologue vous donnera la clé de cette histoire, et probablement en est-il de même de moi et de l'Amérique. Certainement j'aime l'Amérique. Cette école, ces enfants, moi-même, ne sommes-nous pas tous les descendants spirituels de Walt Whitman ! Et cette danse, qu'on a appelée « grecque », c'est d'Amérique qu'elle a jailli, c'est la danse de l'Amérique future. Tous ces mouvements d'où sont-ils venus ? Ils sont sortis de la grande nature de l'Amérique, de la Sierra Nevada, de l'Océan Pacifique, qui baigne les côtes de Californie, des vastes espaces des Montagnes Rocheuses, de la vallée de Yoseomite, des chutes du Niagara.

« Beethoven et Schubert sont restés enfants du peuple toute leur vie. Ils étaient des hommes pauvres ; leur œuvre fut inspirée par l'humanité, elle lui appartient. Le peuple a besoin de grands drames, de grande musique, il a besoin d'une grande danse. J'ai été à East-Side et j'ai donné une représentation gratuite. On m'avait dit : « Si vous jouez une symphonie de Schu-

« bert à East-Side, cela n'intéressera pas le peuple. »

« Bon. J'ai donné une représentation gratuite (le théâtre sans bureau, le rêve) ; le peuple était là, assis dans un silence impressionnant, avec des larmes qui coulaient. Et vous dites que cela ne l'intéresse pas !

« Des réserves de vie, de poésie, d'art, sont prêtes à jaillir du peuple d'East-Side. Construisez pour lui un grand amphithéâtre, la seule forme démocratique du théâtre, d'où chacun peut voir également bien ; pas de loges ni de balcons ; regardez le poulailler ici-même ; croyez-vous qu'il soit juste de mettre des êtres humains au plafond comme des mouches, et de leur demander d'apprécier l'Art et la Musique ?

« Bâtissez un théâtre simple, magnifique. Vous n'avez pas besoin de le couvrir d'or ; vous n'avez pas besoin d'ornements et de stuc. L'Art vraiment beau vient de l'esprit humain et ne demande pas d'embellissements extérieurs. Dans notre école nous n'avons ni costumes, ni décors. Nous n'avons que la beauté qui découle de l'âme humaine exaltée et du corps qui est son symbole, et si mon art vous a appris quelque chose ce soir, j'espère que c'est cela qu'il vous a appris. Il faut rechercher et découvrir la beauté dans les enfants ; dans la lumière de leurs yeux et dans la grâce de leurs petites mains étendues en mouvements délicieux. La main dans la main, sur la scène, vous les avez vues, plus belles que les rangées de perles au cou des femmes qui sont généralement assises dans ces loges. Voici mes perles et mes diamants : je n'en désire pas d'autres. Donnez la beauté, la liberté et la force aux enfants. Donnez l'art au peuple qui le demande. La grande musique ne doit pas être plus longtemps gardée pour le bonheur de quelques privilégiés cultivés ; elle doit être donnée gratuitement aux masses ; elle leur est aussi nécessaire que l'air et le pain, car elle est le vin spirituel de l'humanité. »

Pendant ce voyage en Amérique, j'eus la joie de goûter l'amitié de David Bispham, cet artiste génial.

Il venait à toutes mes représentations et j'allais à tous ses récitals. Il vint aussi chez moi au Plaza. Nous soupions ensemble et il me chantait *Sur la route de Mandalay*, ou *Danny Deever ;* nous éclations de rire, nous nous embrassions, nous étions heureux l'un de l'autre.

Ce chapitre pourrait être appelé *Une Apologie de l'amour païen*, car depuis que j'avais découvert que l'amour peut être un passe-temps aussi bien qu'une tragédie, je me donnais à lui avec une innocence païenne. Les hommes semblaient si affamés de beauté, de cet amour qui rafraîchit et exalte sans qu'ils aient ni crainte ni responsabilité !

Après les représentations, vêtue de ma tunique et ma chevelure couronnée de roses j'étais si jolie ! Pourquoi ne pas faire profiter de ce charme ? Ils étaient bien passés les jours où je vivais d'un verre de lait chaud et de la *Critique de la raison pure*, de Kant. Maintenant je trouvais tout naturel de siffler le champagne et d'entendre quelque aimable compagnon me dire que j'étais belle. Le divin corps païen, les lèvres passionnées, les heures changeantes, le bon sommeil reposant sur l'épaule de celui qu'on aime, toutes ces joies me paraissaient à la fois innocentes et délicieuses. Des gens se scandaliseront, mais je ne comprends pas pourquoi. Puisque vous avez un corps dans lequel vous devez souffrir une certaine somme de douleurs — les dents qui percent, les dents qu'on arrache, les dents qu'on plombe — et puisque, malgré toute votre vertu, vous serez sujet à la maladie, à la grippe, etc... pourquoi, quand l'occasion se présente, ne tireriez-vous pas de ce même corps le maximum de plaisir ? Pourquoi un homme qui travaille toute la journée de son cerveau, en proie aux graves problèmes de la vie, à l'anxiété, ne

serait-il pas enlacé par ces bras splendides, et ne trouverait-il pas quelque consolation à sa peine, et quelques heures de beauté et d'oubli ? J'espère que ceux à qui j'ai donné tout cela s'en souviendront avec le même plaisir que je m'en souviens moi-même. Je n'ai pas le temps, dans ces mémoires, de parler de tous, pas plus que je ne puis dire en un seul volume toutes les heures inoubliables que j'ai passées dans les forêts ou dans les champs, et tout le bonheur merveilleux que m'ont donné les symphonies de Mozart ou de Beethoven ; et toutes les heures exquises que je dois à des artistes comme Isaye.

« Oui », ne cessais-je de crier, « laissez-moi être païenne ». Mais je n'en étais guère plus avancée que d'être une puritaine du paganisme ou une païenne du puritanisme.

Je n'oublierai jamais mon retour à Paris. J'avais laissé mes enfants à Versailles avec une gouvernante. Quand j'ouvris la porte, mon petit garçon accourut vers moi, avec ses boucles dorées qui faisaient une auréole autour de sa figure ravissante. Quand je l'avais quitté il était encore au berceau.

En 1908 j'avais acheté l'atelier de Gervex à Neuilly ; il avait une salle de musique semblable à une chapelle ; j'allai y vivre avec mes enfants. J'y travaillais toute la journée et quelquefois aussi toute la nuit avec mon fidèle ami Hener Skene, qui était un pianiste infatigable et de grande valeur. Nous nous mettions souvent à l'ouvrage le matin, et, comme le jour ne pénétrait jamais dans ce studio qui était tapissé de mes rideaux bleus et éclairé de lampes à arc, nous ne nous rendions pas compte des heures qui passaient. Quelquefois je disais : « Ne vous sentez-vous pas fatigué ? N'avez-vous pas faim ? Je me demande l'heure qu'il est. » Nous regardions la pendule et nous nous apercevions qu'il était quatre heures du lendemain matin.

Nous étions si absorbés par notre travail que nous en étions arrivés à ce que les Hindous appellent « un état d'extase statique ».

J'avais un pavillon dans le jardin pour les enfants, pour la gouvernante et la nourrice, de sorte que la musique ne pouvait jamais les gêner. Il y avait un jardin superbe ; aussi, au printemps et en été, dansions-nous avec les portes de l'atelier toutes grandes ouvertes.

Dans le studio non seulement nous travaillions, mais nous jouions. J'aimais à y donner des dîners et des fêtes et souvent le vaste studio était transformé en un jardin des tropiques ou en un jardin espagnol où venaient tous les artistes et les gens célèbres de Paris.

Un soir, je me souviens que Cécile Sorel, Gabriel d'Annunzio et moi, nous improvisâmes une pantomime dans laquelle d'Annunzio montra un grand talent de comédien.

Mais une de ces fêtes eut un dénouement tragique. J'avais aménagé le studio en jardin des tropiques avec des tables pour deux personnes dissimulées parmi les feuillages et les plantes rares. J'étais alors au courant des diverses intrigues de Paris de sorte que je savais quels étaient les couples qui désiraient être réunis, malgré les larmes des épouses. Mes invités étaient tous en costume persan et nous dansâmes au son d'un orchestre tzigane. Parmi les invités se trouvaient Henri Bataille et Berthe Bady, sa célèbre interprète, qui tous deux étaient des amis de longue date.

Comme je l'ai déjà dit, mon atelier était une sorte de chapelle, tendue tout autour, jusqu'à une hauteur de quinze mètres, de mes rideaux bleus. Mais il y avait tout en haut une sorte de loge avec un balcon, qui avait été transformée en un véritable domaine de Circé par l'art de Poiret. Des rideaux de velours noir se reflétaient sur les murs dans des miroirs dorés, un tapis noir et un divan avec des coussins de tissus orientaux complétaient

le décor. Les fenêtres en avaient été condamnées et les portes étaient d'étranges ouvertures ressemblant à des tombeaux étrusques. Poiret lui-même disait en parlant de l'ensemble qu'il avait réalisé : « Voilà des lieux où l'on ferait bien d'autres actes et on dirait bien d'autres choses que dans des lieux ordinaires. » C'était vrai. La petite pièce était ravissante, fascinante et en même temps dangereuse. N'y a-t-il pas quelque chose dans les mobiliers qui fait toute la différence entre un lit vertueux ou une couche criminelle ; entre des chaises respectables et des divans conseillers du péché ? Quoi qu'il en soit, ce qu'avait dit Poiret était juste. Dans cet appartement on se sentait autre et l'on parlait autrement que dans mon studio qui ressemblait à une chapelle.

Ce soir-là donc, le champagne coulait à flots aussi abondamment que chaque fois que L... donnait une fête. A deux heures du matin, je me trouvais assise sur le divan, dans la chambre Poiret, avec Henri Bataille, et bien qu'il eût toujours été pour moi comme un frère, cette soirée-ci, sans doute fasciné par l'endroit, il parla et agit différemment. Et tout à coup voici que parut L... Quand il vit Henri Bataille et moi sur le divan doré, réfléchi par les miroirs sans fin, il fut pris d'une colère violente et, dégringolant l'escalier du studio, il se mit à apostropher les invités à mon sujet, disant qu'il ne reviendrait jamais.

Cette scène fit un peu l'effet d'une douche sur nos invités et, en un moment, de la comédie fit une tragédie.

« Vite », dis-je à Skene, « jouez *La Mort d'Iseult* ou la soirée est gâchée. »

Rapidement j'abandonnai ma tunique brodée pour une robe blanche, pendant que Skene jouait plus merveilleusement que jamais, et je dansai jusqu'à l'aurore.

Mais cette soirée devait avoir une conclusion tragique.

Malgré mon innocence, L... n'en fut jamais convaincu, et jura qu'il ne me reverrait jamais. Je me défendis en vain, et Henri Bataille, qui était bouleversé de l'incident, alla jusqu'à écrire une lettre à L... Ce fut peine perdue.

L... ne consentit à me voir qu'en automobile. Ses malédictions s'abattirent sur moi avec le bruit creux des cloches diaboliques.

Tout à coup, il s'arrêta de me maudire, et ouvrant la porte de l'auto, me poussa dehors dans la nuit. Je marchai seule à travers les rues pendant des heures, dans une sorte d'étourdissement. Des hommes bizarres me faisaient des grimaces et me murmuraient des propositions équivoques. Le monde m'apparut soudain transformé en un enfer obscène.

Deux jours plus tard, j'appris que L... était parti pour l'Égypte en compagnie de la même infirmière qui l'avait soigné dans le Devonshire.

CHAPITRE XXIX

C'est chez le musicien Hener Skene que je trouvai alors le plus d'affection et d'aide morale.

Son caractère avait ceci d'étrange qu'il méprisait le succès et l'ambition ; il adorait mon art et son plus grand bonheur était de jouer pour moi. De tous mes admirateurs il fut certainement le plus sincère et le plus fervent. C'était un merveilleux pianiste, aux nerfs d'acier. Il lui arrivait souvent de jouer toute la nuit pour moi ; une nuit c'étaient les symphonies de Beethoven, une autre nuit le cycle entier de l'*Anneau*, de l'*Or du Rhin* au *Crépuscule des Dieux*.

En janvier 1913 nous fîmes ensemble une tournée en Russie. Ce voyage fut marqué par un étrange incident. A notre arrivée à Kieff un matin, à l'aube, nous prîmes un traîneau jusqu'à l'hôtel. J'étais encore plongée dans un demi-sommeil quand soudain je vis, de chaque côté de la route, très distinctement, deux rangées de cercueils ; c'étaient des cercueils d'enfants. Je saisis le bras de Skene.

— Regardez, dis-je, tous les enfants, tous les enfants sont morts !

Il me rassura :

— Mais il n'y a rien.

— Quoi ! vous ne voyez pas ?

— Non : il n'y a rien que la neige, des talus de neige de chaque côté de la route. Quelle étrange hallucination ! C'est la fatigue.

Ce soir-là, pour me reposer et calmer mes nerfs, j'allai prendre un bain russe. En Russie les chambres où se prennent les bains de vapeur comportent de longues tables de bois sur lesquelles on se couche. J'étais étendue sur une de ces tables et la femme de service venait de sortir de la pièce quand subitement la chaleur m'incommoda si fortement que je perdis connaissance et tombai de la table, sur le dallage de marbre.

On me retrouva évanouie et l'on dut me transporter à l'hôtel. Un médecin diagnostiqua une légère commotion cérébrale.

— Vous ne devez à aucun prix danser ce soir, température élevée.

— Mais j'ai horreur de désappointer le public, dis-je, et j'insistai pour qu'on me laissât partir pour le théâtre. Le programme était consacré à Chopin. Vers la fin du spectacle je dis tout à coup à Skene :

— Jouez la *Marche funèbre*.

— Pourquoi ? demanda-t-il. Vous ne l'avez jamais dansée.

— Je ne sais pas, jouez-la.

J'insistai si bien qu'il finit par accepter et je dansai ce soir-là la *Marche funèbre*. J'imaginai une créature qui porte dans ses bras son enfant mort d'un pas lent, d'un pas hésitant vers le Lieu de Repos. Je dansai la descente au tombeau et l'envol de l'esprit, s'échappant de sa prison de chair, et montant, montant vers la lumière — la Résurrection.

Quand j'eus fini et que le rideau tomba, il se fit un étrange silence. Je regardai Skene. Il était mortellement pâle et tremblait. Il prit mes mains dans les siennes. Elles étaient glacées.

— Ne me demandez plus jamais de rejouer cela, im-

plora-t-il. J'ai senti passer la mort. J'ai respiré l'odeur des fleurs funéraires, — des fleurs blanches, — et j'ai vu des cerceuils d'enfants, des cercueils.

Nous étions tous deux tremblants et sans forces et je crois que nous eûmes ce soir-là un étrange pressentiment de ce qui devait arriver.

Quand nous revînmes à Paris en avril 1913, Skene rejoua pour moi la *Marche funèbre* au Trocadéro, à la fin d'une longue suite de danses. Après un silence religieux où le public semblait comme frappé d'effroi, les applaudissements frénétiques éclatèrent, des femmes pleurèrent, d'autres étaient bien près de l'attaque de nerfs.

Peut-être le passé, le présent et l'avenir sont-ils comme une longue route. Au delà de chaque tournant la route continue mais nous ne pouvons la voir, et nous appelons cela l'avenir. Mais l'avenir est là, déjà, qui nous attend.

Après la vision de Kieff je commençai à avoir l'étrange pressentiment d'un malheur qui venait et j'en fus toute déprimée. Au retour je donnai quelques représentations à Berlin, et de nouveau je fus hantée par l'idée de composer la danse de l'être qui s'avance dans la vie et qu'un terrible coup du sort abat soudainement ; puis l'être blessé se relève et renaît, peut-être, à un nouvel espoir.

Mes enfants, qui étaient restés avec Elisabeth pendant ma tournée en Russie, me furent amenés à Berlin ; ils étaient florissants de santé et de gaieté et dansaient autour de nous ; ils étaient la joie en personne. Nous revînmes tous ensemble à Paris, dans ma grande maison de Neuilly.

Une fois de plus je me retrouvais à Neuilly avec mes enfants. Souvent, du balcon, je contemplais à son insu Deirdre qui composait des danses de sa façon. Elle dansait aussi des poèmes qu'elle avait faits ; je revois la silhouette enfantine dans le grand studio bleu ; j'entends la douce voix puérile disant : « Maintenant, je suis un

oiseau et je monte très haut, très haut dans les nuages » et « maintenant je suis une fleur, je regarde l'oiseau monter et je me balance sur ma tige... comme cela... » Devant sa grâce exquise et sa beauté, je me disais parfois qu'elle réaliserait un jour mon école telle que je l'avais rêvée. Elle était ma meilleure élève.

Patrick aussi commençait à danser, sur une étrange musique de sa composition, mais il ne voulait jamais recevoir aucune leçon. « Non, répondait-il avec dignité, Patrick danse seul les danses de Patrick. »

Dans cette maison de Neuilly, travaillant au studio, lisant de longues heures dans la bibliothèque, jouant au jardin avec mes enfants ou leur apprenant à danser, je me sentais très heureuse et je craignais que de nouvelles tournées ne vinssent encore me séparer de mes enfants. Ils étaient plus beaux chaque jour et il me devenait chaque jour plus difficile d'avoir le courage de les quitter. J'avais toujours prophétisé qu'un grand artiste viendrait qui réunirait le génie musical à celui de la danse, et en regardant danser mon petit garçon il me semblait parfois qu'il serait cet artiste capable de créer la danse nouvelle issue d'une musique nouvelle.

J'étais attachée à ces enfants adorables non seulement par les liens poignants de la chair et du sang, mais par d'autres plus hauts, surhumains presque, par les liens de l'Art. Ils aimaient tous deux passionnément la musique et suppliaient souvent qu'on les laissât entrer au studio quand Skene jouait ou que je travaillais ; alors ils demeuraient là si graves et l'expression de leur petite figure était si intense que je craignais parfois l'excès même de cette émotion pour de si jeunes êtres.

Je me souviens d'un après-midi où le grand artiste Raoul Pugno jouait du Mozart. Les enfants entrèrent sur la pointe des pieds et se tinrent immobiles de chaque côté du piano tant qu'il joua. Quand il eut fini, tous deux passèrent leur tête blonde sous ses bras et le regar-

dèrent avec une telle admiration qu'il s'écria, surpris :

— D'où viennent ces anges, ces anges de Mozart ?

Alors ils rirent et grimpèrent sur ses genoux et cachèrent leur figure dans sa barbe.

Je regardais le groupe admirable qu'ils formaient avec une tendre émotion. Qu'aurais-je éprouvé si j'avais su combien ces trois êtres étaient près de ce pays des ombres « d'où nul voyageur ne revient jamais ».

Ceci se passait en mars. Je dansais alternativement au Châtelet et au Trocadéro ; tout semblait me sourire et pourtant je souffrais continuellement d'une étrange angoisse.

Une fois de plus, une nuit, au Trocadéro, je dansai la *Marche funèbre* de Chopin que Skene jouait à l'orgue : cette fois encore je sentis sur mon front comme un souffle glacé et je respirai le parfum insistant des blanches tubéreuses et des fleurs funéraires. Deirdre, petite silhouette adorable, toute blanche dans la loge centrale, éclata en sanglots soudains comme si son petit cœur allait se briser. « Pourquoi, dit-elle, ma maman est-elle si triste ? » C'était la première note, si faible encore, du Prélude à la Tragédie qui devait tuer pour moi tout espoir de bonheur sur terre, à jamais. Il est des douleurs qui tuent, même alors qu'on semble leur survivre. Le corps continue à se traîner sur les misérables routes de la vie, mais l'esprit est anéanti, pour toujours. J'ai entendu des gens dire que la douleur ennoblit ; tout ce que je peux dire c'est que les derniers jours que j'ai vécus avant que le coup ne m'atteignît sont les derniers de ma vie spirituelle. Depuis je n'ai plus eu qu'un désir... fuir... fuir... fuir cette horreur, et ma vie n'a plus été, en somme, qu'une succession de départs sans raison. J'ai été le triste Juif errant, le Hollandais volant, bateau fantôme sur une mer fantôme.

Par d'étranges coïncidences les événements psychiques ont parfois des reflets dans le monde des choses

matérielles. Quand Poiret dessina pour moi l'appartement exotique et mystérieux dont j'ai déjà parlé, il avait voulu sur chaque porte d'or une double croix noire. Je n'avais d'abord vu là qu'une idée originale, mais peu à peu ces petites croix noires m'impressionnèrent étrangement.

Comme je l'ai déjà dit, en dépit de toutes les apparences de bonheur que présentait alors ma vie, j'étais sous l'empire d'une angoisse singulière, d'une sorte de pressentiment funèbre. Une nuit je m'éveillai en sursaut, épouvantée. A la faible lueur d'une veilleuse je vis émerger de la double croix qui faisait face à mon lit une figure drapée de noir qui s'approcha de moi et me regarda longuement avec des yeux pleins de pitié. Pendant quelques instants je fus paralysée d'horreur, puis je donnai toute la lumière et le fantôme disparut, mais cette curieuse hallucination, la première de ce genre que j'aie eue, se renouvela plusieurs fois encore.

J'en fus si troublée qu'un soir à un dîner donné par mon aimable amie, madame Rachel Boyer, je lui confiai mes inquiétudes. Elle se montra fort alarmée, et, avec son bon cœur ordinaire, elle voulut à toute force téléphoner immédiatement à son médecin, « car, dit-elle, vous devez certainement avoir les nerfs malades ».

Le jeune et charmant Dr René Badat arriva. Je lui décrivis mes visions.

— Vous avez évidemment du surmenage, me dit-il. Il faut aller passer quelques jours à la campagne.

— Mais je suis tenue par contrat à donner des représentations à Paris, répondis-je.

— Alors, allez tous les jours à Versailles, c'est si près qu'il vous sera possible de vous y rendre en auto, et le grand air vous remettra.

Le lendemain, j'annonçai notre départ à la gouvernante des enfants. Elle en fut enchantée. « Versailles fera beaucoup de bien aux enfants », dit-elle.

Nos valises étaient faites et nous étions prêtes à partir quand je vis apparaître à la grille et lentement s'avancer dans le sentier une mince silhouette vêtue de noir. Était-ce mes nerfs trop tendus encore, était-ce la même figure qui émergeait la nuit des doubles croix noires ? Cette fois, elle s'avança vers moi.

« Je me suis échappée pour venir vous voir », dit-elle, « j'ai rêvé de vous dernièrement, et j'avais besoin de vous voir. »

Alors, seulement, je la reconnus. C'était l'ancienne Reine de Naples. Quelques jours avant je lui avais conduit Deirdre. J'avais dit à l'enfant :

— Deirdre, nous allons voir une reine.

— Oui, alors je dois mettre ma robe de fête, avait-elle répondu. Elle appelait ainsi une petite robe que Poiret avait faite pour elle ; une jolie chose compliquée et toute brodée.

J'avais passé quelque temps à lui apprendre à faire une vraie révérence de cour. Elle était ravie. Mais à la dernière minute, elle éclata en sanglots et dit : « Oh ! maman, j'ai peur d'aller voir une vraie reine. »

Peut-être la petite Deirdre croyait-elle qu'elle serait obligée de faire son entrée dans une vraie cour, comme celle des féeries, mais quand, dans la maison en bordure du bois, elle se trouva devant une femme exquise, avec les cheveux blancs tressés en couronne sur le sommet de la tête, elle essaya bravement de faire sa révérence et tout à coup courut se jeter en riant dans les bras royaux grands ouverts. Elle n'avait plus peur de cette reine, si bonne et si gracieuse.

Ce jour-là, quand elle vint dans ses voiles de deuil, je lui annonçai notre départ pour Versailles et je lui en dis la raison. Elle proposa de nous accompagner. « Ce sera pour moi une véritable escapade », dit-elle.

Pendant la route, d'un geste très tendre elle attira tout à coup mes deux petits dans ses bras et les serra

sur son cœur, mais quand je vis les deux têtes blondes enveloppées dans le voile noir, je sentis de nouveau cette étrange angoisse qui m'avait si souvent opprimée.

A Versailles, nous prîmes gaiement le thé avec les enfants et je ramenai la reine de Naples chez elle. Je n'ai rencontré nulle part une nature aussi exquise, un esprit plus compréhensif et plus fin que chez la sœur de l'infortunée Elisabeth.

Quand je m'éveillai le lendemain dans l'admirable parc de l'hôtel Trianon, toutes mes frayeurs, tous mes pressentiments s'étaient évanouis. Le docteur avait raison, c'était de grand air que j'avais besoin. Hélas ! si les chœurs de la tragédie grecque avaient été là, ils auraient pu citer en exemple l'histoire de l'infortuné Œdipe, et chanter comment, en essayant de fuir le malheur, il nous arrive de marcher droit à sa rencontre. Si je n'avais pas été à Versailles pour échapper aux pressentiments de mort qui m'accablaient, les enfants n'eussent peut-être pas, trois jours après, trouvé la mort sur cette même route.

Je me rappelle si bien cette soirée ! Je dansai comme je n'avais jamais dansé ! Je n'étais plus une femme mais une flamme de joie, un embrasement ! les étincelles qui fusent, la fumée qui tourbillonne. Il montait du cœur du public comme un adieu. Après une douzaine de rappels, je dansai pour finir le *Moment musical*, et une voix chantait dans mon cœur : « La Vie et l'Amour, et l'extase infinie, tout cela est à moi pour que j'en fasse don à ceux qui en ont besoin. » Puis soudain il me sembla que Deirdre était assise sur une de mes épaules et Patrick sur l'autre, en équilibre parfait, dans une félicité absolue, et comme je tournais la tête en dansant, tantôt à droite, tantôt à gauche, je voyais leurs visages clairs, leur sourire d'enfants, et mes pieds ignoraient la fatigue.

CHAPITRE XXX

Une grande surprise m'attendait après cette représentation. Lohengrin, que je n'avais pas vu depuis son départ pour l'Égypte, quelques mois auparavant, parut dans ma loge. La façon dont j'avais dansé ce soir-là et notre rencontre semblaient l'avoir profondément ému. Il proposa de nous rejoindre pour le souper dans l'appartement d'Augustin à l'Hôtel des Champs-Élysées. Nous rentrâmes, nous attendîmes devant la table mise. Les minutes passèrent — une heure passa — il ne vint pas. Cette façon d'agir me jeta dans un état d'extrême nervosité. J'avais beau savoir qu'il n'avait pas fait seul ce voyage en Égypte, j'avais éprouvé une grande joie à le revoir car je l'aimais toujours et il me tardait de lui montrer son fils devenu en son absence robuste et superbe.

Trois heures sonnèrent, et comme il n'était toujours pas là, amèrement désappointée, je quittai l'hôtel pour rejoindre mes enfants à Versailles.

Après l'émotion du spectacle et l'épuisante nervosité de l'attente, je me sentais rompue, et, à peine étendue, je m'endormis profondément. Je fus éveillée de bonne heure, le lendemain matin, par les enfants qui entraient, suivant leur habitude, et bondissaient sur mon lit avec

des éclats de rire. Alors, comme de coutume, nous déjeunâmes ensemble.

Patrick était plus turbulent que jamais ; il s'amusait à renverser les chaises et c'était à chaque fois de nouveaux cris de joie. Alors advint une chose singulière. Le soir précédent, quelqu'un dont je n'ai jamais su le nom, m'avait envoyé deux magnifiques exemplaires reliés de Barbey d'Aurevilly. J'étendis la main et pris un de ces volumes sur la table qui était à côté de moi. J'allais gronder Patrick de faire trop de bruit quand, ayant ouvert le livre au hasard, mes yeux tombèrent sur le nom de « Niobé » et je me mis à lire. La nurse elle-même disait : « Patrick, ne faites pas tant de bruit ; vous ennuyez votre maman ».

C'était une femme douce et bonne, la plus patiente du monde, et elle adorait les enfants. « Oh ! laissez-le, dis-je ; pensez à ce que serait l'existence sans leur bruit ». Et la pensée me vint : « Comme la vie serait vide et sombre sans eux, car plus que mon art et mille fois plus que l'amour d'aucun homme, ils l'ont remplie et comblée de bonheur. » Je continuai ma lecture.

Puis je fermai le livre, car une crainte soudaine me serra le cœur. J'ouvris les bras, j'appelai à moi les deux enfants : et, tandis que je les étreignais, je sentis soudain des larmes me monter aux yeux. Je me rappelle chaque mot et chaque geste de ce matin-là. Que de fois dans les nuits sans sommeil n'ai-je pas revécu chacune de ces minutes en me demandant en vain pourquoi quelque vision ne m'avait pas avertie de ce qui allait arriver.

C'était une matinée paisible et grise. Les fenêtres étaient ouvertes sur le parc, où les arbres se couvraient de leurs premiers bourgeons. Je sentais pour la première fois de l'année le torrent de joie qui nous pénètre aux premières douceurs du printemps ; entre les délices printanières et la contemplation de mes enfants,

si roses, si beaux, si heureux, je ressentis une telle émotion que je sautai de mon lit et commençai à danser avec eux, dans une tempête de rires. La nurse nous regardait en souriant. Soudain une sonnerie de téléphone. C'était la voix de Lohengrin me demandant de le rejoindre en ville avec les enfants. « Je désire les voir ». Il ne les avait pas vus depuis quatre mois.

J'étais enchantée à la pensée que cela amènerait la réconciliation tant souhaitée, et, tout bas, j'annonçai la nouvelle à Deirdre.

« Oh ! Patrick, s'écria-t-elle, où crois-tu que nous irons aujourd'hui ? »

Que de fois j'entends la voix enfantine : « Où crois-tu que nous irons aujourd'hui ? »

Mes pauvres, mes frêles, mes beaux enfants ! Si j'avais su quel sort vous attendait ! Où, où êtes-vous allés ce jour-là ?

La gouvernante dit : « Madame, je crois qu'il va pleuvoir, peut-être feraient-ils mieux de rester ici ».

Que de fois, comme dans un horrible cauchemar, ai-je entendu son avertissement et me suis-je maudite de ne l'avoir pas compris ! Mais je pensais que la rencontre avec Lohengrin serait tellement plus simple si les enfants étaient là.

Dans l'automobile, pendant cette dernière course de Versailles à Paris, tenant les petits êtres dans mes bras, j'étais remplie d'une nouvelle espérance, d'une nouvelle confiance dans la vie. Je savais que quand Lohengrin verrait Patrick il oublierait tous ses ressentiments contre moi et je rêvais que notre réconciliation allait nous permettre de réaliser quelque chose de grand.

Avant de partir pour l'Égypte, Lohengrin avait acheté un grand terrain dans le centre de Paris avec l'intention d'y construire un théâtre pour mon école. Un théâtre où se rencontreraient tous les grands artistes du monde. Je pensais que la Duse trouverait là un cadre approprié

à son art divin, et que Mounet-Sully pourrait y réaliser l'ambition depuis longtemps caressée de jouer la *Trilogie d'Œdipe*, ou *Antigone*, *Œdipe-Roi* et *Œdipe à Colone* à la suite.

J'agitais tous ces projets pendant cette course vers Paris et mon cœur se réjouissait de ces espérances artistiques. Il était écrit que ce théâtre ne serait jamais construit, que la Duse n'aurait jamais un temple digne d'elle, et Mounet-Sully mourut sans jamais avoir pu réaliser son désir de donner la *Trilogie*. Pourquoi l'espérance de l'Artiste n'est-elle jamais ou presque jamais qu'un rêve déçu ?

Tout se passa comme je l'avais prévu. Lohengrin fut enchanté de revoir son petit garçon, et Deirdre, qu'il aimait tendrement. Nous déjeunâmes gaiement dans un restaurant italien de spaghetti arrosés de Chianti en causant de l'avenir du merveilleux théâtre.

« Ce sera le Théâtre d'Isadora », dit Lohengrin. « Non, répondis-je, ce sera le Théâtre de Patrick, car Patrick est le Grand Précurseur qui créera la Danse de la Musique future. »

Quand le déjeuner fut fini, Lohengrin dit : « Je me sens si heureux aujourd'hui, pourquoi n'irions-nous pas au Salon des Humoristes ? »

Mais j'avais une répétition. Alors Lohengrin emmena notre jeune ami H. de S..., qui était avec nous, et je retournai à Neuilly avec les enfants et la gouvernante. Quand je fus devant la porte, je dis à la nurse : « Voulez-vous m'attendre ici avec les enfants ? » Mais elle dit : « Non, madame, je crois que nous ferions mieux de rentrer. Les petits ont besoin de se reposer. »

Alors je les embrassai en disant : « Je rentrerai bientôt moi aussi ». Et, en partant, ma petite Deirdre appuya ses lèvres sur le carreau. Je me penchai et baisai la glace à la hauteur de ses lèvres. Le froid du verre me fit une étrange impression,

J'entrai dans l'immense atelier. Ce n'était pas encore l'heure de la répétition. Je pensai à me reposer en attendant et montai à mon appartement où je m'allongeai sur le divan. Il y avait là des fleurs et une boîte de bonbons que quelqu'un m'avait envoyée. J'en pris un et le mangeai paresseusement en songeant : « Après tout, je suis très heureuse, peut-être la plus heureuse femme du monde. Mon Art, le succès, la fortune, l'amour, mais par-dessus tout mes beaux enfants.

Je continuais à savourer avec indolence mes bonbons, me souriant à moi-même et pensant : « Lohengrin est revenu, tout ira bien », quand parvint à mes oreilles un cri étrange, sans rien d'humain.

Je tournai la tête, L... était là, chancelant comme un homme ivre. Ses genoux fléchirent, il s'affaissa devant moi, et de ses lèvres j'entendis ces mots :

« Les enfants, les enfants sont morts ! »

Je me rappelle qu'un calme étrange s'empara de moi, dans ma gorge je sentais une brûlure comme si j'avais avalé des charbons ardents. Mais je ne comprenais pas. Je lui parlais très doucement, j'essayais de le calmer ; je lui disais que cela ne pouvait pas être vrai.

Puis d'autres personnes arrivèrent, mais je ne pouvais imaginer ce qui était arrivé. Puis un homme, avec une barbe noire ; on me dit que c'était un docteur. « Ce n'est pas vrai, dit-il, je vais les sauver. »

Je le crus. Je voulais le suivre ; mais on m'en empêcha. Je sais maintenant qu'il n'y avait plus aucun espoir ; on craignait que ce choc ne me rendît folle, mais j'étais en proie à une sorte d'exaltation. Je voyais tous les gens autour de moi qui pleuraient, mais je ne pleurais pas. J'éprouvais au contraire un désir immense de les consoler. Quand je me reporte à ce moment-là, je ne puis comprendre l'étrange état d'esprit où j'étais. Était-ce une suprême clairvoyance ? Avais-je conscience que la mort n'existe pas, que ces deux petites images de

cire n'étaient pas mes enfants, mais seulement leur enveloppe brisée ? Que les âmes de mes enfants vivaient dans un nuage de lumière, vivaient pour l'éternité ? Deux fois seulement retentit le cri de la mère que l'on entend à la naissance et à la mort.

Car, lorsque je sentis dans mes mains ces petites mains froides qui jamais plus ne presseraient les miennes en retour, j'entendis mes cris, ces mêmes cris que j'avais entendus à la naissance de mes enfants. Pourquoi les mêmes ? Puisque l'un est le cri de la joie suprême et l'autre celui de la douleur. J'ignore pourquoi, mais je sais qu'ils sont les mêmes. N'est-ce pas que dans tout l'univers il n'y a qu'un grand cri contenant la Douleur, la Joie, l'Extase, l'Agonie, le cri maternel de la création !

Que de fois il nous arrive, au cours d'une promenade matinale, de rencontrer le sombre et sinistre défilé d'un enterrement chrétien : nous frissonnons en pensant à tous ceux que nous aimons, et nous écartons la pensée qu'un jour nous serons les pleureurs d'un cortège identique.

Depuis ma plus tendre enfance j'ai toujours ressenti une grande antipathie pour tout ce qui touche aux églises ou au dogme. La lecture d'Ingersoll, de Darwin et de la philosophie païenne a fortifié cette antipathie. Je suis contre le code moderne du mariage et j'estime que l'idée moderne des funérailles est d'une horreur et d'une laideur barbares. Comme j'avais eu le courage de refuser le mariage et de refuser que mes enfants fussent baptisés, ainsi je refusai d'admettre la mascarade de ce qu'on appelle les funérailles chrétiennes. Je n'avais qu'un désir, c'est que cet horrible accident fût transformé en beauté.

Le malheur était trop grand pour les larmes. Je ne pouvais pas pleurer. Une foule d'amis venaient à moi en pleurant. Une foule de monde se tenait dans le jardin

et dans la rue en pleurant, mais je ne voulais pas pleurer, j'aurais seulement voulu que tous ces gens en noir venus pour montrer leur sympathie fussent transformés en beauté. Je ne me mis pas en noir. Pourquoi changer de vêtements ? J'ai toujours pensé que le deuil était absurde et inutile. Augustin, Elisabeth et Raymond me comprirent : ils élevèrent dans mon studio un amoncellement de fleurs ; et quand je repris conscience de la réalité la première chose que j'entendis fut l'orchestre Colonne jouant les magnifiques lamentations de l'*Orphée* de Glück.

Mais comme il est difficile de changer en un jour les instincts de laideur et de créer de la beauté ! Si j'avais pu faire ce que je voulais il n'y aurait pas eu de ces sinistres hommes en chapeau noir, ni de corbillards, ni aucune de ces inutiles et laides mômeries qui font de la mort une horreur macabre au lieu d'une exaltation. Que l'acte de Byron brûlant le corps de Shelley sur un bûcher près de la mer fut splendide ! La civilisation ne me laissa que le choix inférieur du crématorium.

Comme j'aurais aimé, en quittant les restes de mes enfants, et de leur douce gouvernante, un geste suprême de noblesse, un ultime rayonnement ! Le jour viendra où l'intelligence du monde finira par se révolter contre les affreux rites de l'Église et ordonnera pour les morts quelque cérémonie vraiment belle. Déjà le crématorium est un grand progrès sur l'horrible habitude d'enfouir les cadavres. Beaucoup de gens sont sans doute de mon avis. Je fus critiquée et condamnée par maints chrétiens orthodoxes qui jugèrent qu'en désirant dire adieu à mes bien-aimés dans l'Harmonie, dans la Couleur, la Lumière et la Beauté, en portant leurs corps au crématorium au lieu de les déposer dans la terre pour qu'ils y fussent dévorés par les vers, j'étais une femme épouvantable, une femme sans cœur. Combien de temps

devrons-nous attendre pour que règne parmi nous l'intelligence dans la Vie, dans l'Amour et dans la Mort ?

J'arrivai dans la lugubre crypte du crématorium et je vis devant moi les cercueils qui contenaient les têtes blondes, les mains jointes, frêles comme des fleurs, les petits pieds rapides des seuls êtres que j'aimais. Tout cela allait être livré aux flammes. Bientôt, émouvante poignée de cendres, tout cela demeurerait ici, pour toujours.

Quelquefois j'ai l'impression que les morts ne vont pas dans une contrée lointaine, ni ne voltigent invisibles parmi nous. J'ai le sentiment qu'au moment de la mort ils pénètrent en nous, prennent possession de nous, nous habitent, et s'ils sont assez puissants nous subjuguent. Ou bien nous les dominons, les gardant dans les profondeurs de notre subconscient et ne leur permettant que parfois d'en sortir. D'où vient l'enfant ? De la mère, et peut-être en mourant l'enfant retourne-il se réfugier en sa mère pour ne manifester que de temps en temps sa présence.

Notre chair n'est peut-être qu'une demeure assez vaste pour abriter bien des hôtes qu'on ne soupçonne pas. Ils habitent dans le subconscient, quand le corps est assez riche pour les nourrir, et chaque jour ils cherchent à s'imposer. Mes enfants que j'ai tant pleurés, pour lesquels je me suis tant lamentée, sont peut-être en sûreté en moi-même et me disent : « Pourquoi ne voulez-vous pas nous entendre ? Nous vous dirions des choses bien plus belles que celles que vous savez. » Mais mon démon à moi est fort, il est méchant, robuste, puissant, peut-être criminel et prend toute la place, tous les gestes, toute la voix pour lui seul.

Je revins à mon studio de Neuilly. J'avais vaguement le dessein de mettre fin à mes jours. Comment pouvais-je continuer à vivre après avoir perdu mes enfants ? Mais les petites filles de mon École m'entou-

raient. Elles me disaient : « Isadora, vivez pour nous : ne sommes-nous pas aussi vos enfants ? » Et leurs voix éveillèrent en moi le désir de calmer le chagrin de ces autres enfants qui pleuraient de tout leur cœur la mort de Deirdre et de Patrick. Si le malheur m'avait atteinte plus tôt dans l'existence j'aurais pu le surmonter ; s'il était venu beaucoup plus tard, il n'aurait pas été aussi terrible, mais alors, dans la plénitude de mon énergie, il ébranla complètement mes forces. Si seulement un grand amour m'avait enveloppée et emportée au loin ! Mais Lohengrin ne répondait pas à mon appel. Raymond et sa femme Pénélope partaient pour l'Albanie où ils devaient travailler parmi les réfugiés. Ils me persuadèrent d'aller les rejoindre là-bas. Je partis avec Elisabeth et Augustin pour Corfou. Quand nous arrivâmes à Milan pour passer la nuit, je me retrouvai dans la même chambre où j'avais souffert pendant plusieurs heures quatre ans auparavant, pour la naissance du petit Patrick, et maintenant il était né, il avait paru avec son visage d'ange tel que je l'avais rêvé à Saint-Marc et il était parti.

Quand je regardai de nouveau les yeux sinistres de la dame du portrait qui semblait me dire : « N'en est-il pas ainsi que je vous l'avais prédit ; tout ne mène-t-il pas à la mort ? » je ressentis une si violente horreur que je me précipitai hors de ma chambre et suppliai Augustin de me conduire dans un autre hôtel.

Nous prîmes le bateau de Brindisi et peu après, par un délicieux matin, nous arrivâmes à Corfou. La nature entière était heureuse et souriante, mais je ne trouvais en elle aucune consolation. Ceux qui étaient avec moi m'ont dit depuis que pendant des jours et des semaines je ne savais que rester assise, les yeux fixés devant moi. Je ne me rendais pas compte du temps ; j'étais entrée dans une contrée lugubre et grise où n'existait aucune volonté de vivre ou de bouger. Quand on est frappé par une profonde douleur, les gestes, les mots s'éva-

nouissent. Comme Niobé, changée en pierre, je demeurais immobile et j'attendais l'anéantissement de la mort.

Lohengrin était à Londres. J'avais l'idée que, s'il venait me rejoindre, je pourrais échapper à cet horrible et mortel coma. Peut-être si je sentais autour de moi des bras chauds et aimants, reviendrais-je à la vie.

Je demandai un jour que personne ne vînt me déranger. Dans ma chambre aux rideaux tirés, je m'étendis sur mon lit avec mes mains croisées sur la poitrine. J'étais arrivée au dernier degré du désespoir, et je répétais sans cesse un appel à L... : « Viens, j'ai besoin de toi, je meurs. Si tu ne viens pas, j'irai rejoindre les enfants », et je répétais les mêmes mots comme une sorte de litanie.

Quand je me levai, je m'aperçus qu'il était minuit, et je m'endormis d'un sommeil douloureux. Le matin suivant, Augustin m'éveilla en m'apportant un télégramme : « Pour l'amour de Dieu, envoyez-moi des nouvelles d'Isadora, je pars pour Corfou. — L... »

Les jours qui suivirent j'attendis à la clarté des premières lueurs d'espérance qui brillaient dans mes ténèbres.

Un matin, L... arriva, pâle et agité. « Je te croyais morte », dit-il, et alors il me dit que l'après-midi où, dans l'ombre, j'avais murmuré mon appel, je lui étais apparue dans une sorte de vision vaporeuse au pied de son lit en lui disant les mots exacts que j'avais tant répétés : « Viens, viens. J'ai besoin de toi. Si tu ne viens pas, je meurs. »

Quand j'eus la preuve de ce lien télépathique entre nous, j'eus aussi l'espoir que, par un geste spontané d'amour, le malheur du passé pourrait être réparé, que je pourrais de nouveau sentir en moi l'appel de mes enfants revenus sur terre pour me consoler. Mais cela ne devait pas être. Mon attente et ma douleur étaient trop intenses pour Lohengrin. Un matin, il partit brus-

quement sans avertir. Je vis le bateau s'éloigner de Corfou, et je compris qu'il était à bord. Le navire disparut sur les eaux bleues, et une fois de plus je me trouvai seule.

Alors, me parlant à moi-même, je me dis : « Il faut, ou bien que je quitte cette vie immédiatement, ou bien que je trouve le moyen de vivre malgré cette constante angoisse qui me dévore nuit et jour. » Car chaque nuit, éveillée ou endormie, je revivais la terrible et dernière matinée, j'entendais la voix de Deirdre : « Devine où nous irons aujourd'hui ? » J'entendais la gouvernante dire : « Madame, il vaudrait peut-être mieux qu'ils ne sortent pas aujourd'hui », et je m'entendais moi-même répondre, épouvantée : « Vous avez raison. Gardez-les, bonne nurse, gardez-les, ne les laissez pas sortir aujourd'hui ! »

Raymond vint d'Albanie. Il était, comme d'habitude, plein d'enthousiasme : « Le pays tout entier est en pleine détresse. Les villages sont dévastés ; les enfants meurent de faim. Comment peux-tu rester ici dans ton chagrin égoïste ? Viens nous aider à nourrir les enfants, à donner du courage aux femmes. »

Son plaidoyer fut efficace. Je remis ma tunique grecque et mes sandales et je suivis Raymond en Albanie. Il avait conçu une façon fort originale d'organiser un camp de secours pour les réfugiés albanais. Il alla au marché de Corfou, acheta de la laine brute, la chargea sur un petit vapeur qu'il avait loué et la transporta à Santa Quaranta, port principal des réfugiés.

— Mais Raymond, lui dis-je, comment vas-tu nourrir tous ces affamés avec de la laine brute ?

— Attends un peu, me dit-il, tu verras. Si je leur apportais du pain, cela ne serait que pour un jour ; mais je leur apporte de la laine et je travaille ainsi pour l'avenir.

Nous abordâmes sur la côte rocheuse de Santa Qua-

ranta où Raymond avait organisé un centre. Une affiche disait : « Ceux qui veulent filer de la laine recevront une drachme par jour. »

Une longue file de pauvres femmes maigres et affamées fut vite formée. Avec la drachme, elles recevaient du maïs que le gouvernement grec vendait dans le port.

Puis Raymond, dans son petit bateau, retourna à Corfou. Il commanda à des charpentiers de lui faire des métiers de tisserand et, de retour à Santa Quaranta, demanda ceux qui voulaient tisser de la laine pour une drachme par jour.

Les affamés accoururent en foule. Pour les modèles, Raymond s'inspira des dessins de vases grecs anciens. Bientôt il eut toute une rangée de femmes qui travaillaient près de la mer et il leur apprit à chanter suivant la cadence de leur métier. Les dessins, une fois tissés, formaient de magnifiques couvertures que Raymond envoya vendre à Londres avec 50 pour cent de bénéfice. Avec ce profit, il installa une boulangerie et vendit du pain blanc 50 pour cent meilleur marché que le gouvernement grec ne vendait le maïs et, ainsi, il fonda son village.

Nous vivions sous une tente au bord de la mer. Chaque matin, au lever du soleil, nous plongions et nous nagions. De temps à autre, Raymond avait un excédent de pain et de pommes de terre ; nous allions alors dans les villages situés sur les collines et nous distribuions le pain aux affamés.

L'Albanie était un pays étrange et tragique. Il y avait là le premier autel élevé à Jupiter tonnant, qui fut appelé ainsi parce que, dans ce pays, hiver comme été, il y a de continuels orages et des pluies violentes.

Nous parcourions le pays sous la tempête en tuniques et en sandales et je trouvai qu'il est plus agréable de sentir la pluie vous ruisseler sur le corps que de se promener en imperméable.

Je fus témoin de bien des scènes tragiques. Une mère, assise sous un arbre avec son bébé dans les bras et trois ou quatre petits enfants grimpant sur elle, tous affamés et sans asile. Leur maison brûlée, le père et le frère tués par les Turcs, les troupeaux volés, les récoltes détruites, et la pauvre mère était là avec les enfants qui lui restaient. C'est à de tels malheureux que Raymond distribuait ses sacs de pommes de terre.

Nous revenions au camp épuisés, mais un étrange bonheur pénétrait en moi. Mes enfants étaient partis, mais il y en avait d'autres, affamés et souffrants ; ne devais-je pas vivre pour ceux-là ?

C'est à Santa Quaranta où il n'y avait pas de coiffeur, que je coupai mes cheveux pour la première fois : je les jetai à la mer.

Quand ma santé et mes forces revinrent, cette vie parmi les réfugiés me devint impossible. Il y a une grande différence entre la vie d'un artiste et celle d'un saint. Ma vie d'artiste se réveillait en moi. Il était impossible, je le sentais, avec mes moyens limités, d'arrêter ce flot de misère que représentaient les réfugiés albanais.

CHAPITRE XXXI

Un jour, je sentis que je devais quitter ce pays de montagnes, de grands rochers et d'orages. Je dis à Pénélope : « Je sens que je ne puis plus voir cette misère. Je voudrais m'asseoir dans une mosquée à la clarté tranquille d'une lampe. Je voudrais fouler des tapis persans. Je suis fatiguée de ces routes. Voulez-vous venir avec moi faire une petite fugue à Constantinople ? »

Pénélope fut enchantée. Nous échangeâmes nos tuniques contre des robes ordinaires et nous prîmes le bateau pour Constantinople. Durant le jour je restai dans ma cabine, mais la nuit, alors que les autres passagers dormaient, je me mis une écharpe sur la tête et sortis au clair de lune. Accoudée au bastingage et rêvant à la lune, se dressait une silhouette entièrement vêtue de blanc, avec jusqu'à des gants de chevreau blancs. C'était une silhouette de jeune homme. Il tenait à la main un petit livre noir ; il semblait y lire de temps à autre, puis murmurait une sorte d'invocation. Son visage pâle et fatigué était éclairé par deux magnifiques yeux noirs, et couronné d'une chevelure de jais.

A mon approche, l'étranger parla :

— Je me permets de vous adresser la parole, dit-il,

parce que j'ai un chagrin aussi grand que le vôtre, et je retourne à Constantinople pour consoler ma mère, dont la douleur est immense. Il y a un mois elle a reçu la nouvelle du tragique suicide de mon frère aîné, et, à peine deux semaines plus tard, suivait une autre tragédie, le suicide de mon deuxième frère. Je suis le seul enfant qui lui reste. Mais comment lui serais-je de quelque consolation, moi qui suis aussi dans une telle détresse morale que la meilleure chose qui puisse m'arriver serait de suivre mes frères ?

Nous causâmes ensemble ; il me dit qu'il était acteur et le livre qu'il tenait à la main était *Hamlet* dont il était en train d'étudier le rôle.

Nous nous rencontrâmes sur le pont le soir suivant, et, comme deux fantômes infortunés, chacun plongé dans ses propres pensées et pourtant chacun trouvant une consolation dans la présence de l'autre, nous restâmes là jusqu'à l'aurore. Quand nous atteignîmes Constantinople, une grande et belle femme, dans le deuil le plus sévère, vint au-devant de lui et l'embrassa.

Pénélope et moi, nous descendîmes au Palace Hôtel de Pera et passâmes nos deux premières journées à errer à travers Constantinople, surtout dans la vieille ville, parmi les rues étroites.

Le troisième jour j'eus une visite inattendue. C'était la mère de mon triste ami du bateau, la femme qui était venue à sa rencontre. Elle vint à moi dans la plus grande angoise. Elle me montra les portraits des deux superbes fils qu'elle avait perdus, et dit :

— Ils ne sont plus, je ne puis les rappeler à la vie, mais je viens vous demander de m'aider à sauver le dernier, Raoul. Je sens qu'il veut suivre ses frères.

— Que puis-je faire, dis-je, et dans quel sens est-il en danger ?

— Il a quitté la ville et se trouve au petit village de

San Stefano, tout seul dans une villa, et avec l'expression désespérée qu'il avait quand il est parti, je ne puis que craindre le pire. Vous avez fait une si profonde impression sur lui que je crois que vous pourrez lui montrer la cruauté de son action, l'apitoyer sur sa mère et lui faire reprendre goût à la vie.

— Mais quelle est la raison de son désespoir ? demandai-je.

— Je ne la sais pas, pas plus que je n'ai su celle du suicide de ses frères. Beaux, jeunes, riches, pourquoi n'ont-ils cherché que la mort ?

Très émue par cet appel d'une mère, je promis d'aller au village de San Stefano et de faire tout ce que je pourrais pour ramener Raoul à la raison. Le portier de l'hôtel me dit que les routes étaient dures et presque impraticables en auto. Je me dirigeai donc vers le port et louai un petit remorqueur. Il y avait du vent et les eaux du Bosphore étaient très agitées, mais nous arrivâmes sains et saufs au petit village. Grâce aux indications de sa mère, je trouvai la villa de Raoul. C'était une maison blanche située au milieu d'un jardin dans un lieu solitaire, près d'un vieux cimetière. Il n'y avait pas de sonnette. Je frappai mais ne reçus aucune réponse. Je poussai la porte, et, la trouvant ouverte, j'entrai. La pièce du rez-de-chaussée était vide, je descendis quelques marches et, ouvrant une autre porte, je trouvai Raoul dans une petite chambre blanchie à la chaux avec le sol et les portes en blanc. Il était étendu sur un divan recouvert de blanc, habillé tel que je l'avais vu sur le bateau, dans son complet blanc, avec des gants blancs immaculés. A côté du divan se trouvait une petite table avec un vase de cristal dans lequel trempait un lis blanc, et, près du vase, un revolver.

Quant au jeune homme qui, je crois, n'avait pas mangé depuis deux ou trois jours, il était perdu dans une contrée lointaine où ma voix pouvait à peine l'at-

teindre. Je me mis à le secouer pour le rappeler à la vie, je lui parlai de sa mère, je lui dis combien son cœur avait été déchiré par la mort de ses deux frères et, finalement, l'ayant pris par la main, je réussis à le traîner de force jusqu'à mon petit bateau en ayant soin de laisser le revolver où il était.

Pendant le retour, Raoul ne cessa de pleurer, il ne voulait pas revenir chez sa mère ; je le fis donc venir chez moi, dans mon appartement du Palace de Pera, où j'essayai de lui arracher le secret de son grand chagrin, car il me semblait que même la mort de ses frères ne suffisait pas à expliquer son état. A la fin, il murmura :

— Non, vous avez raison : ce n'est pas la mort de mes frères ; c'est Sylvio.

— Qui est Sylvio ? Où est-elle ? demandai-je.

— Sylvio est l'être le plus beau du monde, répondit-il. Il est à Constantinople avec sa mère.

En apprenant que Sylvio était un garçon, je fus, je l'avoue, légèrement stupéfaite, mais comme j'ai toujours été fervente de Platon, et que je vois en son *Phèdre* le chant d'amour le plus exquis de la terre, je ne fus pas scandalisée comme certaines auraient pu l'être. Je crois que l'amour le plus élevé est une pure flamme spirituelle qui ne dépend pas nécessairement du sexe du bien-aimé.

Mais comme j'étais décidée à sauver la vie de Raoul à n'importe quel prix, au lieu de faire la moindre remarque, je demandai simplement :

— Quel est le numéro de téléphone de Sylvio ?

Bientôt j'entendis la voix de Sylvio au bout du fil, une voix douce qui me sembla venir d'une âme douce.

— Il faut que vous veniez tout de suite ici, dis-je.

Peu après il arriva. C'était un charmant jeune homme d'environ dix-huit ans. Ainsi devait être Ganymède quand il troublait le puissant Zeus lui-même.

« Ainsi cette vague à laquelle Zeus épris de Ganymède donna le nom de désir se déverse en l'âme de l'amant, et, comme les souffles et les sons que renvoient les substances dures et polies, elle revient à son point de départ. Ainsi le spectacle de la beauté, à travers les yeux du bel éphèbe, revient jusqu'au fond de son âme, et l'âme du bien-aimé est comme celle de l'amant remplie d'amour. »

Nous dînâmes et passâmes la soirée ensemble. Bientôt, sur le balcon qui dominait le Bosphore, j'eus le plaisir de voir Raoul et Sylvio échangeant de douces confidences, qui me montrèrent que Raoul était sauvé pour le moment. Je téléphonai à sa mère et lui dis le succès de mes efforts. La joie de cette pauvre femme était telle qu'elle pouvait à peine m'exprimer sa reconnaissance.

Cette nuit, lorsque je souhaitai le bonsoir à mes amis, je sentis que j'avais fait une bonne action en sauvant la vie de ce magnifique garçon, mais quelques jours plus tard, la mère affolée revenait me trouver.

— Raoul est retourné à sa villa de San Stephano. Il faut que vous le sauviez encore.

C'était un peu abuser de ma bonté, mais je ne pus résister aux prières de la pauvre mère. Cette fois, cependant, comme j'avais trouvé la traversée assez dure, j'affrontai la route et pris une auto. Puis j'allai trouver Sylvio et lui dis qu'il devait venir avec moi.

— Que veut dire toute cette folie ? lui demandai-je.

— Voici, répondit Sylvio. J'aime certainement Raoul, mais je ne puis dire que je l'aime autant qu'il m'aime, alors il prétend qu'il vaut mieux mourir.

Nous partîmes au coucher du soleil et après maints cahots et maintes secousses nous arrivâmes à la villa. Nous y pénétrâmes à l'improviste et Raoul fut une fois de plus ramené à l'hôtel. Nous discutâmes avec Pénélope jusque très avant dans la nuit pour trouver

un remède efficace à l'étrange maladie dont Raoul était atteint.

Le lendemain, comme Pénélope et moi errions dans les vieux quartiers de Constantinople, Pénélope me montra du doigt une enseigne dans une ruelle sombre et étroite. Elle était rédigée en arménien et Pénélope put déchiffrer que vivait là une diseuse de bonne aventure.

— Allons la consulter, dit Pénélope.

Nous pénétrâmes dans une vieille maison. Après avoir monté un escalier en spirale et traversé plusieurs passages sales et délabrés, nous trouvâmes dans une chambre du fond une très vieille femme accroupie au-dessus d'un chaudron d'où s'élevaient d'étranges odeurs. Elle était Arménienne mais parlait un peu le grec, de sorte que Pénélope put la comprendre, et elle nous raconta comment, lors du dernier massacre par les Turcs, elle avait assisté, dans cette pièce, au terrifiant carnage de tous ses fils, de ses filles et de ses petits-enfants, égorgés jusqu'au dernier ; depuis ce moment-là elle était devenue extra-lucide et pouvait lire dans l'avenir.

— Que voyez-vous dans le mien ? demandai-je par l'intermédiaire de Pénélope.

La vieille femme regarda un certain temps les vapeurs du chaudron, puis prononça quelques mots que Pénélope me traduisit.

— Elle salue en vous la fille du soleil. Vous avez été envoyée sur terre pour répandre beaucoup de joie par le monde. Sur cette joie sera fondée une religion. Après bien des voyages, vers la fin de votre vie, vous construirez des temples dans tout l'univers. Dans la suite des temps vous reviendrez en cette ville où vous bâtirez également un temple. Tous ces temples seront dédiés à la beauté et à la joie parce que vous êtes la fille du soleil.

A cette époque, cette prophétie poétique me parut

curieuse, étant donné ma tristesse et mon désespoir. ,Alors Pénélope demanda :

— Quel sera mon avenir ?

Elle parla à Pénélope et je remarquai que celle-ci pâlit et parut épouvantée.

— Que vous a-t-elle dit ? demandai-je.

— Ce qu'elle m'a dit est très inquiétant, répondit Pénélope. Elle dit que j'ai un petit agneau, ce qui signifie mon fils Ménalkas. Elle dit : « Vous désirez un autre petit agneau », cela doit être la fille que j'espère toujours. Mais elle ajoute que ce souhait ne sera jamais réalisé. Elle me dit aussi que je recevrai bientôt un télégramme m'annonçant que quelqu'un que j'aime est très malade, et qu'un autre que j'aime est près de la mort. Et après cela, continua Pénélope, elle dit que ma vie ne sera plus longue mais que dans un lieu élevé, dominant le monde, je ferai ma dernière méditation avant de quitter cette sphère.

Pénélope était bouleversée. Elle donna quelque argent à la vieille femme, et, lui disant adieu, elle me prit par la main, puis presque courant me fit longer en hâte les couloirs, descendre l'escalier, sortir dans l'étroite rue jusqu'à ce que nous trouvâmes une voiture qui nous ramena à l'hôtel.

Comme nous entrions, le portier vint au-devant de nous avec une dépêche. Pénélope s'appuya sur mon bras à moitié évanouie. Il me fallut la conduire à sa chambre où j'ouvris le télégramme. Je lus : « Ménalkas très mal, Raymond très mal, revenez de suite. »

La pauvre Pénélope était affolée. Nous jetâmes précipitamment nos affaires dans les malles et je demandai où nous pourrions trouver un bateau pour Quaranta. Le portier nous dit qu'il y en avait un qui devait partir au coucher du soleil. Mais dans notre hâte je me souvins pourtant de la mère de Raoul et je lui écrivis : « Si vous désirez sauver votre fils du danger qui le menace, faites-

lui quitter Constantinople immédiatement. Ne me demandez pas pourquoi, mais si vous le pouvez, amenez-le au bateau par lequel je pars cet après-midi à cinq heures. »

Je ne reçus aucune réponse, et ce ne fut qu'au moment où le bateau levait l'ancre que Raoul, une valise à la main, et paraissant plus mort que vif, traversa précipitamment la passerelle et arriva à bord. Je lui demandai s'il avait un billet et une cabine, mais il n'avait pensé ni à l'un ni à l'autre. Ces bateaux d'Orient sont heureusement aimables et accommodants, et je pus m'arranger avec le capitaine ; il fut entendu que, comme il n'y avait plus de cabine disponible, Raoul dormirait dans le salon voisin de la mienne, car j'éprouvais réellement pour cet enfant une sollicitude de mère.

En arrivant à Santa Quaranta nous trouvâmes Raymond et Ménalkas atteints de fièvre. Je fis de mon mieux pour persuader Raymond et Pénélope de quitter ce triste pays d'Albanie et de revenir avec moi en Europe. Je leur amenais le docteur du bord, comptant sur son influence, mais Raymond refusa de quitter ses réfugiés et son village, et Pénélope ne voulait pas l'abandonner. Je fus donc forcée de les laisser sur ce rocher désolé avec une petite tente pour tout abri, sur laquelle soufflait un véritable ouragan.

Le bateau continua sa route sur Trieste. Raoul et moi nous étions tous deux très malheureux et ses larmes ne cessaient de couler. J'avais télégraphié pour que mon auto nous attendît à Trieste, car je redoutais le contact des voyageurs du train, et nous nous dirigeâmes vers le nord à travers les montagnes du côté de la Suisse.

Nous nous arrêtâmes quelques temps sur les bords du lac de Genève. Nous formions un couple curieux, chacun plongé dans son propre chagrin, et c'est sans doute pourquoi nous trouvions réciproquement notre compagnie agréable. Nous passions des jours entiers dans un

petit bateau sur le lac ; à la fin, je pus arracher à Raoul la promesse sacrée que, pour l'amour de sa mère, il renoncerait au suicide.

Enfin, un matin, je le conduisis jusqu'au train. Il retournait à son théâtre. Je ne l'ai jamais revu depuis. Mais j'ai entendu dire plus tard qu'il avait une carrière très brillante et qu'il faisait une grande impression par sa façon d'incarner Hamlet. Je n'en doute point. Qui pourrait dire ces mots : « Etre ou ne pas être » avec plus d'intelligence que le pauvre Raoul ?

Mais il était si jeune qu'il a, je l'espère, rencontré le bonheur depuis.

Quand je me trouvai seule, en Suisse, une grande lassitude et une grande mélancolie s'emparèrent de moi. Je ne pouvais plus rester fixée à la même place. Dévorée par le besoin de mouvement, je parcourus toute la Suisse en auto, et finalement, suivant une irrésistible impulsion, je me fis reconduire à Paris.

J'étais tout à fait isolée, car toute société m'était devenue insupportable. Même la compagnie de mon frère Augustin, qui m'avait rejoint en Suisse, ne pouvait faire cesser cet envoûtement. A la fin, j'en étais arrivée à ce point que même le son de la voix humaine m'était devenu douloureux, et que les gens qui venaient me voir me semblaient lointains et irréels. J'arrivai donc à Paris seule un soir. Ma maison de Neuilly était déserte à l'exception d'un vieillard qui entretenait le jardin et vivait dans la loge du concierge près de la grille.

J'entrai dans mon grand studio, et, pendant un moment, la vue de mes rideaux bleus me rappela mon Art et mon travail ; je résolus de faire un effort pour les reprendre. Dans cette intention, j'envoyai chercher mon ami Hener Skene, afin qu'il jouât pour moi, mais le son de la musique familière eut pour seul effet de provoquer une crise de larmes. C'était la première fois

que je pleurais. Chaque chose ici ravivait trop ardemment le souvenir des jours heureux. Bientôt une hallucination me fit entendre les voix des enfants dans le jardin, et un jour, quand je tentai d'entrer dans la petite maison dans laquelle ils vivaient et que je vis leurs vêtements et leurs jouets en désordre, un effondrement se fit en moi et je compris qu'il me serait désormais impossible de rester à Neuilly. Cependant, je fis encore quelques efforts et j'appelai quelques-uns de mes amis.

Mais la nuit je ne pouvais dormir ; je savais le fleuve trop dangereusement proche. Aussi, un jour, incapable de supporter cette atmosphère plus longtemps, je pris ma voiture et partis vers le sud.

Ce n'est que dans ma voiture, filant à soixante-dix ou quatre-vingts à l'heure, que je me sentais un peu soulagée de cette indescriptible angoisse qui m'étreignait jour et nuit.

Je franchis les Alpes, arrivai en Italie, et continuai à errer, me trouvant une fois en gondole sur les canaux de Venise, demandant au gondolier de ramer toute la nuit, une autre fois dans l'antique ville de Rimini.

Je passai une nuit à Florence où je savais que vivait Craig ; j'avais le grand désir de l'envoyer chercher, mais sachant qu'il était marié maintenant et fixé dans la vie de famille, je pensai que sa visite ne serait qu'une cause de discorde et j'y renonçai.

Un jour, dans une petite ville au bord de la mer, je reçus un télégramme : « Isadora, je sais que vous voyagez en Italie. Venez chez moi. Je ferai de mon mieux pour vous consoler. » C'était signé Eléanora Duse.

Je n'ai jamais su comment elle avait découvert ma retraite pour me faire parvenir cette dépêche, mais, en lisant le nom magique, je compris qu'Eléanora Duse était la seule personne que je désirasse voir. Le télégramme venait de Viareggio, juste sur le promontoir opposé à celui sur lequel je me trouvais. Je partis aussitôt en

auto, après avoir envoyé une réponse reconnaissante à Eléanora pour annoncer mon arrivée.

Le soir où j'arrivai à Viareggio, il y avait un gros orage. Eléanora habitait un petit village assez loin dans la campagne, mais elle avait laissé un mot au Grand Hôtel pour me prier de la rejoindre.

CHAPITRE XXXII

Le lendemain matin, j'allai voir la Duse qui habitait dans une villa rose derrière un champ de vignes. Elle vint à ma rencontre par une allée couverte de vignes, semblable à un ange glorieux. Elle me prit dans ses bras, et ses yeux splendides rayonnaient d'un tel amour et d'une telle tendresse que j'éprouvai la même émotion que dut ressentir Dante quand, dans le Paradis, il rencontra la divine Béatrice.

Je vécus à Viareggio, puisant du courage à l'éclat rayonnant des yeux d'Eléanora. Elle me berçait dans ses bras et consolait ma peine, ou plutôt elle ne la consolait pas, elle la faisait sienne et je comprenais que si je n'avais pu supporter la société des autres personnes, c'est qu'elles jouaient la comédie, qu'elles essayaient de me faire oublier en m'égayant. Eléanora disait, au contraire : « Parlez-moi de Deirdre et de Patrick », et elle me demandait de lui redire toutes leurs petites paroles, leurs petites manières, de lui montrer leurs photos qu'elle embrassait et sur lesquelles elle versait des larmes. Jamais elle ne disait : « Cessez de pleurer », mais elle pleurait avec moi ; pour la première fois depuis leur mort, je sentais que je n'étais pas seule car Eléanora Duse était un être exceptionnel. Son cœur

était si grand qu'il pouvait contenir toute la tragédie du monde, son esprit était le plus radieux qui ait jamais lui à travers les sombres tristesses de cette terre. Souvent, tandis que je me promenais avec elle au bord de la mer, il me semblait que sa tête était parmi les étoiles, que ses mains atteignaient le sommet des montagnes.

Levant un jour les yeux vers les montagnes elle me dit :

— Regardez les flancs sauvages de ces montagnes ; comme ils semblent sombres et inaccessibles à côté des collines boisées couvertes de vignes ensoleillées et d'arbres en fleurs ! Mais si vous regardez au sommet du sombre et rude Pisanino, vous apercevrez la clarté d'un marbre blanc attendant que le sculpteur lui donne l'immortalité ; tandis que les unes ne produisent que ce que réclament les besoins matériels de l'homme, l'autre fournit ce qu'il faut à son rêve. Telle est la vie de l'artiste, obscure, sombre, tragique, mais donnant le marbre blanc d'où surgissent les aspirations de l'homme.

Eléanora aimait Shelley et quelquefois, à la fin de septembre, pendant les fréquents orages, quand un éclair illuminait les vagues noires, elle montrait la mer et disait :

— Regardez, les yeux de Shelley étincellent ; il est là, marchant sur les flots.

Comme j'étais harcelée par les étrangers qui me dévisageaient sans cesse à l'hôtel, je m'installai dans une villa. Mais quelle raison guida mon choix ? Une grande maison de briques rouges au fond d'une forêt de pins mélancoliques et entourée d'un grand mur. Et si l'extérieur était triste, l'intérieur était d'un lugubre indéfinissable. Cette villa avait été habitée, suivant la légende qui courait dans le village, par une dame qui, après une passion malheureuse pour un personnage de haut rang

de la cour d'Autriche, quelques-uns disaient François-Joseph lui-même, avait eu l'infortune de voir le fils de leur union devenir fou. En haut de la villa se trouvait une petite chambre aux fenêtres grillées, avec les murs peints de dessins fantastiques, avec une petite ouverture carrée dans la porte par laquelle on passait évidemment la nourriture au pauvre dément quand il devint dangereux. Le toit était surmonté d'une grande loggia ouverte, donnant d'un côté sur la mer et de l'autre sur les montagnes.

Cette sinistre demeure qui contenait au moins soixante chambres, j'eus la fantaisie de la louer. Je crois que ce qui me tenta ce furent la forêt de pins qui l'entourait et la vue merveilleuse que l'on avait de la loggia. Je demandai à Eléanora si elle n'aimerait pas venir l'habiter avec moi, mais elle refusa poliment, et, quittant sa villa d'été, prit une petite maison blanche près de la mienne.

La Duse avait la plus grande originalité en matière de correspondance. Si vous viviez au loin, elle ne vous envoyait, en trois ans, qu'un long télégramme de temps à autre, mais si vous étiez tout près d'elle, elle vous adressait un charmant petit mot presque chaque jour, et parfois deux ou trois dans la journée. Nous nous voyions pourtant souvent, souvent nous nous promenions au bord de la mer, ce qui faisait dire à la Duse : « La Danse tragique se promène avec la Muse tragique. »

Un jour que nous étions ensemble sur le rivage, elle se tourna vers moi. Le soleil couchant faisait une auréole ardente autour de sa tête ! Elle me fixa longtemps d'un étrange regard :

— Isadora, dit-elle d'une voix sourde, ne cherchez plus le bonheur. Vous avez sur votre front la marque des prédestinés au malheur. Ce qui vous est déjà arrivé n'est qu'un commencement. Ne tentez plus le sort. »

Ah ! Eléanora, que n'ai-je écouté votre avertissement !

Mais l'espérance est une plante difficile à détruire ; qu'importe que beaucoup de branches soient brisées ? elle porte toujours de nouveaux rejetons.

La Duse était alors une créature magnifique, dans le plein épanouissement de sa vie et de son intelligence. Quand elle marchait sur la plage, elle faisait de longues enjambées comme je n'en ai jamais vu faire à une autre femme. Elle ne portait pas de corset, et ses formes, alors puissantes et pleines, auraient dérouté les gens qui suivent la mode, mais elles avaient une grande noblesse. Tout en elle révélait son âme haute et torturée. Souvent, elle me lisait les tragédies des Grecs ou de Shakespeare, et, lorsque je l'entendais lire les vers d'Antigone, je pensais que c'était un crime que cette splendide interprétation ne fût pas entendue du monde entier.

Il n'est pas vrai que son long éloignement de la scène dans la plénitude et la maturité de son talent fût dû, comme certains veulent le croire, à un amour malheureux ou à quelque autre raison sentimentale, ni même à une santé chancelante, mais elle n'avait pas l'aide ou le capital nécessaires pour traduire ses idées d'art comme elle l'aurait voulu ; voilà la simple et honteuse vérité. Le monde qui « aime l'Art » laissa la plus grande actrice de l'univers se ronger le cœur dans la pauvreté pendant quinze longues années. Quand finalement Maurice Guest se rendit compte de ce qui était, et qu'il organisa pour elle une tournée en Amérique, il était trop tard ; elle mourut au cours du voyage, alors qu'au milieu d'efforts pathétiques elle tentait d'amasser l'argent nécessaire à l'œuvre qu'elle voulait réaliser depuis si longtemps.

Je louai un grand piano pour ma villa, puis j'envoyai un télégramme à mon fidèle ami Skene, qui me rejoignit aussitôt. Eléanora était passionnée de musique et, chaque soir, il jouait pour elle du Beethoven, du Chopin, du Schumann, du Schubert. Quelquefois elle chan-

tait, d'une voix basse exquisement timbrée, son air favori : « Dans cette tombe obscure laissez-moi pleurer » et, aux derniers mots : « Ingrate, ingrate », son accent et ses traits avaient une expression si profondément tragique et si pleine de reproches qu'on ne pouvait la regarder sans larmes.

Un jour, au crépuscule, je me levai subitement et, demandant à Skene de jouer, je dansai pour elle l'*Adagio* de la Sonate Pathétique de Beethoven. C'était ma première danse depuis le 19 avril ; la Duse m'en remercia en me serrant dans ses bras et en m'embrassant.

— Isadora, dit-elle, que faites-vous ici ? Vous devez retourner à votre Art. C'est votre unique salut !

Eléanora savait que j'avais reçu quelques jours auparavant une offre de contrat pour une tournée en Amérique du Sud. « Acceptez ce contrat, disait-elle avec insistance ; si vous saviez combien la vie est courte et combien peuvent être longues les années d'ennui, d'ennui, rien que d'ennui ! Fuyez la tristesse et l'ennui, fuyez ! »

Fuir, fuir, disait-elle, mais mon cœur était trop lourd. Je pouvais esquisser quelques gestes de danse devant Eléanora, mais retourner devant le public me semblait impossible. Mon être tout entier était trop torturé, chaque battement de mon cœur pleurait mes enfants. Tant que j'étais avec Eléanora, je me sentais apaisée, mais les nuits, dans cette villa solitaire, avec les échos de ces chambres vides et tristes, je les passais à attendre le matin. Alors je me levais et j'allais nager. Je pensais à nager si loin, si loin que je ne pusse revenir, mais toujours mon corps se retournait de lui-même vers le rivage, tant est tenace la volonté de vivre chez un être jeune.

Par une grise après-midi d'automne je me promenais solitaire sur la plage quand, soudain, je vis, marchant devant moi, mes enfants Deirdre et Patrick qui se te-

naient par la main. Je les appelai, mais toujours devant moi ils m'échappaient en riant. Je courus après eux, les poursuivant, les appelant, et tout à coup ils disparurent dans la vapeur des embruns. Alors une terrible appréhension m'envahit. Cette vision de mes enfants ! Étais-je folle ? J'eus pendant un moment le sentiment précis que j'avais un pied au delà de la limite qui sépare la folie de la raison. Je vis devant moi la maison de fous, la vie d'affreuse monotonie, et dans un élan d'amer désespoir je tombai la face contre terre en poussant des cris.

Je ne sais depuis combien de temps j'étais étendue là, lorsque je sentis une main pitoyable se poser sur ma tête. Je regardai et je vis un homme que je pris d'abord pour un de ces admirables personnages du plafond de la chapelle Sixtine. Il se tenait là, sortant de la mer, et disant :

« Pourquoi pleurez-vous sans cesse ? Puis-je faire quelque chose pour vous, vous aider ? »

Je levai les yeux.

« Oui, répondis-je. Sauvez-moi, sauvez plus que ma vie, ma raison. Donnez-moi un enfant. »

Ce soir-là nous contemplâmes ensemble, du haut du toit de ma villa, le soleil qui se couchait au delà de la mer. La lune se levait, et inondait d'une lumière étincelante le marbre des montagnes ; et lorsque je sentis ses bras jeunes et forts autour de moi, et ses lèvres sur les miennes, quand toute sa passion d'Italien descendit en moi, je compris que j'étais délivrée de la douleur et de la mort, ramenée à la lumière pour aimer encore.

Le lendemain matin, quand je racontai tout cela à Eléanora, elle ne sembla nullement surprise. Les artistes vivent tellement dans une atmosphère de légende et de fantaisie que de savoir que le jeune modèle de Michel-Ange avait surgi de la mer pour me consoler lui parut tout naturel, et quoiqu'elle détestât rencontrer

des étrangers, elle consentit avec bonne grâce que je lui présentasse mon jeune sauveur : nous visitâmes son atelier, car il était sculpteur.

— Vous croyez vraiment qu'il a du génie ? me dit-elle après avoir vu ses œuvres.

— Sans aucun doute, répondis-je, et probablement sera-t-il un second Michel-Ange.

La jeunesse a un ressort extraordinaire. La jeunesse croit tout possible, et je croyais presque que mon nouvel amour terrasserait la douleur. J'étais si lasse de ma perpétuelle souffrance. Il y avait un poème de Victor Hugo que je relisais constamment, et j'en étais arrivée à me persuader : « Oui, ils reviendront, ils attendent seulement un peu avant de retourner vers moi. » Hélas ! mon illusion ne dura pas longtemps.

Mon amant devait appartenir à une famille italienne austère et il était fiancé à une jeune fille italienne de famille non moins sévère. Il ne me l'avait pas dit, mais un jour il me l'expliqua par lettre en me disant adieu. Mais je ne lui en voulus pas. Je sentais qu'il avait sauvé ma raison, et je n'éprouvais plus l'impression de solitude ; depuis ce moment-là, j'entrai dans une phase d'intense mysticisme. Je sentais les âmes de mes enfants planer autour de moi. Je savais qu'ils reviendraient sur terre pour me consoler.

Comme l'automne approchait, Eléanora se réinstalla dans son appartement de Florence, et j'abandonnai ma lugubre villa. J'allai d'abord à Florence, puis à Rome, où je projetai de passer l'hiver. Noël me trouva à Rome. Il fut triste, mais je me disais : « Qu'importe, je ne suis ni dans la tombe ni dans un asile de fous, je suis ici. » Et mon fidèle ami Skene restait avec moi. Il ne me questionnait jamais, ne doutait jamais, il se contentait de me donner son amitié, son adoration et sa musique.

CHAPITRE XXXIII

Rome est une cité merveilleuse pour un cœur dans la tristesse. Tandis que l'éblouissante clarté et la perfection d'Athènes auraient rendu ma peine plus aiguë encore, Rome, avec ses ruines imposantes, ses tombes et ses monuments pleins d'âme, témoins de tant de générations mortes, agit sur moi comme un calmant. J'aimais particulièrement à errer sur la voie Appienne à l'aube quand, entre les longues rangées de tombeaux, les voitures des vignerons venaient de Frascati avec leurs conducteurs dormant comme des faunes fatigués sur leurs barriques de vin. Il me semblait alors que le temps cessait d'exister. J'étais comme un fantôme qui aurait parcouru la route romaine depuis un millier d'années avec les vastes plaines de la Campanie autour de moi et la grande voûte d'un ciel de Raphaël au-dessus de ma tête. Quelquefois je levais mes bras vers ce ciel et dansais une figure tragique entre les tombes alignées.

Le soir, Skene et moi allions plus loin à l'aventure et nous arrêtions près des nombreuses fontaines qui ne cessent jamais de répandre l'eau des sources intarissables de la montagne. J'aimais à m'asseoir près d'une fontaine, à en entendre le murmure. Et là je pleurais silencieusement, tandis que mon doux compagnon gardait mes mains dans les siennes.

Je fus arrachée un jour à ces tristes promenades par un télégramme de Lohengrin me suppliant au nom de mon Art de revenir, et à son appel je pris le train pour Paris. Viareggio se trouvait sur le chemin. J'aperçus le toit de la villa de briques rouges émergeant des pins, et je me souvins des mois remplis alternativement de désespoir et d'espérance que j'y avais passés, et de ma divine amie Eléanora que je quittais.

Lohengrin avait fait préparer pour moi un magnifique appartement au Carlton, donnant sur la place de la Concorde, et rempli de fleurs. Quand je lui eus raconté ma vie à Viareggio et mon rêve mystique de la réincarnation de mes enfants et leur retour sur terre, il mit la tête dans ses mains, et, après quelques instants d'une lutte intérieure, il dit :

« Je suis venu à vous pour la première fois en 1908 afin de vous aider, mais notre amour nous a conduits à la tragédie. Maintenant créons l'École que vous désirez et de la beauté pour les autres sur cette triste terre. »

Alors il me dit qu'il avait acheté le Grand Hôtel de Bellevue dont les terrasses dominent l'antique Paris, dont les jardins descendent jusqu'au fleuve et dont les chambres peuvent loger un millier d'enfants. Il ne dépendait plus que de moi que cette École existât pour toujours,

« si vous consentez à laisser de côté tout sentiment personnel, et à consacrer votre existence à une idée », dit-il.

Devant l'inextricable réseau de peines et de catastrophes que m'avait apportées la vie, et sur lesquelles ne brillait que la lueur intacte de mon idée, je consentis.

Le lendemain matin nous visitâmes Bellevue, et dès lors décorateurs, tapissiers déployèrent leur activité sous ma direction pour transformer cet hôtel assez banal en Temple de la Danse de l'Avenir.

Cinquante candidates furent choisies au moyen d'un

concours fait dans le centre de Paris ; elles furent les premières élèves, les monitrices.

Les salles de danse étaient les salles à manger du vieil hôtel, tapissées de mes rideaux bleus. Au centre de la grande pièce j'installai une estrade à laquelle on accédait par des marches ; cette estrade pouvait être utilisée par les spectateurs ou par les auteurs qui, quelquefois, faisaient répéter leurs œuvres dans ce cadre. J'en étais arrivée à cette conclusion que la monotonie et la langueur de la vie dans une école ordinaire viennent en grande partie de ce que les parquets y sont tous au même niveau. C'est pourquoi, entre certaines pièces, je ménageai de petits passages qui montaient d'un côté et descendaient de l'autre. Le salle à manger fut arrangée sur le modèle de la Chambre des Communes avec des rangées de sièges en gradins de chaque côté de la pièce ; les sièges du haut étant réservés aux élèves les plus âgées et aux professeurs ; les autres aux enfants.

Au milieu de cette vie agitée, bouillonnante, je trouvai une fois de plus le courage d'enseigner et mes élèves apprenaient avec la plus extraordinaire rapidité. Au bout de trois mois leurs progrès étaient tels qu'elles faisaient l'étonnement et l'admiration de tous les artistes qui venaient les voir. Le samedi était le jour des artistes, une leçon publique en leur honneur avait lieu le matin de onze à une heure, après quoi, grâce à l'habituelle générosité de Lohengrin, un grand déjeuner était servi aux artistes et aux enfants réunis. Quand le temps devint plus beau, ce déjeuner fut servi dans le jardin et suivi de musique, de poésie et de danse.

Rodin, dont la villa était sur la colline opposée à Meudon, venait souvent nous voir. Il s'asseyait dans la salle de danse, prenant des croquis des jeunes filles et des enfants tandis qu'elles dansaient. Un jour, il me dit :

« Si seulement j'avais eu de pareils modèles quand j'étais jeune ! Des modèles qui remuent et dont les

mouvements sont d'accord avec la nature et l'harmonie. J'ai eu de magnifiques modèles, c'est vrai, mais aucun qui ait compris la science du mouvement comme le font vos élèves. »

J'achetai pour les enfants des capes multicolores et lorsqu'elles sortaient de l'École pour se promener dans les bois, quand elles dansaient et couraient, elles semblaient une bande d'oiseaux merveilleux.

Je croyais que cette école de Bellevue serait durable, que j'y passerais toutes les années qui me restaient à vivre, et que j'y laisserais les résultats de mes efforts.

Au mois de juin, nous donnâmes un Festival au Trocadéro. D'une loge je suivais la danse de mes élèves. A certaines parties du programme, l'assistance frémissante se levait et criait d'enthousiasme et de plaisir. A la fin les applaudissements durèrent si longtemps que la foule semblait ne pas vouloir partir. Je crois que cet enthousiasme extraordinaire pour des enfants qui n'étaient en aucune façon des danseuses ou des artistes de métier, était dû à l'espérance d'un mouvement nouveau de l'humanité que j'avais obscurément prévu. Nous voyions en effet les gestes entrevus dans la vision de Nietzsche.

« Zarathustra le danseur, Zarathustra au corps léger, qui fait signe de ses ailes prêtes à s'envoler, qui fait signe à tous les oiseaux, tout prêt, tout préparé, âme légère et pleine de joie ! »

Nous voyions devant nous les futures danseuses de la *Neuvième Symphonie* de Beethoven.

CHAPITRE XXXIV

La journée à Bellevue commençait dans une explosion de joie. On entendait les petits pieds courir le long des corridors, les voix des enfants chanter toutes ensemble. Lorsque je descendais, je les trouvais dans la salle de danse, et en me voyant elles criaient en chœur : « Bonjour Isadora ». Comment être triste dans une pareille atmosphère ? Certes, il m'arrivait souvent de chercher parmi elles deux petits visages disparus et je montais dans ma chambre pour pleurer toute seule ; pourtant je trouvais la force de reprendre chaque jour mon enseignement, et la grâce charmante de ces danses d'enfants m'encourageait à vivre.

En l'an 100 avant J.-C., se dressait, sur l'une des collines de Rome, une école, connue sous les nom de « Séminaire des danseurs sacrés ». Les élèves de cette école étaient non seulement choisis dans les familles les plus aristocratiques, mais ils devaient être d'un lignage remontant à plusieurs siècles, et sans tache. Quoiqu'on leur enseignât tous les arts et toutes les philosophies, la danse était leur moyen principal d'expression. Ils dansaient au théâtre aux quatre saisons de l'année : printemps, été, automne, hiver. Ils descendaient alors de leur colline, jusqu'à Rome où ils prenaient part à

certaines cérémonies et dansaient devant le peuple pour la purification de ceux qui les contemplaient. Ces tout jeunes hommes dansaient avec une telle ardeur joyeuse, une telle pureté, que leur danse ennoblissait les spectateurs, purifiait les âmes malades.

Le sens de leur mission était pour moi si clair qu'en fondant mon École, je voyais déjà Bellevue, situé sur une Acropole près de Paris, jouer pour cette ville et pour ses artistes le même rôle que l'École des danseurs sacrés de Rome.

Une foule d'artistes venaient chaque semaine à Bellevue avec leurs albums de dessins, car l'École se révélait déjà comme une source d'inspiration. Des centaines de croquis et de nombreux modèles de figures dansantes que l'on voit aujourd'hui y prirent naissance. Je rêvais que, grâce à cette École, une nouvelle conception pût se former des rapports de l'artiste et de son modèle, que, sous l'influence des gestes de mes élèves s'accordant avec la musique de Beethoven et de César Franck, dansant le chœur de la Tragédie grecque, ou récitant du Shakespeare, le modèle ne fût plus la pauvre petite créature muette qu'on voit assise dans les ateliers des artistes, mais un idéal vivant, un idéal en mouvement, l'expression suprême de la vie.

Pour réaliser ces espérances, L. envisagea l'éventualité de construire sur les hauteurs de Bellevue le théâtre dont le projet avait été si vivement interrompu ; les Parisiens y seraient venus les jours de grande fête ; un orhestre symphonique l'aurait complété.

Une fois de plus il fit appel à l'architecte Louis Sue, et les maquettes du théâtre, qui avaient été abandonnées, revirent le jour dans la bibliothèque ; la ligne des fondations était déjà tracée.

Dans ce théâtre j'espérais réaliser mon rêve de ramener les arts de la musique, de la tragédie et de la danse à leurs formes les plus pures. Là Mounet Sully,

Eléanora Duse, ou Suzanne Després joueraient *Œdipe*, *Antigone*, tandis que mes élèves danseraient les chœurs. Là également, j'espérais faire célébrer le centenaire de Beethoven avec la *Neuvième Symphonie* par un millier de mes élèves. J'imaginais le jour où les enfants descendraient de la colline en longues files comme les Panathénées, s'embarqueraient sur le fleuve et, abordant aux Invalides, continueraient leur procession sacrée jusqu'au Panthéon où elles célébreraient la mémoire de quelque grand homme d'État ou de quelque héros.

Je passais plusieurs heures chaque jour à instruire mes élèves, et, lorsque j'étais trop fatiguée pour rester debout, je m'étendais sur un divan et les dirigeais par les mouvements de mes mains et de mes bras. Ma puissance d'enseignement semblait toucher aux limites du merveilleux. Il me suffisait de tendre les bras vers les enfants pour qu'elles se missent à danser. Je ne leur apprenais même pas à danser, j'ouvrais un chemin à l'esprit de la Danse qui se répandait à flot sur elles.

Nous préparions une représentation des *Bacchantes* d'Euripide et mon frère Augustin, qui devait jouer le rôle de Dionysos, et qui le savait par cœur, nous le lisait chaque soir, ou quelque pièce de Shakespeare, ou encore le *Manfred* de Byron, et d'Annunzio, qui était enthousiasmé par mon école, venait souvent déjeuner ou dîner avec nous.

Le petit groupe des élèves de l'école primitive qui étaient maintenant de grandes jeunes filles m'aidaient à diriger les plus jeunes, c'était un très touchant spectacle pour moi de voir comme elles avaient changé et avec quelle assurance et quel savoir elles transmettaient mon enseignement.

Mais au mois de juillet de cette année 1914 une étrange angoisse s'abattit sur la terre. Je la sentis ; les enfants la sentirent aussi. Quand nous étions sur la terrasse d'où nous contemplions Paris, les enfants de-

meuraient souvent silencieuses et tristes. D'immenses nuages noirs s'amoncelaient dans le ciel. Un calme étrange paraissait suspendu sur la terre et il me semblait que les mouvements de l'enfant que je portais étaient plus faibles, plus indécis que ne l'avaient été autrefois ceux des autres.

J'étais aussi très fatiguée par suite de l'effort que j'avais fait pour transformer mon chagrin et mon deuil en une vie nouvelle. Comme le mois de juillet avançait, L... me proposa d'envoyer mes élèves en Angleterre pour y passer les vacances dans sa maison du Devonshire. Donc un matin mes petites entrèrent en rang, par deux, pour me dire au revoir. Elles devaient passer le mois d'août au bord de la mer et revenir en septembre. Quand elles furent toutes parties, la maison me parut étrangement vide, et malgré mes efforts, un profond abattement s'empara de moi. J'étais extrêmement fatiguée ; pendant de longues heures, je restais assise sur la terrasse qui domine Paris ; et de plus en plus il me semblait qu'un danger menaçait du côté de l'Est.

Alors, un matin, arriva la sinistre nouvelle de l'assassinat de Calmette, qui jeta tout Paris dans un état d'inquiétude et d'appréhension. C'était un événement tragique, avant-coureur de la plus grande tragédie. Calmette avait toujours été un ami sincère de mon Art et de mon École ; je fus extrêmement remuée par cette nouvelle.

J'étais agitée et pleine de terreurs. Maintenant que les enfants étaient partis, Bellevue semblait si vaste et si tranquille, et la grande salle de danse si mélancolique ! J'essayais d'apaiser mes craintes en pensant que mon enfant allait naître bientôt, que mes élèves reviendraient et que Bellevue serait de nouveau un centre de vie et de joie ; mais les heures tournaient lentement, jusqu'à ce qu'un matin mon ami le docteur Bosson, qui était alors notre hôte, vînt à nous très pâle, tenant en main un

journal où je lus en manchette l'assassinat de l'Archiduc. Puis des rumeurs, et bientôt la certitude de la guerre. Comme il est vrai que les événements qui vont se produire projettent leur ombre devant eux ! Maintenant je comprenais que le nuage sombre suspendu sur nous depuis un mois, c'était la guerre. Tandis que je préparais la renaissance de l'Art et du Théâtre, les fêtes de la grande joie et de l'exaltation humaines, d'autres forces préparaient la guerre, la mort et le désastre ; hélas ! qu'étaient mes faibles forces devant la toute-puissance de celles-là ?

Ce fut le 1er août que je sentis les premières douleurs de l'enfantement. Dans la rue, on criait les nouvelles de la mobilisation. Il faisait très chaud ; les fenêtres étaient ouvertes. Mes plaintes, mes souffrances, mes angoisses étaient accompagnées par le roulement du tambour et la voix du crieur public.

Mon amie Marie apporta dans la chambre un berceau tout tendu de mousseline blanche. Je ne le quittai pas des yeux. J'étais convaincue que Deirdre ou Patrick allait me revenir. Les tambours continuaient à battre : mobilisation, guerre, guerre. Était-ce la guerre ? me demandais-je. Mais il fallait que l'enfant naquît et c'était si dur pour lui de venir au monde ! Un autre médecin prit la place de mon ami le docteur Bosson qui avait reçu l'ordre de rejoindre l'armée et était parti. Ce médecin ne cessait de répéter : « Courage, Madame ». Pourquoi dire « courage » à une pauvre créature tordue d'horribles souffrances ? Il aurait mieux fait de dire : « Oubliez que vous êtes une femme ; que vous devez supporter noblement la douleur, et toutes les misères, oubliez tout, criez, hurlez. Mieux encore, il aurait été plus humain de me donner simplement un peu de champagne. Mais ce docteur avait son système qui était de répéter : « Courage, Madame ». L'infirmière était bouleversée, et ne cessait de dire : « Madame, c'est la

guerre ». Je pensais : « Mon enfant sera un garçon, mais il sera trop petit pour aller à la guerre ».

Enfin, j'entendis le cri de l'enfant : il criait, il vivait. Toutes mes craintes, toute l'horreur de cette année terrible, tout avait disparu dans un grand souffle de joie. Le pénible chagrin, et les larmes, la longue attente et la douleur, tout était racheté par un incomparable moment de bonheur. Sûrement, si Dieu existe, c'est un grand metteur en scène. Toutes ces longues heures de tristesse et de peur furent transformées en joie quand on me mit dans les bras un superbe garçon. Le tambour roulait toujours : « Mobilisation. Guerre. Guerre. »

« Est-ce la guerre ? me demandais-je. Que m'importe ! Mon enfant est là, en sécurité, dans mes bras. Qu'ils fassent la guerre, cela m'est égal ».

Tant la joie humaine est égoïste ! Sous mes fenêtres, devant ma porte on entendait un va-et-vient agité et des voix, des femmes qui pleuraient, des appels, des discussions au sujet de la mobilisation, mais je tenais mon enfant et j'osais, en face d'un désastre général, éprouver un bonheur sans bornes, me sentir transportée jusqu'aux cieux avec la joie incomparable de serrer de nouveau dans mes bras un enfant à moi.

Le soir vint. Ma chambre fut pleine de gens qui venaient voir l'enfant que j'avais dans les bras.

« Vous allez recommencer à être heureuse », disaient-ils.

Peu à peu, un à un, ils s'en allèrent ; je restai seule avec mon fils. Je murmurais : « Qui es-tu ? Deirdre ou Patrick ? Te voici revenu vers moi ». Tout à coup le petit être me regarda fixement et respira avec peine, suffoquant, et une sorte de sifflement sortit de ses lèvres glacées. J'appelai l'infirmière, elle vint, regarda et, effrayée, prit brusquement l'enfant dans ses bras ; de la chambre voisine j'entendis qu'on réclamait de l'oxygène et de l'eau chaude.

Après une heure d'attente angoissante, Augustin entra et dit :

— Pauvre Isadora, ton petit enfant est mort.

Je crois qu'à ce moment-là j'atteignis le sommet de la douleur humaine, car avec cette mort il me semblait que mes autres enfants mouraient encore une fois ; c'était comme la répétition de la première agonie, avec quelque chose qui s'y ajoutait encore.

Mon amie Marie vint emporter le berceau en pleurant. Dans la chambre à côté j'entendis le marteau clouer le petit cercueil qui devait être le seul berceau de mon pauvre bébé. Ces coups de marteau frappaient sur mon cœur les dernières notes du désespoir suprême. Tandis que j'étais étendue là, déchirée et désemparée, un triple flot de larmes, de lait et de sang jaillit de moi.

Un ami vint me voir et me dit : « Qu'est-ce que votre chagrin à vous ? Déjà la guerre réclame des centaines d'existences. Déjà les blessés et les mourants arrivent du front. » Il me sembla donc naturel de donner Bellevue pour qu'on en fît un hôpital.

Car, pendant ces premiers jours de guerre, chacun était animé du même enthousiasme. Ce défi merveilleux, cette exaltation admirable, qui devaient aboutir à des lieues de pays dévastés et de cimetières, qui peut dire si ce fut un bien ou un mal ? Sans doute à l'heure actuelle tout cela paraît bien inutile, mais qui peut juger ? Et Romain Rolland, en Suisse, au-dessus de la mêlée, appela sur sa tête pâle et pensive les malédictions des uns et les bénédictions des autres.

Quoi qu'il en soit nous fûmes dès lors tout feu tout flammes ; les artistes eux-mêmes disaient : « Qu'est-ce que l'art ? Les jeunes gens donnent leur vie, les soldats donnent leur vie ; qu'est-ce que l'Art ? » Et si j'avais eu le moindre sens à cette époque, j'aurais dit : « L'Art est plus grand que la Vie ». Je serais restée dans mon studio à créer de l'Art. Mais, entraînée par le reste du

monde, je dis : « Prenez tous ces lits, prenez cette maison qui fut faite pour l'Art, et faites-en un hôpital pour accueillir les blessés. »

Un jour deux brancardiers vinrent me trouver dans ma chambre et me demandèrent si cela me ferait plaisir de visiter mon ambulance. Comme je ne pouvais marcher, ils me portèrent sur une civière de chambre en chambre. Dans chaque pièce je vis que mes bas-reliefs de Bacchantes, de formes dansantes, de nymphes et de satyres avaient été enlevés des murs, de même que mes draperies et mes rideaux ; à la place on avait mis de médiocres Christs noirs sur des croix dorées, fournis par un des magasins catholiques qui en fabriquèrent des milliers pendant la guerre. Je pensais au premier réveil des pauvres blessés ; comme il aurait été plus gai pour eux de voir les chambres comme elles étaient auparavant. Pourquoi les condamner à contempler ce pauvre Christ noir étendu sur sa croix dorée ? Que de tristesse pour eux dans ce spectacle !

Dans ma splendide salle de danse les rideaux bleus avaient disparu et des rangées interminables de lits de fer attendaient les blessés.

Ma bibliothèque, où les œuvres des poètes avaient rempli les rayons pour les initiés, était transformée en salle d'opération, attendant les martyrs. Dans l'état de faiblesse où j'étais cette vue m'impressionna profondément. Je compris que Dionysos avait été complètement vaincu. C'était le règne du Christ après son crucifiement.

Peu de temps après cette visite, j'entendis un jour, pour la première fois, les pas lourds des brancardiers apportant les premiers blessés.

Bellevue ! Mon Acropole qui devait être une source d'inspiration, une Académie pour l'élévation de la vie au moyen de la philosophie, de la poésie et de la musique ! Depuis ce jour l'Art et l'Harmonie s'évanouirent, et dans tes murs retentirent mes premiers cris, les cris

de la mère blessée et de l'enfant épouvanté à son entrée dans le monde par le tambour de la guerre. Mon Temple de l'Art avait été changé en un Royaume de Martyrs, en un charnier de blessés sanglants et de morts. Là où j'avais rêvé de musique céleste, il n'y avait plus que râles de douleur.

Bernard Shaw dit que tant que les hommes tortureront et tueront les animaux et mangeront leur chair, il y aura la guerre. J'estime que tout être raisonnable doit être de cet avis. Les enfants de mon école étaient toutes végétariennes et elles devenaient fortes et belles avec ce régime de légumes et de fruits. Quelquefois, pendant la guerre, quand j'entendais les cris des blessés, je songeais aux cris des animaux à l'abattoir, et je me disais que les dieux nous torturent comme nous torturons ces êtres sans défense. Qui peut aimer cette horrible chose qui s'appelle la guerre ? Sans doute les mangeurs de viande qui, ayant déjà tué, éprouvent le besoin de tuer des oiseaux, des animaux, de chasser des renards, de poignarder des biches.

Le boucher avec son tablier couvert de sang incite à l'effusion du sang, au meurtre. Pourquoi pas ? De l'égorgement d'un agneau à celui de vos frères et sœurs il n'y a qu'un pas. Tant que nous servons nous-mêmes de tombeaux vivants aux animaux assassinés, comment pouvons-nous espérer le règne de la Paix sur la terre ?

CHAPITRE XXXV

Dès que je pus me déplacer, Marie et moi quittâmes Bellevue pour la mer. Nous traversâmes la zone de guerre, et, quand je prononçais mon nom, nous étions traitées avec la plus grande courtoisie. Quand une sentinelle disait : « C'est Isadora, laissez-la passer », j'avais l'impression que c'était le plus grand honneur qu'on m'eût jamais fait.

Nous allâmes à Deauville où nous trouvâmes des chambres au « Normandy ». J'étais très fatiguée, malade. et je me réjouis de trouver ce havre de repos ; mais les semaines passaient et je restais dans un décourageant état de langueur, si faible que je pouvais à peine aller jusqu'à la plage pour respirer la brise fraîche de l'Océan. A la fin, sentant que j'étais réellement malade, j'envoyai chercher le docteur de l'hôpital.

A mon grand étonnement il ne vint pas ; il se contenta d'envoyer une réponse évasive ; n'ayant personne pour me soigner, je restai au Normandy trop malade pour faire aucun projet d'avenir.

L'hôtel était alors le refuge de nombreux Parisiens distingués. Près de notre appartement était celui de la comtesse de la Varandière, qui avait comme invité le comte Robert de Montesquiou. Après dîner nous l'enten-

dions souvent, de sa petite voix de fausset, réciter ses poèmes, et, au milieu des constantes nouvelles de guerre et de carnage qui arrivaient jusqu'à nous, il était étonnant d'entendre la voix du poète proclamer avec transport le pouvoir de la Beauté.

Sacha Guitry était aussi au Normandy et chaque soir, dans le hall, il distrayait une assemblée ravie d'écouter son inépuisable fonds d'histoires et d'anecdotes.

Mais à chaque courrier du front, lorsque nous arrivaient les nouvelles de la tragédie mondiale, il y avait une heure sinistre où chacun comprenait.

Cette vie me devint vite odieuse, et comme j'étais trop malade pour voyager je louai une villa meublée. Cette villa s'appelait « Noir et Blanc » ; tout, à l'intérieur, les couvertures, les rideaux, les meubles, était noir et blanc. Quand je la pris, elle me parut très chic, et ce n'est que quand j'essayai d'y vivre que je sentis combien cet ensemble pouvait être déprimant.

Je me trouvais donc, loin de Bellevue, loin des espérances qu'avaient éveillées mon École, mon Art, ma vie nouvelle, dans cette petite villa blanche et noire, seule, malade, désolée. Mais le plus pénible de tout était peut-être mon mauvais état de santé. J'avais à peine la force de faire une courte promenade sur la plage. L'automne vint avec les orages de septembre. L... m'écrivait qu'on avait installé mon école à New-York, dans l'espoir d'y trouver un refuge pour le temps de la guerre.

Un jour, me sentant plus désespérée que jamais, j'allai à l'hôpital chercher le docteur qui avait refusé de venir me voir. Je trouvai un homme petit, à la barbe noire et qui — l'ai-je rêvé ? — voulut fuir quand il m'aperçut. Je m'approchai et lui dis :

« Qu'y a-t-il, docteur ? Qu'avez-vous contre moi, que vous ne venez pas lorsque je vous demande ? Ne savez-vous pas que je suis réellement malade et que j'ai besoin de vous ? »

Il balbutia quelques excuses, toujours avec le même air étrange, et me promit de venir le lendemain.

Le lendemain la tempête d'automne recommença. La mer était très forte, la pluie tombait à verse. Le docteur vint à la villa « Noir et Blanc ».

J'étais assise, essayant en vain de faire prendre un feu de bois, mais la cheminée fumait. Le docteur me tâta le pouls et me fit les questions d'usage. Je lui parlai de mon malheur de Bellevue, de mon enfant qui n'avait pas vécu. Il continuait à me fixer de son regard halluciné. Et soudain il me serra dans ses bras et me couvrit de caresses.

« Vous n'êtes pas malade, s'écria-t-il, votre âme seule est malade, malade d'amour. La seule chose qui puisse vous guérir est l'amour, l'amour, et toujours plus d'amour. »

Solitaire, lasse et triste, je ne pus qu'éprouver une vive reconnaissance pour ce débordement d'affection passionnée et spontanée. Je pénétrai le regard de cet étrange docteur et y trouvai l'amour ; je le lui rendis avec toute la force douloureuse de mon âme et de mon corps blessés.

Chaque jour, après son travail à l'hôpital, il venait me voir. Il me racontait les choses terribles qu'il avait vues, les souffrances des blessés, les opérations souvent sans espoir, toutes les horreurs de cette affreuse guerre.

Quelquefois je l'accompagnais la nuit, quand la grande ambulance du Casino dormait, et que seule brûlait une veilleuse dans chaque salle. De temps à autre un pauvre martyr éveillé se retournait en soupirant et en gémissant ; le docteur allait de l'un à l'autre, disant un mot de réconfort, donnant quelque potion, faisant quelque piqûre attendue comme le Messie.

Après ces dures journées et ces nuits de pitié cet homme étrange avait besoin d'amour et de passion à la fois pathétique et féroce ; de ces embrassements ardents,

de ces heures de plaisir mon corps sortait guéri et fort. Si bien que je pus enfin reprendre mes promenades au bord de la mer.

Une nuit je demandai à ce docteur bizarre pourquoi il avait refusé de venir la première fois que je l'en avais prié. Il ne me répondit pas ; je devinai une telle douleur, je vis une telle tragédie dans son regard que j'eus peur d'insister. Mais ma curiosité était piquée. Il y avait un mystère. Je compris que mon passé était lié en quelque sorte à ce refus de répondre.

Le 1er novembre, jour des morts, j'étais debout près de la fenêtre de la villa, quand je remarquai que la partie du jardin pavée de pierres noires et blanches avait exactement l'aspect de deux tombes. Cette vision me hanta dès lors si bien que je ne pouvais plus la regarder sans frissonner. J'étais prise dans un filet de souffrance et de mort, seule toute la journée dans la villa, ou bien errant sur la plage maintenant froide et déserte.

Les trains se succédaient avec leur tragique charge de blessés et de mourants. Le Casino jadis élégant, qui, à la dernière saison, avait résonné du son du jazz-band et des rires, était maintenant un vaste caravansérail de souffrances. Je devins de plus en plus la proie de la mélancolie, et la passion d'André devenait chaque nuit plus sombre dans sa fantastique intensité. Quand je rencontrais son regard désespéré comme celui d'un homme poursuivi par un terrible souvenir, il me répondait : « Quand vous saurez tout, nous devrons nous séparer. Ne me demandez plus rien. »

Une nuit, m'étant éveillée, je le trouvai penché sur moi, qui me regardait dormir. Le désespoir de son regard était si atroce que je ne pus le supporter davantage.

« Dis-moi la vérité, suppliai-je, je ne puis vivre plus longtemps dans ce sinistre mystère. »

Il recula de quelques pas et, la tête penchée, me regarda fixement : je le voyais devant moi, petit, carré, avec sa barbe noire.

« Ne me reconnaissez-vous pas, maintenant ? » demanda-t-il.

Je le regardai. Le nuage se dissipa. Je jetai un cri. Jour épouvantable ! C'était lui, le médecin qui était venu me dire d'espérer. Lui qui avait essayé de sauver mes enfants.

« Maintenant, vous savez, dit-il, ce que je souffre. Quand vous dormez vous ressemblez tellement à votre petite fille morte. Et j'ai tout fait pour la sauver, pendant des heures, bouche contre bouche, je me suis efforcé de lui donner mon souffle, ma vie. »

Ses paroles me causèrent une si horrible douleur que je pleurai sans pouvoir m'arrêter tout le reste de la nuit ; son malheur semblait égal au mien.

Depuis cette nuit, je compris que je l'aimais avec une passion que j'avais moi-même ignorée, mais à mesure que notre amour et notre désir l'un de l'autre augmentaient son hallucination augmentait aussi ; une nuit je m'éveillai et de nouveau je surpris ses yeux effrayants de tristesse qui me regardaient et je sentis que l'obsession qui le possédait allait nous conduire tous deux à la folie.

Le lendemain, je marchai le long du rivage, m'éloignant de plus en plus, avec le désir violent de ne retourner ni à la mélancolique villa « Noir et Blanc », ni à l'amour mortel qui m'y attendait, j'allai si loin que le crépuscule, puis l'obscurité complète arrivèrent, et que plus d'une fois les vagues m'atteignirent. Quoiqu'il fît très froid, j'éprouvais une ardente envie de les affronter, de marcher droit vers la mer afin d'apaiser pour toujours cet intolérable chagrin que je ne pouvais adoucir ni par l'Art, ni par la résurrection de mes enfants, ni par l'amour. Dans chaque effort pour

échapper je ne trouvais que la destruction, la souffrance, la mort.

A mi-chemin de la villa je rencontrai André. Il était très inquiet, car, ayant trouvé mon chapeau, que dans ma folie j'avais laissé tomber sur la plage, il avait cru que j'avais cherché dans les flots un terme à ma douleur. Quand, après avoir marché pendant des lieues, il me vit arriver, vivante, il pleura comme un enfant. Nous retournâmes à la villa, essayant de nous consoler mutuellement ; mais il devenait évident qu'une séparation était urgente si nous voulions échapper à la folie, car notre amour, avec sa terrible obsession, ne pouvait nous conduire qu'à la mort ou à l'asile.

Autre chose advint qui rendit ma désolation plus vive encore. J'avais demandé à Bellevue qu'on m'envoyât une malle de vêtements chauds. Un jour l'envoi parvint à la villa, mais on s'était trompé ; quand j'ouvris la malle, je m'aperçus qu'elle contenait les vêtements de Deirdre et de Patrick. Quand je les vis devant mes yeux, ces petits costumes qu'ils portaient avant de mourir, ces petits manteaux, ces souliers, ces chapeaux, j'entendis le cri qui avait retenti à mes oreilles lorsqu'ils étaient étendus sur leur couche funèbre. C'était un cri étrange, prolongé, plaintif : je ne reconnus pas ma voix, mais, à travers ma gorge, celle d'une bête cruellement blessée hurlant à la mort.

André me trouva évanouie, quand il revint, renversée sur la malle ouverte et tenant les petits vêtements serrés dans mes bras. Il me porta dans la chambre voisine, enleva la malle et je ne la revis jamais.

CHAPITRE XXXVI

Quand l'Angleterre entra en guerre, L... transforma son château du Devonshire en ambulance, et pour sauvegarder les enfants de mon école qui venaient de tous les pays, il les embarqua à destination de l'Amérique. Augustin et Elisabeth qui étaient avec l'école à New-York, m'envoyèrent tant de télégrammes pour m'engager à les rejoindre, qu'à la fin, je m'y décidai.

André me conduisit à Liverpool et me mit à bord d'un bateau de la *Cunard Line* en partance pour New-York.

J'étais si triste et si fatiguée que, de toute la traversée, je ne quittai ma cabine que la nuit pour monter sur le pont tandis que les autres passagers dormaient. Quand Augustin et Elisabeth vinrent à ma rencontre à New-York, ils furent frappés par mon changement et mon air malade.

Je trouvai mon école installée dans une villa ; mes élèves formaient une joyeuse troupe de réfugiés de guerre. Ayant loué un vaste studio dans la 4e Avenue et la 33e Rue, je le garnis de mes rideaux bleus, et nous recommençâmes à travailler.

Arrivant de la France ensanglantée et héroïque, j'étais indignée de l'apparente indifférence de l'Amérique pour

la guerre, et un soir, après une représentation à l'Opéra de New-York, je me drapai de mon châle rouge et improvisai la *Marseillaise*. C'était un appel aux jeunes gens américains pour qu'ils s'enrôlassent et vinssent protéger la plus grande civilisation de notre époque, cette culture transmise au monde par la France. Le lendemain matin, les journaux étaient enthousiastes.

L'un d'eux dit :

« Mademoiselle Isadora Duncan a été l'objet d'une ovation extraordinaire lorsque, son programme terminé, elle a donné de la *Marseillaise* une interprétation enflammée ; l'auditoire se leva et l'acclama pendant plusieurs minutes. Ses attitudes ardentes s'inspiraient des figures classiques sculptées sur l'Arc de Triomphe de Paris. Ses épaules étaient nues ainsi qu'un de ses flancs jusqu'à la ceinture. Sa pose admirable remplit les spectateurs du frisson de beauté que font naître les figures de l'Arc fameux. Ils éclatèrent en applaudissements et en bravos devant cette image vivante de l'art. »

Mon studio devint vite le rendez-vous de tous les poètes et de tous les artistes. Dès lors, mon courage revint, et, comme le Century Theatre qu'on venait de bâtir était libre, je le louai pour la saison et procédai à la création de mon *Dionysion*.

Mais la disposition moderne du théâtre me déplaisait. Afin de le transformer en théâtre grec, j'enlevai tous les fauteuils d'orchestre et les remplaçai par un tapis bleu sur lequel le chœur put évoluer. J'ornai les loges affreuses de grands rideaux bleus ; et avec une troupe de trente-cinq acteurs, quatre-vingts musiciens et une centaine de chanteurs, je mis sur pied la tragédie d'*Œdipe*, avec mon frère dans le rôle principal, mon école et moi formant les chœurs.

Le public de New-York n'a jamais été capable de supporter une véritable tragédie. C'est pour cette rai-

son que l'Amérique est le seul pays où le grand Mounet-Sully n'a pas eu de succès et où l'on rit de Sada Yacco, la sublime tragédienne.

Les publics américains n'apprécient que les drames romanesques, à condition que le héros ne meure pas d'une façon trop émouvante, mais, quand il s'agit de tragédies véritables, ils trouvent que leur digestion en est troublée et leur soirée gâtée.

Mon auditoire était donc composé surtout de gens d'East Side, qui sont, d'ailleurs, aujourd'hui, les seuls amateurs d'art en Amérique. Leur accueil me toucha tellement que j'allai dans leur quartier avec toute mon école et un orchestre, donner une représentation gratuite au Théâtre Juif. Si j'en avais eu les moyens je serais restée là, dansant pour ce peuple, dont l'âme est faite pour la musique et la poésie. Mais, hélas ! cette expérience me coûta fort cher, et me conduisit à la faillite complète. Ayant fait appel à quelques millionnaires de New-York, je reçus cette seule réponse : « Mais pourquoi voulez-vous montrer des tragédies grecques ? »

Tout New-York ne rêvait alors que de jazz. Femmes et hommes de la meilleure société, vieux et jeunes, passaient leur temps dans les vastes salons des grands hôtels comme le Baltimore, à danser le fox-trott au glapissement barbare de l'orchestre nègre. Je fus invitée à un ou deux galas de danses, et ne pus retenir mon indignation que l'on pût ainsi s'amuser tandis que la France saignait et demandait l'aide de l'Amérique. D'ailleurs toute cette atmosphère de 1915 m'écœurait, et je me décidai à rentrer en Europe avec mon école.

Mais je n'avais même pas de quoi payer nos billets. J'avais retenu les places sur le bateau de retour, le *Dante Alighieri*, mais je n'avais pas d'argent pour couvrir les frais. Trois heures avant le départ, il me manquait toujours les fonds nécessaires, quand arriva dans

mon studio une jeune femme américaine, simplement habillée, qui me demanda si nous devions partir pour l'Europe aujourd'hui.

— Vous voyez, répondis-je, montrant les enfants dans leurs manteaux de voyage, nous sommes toutes prêtes, mais nous n'avons pas encore trouvé l'argent pour achever de payer nos billets.

— Combien vous faut-il ? demanda-t-elle.

— Environ deux mille dollars, répondis-je ; sur quoi, cette étonnante jeune femme prit son portefeuille, compta deux billets de mille dollars, et les plaçant sur la table me dit :

— Je suis enchantée de vous aider dans cette petite occasion.

Je regardais, émerveillée, cette étrangère, que je n'avais jamais vue auparavant, et qui, sans même me demander un reçu, mettait cette grosse somme à ma disposition. Ce devait être quelque millionnaire inconnue. Mais je découvris plus tard qu'il n'en était rien. Pour disposer en ma faveur de cette somme, elle avait dû réaliser la veille tout son capital.

Elle assista, parmi tant d'autres, à notre départ. Son nom était Ruth. — Ruth avait dit : « Ton peuple sera mon peuple et je suivrai ta route. » Et par la suite elle ne cessa de jouer pour moi le rôle de Ruth.

— Comme il nous avait été interdit de renouveler notre manifestation de la *Marseillaise* à New-York, nous nous tenions tous sur le pont, chaque enfant avec un petit drapeau français caché dans sa manche, et j'avais donné le mot que, quand le sifflet du départ retentirait et que le bateau quitterait le rivage, nous brandirions nos drapeaux et chanterions la *Marseillaise*.

La manœuvre fut obéie à notre plus grande joie, au nez des fonctionnaires qui s'agitaient sur le quai.

Mon amie Marie, qui m'avait accompagnée au bateau, ne put, au dernier moment, supporter la sépara-

tion, et sans bagages ni passeport, elle sauta sur le pont, nous rejoignit en chantant et déclara : « Je viens avec vous. »

C'est ainsi qu'au chant de la *Marseillaise* nous quittâmes cette Amérique de 1915, ses richesses, et son amour du plaisir, et voguâmes vers l'Italie, avec mon école devenue nomade. Nous atteignîmes Naples un jour de grand enthousiasme. L'Italie venait de se décider à prendre part à la guerre. Nous étions toutes ravies d'être de retour. Nous assistâmes à une fête charmante à la campagne, et je me souviens que, m'adressant à une foule de paysans et d'ouvriers étonnés qui nous entouraient, je leur dis : « Remerciez Dieu de votre magnifique pays et n'enviez pas l'Amérique : ici sur cette terre merveilleuse et sous ce ciel bleu, avec ces vignes et ces oliviers, vous êtes plus riches que tous les millionnaires américains. »

A Naples, nous discutâmes pour savoir où nous allions nous rendre. J'aurais voulu aller en Grèce, camper sur le Kopamos jusqu'à la fin de la guerre. Mais cette idée effraya mes élèves les plus âgées qui voyageaient avec des passeports allemands ; je me décidai donc à chercher un refuge en Suisse, où il devait être possible de donner une série de représentations.

Nous allâmes à Zurich et nous descendîmes à l'hôtel de la Baie du Lac, où se trouvait la fille du millionnaire John D. Rockfeller. Je pensais que j'avais là une occasion exceptionnelle de l'intéresser à mon école, et un après-midi je fis danser les enfants pour elle sur la pelouse. Elles formaient un spectacle si délicieux que je pensais qu'elle en serait touchée, mais quand je lui parlai d'aider mon école, elle répondit : « Oui elles peuvent être charmantes, mais elles ne m'intéressent pas. Je ne m'occupe que de l'analyse de mon âme. » Depuis plusieurs années, elle étudiait avec le docteur Jung, disciple du célèbre Freud, et elle pas-

sait plusieurs heures chaque jour à transcrire les rêves qu'elle avait eus la nuit précédente.

Cet été-là, pour être près de mes élèves, je m'installai à l'hôtel Beau-Rivage, à Ouchy. J'avais un appartement charmant avec un balcon sur le lac. Je louai une sorte d'immense baraque qui avait servi de restaurant, et drapant autour mes rideaux bleus, source inépuisable d'inspiration, je le transformai en un temple où je guidais mes élèves et où je dansais l'après-midi et le soir.

Un jour, nous eûmes la joie de recevoir Weingartner et sa femme, et nous dansâmes pour lui tout l'après-midi et toute la soirée du Glück, du Mozart, du Beethoven et du Schubert.

De mon balcon, je voyais chaque matin réunis sur un autre balcon dominant le lac un groupe de magnifiques jeunes gens en brillants kimonos de soie. Ils semblaient se grouper autour d'un homme âgé, grand, blond, avec un visage qui ressemblait à celui d'Oscar Wilde. Ils me souriaient de leur balcon, et un soir, ils m'invitèrent à souper. Je les trouvai charmants et intelligents ; c'étaient des réfugiés de la guerre et parmi eux se trouvait le jeune et beau duc Sforza.

Certains soirs, ils m'emmenaient dans leur canot automobile sur le romantique lac Léman.

Tout, dans le bateau, pétillait d'esprit et de champagne. Nous abordions généralement vers quatre heures du matin à Montreux où un mystérieux comte italien nous offrait à souper. Cet homme, fort beau, mais d'une beauté sombre, dormait toute la journée et ne se levait que la nuit. Souvent il sortait de sa poche une petite seringue d'argent et personne ne semblait le remarquer tandis que, délibérément, il enfonçait l'aiguille dans son bras fin et blanc. Son esprit et sa gaieté ne connaissaient alors plus de bornes, mais on disait qu'il endurait dans le jour des souffrances terribles.

La joyeuse société de ces aimables jeunes gens me distrayait de mon habituelle et solitaire tristesse, mais leur indifférence évidente au charme féminin piquait ma fierté. Je résolus de mettre à l'épreuve toute ma séduction. Je réussis si bien, qu'un soir, seule avec un jeune Américain, le chef de la bande, je partis dans une superbe « Mercédès ». La nuit était merveilleuse. Nous longeâmes rapidement les bords du lac Léman, dépassâmes Montreux. Je criais : « Plus loin, plus loin », si bien qu'à l'aurore nous nous trouvions à ....., et je criais encore : « Plus loin, plus loin ! » ; nous atteignîmes les neiges éternelles et traversâmes le col du Saint-Gothard.

Je riais en pensant à la bande charmante des beaux éphèbes quand ils avaient dû s'apercevoir le matin, avec consternation, de la disparition de leur sultan, parti avec quelqu'un du sexe abhorré ; je déployai toute ma puissance d'ensorcellement, et bientôt nous descendîmes jusqu'en Italie. Nous ne nous arrêtâmes pas avant d'avoir atteint Rome, et de Rome nous allâmes à Naples. Alors un sillon de lumière apparut : c'était la mer et j'éprouvai le désir ardent de revoir Athènes.

Nous prîmes un petit vapeur italien, et un beau matin je me trouvai montant de nouveau les escaliers de marbre blanc des Propylées, vers le Temple de la divine et sage Athéna. Je revoyais avec précision le dernier jour où j'y étais venue, et je ne pus réprimer un sentiment de honte à l'idée d'avoir depuis tant failli à la sagesse et à l'harmonie. Hélas ! de quelles souffrances j'avais payé la passion qui m'avait envahie !

La ville moderne était pleine de tumulte. La chute de Venizelos fut proclamée le lendemain de notre arrivée, et l'on prévoyait que la famille royale serait favorable au kaiser. Ce soir-là je donnai un dîner charmant ; parmi mes invités se trouvaient un philosophe, un sculpteur et le secrétaire du roi, M. Mélas. Au milieu

de la table, j'avais accumulé un monceau de roses rouges, sous lesquelles un petit gramophone était dissimulé. Dans la même salle, il y avait un groupe de hauts personnages venus de Berlin. Tout à coup, de leur table s'éleva le toast : « Vive le kaiser ! » Aussitôt, j'écartai les roses et mis en mouvement mon gramophone d'où jaillit la *Marseillaise*. Au même moment, je proposai un toast au cri de « Vive la France ! »

Le secrétaire du roi paraissait légèrement inquiet, mais au fond il était ravi, car il épousait avec chaleur la cause des Alliés.

Pendant ce temps, une foule nombreuse s'était assemblée sur la place devant nos fenêtres ouvertes. Tenant au-dessus de ma tête le portrait de Venizelos et priant mon jeune ami américain de me suivre avec le gramophone, qui jouait toujours la *Marseillaise*, nous arrivâmes au centre de la place où, au son du petit instrument et du chant de la foule maintenant délirante, je dansai l'Hymne de la France. Puis je haranguai le peuple.

— Vous avez un second Périclès, le grand Venizelos, pourquoi permettez-vous qu'on lui résiste ? Pourquoi ne le suivez-vous pas ? Lui seul rendra à la Grèce sa grandeur.

Alors nous partîmes en cortège jusqu'à la maison de Venizelos, et sous ses fenêtres, nous chantâmes alternativement l'hymne grec et la *Marseillaise*, jusqu'au moment où les soldats, baïonnette au canon, vinrent brutalement disperser notre manifestation.

Après cet épisode, dont j'étais enchantée, nous reprîmes le bateau pour Naples et de là la route d'Ouchy.

Jusqu'à la fin des hostilités, je fis des efforts désespérés pour maintenir mon école, espérant toujours que la guerre allait se terminer et que nous allions retourner à Bellevue. Mais la guerre continuait ; je fus obligée

d'emprunter de l'argent à cinquante pour cent pour faire vivre mon école en Suisse.

En 1916, toujours pour la même raison, j'acceptai un contrat pour l'Amérique du Sud, et je partis pour Buenos-Aires.

CHAPITRE XXXVII

A l'arrêt du bateau à New-York, Augustin, qui n'aimait pas me sentir voyager seule si loin pendant la guerre, vint me rejoindre ; sa société me fut un grand réconfort. Sur le bateau se trouvaient aussi de jeunes boxeurs, dirigés par Ted Lewis ; ils avaient l'habitude de se lever à six heures du matin pour s'entraîner, puis ils nageaient dans la grande piscine d'eau de mer installée à bord. Je m'exerçais en même temps qu'eux le matin et, le soir, je dansais pour eux ; la traversée fut fort gaie et ne me sembla pas longue. Maurice Dumesnil, le pianiste, m'accompagnait.

Je fis pour la première fois, à Bahia, connaissance d'une ville presque tropicale ; elle était tiède, humide et verdoyante. Quoiqu'il y plût continuellement, les femmes se promenaient dans les rues en robes de toile que la pluie transperçait et qui collaient à leurs corps ; elles semblaient ne pas s'en apercevoir et ne s'inquiétaient nullement d'être sèches ou trempées.

Pour la première fois aussi je voyais le mélange des races blanche et noire accepté avec indifférence. Dans un restaurant où nous déjeunâmes, il y avait un nègre et une jeune fille blanche à la même table ; à une autre table un homme de race blanche avec une négresse. Dans la petite église, nous rencontrâmes des négresses

portant des bébés mulâtres tout nus qu'elles allaient faire baptiser.

Dans tous les jardins fleurissait l'hibiscus rouge et dans toute la ville de Bahia grouillaient les amours mêlées des races blanche et noire. Dans certains quartiers de la ville, des négresses, des femmes blanches ou jaunes se penchaient paresseusement aux fenêtres des mauvais lieux et ne semblaient pas avoir ces regards vils ou furtifs qui caractérisent les prostituées des grandes villes.

Plus j'avance dans la notation de mes souvenirs, plus je comprends l'impossibilité d'écrire ma propre vie — ou plutôt celle des différentes femmes que j'ai été. Des incidents qui me parurent durer une vie entière n'ont tenu que quelques pages ; des intervalles qui me semblèrent des milliers d'années de souffrances et d'où, par une défense naturelle de l'être, par besoin de vivre, je sortis toute différente, semblent, ici, passer très rapidement. Je me demande désespérément quel lecteur pourra revêtir de muscles le squelette que je lui présente ? J'essaie de rendre la vérité, mais la vérité s'enfuit et m'échappe. Comment trouver la vérité ? Si j'étais écrivain, si j'avais de mon existence fait une vingtaine de romans, je serais plus près de la vérité. Et puis, après avoir écrit ces vingt romans, j'aurais encore l'histoire de l'artiste à écrire; et le récit en serait tout à fait différent des autres. Car ma vie d'artiste et mes pensées sur l'Art se sont développées comme en dehors de moi et ont grandi comme un organisme séparé, indépendamment de ce que j'appelle ma volonté.

Et pourtant, me voici essayant d'écrire franchement ce qui m'est arrivé, mais je crains que tout cela ne fasse un étrange mélange.

Mais puisque j'ai commencé cette tâche impossible, j'irai jusqu'au bout, bien que j'entende déjà les voix des prétendues honnêtes femmes s'écrier : « Quelle hon-

teuse histoire ! Tous ses malheurs ne sont que le juste châtiment de ses péchés ! » Pourtant je n'ai pas conscience d'avoir péché. Nietzsche dit : « La femme est un miroir », et je n'ai fait que réfléchir, que réagir devant les gens et les forces, et comme les héroïnes des métamorphoses d'Ovide, je n'ai que changé de forme et de caractère suivant les décrets des dieux immortels.

Quelques soirs après notre arrivée à Buenos-Ayres, nous allâmes à un cabaret d'étudiants. C'était la salle habituelle, longue, basse, enfumée, bondée de jeunes gens à peau brune, enlaçant des filles également brunes, et dansant le tango. Je n'avais jamais dansé le tango, mais le jeune Argentin qui était notre cicerone me persuada d'essayer. Dès mes timides premiers pas, je sentis les battements de mon cœur répondre au rythme entraînant et langoureux de cette danse voluptueuse, douce comme une longue caresse, enivrante comme l'amour sous un ciel du Midi, cruelle et dangereuse comme les charmes d'une forêt tropicale. Tout cela je le sentis tandis que les bras du jeune homme au regard sombre me guidaient d'une pression sûre, et que, de temps à autre, il plongeait ses yeux hardis dans les miens.

Je fus tout à coup reconnue et entourée par les étudiants ; l'un d'eux m'expliqua que c'était le soir anniversaire de la libération de l'Argentine et il me demanda de danser leur hymne national. Comme j'ai toujours aimé à faire plaisir aux étudiants, j'y consentis, et après que l'on m'eût traduit les paroles, je m'enveloppai du drapeau argentin, j'essayai de représenter les souffrances de cette colonie autrefois asservie, et la conquête de son indépendance sur le tyran. Mon succès fut prodigieux. Les étudiants, qui n'avaient jamais vu cette sorte de danse auparavant, m'acclamèrent avec enthousiasme et me demandèrent de la recommencer plusieurs fois encore pendant qu'ils chantaient en chœur.

Je rentrai à l'hôtel, toute fière de mon succès et enchantée de Buenos-Ayres ; hélas ! je me réjouissais trop tôt. Le lendemain matin mon inpresario se mit violemment en colère à la lecture du compte rendu sensationnel que les journaux donnaient de ma soirée, et m'informa que, conformément à la loi, il considérait mon contrat comme rompu ; toutes les meilleures familles de Buenos-Ayres retiraient leurs souscriptions et allaient boycotter mes représentations ; la soirée qui m'avait enchantée fut donc la ruine de ma tournée à Buenos-Ayres.

L'Art donne unité et harmonie à ce qui, dans la vie, est chaos et discorde. Un bon roman s'élève jusqu'à une crise suprême, et ne montre pas la réaction qui suit. L'amour dans l'Art finit, comme dans Yseult, sur une note tragique et superbe, mais la Vie est pleine d'actions et de réactions, et une affaire d'amour dans la vie réelle se termine généralement par une discorde, par ce que j'appellerai, au milieu d'une phrase musicale, une dissonance malheureuse.

Et souvent aussi, dans la vie, une affaire d'amour après son point culminant ne se ranime que pour mourir d'une mort misérable, pour échouer dans le tombeau des réclamations financières et des honoraires des hommes de loi.

J'avais entrepris cette tournée dans l'espoir d'obtenir des fonds suffisants pour entretenir mon école pendant la guerre. Qu'on imagine ma consternation en recevant un câble de Suisse qui m'avertissait que mon mandat télégraphique, par suite des restrictions de la guerre, avait été arrêté, et que la directrice de la pension dans laquelle j'avais laissé les jeunes filles, les avait mises à la porte. Avec mon impulsivité ordinaire, j'insistai pour qu'Augustin partît immédiatement pour Genève avec les fonds nécessaires pour sauver mes élèves, ne songeant pas que je restais ainsi sans assez

d'argent pour payer ma note d'hôtel, et, comme mon manager irrité était parti pour le Chili avec une troupe d'opéra-comique, nous demeurâmes, mon pianiste Dumesnil et moi, sans ressources à Buenos-Ayres.

Les publics étaient gelés, lourds, ils ne savaient pas apprécier. En réalité, mon seul succès à Buenos-Ayres fut celui de ma soirée au Cabaret quand je dansai l'hymne de la liberté. Nous fûmes obligés de laisser nos malles à l'hôtel et de continuer notre voyage sur Montevideo. Mes tuniques de danseuse n'avaient heureusement aucune valeur pour les propriétaires d'hôtel !

A Montevideo, nous trouvâmes des auditoires diamétralement opposés à ceux de l'Argentine, fous d'enthousiasme, ce qui nous permit de continuer notre tournée vers Rio-de-Janeiro. Nous y arrivâmes sans argent, sans bagage, mais le directeur du théâtre municipal fut assez aimable pour nous faire passer immédiatement ; je trouvai dans cette ville un public si intelligent, si vif et si vibrant, qu'il était de ceux qui font exprimer à l'artiste ce qu'il y a de meilleur en lui.

Je rencontrai là le poète Jean de Rio, très aimé de tous les jeunes gens de Rio, car ils sont tous poètes eux-mêmes. Quand nous nous promenions ensemble nous étions suivis par tous ces jeunes gens qui criaient : « Vive Jean de Rio ! Vive Isadora ! »

Laissant Dumesnil à Rio, car il y avait fait une telle sensation qu'il désirait y rester, je revins à New-York. Le voyage fut triste et solitaire car j'étais inquiète de mon école ; quelques-uns des boxeurs qui étaient arrivés en même temps que moi revenaient sur le même bateau comme stewarts, n'ayant pas eu de succès et n'ayant rien gagné.

Parmi les passagers se trouvait un Américain, du nom de Williams, qui était toujours ivre, et chaque soir, au dîner, il disait : « Prenez cette bouteille de

Pommery 1911 et portez-la sur la table d'Isadora Duncan », à l'étonnement général.

A New-York, personne n'était venu au-devant de moi car mon câble n'avait pas été remis à cause de la guerre. Mais je téléphonai à un ami, Arnold Genter. Arnold n'est pas seulement un génie, c'est un sorcier. Il avait abandonné la peinture pour la photographie, mais sa photographie tenait de la sorcellerie et de la magie. Sans doute plaçait-il les gens devant l'appareil et prenait-il leur image, mais la reproduction qu'il en donnait n'était pas leur simple portrait, c'était la vision qu'il se faisait d'eux. Il fit de moi plusieurs photographies qui ne sont pas l'image de mon apparence physique mais l'expression de mon âme, et l'une d'elles est vraiment toute mon âme.

Il fut toujours mon ami le plus fidèle ; aussi, me trouvant seule sur le port je lui téléphonai. Quelle ne fut pas ma surprise d'entendre une voix familière, mais qui n'était pas la voix d'Arnold. C'était Lohengrin qui, par une étrange coïncidence, était justement venu voir Genter ce matin-là. Quand il sut que j'étais seule sur le quai, sans argent et sans amis, il me dit qu'il allait me rejoindre immédiatement.

Quelques minutes plus tard il était là. Quand j'aperçus sa grande silhouette pleine d'autorité, j'eus un étrange sentiment de confiance et de sécurité ; j'étais aussi heureuse de le voir qu'il l'était lui-même de me retrouver.

Entre parenthèses, on peut remarquer, dans cette autobiographie, que j'ai toujours été fidèle aux hommes que j'ai aimés, et je n'aurais jamais quitté aucun d'eux s'ils m'avaient été également fidèles. Ceux que j'ai aimés, je les aime encore, je les aimerai toujours. Si j'ai changé si souvent, je ne puis qu'accuser la légèreté des hommes et la cruauté du sort.

Ainsi, après ces désastreux voyages, j'étais ravie de

voir mon Lohengrin qui, une fois de plus, venait à mon secours. Avec son autorité ordinaire, il dégagea rapidement mes bagages de la douane ; nous allâmes ensuite à l'atelier de Genter et nous fûmes tous les trois déjeuner à Riverside Drive à un endroit qui domine le monument de Grant.

Nous étions, les uns et les autres, enchantés de nous retrouver ; nous bûmes force champagne et je sentis que mon retour à New-York était un heureux présage. L... était dans un de ses moments de générosité. Après le déjeuner, il se hâta d'aller louer le Metropolitan Opera et passa l'après-midi et la soirée à envoyer des invitations à tous les artistes pour une grande représentation de gala gratuite. Cette représentation fut une des plus belles réussites de ma vie. Tous les artistes, tous les acteurs et tous les musiciens de New-York étaient présents, et j'eus la joie de danser sans la hantise de la recette. A la fin de la soirée, bien entendu, comme je l'ai toujours fait pendant la guerre, je terminai par la *Marseillaise*, et je fus acclamée par une vibrante ovation en faveur de la France et des Alliés.

Je racontai à Lohengrin comment j'avais envoyé Augustin à Genève, et mes inquiétudes au sujet de mon école ; avec son extraordinaire générosité, il expédia par câble les fonds nécessaires pour la ramener à New-York. Mais hélas ! pour un certain nombre de mes élèves l'argent arriva trop tard. Trente des plus petites, par la directrice au cœur sec, avaient été renvoyées dans leurs familles. La dispersion de mon école, à laquelle j'avais sacrifié des années de travail, me fut très pénible, mais je fus un peu consolée par l'arrivée d'Augustin et de huit de mes enfants qui arrivèrent peu après.

Lohengrin continuait à être dans une de ses périodes de générosité les plus charmantes, il n'y avait rien de trop bon pour les enfants et pour moi. Il loua un grand atelier au bout de Madison Square Gardens, où nous

travaillions tous les après-midi. Le matin, il nous emmenait en auto pour de grandes promenades au bord de l'Hudson ; il avait un cadeau pour chacune, et la puissance magique de l'argent faisait de notre vie un enchantement.

Mais à mesure que le rigoureux hiver de New-York avançait, ma santé déclinait davantage. Lohengrin m'engagea à faire un voyage à Cuba, et il me fit accompagner par son secrétaire.

J'ai le souvenir le plus enchanteur de Cuba. Le secrétaire de Lohengrin était un jeune poète écossais, Alan Ross Mac Dongall. Ma santé ne me permit pas de donner de représentations mais nous passâmes trois semaines à La Havane, nous promenant en voiture le long de la côte, admirant les environs pittoresques. Je me rappelle un incident tragi-comique de notre séjour.

A environ deux kilomètres de La Havane, il y avait une ancienne léproserie entourée d'un haut mur. Mais le mur n'était pas assez haut pour nous empêcher de voir, par intervalles, un masque d'horreur qui se montrait. Les autorités finirent par comprendre combien il était malséant d'avoir cet hôpital à côté d'une station hivernale à la mode et décidèrent de le changer de place. Mais les lépreux refusèrent de s'en aller. Ils s'agripèrent aux portes, aux murs, quelques-uns grimpèrent sur le toit ; le bruit courut même que d'autres s'étaient échappés à La Havane, et s'y cachaient. Le déplacement de la léproserie me fit toujours l'effet d'une pièce étrange et bizarre de Maeterlinck.

Une autre maison que j'allai visiter était habitée par l'une des descendantes d'une des plus anciennes familles du pays, qui avait une passion pour les singes et les gorilles. Le jardin de la vieille demeure était plein de cages dans lesquelles la dame gardait ses favoris. Sa maison était une des curiosités du pays. Elle recevait les visiteurs avec la plus large hospitalité, accueillant

ses invités avec un singe sur l'épaule et tenant une gorille par la main. C'étaient les plus apprivoisés de sa collection, mais quelques-uns n'étaient pas aussi doux ; quand on passait près de leurs cages, ils secouaient leurs barreaux, poussaient des hurlements et faisaient des grimaces. Je demandai s'ils n'étaient pas dangereux ; elle me répondit nonchalamment qu'à part ceux qui s'échappaient parfois et qui tuaient un jardinier de temps à autre, ils étaient tout à fait inoffensifs. Cette réponse me causa un certain malaise et je fus heureuse quand vint l'heure de partir.

Le côté curieux de cette histoire est que cette femme était fort belle. Elle avait de grands yeux expressifs, était instruite et intelligente et savait réunir chez elle les esprits les plus distingués de la littérature et de l'art de tous les pays. Comment alors expliquer son affection fantastique pour les singes et les gorilles ? Elle me dit que, par testament, elle laisserait sa collection entière à l'Institut Pasteur pour des expériences en faveur du cancer et de la tuberculose, ce qui me sembla une façon singulière de témoigner à ses bêtes son affection après sa mort.

J'ai un autre souvenir intéressant de La Havane. Une nuit de fête, quand tous les cabarets et les cafés étaient bruyants d'animation, après notre tour habituel au bord de la mer et dans la pampa, nous arrivâmes à un café havanais typique ; il était environ trois heures du matin. On y trouvait l'habituel mélange de morphinomanes, de cocaïnomanes, des fumeurs d'opium, d'alcooliques et autres épaves. Nous prîmes place à une petite table dans la pièce basse, mal éclairée, enfumée, où mon attention fut attirée par un homme pâle, au regard d'halluciné, aux joues cadavériques et aux yeux féroces. De ses longs doigts fins il toucha le clavier du piano, et, à mon grand étonnement, j'entendis les préludes de Chopin joués avec une compréhension extraordinaire,

avec un véritable génie. Je l'écoutai quelque temps, puis m'approchai de lui, mais il ne put me dire que quelques mots incohérents. Mon geste avait attiré l'attention du café sur moi, et sachant que j'étais ici complètement inconnue, il me vint le désir fantastique de danser pour cet étrange public. Je drapai ma cape autour de moi, je donnai quelques instructions au pianiste, et je me mis à danser sur la musique d'un certain nombre de préludes. Graduellement, les buveurs du petit café devinrent silencieux, et comme je continuais à danser, non seulement je réussis à capter leur attention, mais beaucoup d'entre eux pleuraient. Le pianiste lui-même se réveilla de son engourdissement de morphinomane et se mit à jouer comme s'il avait été inspiré. Je continuai à danser jusqu'au matin et quand je partis, ils m'embrassèrent tous ; je me sentis plus fière que dans aucun théâtre, car j'avais trouvé la preuve de mon talent ; nul impresario, nul article de journal n'avait préparé l'attention du public.

Peu après, mon ami poète et moi, nous prenions le bateau de Floride et descendions à Palm Beach. De là, j'envoyai un télégramme à Lohengrin qui nous rejoignit au Breakers Hotel.

C'est alors qu'il commença à s'intéresser à Palm Beach, intérêt qui l'entraîna dans de vastes spéculations sur les terrains, en cette contrée au triste destin.

La plus terrible période d'un grand chagrin n'en est pas le début, quand le choc de la douleur nous jette dans un tel état d'exaltation que l'on en est comme anesthésié, mais c'est plus tard, bien plus tard, quand les gens disent : « Oh ! elle a surmonté sa peine ; elle va tout à fait bien maintenant ; elle a gagné la partie. » Quand on est, par exemple, à ce qu'on appelle un joyeux souper, et que l'on sent la douleur vous étreindre le cœur de sa main glacée, ou vous serrer la gorge de sa griffe brûlante. Le froid, le feu, l'enfer et le désespoir,

on veut tout surmonter, on lève son verre de champagne, on s'efforce d'étouffer sa misère dans toutes les formes de l'oubli possible, de l'impossible oubli !

Voilà où j'en étais alors réduite. Tous mes amis disaient : « Elle a oublié, elle a pris le dessus », alors que la vue de n'importe quel petit enfant qui entrait subitement dans la pièce en appelant : « Maman », me poignardait le cœur, tordait mon être tout entier d'une telle angoisse que mon cerveau ne pouvait qu'appeler le Léthé, l'oubli, sous quelque forme que ce fût, et dans cette horrible souffrance, j'aspirai à créer de la vie, à créer de l'Art. Ah ! comme j'envie la résignation de ces religieuses aux lèvres pâles qui prient, murmurant d'incessantes oraisons pendant toute la nuit devant des cercueils d'inconnus. Ces natures-là font l'envie des artistes qui se révoltent, qui crient : « Je veux aimer, aimer, créer de la joie, toujours de la joie. » Quel enfer !

Lohengrin amena avec lui à Palm Beach, le poète américain Percy Machaye ; un jour que nous étions tous réunis dans la vérandah, Lohengrin esquissa le plan d'une future école selon mes idées, et m'annonça qu'il avait acheté Madison Square Gardens, que c'était exactement ce qu'il fallait pour mon école.

Pleine d'enthousiasme pour le projet dans son ensemble, je ne tenais pourtant pas à inaugurer une si vaste institution en pleine guerre ; ma résistance irrita tellement Lohengrin qu'avec la même promptitude avec laquelle il avait acheté les Jardins, il en annula l'achat dès notre retour à New-York.

CHAPITRE XXXVIII

En 1917, je fis une autre tournée en Amérique. A cette époque, je croyais, comme beaucoup d'autres, que de la victoire des Alliés dépendait l'espérance de la liberté, de la régénération et de la civilisation du monde entier, aussi à la fin de chaque représentation dansais-je la *Marseillaise* que toute la salle suivait debout. Cela ne m'empêchait pas de donner mes concerts de musique de Richard Wagner, et je crois que tous les gens intelligents reconnaîtront que le boycottage des artistes allemands pendant la guerre fut une chose injuste et stupide.

Le jour où fut annoncée la révolution russe, tous ceux qui aiment la liberté furent remplis d'une joyeuse espérance, et le soir je dansai la *Marseillaise* avec le véritable esprit révolutionnaire dans lequel elle fut composée, puis je la fis suivre de mon interprétation de la *Marche Slave* qui contient l'*Hymne au Tsar*, et j'exprimai l'humiliation des serfs conduits à coups de fouet.

Cette antithèse, cette action contraire à la musique provoqua un orage parmi les auditeurs.

Il est étrange que dans toute ma carrière d'artiste, ce furent ces mouvements de désespoir et de révolte qui m'attirèrent le plus souvent. Dans ma tunique rouge,

j'ai constamment dansé la révolution et l'appel aux armes des opprimés.

Le soir de la révolution russe, je dansai avec une joie farouche. Mon cœur bondissait en moi à l'idée de la libération de tous ceux qui avaient souffert, qui avaient été torturés, qui étaient morts pour la cause de l'humanité. Il n'est pas étonnant que L..., qui assistait chaque soir dans sa loge à mes représentations, en conçût quelque inquiétude, et qu'il se demandât si cette école de grâce et de beauté dont il était le soutien ne pourrait pas devenir un véritable danger qui le conduirait, lui et ses millions, à l'anéantissement. Mais l'impulsion de mon art était trop forte ; je ne pouvais l'arrêter même pour plaire à celui que j'aimais.

Au cours de cette tournée, je me retrouvai près de ma ville natale, et un jour nous arrivâmes à Oakland. Juste avant mon arrivée, j'avais appris par les journaux la nouvelle de la mort de Rodin. La pensée que je ne reverrais plus jamais mon ami me fit verser tant de larmes qu'en apercevant les reporters qui m'attendaient sur le quai pour m'interviewer, pour éviter qu'ils ne vissent mes yeux gonflés, je me couvris le visage d'un voile de dentelle noire, ce qui fit écrire le lendemain aux journalistes que j'avais affecté un air mystérieux.

Il y avait dix-neuf ans que j'avais quitté San Francisco pour ma grande aventure, et vous pouvez deviner mon émotion en retrouvant ma ville natale où tout avait été complètement transformé par le tremblement de terre ; tout y était tellement différent que je pouvais à peine me reconnaître.

Quoique l'auditoire select et riche du Columbia Theatre fût des plus sympathiques et des plus avertis, ainsi que les critiques, je n'étais pas satisfaite ; je voulais danser pour le peuple sur une vaste scène. Mais quand je demandai le Théâtre Grec à cette intention, il me fut refusé. Pour quelle raison ? Y eut-il quelque

maladresse de mon impresario, quelque mauvaise volonté que je ne pouvais comprendre ? Je ne l'ai jamais su.

A San Francisco, je retrouvai ma mère que je n'avais pas vue depuis des années, car par une inexplicable nostalgie, elle ne voulait pas vivre en Europe. Elle me parut très âgée, très usée et un jour que nous déjeunions à Cliff House, en nous voyant dans une glace, je ne pus m'empêcher de comparer mon triste visage et les yeux hagards de ma mère aux deux âmes ardentes, partant pleines d'espérances, près de vingt ans auparavant, à la recherche de la gloire et de la fortune. Nous avions trouvé l'une et l'autre. — Pourquoi le résultat était-il si tragique ? Probablement parce que c'est la conclusion naturelle de la vie sur ce globe imparfait où les conditions les plus élémentaires sont hostiles à l'homme. J'ai rencontré dans ma vie beaucoup de grandes artistes, de gens intelligents, arrivés, mais aucun qui pût être appelé heureux, bien que certains essayassent de le faire croire. Derrière le masque, avec quelque clairvoyance, on devinait le même malaise, la même souffrance. Peut-être, dans ce monde, ce qu'on appelle le bonheur n'existe pas. Il n'y a que des moments heureux.

J'en eus de véritables à San Francisco quand je rencontrai l'âme-sœur en musique, le pianiste Harold Bauer. A mon grand étonnement, et à ma grande joie, il me dit que j'étais plus encore une musicienne qu'une danseuse, et que mon art lui avait fait comprendre le sens de passages énigmatiques de Bach, de Chopin et de Beethoven. Pendant quelques semaines inoubliables, nous connûmes la joie d'une merveilleuse collaboration artistique, car s'il m'assurait que je lui avais ouvert certains secrets de son art, il me révélait des interprétations du mien, auxquelles je n'avais jamais rêvé.

Harold avait mené une vie subtile, toute cérébrale,

au-dessus de la foule. Contrairement à beaucoup de musiciens, il ne se limitait pas à la seule musique, il savait goûter tous les arts, il avait une vaste connaissance de la poésie et de la philosophie la plus profonde. Quand deux passionnés du même idéal élevé de l'art se rencontrent, une certaine ivresse s'empare d'eux. Pendant des jours nous vécûmes dans cet état d'ivresse. Chacune de nos fibres frissonnait d'espérance, et quand l'un de nos espoirs se réalisait, nos regards se croisaient et notre joie atteignait un tel délire que nous en poussions des cris, de véritables cris de douleur !

— Avez-vous senti de telle façon cette phrase de Chopin ? — Oui, c'est bien cela, mais avec quelque chose de plus. Je vais interpréter le mouvement de ce passage. — Ah ! quelle réalisation ! Maintenant, je vais jouer pour vous. Ah ! quelle joie ! quelle joie divine !

Telles étaient nos conversations, qui descendaient à chaque instant plus profondément dans l'intelligence de cette musique que tous deux nous adorions.

Nous donnâmes ensemble une représentation au Columbia Theatre de San Francisco et je la considère comme un des plus heureux événements de ma carrière. Ma rencontre avec Harold Bauer me plaça une fois de plus dans cette incomparable atmosphère de lumière et de joie qui ne peut venir que d'une association avec de telles âmes rayonnantes. J'avais espéré que cela pourrait continuer, et que nous découvririons ensemble tout un nouveau domaine d'expression musicale. Mais hélas ! j'avais compté sans la censure du monde et la méfiance d'une épouse. Notre collaboration se termina par une séparation dramatique et forcée.

Pendant mon séjour à San Francisco, je m'étais liée d'amitié avec Redfern Mason, éminent écrivain et critique musical. Après l'un des concerts de Bauer, alors que nous étions tous réunis pour souper, il me demanda ce qu'il pourrait dire à San Francisco pour m'être

agréable ; en réponse je lui fis promettre qu'il m'accorderait ce que je demanderais, quoi que cela pût coûter.

Il promit, et prenant un crayon, j'écrivis un long éloge du concert de Bauer, prenant comme texte : « Quand ses doigts effleurent les touches d'ivoire. »

Redfern fut terriblement embarrassé, mais il était beau joueur, et quand l'article parut le lendemain sous son nom, tous ses collègues le taquinèrent sans merci sur sa soudaine passion pour Bauer. Mon aimable ami supporta stoïquement ces taquineries, et quand Bauer quitta San Francisco, il fut mon meilleur camarade et mon meilleur soutien.

En dépit de l'enthousiasme des auditoires selects qui remplissaient le Columbia, j'étais découragée de voir que ma ville natale ne répondait pas à l'appel que je lui avais adressé en faveur de mon école future. Mes imitatrices y étaient installées en foule, et déjà plusieurs écoles copiées sur la mienne existaient, qui semblaient satisfaire entièrement mes concitoyens ; ils semblaient craindre que le caractère plus fruste de mon art n'amenât qulque désastre. Mes imitatrices ne vendaient plus que de l'eau tiède, de l'eau sucrée. Elles avaient pris de mon travail ce qu'elles se plaisaient à appeler « l'harmonie et la beauté » mais elles avaient laissé de côté tout ce qu'il y avait de sévère, elles avaient omis en réalité le principe et le sens.

Dans un moment de prophétique amour pour l'Amérique, Walt Whitman dit : « J'entends chanter l'Amérique », et j'imagine l'hymne puissant que Walt entendait, venant des vagues du Pacifique, passant au-dessus des plaines, les voix s'élevant du chœur immense des enfants, des jeunes gens, des hommes et des femmes, et chantant la démocratie.

Quand je lus ce poème de Whitman, j'eus aussi une vision : la vision de l'Amérique dansant une danse qui serait l'expression digne du chant qu'entendit Whit-

man. Le rythme en serait puissant, comme les Montagnes Rocheuses, il en aurait les courbes et les mouvements. Il n'aurait rien de comparable au sautillement sensuel du jazz ; il serait comme la vibration de l'âme américaine aspirant vers les hauteurs, luttant pour s'élever vers une vie harmonieuse. Cette danse que j'entrevoyais n'aurait aucune trace de fox-trott ou de charleston ; ce serait comme le bondissement de l'enfant vers les sommets, vers l'avenir, vers une vision grandiose et nouvelle de la vie, qui serait l'expression même de l'Amérique.

J'ai souvent souri, mais d'un sourire ironique, quand j'entendais parler de ma danse « grecque », car j'en trouve moi-même l'origine dans les histoires que ma grand'mère irlandaise nous contait souvent. Elle nous disait comment elle avait traversé la plaine avec mon grand-père, en 49, dans un chariot fermé d'une bâche, (elle avait seize ans, lui vingt et un) ; comment son premier enfant naquit dans ce chariot pendant une célèbre bataille avec les Peaux-Rouges, et comment, quand les Indiens se furent enfuis, vaincus, mon grand-père mit sa tête à la porte de la voiture, ayant en main un fusil encore fumant, afin de saluer la venue de son nouveau-né.

Lorsqu'ils atteignirent San Francisco, mon grand-père bâtit une des premières maisons de bois ; et je me souviens avoir visité cette maison quand j'étais toute petite. Ma grand'mère, songeant à l'Irlande, avait l'habitude de chanter des chansons irlandaises et de danser des gigues irlandaises. Mais j'imagine que ces gigues irlandaises avaient emprunté un peu de l'âme héroïque des pionniers et de la bataille contre les Peaux-Rouges, sans doute, aussi, des gestes des Peaux-Rouges et un peu de l'esprit de ce Yankee Doodle que chantait mon grand-père le colonel Thomas Gray en revenant de la guerre civile. Il y avait de tout cela dans la gigue irlan-

daise de ma grand'mère ; elle me l'apprit ; j'y ajoutai mes aspirations personnelles de jeune Américaine, et finalement ma conception spirituelle de la vie d'après les vers de Walt Whitman. Voici donc l'origine de cette prétendue danse grecque que j'ai répandue dans l'univers entier.

Telle fut l'origine, la racine, mais plus tard, une fois en Europe, j'eus trois grands maîtres, les trois grands précurseurs de la Danse dans notre siècle : Beethoven, Nietzsche et Wagner. Beethoven créa la Danse en rythmes puissants, Wagner en formes sculpturales, Nietzsche la créa en esprit. Nietzsche fut le premier philosophe de la danse.

Je me demande souvent où est le compositeur américain qui entendra chanter l'Amérique de Walt, et qui écrira la véritable musique de la « danse américaine », musique sans jazz, dont le rythme ne prendra pas naissance au-dessous la taille, mais jaillira du plexus solaire, cette demeure temporelle de l'âme, vers la bannière étoilée du ciel qui, par-dessus les Plaines, les Sierras Nevadas, les Montagnes Rocheuses, s'étend du Pacifique à l'Atlantique. Je t'en supplie, jeune compositeur de mon pays, créé la musique de la danse qui exprimera l'Amérique de Walt Whitmann — l'Amérique d'Abraham Lincoln.

Il me semble monstrueux que l'on puisse croire que le rythme du jazz exprime l'Amérique. Le rythme du jazz exprime le sauvage de l'Afrique du Sud. La musique de l'Amérique serait entièrement différente. Elle est encore à écrire. Aucun compositeur n'a encore saisi ce rythme d'Amérique ; il est trop puissant pour les oreilles de la plupart des musiciens. Mais un jour il débordera sur la terre entière, tombera comme une pluie des vastes espaces célestes, et l'Amérique sera exprimée en une sorte de musique titanique qui formera une harmonie de son chaos, et les jeunes gens et les

jeunes filles aux longues jambes, à la santé joyeuse, danseront sur cette musique, non les convulsions hésitantes et simiesques du charleston, mais une envolée puissante, extraordinaire, qui montera plus haut que les Pyramides d'Egypte, plus haut que le Parthénon de Grèce, expression de beauté et de force telle qu'aucune civilisation n'en aura jamais connue de semblable. Et cette danse n'aura en elle rien de la vaine coquetterie du ballet, ou des sensuelles contorsions du nègre africain. Elle sera claire. Je vois la danse américaine, se tenant sur un pied au point le plus haut des Montagnes Rocheuses, les deux mains étendues de l'Atlantique au Pacifique, sa belle tête tournée vers le ciel, le front étincelant d'une couronne faite de millions d'étoiles.

Comme il est grotesque qu'on ait encouragé en Amérique des écoles de prétendue culture physique, de gymnastique suédoise, la méthode Dalcroze, les ballets ! Une véritable Américaine ne peut pas être une danseuse de ballet. Les jambes sont trop longues, le corps trop souple et l'esprit trop libre pour cette école de grâce affectée et de marche sur les orteils. Il est notoire que toutes les célèbres danseuses de ballet ont été des femmes petites aux membres courts ; une femme grande et fine ne dansera jamais le ballet. L'imagination la plus fantaisiste ne concevra jamais la Déesse de la Liberté exécutant ce ballet. Alors, pourquoi accepter cette école en Amérique ?

Henry Ford a exprimé le souhait que tous les enfants de la Cité Ford sachent danser. Il n'approuve pas les danses modernes, mais recommande qu'ils apprennent à danser les pas autrefois à la mode : la valse, la mazurka, le menuet. Mais les vieilles danses comme la valse et la mazurka ne sont que l'expression d'une sentimentalité maladive et romanesque que notre jeunesse a surmontée, et le menuet n'est que l'image de la servilité onctueuse des courtisans du temps de Louis XIV et des

jupes à paniers. Quels rapports ces mouvements ont-ils désormais avec la jeunesse indépendante d'Amérique ? Est-ce que M. Ford ne sait pas que les gestes ont autant d'éloquence que les mots ?

Pourquoi nos enfants devraient-ils plier le genou dans cette danse fastidieuse et servile, le menuet, ou tourner dans le labyrinthe de la fausse sentimentalité de la valse ? Qu'ils avancent plutôt à longues enjambées, par sauts et par bonds, le front haut, les bras largement étendus, qu'ils traduisent en dansant le langage de nos pionniers, le courage de nos héros, la Justice, la Bonté, la Pureté de nos grands hommes d'État et tout l'amour, toute la tendresse de nos mères. Quand les petits Américains danseront ainsi, la danse fera d'eux des êtres magnifiques, dignes de porter le nom de la plus grande des démocraties.

Ce sera véritablement la danse de l'Amérique.

Quand je revins à New-York, Lohengrin donna une fête chez Shery en mon honneur. Elle commença par un dîner, se continua par des danses jusqu'à un souper de choix. A cette occasion, il me fit cadeau d'un splendide collier de diamants. Je n'avais jamais désiré de bijoux, et n'en avais jamais porté, mais il fut enchanté que je lui promisse de poser ces diamants autour de mon cou. Vers le matin, après que des flots de champagne eurent, sans arrêt, désaltéré les invités, et que mon propre cerveau fut devenu de moins en moins lucide sous l'influence des plaisirs et de l'ivresse, j'eus la malencontreuse idée de montrer le tango apache comme je l'avais vu danser à Buenos-Ayres, à un superbe jeune homme qui était là. Tout à coup, je sentis mes cheveux empoignés par une main de fer, ma tête et celle du jeune homme furent choquées l'une contre l'autre, puis je fus précipitée à l'autre bout de la pièce où je me heurtai contre le mur et tombai à terre, la figure ensanglantée. Je levai les yeux vers L... : il était dans

une rage folle et hurlait des insultes au-dessus de ma tête blessée. Je fus si indignée de cette injustice que je me levai, et, arrachant le collier de diamants de mon cou, je le lui lançai à la face. Les invités qui étaient restés, pendant cette scène, pétrifiés et consternés, glissaient maintenant dans toutes les directions, sur le parquet de la salle de bal, à la recherche des diamants.

Ce fut la seule circonstance de ma vie où je portai ce malheureux collier, car, peu après cet incident, dans un autre accès de colère, L... disparut. Il me laissait avec une note d'hôtel formidable et toutes les dépenses de mon école sur les bras. Après l'avoir en vain appelé à mon secours, je portai le fameux collier de diamants au Mont de Piété et ne le revis jamais.

Je me retrouvai donc comme une épave à New-York, sans ressources, à la fin de la saison, où aucune activité n'était plus possible. Heureusement, j'avais encore un manteau d'hermine et une merveilleuse émeraude que L... avait achetée à un fils de maharajah qui avait perdu tout son argent à Monte-Carlo. On racontait qu'elle venait de la tête d'une idole fameuse. Je vendis le manteau à une célèbre soprano, l'émeraude à une autre soprano également célèbre, et je louai une villa à Long Beach pour l'été afin d'y installer mes élèves en attendant l'automne où je pourrais sans doute recommencer à gagner de l'argent.

Avec mon imprévoyance habituelle, une fois que j'eus assez de fonds pour la villa, l'auto et les besoins journaliers, je me souciai peu de l'avenir. Comme j'étais pratiquement sans le sou, il aurait été, sans aucun doute, plus sage de transformer le produit de la vente des fourrures et des bijoux en actions et en obligations, mais cette pensée ne me vint même pas et nous passâmes tous un été assez agréable à Long Beach, recevant comme toujours beaucoup d'artistes.

Parmi les invités qui restèrent plusieurs semaines avec

nous, était le génial violoniste Isaye, dont l'archet merveilleux enchantait matin et soir notre villa.

Nous n'avions pas de studio, mais nous dansions sur la plage ; nous donnâmes une grande fête en l'honneur d'Isaye qui en fut ravi comme un enfant.

Mais, ainsi que c'était à prévoir, après les plaisirs de cet été, quand nous retournâmes à New-York, je me trouvai sans argent pour recommencer la saison. L'ennui et l'abandon de Lohengrin me contrariaient tellement que je décidai de repartir pour l'Europe.

CHAPITRE XXXIX

Il y a des jours où ma vie me semble une légende dorée parsemée de pierres précieuses, un champ printanier où chatoient une multitude de fleurs à peine écloses, un matin radieux dont les heures sont parées d'amour et de joie ; il y a des jours où je ne trouve pas de mots pour exprimer mon extase et ma joie de vivre ; des jours où mon école me semble un rayon de génie, où je crois que son succès, bien qu'impalpable, est immense, où mon art est une résurrection. Mais il y a des jours, au contraire, où passant en revue mon existence, je ne suis remplie que d'un dégoût profond, d'une sensation de vide absolu. Le passé ne me semble qu'une série de catastrophes, l'avenir une calamité fatale, et mon école une hallucination enfantée par un cerveau de démente.

Où est la vérité d'une vie humaine ? Qui peut la découvrir ? Dieu lui-même serait embarrassé. Au milieu de cette angoisse et de ce bonheur, de cette laideur et de cette pureté lumineuse, ce corps de chair se sent dévoré du feu de l'enfer ou transporté par l'héroïsme et la beauté. Où est la vérité ? Dieu seul le sait, ou le diable, mais j'imagine qu'ils sont tous deux également stupéfaits.

Certains jours, mon esprit est comme un vitrail à

travers lequel j'aperçois des beautés merveilleuses et fantastiques, des formes splendides, des couleurs follement riches ; à d'autres jours, je ne vois qu'à travers des glaces ternes et grises un amas d'immondices qui s'appelle la Vie.

Que ne pouvons-nous pénétrer en nous-mêmes et en extraire des pensées comme le plongeur ramène les perles à la surface — précieuses perles enfermées dans le silence des coquilles comme nos pensées sont enfouies dans les profondeurs de notre subconscient !

Après le long combat livré pour garder intacte mon école, seule, le cœur las, découragée, je désirais retourner à Paris, où il me serait possible de tirer quelque argent de ma propriété. Mary, qui revenait d'Europe, me téléphona du Billmore. Je la mis au courant de mon état et elle me dit : « Mon grand ami, Gordon Selfridge, part demain. Si je le lui demande, je suis sûre qu'il prendra votre billet. »

J'étais si lasse de lutter, si excédée de mon séjour en Amérique que j'accueillis l'idée avec joie ; le lendemain matin je quittais New-York. Mais la malchance me poursuivait : la première nuit, me promenant sur le pont, toutes lumières éteintes à cause de la guerre, je tombai dans une ouverture du pont d'une hauteur de quinze pieds environ et me blessai sérieusement. Gordon Selfridge mit très galamment à ma disposition pour le voyage sa cabine et son amitié, et fut en vérité aussi bon pour moi que charmant. Je lui rappelai ma première visite, seize ans plus tôt, quand, petite fille affamée, j'étais venue lui demander de me prêter de l'argent pour m'acheter une tunique de danse.

Pour la première fois je rencontrais un homme d'action. J'étais étonnée de la correction de sa vie en comparaison des artistes et des rêveurs que j'avais connus ; il aurait presque pu être d'un autre sexe, tant mes amants, à côté de lui, semblaient efféminés.

J'étais toujours en la société d'hommes plus ou moins neurasthéniques, qui passaient sous l'empire de la boisson du plus profond désespoir à une joie soudaine, tandis que Selfridge avait la plus extraordinaire, la plus constante gaieté que j'aie jamais rencontrée, et comme il ne buvait jamais une goutte de vin, ma surprise était extrême, car je n'avais jamais pu imaginer que la vie en elle-même pût paraître une chose agréable. Il m'a toujours semblé que l'avenir ne contenait que quelques rares rayons de joie éphémère issus de l'art ou de l'amour, tandis que cet homme trouvait le bonheur dans le simple fait de vivre.

Quand j'arrivai à Londres, souffrant toujours de ma chute, je n'avais pas assez d'argent pour continuer sur Paris ; je pris donc un logement dans Duke Street, et télégraphiai à différents amis de Paris, mais je ne reçus aucune réponse, probablement à cause de la guerre. Je passai quelques semaines terribles et sombres dans ce triste appartement, complètement à la dérive. Seule et malade, sans un sou, mon école détruite et cette interminable guerre qui semblait devoir durer toujours ! J'avais pris l'habitude de m'asseoir la nuit près de ma fenêtre sans lumière et de suivre les raids aériens ; je souhaitais qu'une bombe tombât sur moi et mît fin à ma détresse. Le suicide est si tentant ! J'y ai souvent pensé, je l'ai même parfois essayé, mais quelque chose me retenait. Si l'on trouvait chez les pharmaciens des pilules de mort, comme on trouve des seringues de Pravaz, j'imagine que tous les intellectuels disparaîtraient en une nuit...

Je câblai en vain à L... et ne reçus aucune réponse. Un impresario avait organisé quelques représentations pour mes élèves, qui désiraient faire une carrière en Amérique. Elles voyagèrent par la suite sous le nom de Danseuses d'Isadora Duncan, mais rien ne me revint sur le bénéfice de ces tournées. Je me trouvais dans une

situation désespérée quand je rencontrai par hasard un homme charmant qui faisait partie de l'ambassade de France. Il vint à mon secours et me ramena à Paris. Je pris une chambre au Palais d'Orsay et j'eus recours à des usuriers pour obtenir les fonds qui m'étaient nécessaires.

Chaque matin, à cinq heures, nous étions éveillés par le brutal bombardement de la grosse Bertha, digne et sinistre début qui continuait par l'annonce de nouvelles terribles du front : mort, carnage, boucherie, remplissaient ces heures misérables et la nuit recommençait le sifflement avertisseur des raids aériens.

Un heureux souvenir de cette époque est ma rencontre du fameux « as » Garros dans une maison amie, un soir; il joua du Chopin et je dansai; puis il me ramena à l'hôtel, à pied, de Passy au quai d'Orsay. Il y avait, à ce moment-là, un raid aérien que nous suivîmes des yeux, et sous lequel je dansai, place de la Concorde ; assis sur le rebord d'un bassin de fontaine, Garros m'applaudissait, ses mélancoliques yeux noirs éclairés par les fusées qui tombaient tout près de nous. Il me dit pendant cette nuit qu'il ne cherchait et désirait que la mort. Peu de temps après, l'ange des Héros vint le prendre et l'emporta bien loin, bien loin de cette vie qu'il n'aimait pas.

Les jours passaient dans une affreuse monotonie. J'aurais volontiers été infirmière, mais je compris la futilité de me mettre sur les rangs quand les candidates attendaient déjà en files serrées. Je décidai donc de retourner à mon art, quoique mon cœur fût si lourd que je me demandais si mes pieds pourraient en supporter le poids.

Il y a un chant de Wagner que j'aime : c'est l'*Ange*. Il montre une âme triste et désolée que visite un ange de lumière ; c'est un ange de lumière qui pénétra dans mes ténèbres quand Walter Rummel, le pianiste, vint me voir avec un de ses amis. Lorsqu'il entra je crus

voir l'image du jeune Liszt descendre de son cadre, si grand, si mince, avec un front immense et des yeux comme des sources de lumière. Il joua pour moi. Je l'appelai mon archange. Nous travaillâmes dans le foyer du théâtre que Réjane avait gracieusement mis à ma disposition, et pendant les bombardements de la grosse Bertha, et parmi l'écho des nouvelles de la guerre, il me jouait *Les Pensées de Dieu dans la solitude* de Liszt et *Saint François parlant aux oiseaux* ; je composai de nouvelles danses inspirées par ces morceaux, danses tout inspirées de prière, de douceur et de lumière ; et une fois de plus mon esprit revint à la vie, ressuscité par les mélodies célestes qui chantaient sous ses doigts. Ce fut le commencement du plus sacré et du plus pur amour de ma vie.

Personne n'a jamais joué de Liszt comme mon archange parce qu'il était visionnaire. Il voyait par delà les notes écrites le sens profond du délire, du délire qui s'entretient quotidiennement avec les anges.

Il était toute douceur et toute bonté, et cependant la passion brûlait en lui. Il exécutait les actes d'amour dans un délire qui s'imposait à lui. Ses nerfs le consumaient malgré son âme rebelle. Il ne donnait pas libre cours à la passion avec l'ardeur spontanée de la jeunesse ; son aversion, au contraire, était aussi évidente que le désir irrésistible qui le possédait. Il était comme un saint qui aurait dansé sur un brasier de charbons ardents. Aimer un tel homme est aussi dangereux que difficile. L'aversion de l'amour peut facilement se transformer en haine contre l'agresseur.

Qu'il est étrange, qu'il est terrible d'atteindre un être humain à travers l'enveloppe de la chair et de trouver une âme — à travers cette enveloppe de chair de rencontrer le plaisir, la sensation, l'illusion ! Ah ! par dessus tout, l'illusion de ce que les hommes appellent le Bonheur — à travers l'enveloppe de chair, à travers

l'apparence, l'illusion, de trouver ce que les hommes appellent l'Amour.

Le lecteur ne doit pas oublier que ces mémoires portent sur de nombreuses années, et que chaque fois qu'un nouvel amour venait à moi, sous la forme d'un démon ou d'un ange, ou simplement d'un homme, je croyais que le dernier était le seul que j'attendais depuis longtemps, que cet amour serait la résurrection définitive de ma vie. Mais l'amour n'apporte-t-il pas toujours cette certitude ? Chacune de mes histoires d'amour aurait pu faire un roman ; elles se terminèrent toutes mal. J'ai toujours attendu celle qui se terminerait bien, ou plutôt qui durerait toujours, toujours — comme au cinéma.

Le miracle de l'amour est la variété des thèmes et des clés dont il dispose ; l'amour d'un homme comparé à celui d'un autre peut être aussi différent que le sont la musique de Beethoven et celle de Puccini, la femme est l'instrument qui vibre sous les doigts de ces joueurs mélodieux. Une femme qui n'a connu qu'un homme est comme quelqu'un qui n'a jamais entendu qu'un genre de musique.

L'été s'avançait et nous cherchâmes une retraite tranquille dans le Midi. Là, près du port de Saint-Jean, au cap Ferrat, dans un hôtel presque désert, nous installâmes notre studio dans un garage vide, et toute la journée et tous les soirs, il jouait une musique céleste et je dansais.

Quelle période divine ! Embellie par mon archange, entourée par la mer, ma vie était toute musique. J'étais heureuse comme les élus du rêve catholique envolés vers le ciel. Quel balancier que la vie ! Plus la souffrance est profonde, et plus haute est l'extase, plus on s'enfonce dans la tristesse, mieux on rebondit vers la joie !

De temps en temps nous sortions de notre retraite pour donner une représentation au bénéfice des mal-

heureux ou un concert pour les blessés, mais le plus souvent nous étions seuls, et à travers la musique et l'amour — à travers l'amour et la musique — mon âme habitait les plus hauts sommets du bonheur.

Dans une villa voisine vivaient un vénérable prêtre et sa sœur, madame Giraldy. Il avait été Père Blanc dans le Sud-Africain. Ils étaient nos seuls amis, et je dansais souvent pour eux la sainte musique de Liszt. Mais, vers la fin de cet été, nous trouvâmes un studio à Nice, et quand l'Armistice fut proclamé, nous retournâmes à Paris.

La guerre était finie. Nous assistâmes au défilé de la Victoire sous l'Arc-de-Triomphe. Récemment, dans un salon parisien, j'entendis un jeune poète déclamer des vers à sa bien-aimée. Parmi d'autres vers jaillirent ces mots : « Ah ! cet Arc-de-Triomphe de tes jambes ! »

Nous vîmes donc la victoire défiler sous l'Arc-de-Triomphe et nous criâmes : « Le monde est sauvé ». Alors nous étions tous poètes. Hélas ! le Poète à son réveil songe au pain et au fromage dont a besoin sa bien-aimée, ainsi le monde ne s'éveilla que pour penser aux nécessités commerciales.

Mon archange me prit la main et nous allâmes à Bellevue. La maison tombait en ruines. « Pourquoi ne la reconstruirions-nous pas ? » Et nous passâmes des mois trompeurs à nous efforcer de trouver les fonds pour cette tâche impossible.

A la fin nous fûmes persuadés de l'impossibilité d'aboutir et nous acceptâmes une offre raisonnable d'achat du gouvernement français qui jugeait que cette grande maison ferait une superbe usine à gaz asphyxiants en vue de la prochaine guerre. Après avoir vu mon Dionysion transformé en un hôpital pour les blessés, j'étais destinée à l'abandonner pour qu'il devînt une fabrique d'instruments de guerre. Quel dommage ! La vue était si belle !

Quand la vente en fut accomplie et la monnaie en banque, j'achetai une maison rue de la Pompe ; cette maison était l'ancienne Salle Beethoven ; j'y fis mon studio.

Mon archange avait un sens exquis de la pitié délicate. Il comprenait tout le chagrin qui rendait mon cœur si lourd et qui me valait tant de nuits d'insomnie et de larmes. Alors il me regardait avec des yeux si pleins de tendresse et de lumière que mon âme était réconfortée.

Dans notre studio nos deux arts se mêlaient d'une manière merveilleuse. Sous l'influence de son amour ma danse se spiritualisait. Il fut le premier à m'initier à la pleine spiritualité des ouvrages de Franz Lizst dont nous composâmes un récital entier. Dans cette tranquille atmosphère de la Salle Beethoven, je commençai aussi les études de quelques grandes fresques en mouvement et en lumière, que je voulais tirer de *Parsifal*.

Nous passâmes là des heures bénies, nos âmes amies portées par la force mystérieuse qui nous possédait. Souvent pendant que je dansais et qu'il jouait, tandis que j'élevais les bras et que mon âme s'échappait de mon corps dans la longue envolée des accords argentés du Graal, il nous semblait que nous avions créé une entité spirituelle distincte de nous, et, pendant que les sons et les gestes s'envolaient vers l'Infini, un autre écho nous répondait d'en haut.

Dans la force psychique de ce moment musical, nos deux esprits accordés dans la sainte énergie de l'amour, nous étions à la frontière d'un autre monde. Nos auditeurs sentaient la force de ce pouvoir combiné, et souvent flottait dans la salle une atmosphère morale curieuse que je ne connaissais pas avant. Si, mon archange et moi, nous avions poursuivi plus loin nos études, sans doute serions-nous arrivés à la création spontanée de mouvements d'une telle force spirituelle que nous au-

rions apporté une révélation au monde. Comme il est navrant qu'une passion terrestre ait mis fin à cette sainte poursuite de la beauté la plus haute. Car, ainsi que dans la légende, l'homme n'est jamais satisfait, il ouvre la porte à la mauvaise fée qui introduit toutes sortes de peines; ainsi, au lieu de me contenter de jouir du bonheur que j'avais trouvé, mon désir de reconstituer mon école me reprit et je câblai à mes élèves restées en Amérique.

Lorsqu'elles m'eurent rejointe, je rassemblai quelques fidèles amis et je leur dis : « Allons à Athènes, vers l'Acropole, car nous pouvons encore fonder une école en Grèce. »

Comme les intentions sont mal interprétées ! Un journaliste du *New Yorker* parla de ce projet en disant : « Son extravagance ne connaissait pas de bornes... et, commençant à Venise, elle est allée jusqu'à Athènes. »

Hélas ! mes élèves arrivèrent, jeunes, jolies et auréolées par le succès. Mon Archange les vit et tomba : il tomba amoureux de l'une d'elles.

Comment décrire ce voyage qui fut pour moi le calvaire de l'amour ? Au Lido, où nous séjournâmes quelques semaines, puis sur le bateau qui nous menait en Grèce, j'acquis l'assurance de cette passion qui me gâta à jamais la vue de l'Acropole au clair de lune ; nos étapes furent les stations de mon calvaire d'amour.

CHAPITRE XL

A notre arrivée à Athènes, tout semblait sourire à mon école. Grâce à l'amabilité de Venizelos, le Zappéion fut mis à ma disposition. Nous y installâmes notre studio et j'y travaillai chaque matin avec mes élèves, m'efforçant de leur inspirer une danse digne de l'Acropole. J'avais conçu le projet d'entraîner un millier d'enfants pour de grandes fêtes dionysiennes que nous devions monter dans le Stade.

Chaque jour nous allions à l'Acropole, et, me souvenant de la première visite que j'y avais faite en 1904, c'était pour moi un spectacle infiniment émouvant que de voir les formes juvéniles de mes élèves réalisant maintenant, par leurs danses, une part au moins du rêve que j'avais fait quinze ans auparavant. Maintenant que tout semblait indiquer que la guerre était finie, j'allais enfin pouvoir créer mon École si longtemps souhaitée à Athènes.

Mes élèves, qui étaient arrivées d'Amérique avec une certaine affectation et un certain maniérisme qui me déplaisaient, les perdirent bientôt sous le radieux ciel d'Athènes, devant le spectacle vivifiant des montagnes, de la mer et de l'Art.

Le peintre Edward Steichen, qui faisait partie de

notre groupe, fit des études ravissantes de l'Acropole et du théâtre de Dionysos, qui annonçaient déjà les visions splendides que j'avais hâte de créer en Grèce.

Nous trouvâmes Kopamos en ruines, habité par des bergères et leurs troupeaux de chèvres de montagnes, mais, intrépide, je décidai de déblayer le sol et de rebâtir la maison. On se mit à l'ouvrage sur-le-champ. Les décombres accumulés pendant des années furent enlevés, et un jeune architecte se chargea de placer des portes, des fenêtres et un toit. Nous étendîmes un tapis de danse dans la haute pièce commune : un piano y fut même apporté. Là, chaque après-midi, avec la vue somptueuse du soleil qui se couchait derrière l'Acropole, répandant sur la mer ses rayons de pourpre et d'or, mon archange nous jouait une musique magnifique et chaude : du Bach, du Beethoven, du Wagner, du Liszt. Dans la fraîcheur des soirs nous couronnions nos fronts de pâles fleurs de jasmin que les petits Athéniens vendent dans les rues, et nous allions au Cap Phalène dîner au bord de la mer.

Mon archange, parmi cette troupe de jeunes femmes couronnées de fleurs, ressemblait à Parsifal dans le jardin de Kundry ; mais je commençai à remarquer dans son regard une expression nouvelle, plus terrestre que céleste. J'avais cru notre amour tellement invulnérable derrière ses remparts spirituels qu'il me fallut un certain temps pour que la vérité s'imposât à moi, pour que je visse que les ailes étincelantes de mon archange s'étaient transformées en deux bras ardents capables de saisir et d'étreindre un corps de Dryade. Toute mon expérience ne me servit à rien ; le choc fut terrible. Alors une souffrance insupportable me posséda : malgré moi j'épiais les signes de leur amour grandissant et je sentais parfois avec horreur s'éveiller en moi un démon qui ressemblait au démon du meurtre. Un soir, au coucher du soleil, alors que mon archange, qui de

plus en plus ressemblait à un être humain, venait de finir la grande marche du *Götterdämmerung*, et que les dernières notes s'envolaient pour se mêler aux rayons de pourpre du soleil, je vis soudain la rencontre de leurs regards, brillant d'une flamme égale dans la rougeur du crépuscule.

Je fus saisie d'une telle fureur que j'en demeurai moi-même épouvantée ; je me sauvai et toute la nuit j'errai parmi les collines voisines de l'Hymette, en proie à un désespoir frénétique. Certes j'avais déjà connu dans ma vie ce monstre aux yeux verts dont les griffes éveillent les pires souffrances, mais jamais je n'avais ressenti une aussi violente fureur. Je les aimais l'un et l'autre et je les haïssais en même temps, et je commençais à comprendre ces malheureux qui, poursuivis par l'inimaginable torture de la jalousie, donnent la mort à ceux qu'ils aiment.

Afin d'éviter d'en arriver à cette extrémité, je pris avec moi un petit groupe d'élèves et mon ami Edward Steichen ; nous montâmes par la route merveilleuse qui traverse l'antique Thèbes et va jusqu'à Chalcis, où je vis les sables d'or sur lesquels je m'étais représenté les Vierges de l'Eubée dansant en l'honneur des noces malheureuses d'Iphigénie.

Mais, pour l'instant, toutes les gloires de l'Hellade ne pouvaient détruire le démon infernal qui me possédait, qui me représentait constamment l'image des deux amants laissés à Athènes, qui me rongeait le cœur et le cerveau comme un acide ; en revenant je les aperçus tous les deux sur le balcon qui s'étendait devant les fenêtres de notre chambre, radieux de jeunesse et d'amour partagé, et je me sentis plus misérable encore.

Je ne puis plus aujourd'hui comprendre une telle possession, mais à ce moment-là j'étais sa prisonnière, il m'était aussi impossible de lui échapper que de se défaire de la fièvre scarlatine ou de la petite vérole.

Cependant je poursuivais mon enseignement et mes projets d'école à Athènes, dont l'avenir paraissait favorable. Le ministre Venizelos les encourageait, et ils éveillaient chez le peuple d'Athènes un véritable enthousiasme. Un jour nous fûmes invités en l'honneur de Venizelos et du jeune roi à une grande démonstration qui eut lieu au Stade. Cinq mille personnes y prirent part, ainsi que toute l'Église grecque, et quand le jeune roi et Venizelos entrèrent dans le Stade, ils furent l'objet d'une immense ovation. La procession des Patriarches, dans leurs robes de brocart, raides sous leurs broderies d'or et brillant au soleil, fut une vision éblouissante.

Quand j'entrai à mon tour dans le Stade, vêtue de mon peplum aux draperies souples, et suivie par un groupe de vivantes Tanagras, l'aimable Constantin Melas vint à ma rencontre et me présenta une couronne de lauriers, en me disant :

« Vous nous ramenez, Isadora, l'immortelle beauté de Phidias et l'époque de la grandeur de la Grèce. »

Je lui répondis :

« Ah ! aidez-moi à former un millier de danseuses magnifiques qui danseront dans le Stade d'une manière si incomparable que le monde entier viendra ici pour les contempler, étonné et ravi. »

Comme j'achevais ces mots, je remarquai que l'archange tenait avec délices la main de sa bien-aimée ; mais je n'éprouvai aucune colère. Que sont les mesquines passions humaines, pensai-je, en face de ma grande vision ? Et je les contemplai avec amour en leur pardonnant. Mais le soir même, quand sur le balcon je vis leurs deux têtes réunies, se dessinant devant la lune, je redevins la proie de ces mesquines passions humaines : elles firent lever en moi une telle tempête que je m'enfuis au hasard, rêvant d'un suicide digne de Sapho du haut des rochers du Parthénon.

Nul mot ne peut exprimer la souffrance du feu qui

me consumait, et la douce beauté de ce qui m'entourait ne faisait que rendre mon malheur plus intense. Il ne semblait pas y avoir d'issue à ma situation. Les complications d'une passion mortelle pouvaient-elles nous faire abandonner les plans immortels d'une grande collaboration musicale ? Pouvais-je davantage renvoyer mon élève de l'école où elle avait été élevée ? Et pourtant voir quotidiennement leur amour et me retenir de hurler ma douleur me semblait presque impossible. C'était en fait une impasse. Restait la possibilité de m'élever vers des hauteurs spirituelles dominant tout, mais, malgré mon malheur, l'exercice constant de la danse, et les longues excursions dans la montagne, et l'eau froide de la mer où je nageais tous les jours me donnaient un appétit fort vif, une violence d'émotion terrestre difficile à contrôler.

Ainsi, pendant que je m'efforçais d'enseigner à mes élèves la Beauté, le Calme et l'Harmonie, j'étais intérieurement torturée par le plus mortel tourment. Où cette situation nous aurait-elle conduits ? Je ne sais.

Ma seule ressource était de cacher ma peine sous le masque d'une gaieté exagérée et de noyer chaque soir mes souffrances dans les vins capiteux de Grèce, tandis que nous soupions au bord de la mer. Il y avait peut-être une solution plus noble, mais je n'étais pas capable de la trouver. Quoi qu'il en soit, telles sont mes pauvres expériences humaines ; je tente de les transcrire ici. Qu'elles en vaillent ou non la peine, peut-être enseigneront-elles aux autres « ce qu'il ne faut pas faire ». Mais chacun, sans doute, cherche à éviter les tourments qui le guettent, de la seule façon dont il dispose. Cette situation impossible se termina par un étrange coup du sort ; il suffit de la morsure d'un petit singe malicieux, morsure qui fut fatale à la vie du jeune roi.

Pendant plusieurs jours le petit souverain se maintint entre la vie et la mort, puis vint la triste nouvelle de son

décès, suivi d'un soulèvement et d'une révolution tels que le départ de Venizelos et de son parti fut une fois de plus jugé nécessaire. Notre propre départ s'imposa du même coup, car nous étions venus sur l'invitation de l'ancien ministre, et nous fûmes victimes de la situation politique.

Ainsi tout l'argent que j'avais dépensé pour rebâtir Kopamos et pour arranger le studio fut perdu ; nous fûmes tous forcés d'abandonner le rêve de fonder une école à Athènes et nous prîmes le bateau pour retourner à Paris, en passant par Rome.

Quel étrange et inquiétant souvenir me laisse cette dernière visite à Athènes en 1920, et le retour à Paris, et mes tristesses retrouvées, et la séparation finale, et le départ de mon archange et de mon élève qui me quittaient aussi pour toujours. J'avais eu beau être la victime, elle semblait croire le contraire et me reprocha mes sentiments et mon manque de résignation.

Quand enfin je me trouvai seule dans cette maison de la rue de la Pompe, avec sa salle Beethoven toute prête pour la musique de mon archange, mon désespoir fut indescriptible. Je ne pus davantage supporter la vue de la maison dans laquelle j'avais été si heureuse ; j'avais envie de la quitter, de quitter cette terre, car je croyais que le monde et l'amour étaient morts pour moi. Combien de fois au cours d'une existence n'en arrive-t-on pas à cette conclusion ! Pourtant, si nous pouvions voir de l'autre côté de la colline, nous apercevrions une vallée de fleurs et de félicité qui nous attend. Tant de femmes surtout s'imaginent qu'après quarante ans la dignité de la vie doit exclure l'amour. Comme elles ont tort ! Quel mystère que de sentir vivre son corps au long de l'étrange voyage que nous faisons ici-bas !

Tout d'abord le corps gracile, timide, tremblant de la jeune fille que j'étais et sa métamorphose en hardie amazone. Puis la Bacchante couronnée de pampres,

abreuvée de vin, qui tombe sans force, sans résistance sous les lèvres du satyre, puis la poussée, l'épanouissement, le développement de la chair douce, de la chair voluptueuse, les seins qui deviennent si sensibles à la moindre émotion d'amour qu'ils font passer à travers le système nerveux tout entier des torrents de plaisir ; le sexe qui se transforme en une rose épanouie dont les pétales de chair se referment avec violence sur leur proie. Je vis dans mon corps comme un esprit dans un nuage — un nuage de feu rose et de frissons voluptueux.

Quel non-sens de ne jamais chanter que l'amour et le printemps. Les couleurs de l'automne sont plus éclatantes, plus variées, et les joies en sont mille fois plus puissantes, plus terribles, plus belles. Combien je plains ces pauvres femmes dont la foi pâle, étroite, leur fait écarter le don magnifique et généreux de l'automne de l'amour. Telle fut ma pauvre mère ; elle dut à ce préjugé absurde de voir vieillir son corps à une époque de la vie où il aurait pu être magnifique. Si je fus ainsi la proie timide, puis la Bacchante agressive, maintenant je me referme sur mon amant comme la mer sur un nageur téméraire, l'étreignant, l'encerclant, l'engloutissant dans des flots de nuages et de feu.

Au printemps de l'année 1921 je reçus le télégramme suivant du gouvernement des Soviets :

« Le gouvernement russe seul peut vous comprendre, venez chez nous : nous ferons votre école. »

D'où venait ce message ? De l'Enfer ? Non — mais de ce qui y ressemble le plus, de ce qui représente l'enfer en Europe, du gouvernement soviétique de Moscou. Et, regardant ma maison vide, vide de mon archange, vide d'espérance et d'amour, je répondis :

« Oui, j'irai en Russie, j'enseignerai vos enfants, à la seule condition que vous me donniez un studio et l'argent indispensable pour travailler. »

La réponse fut « oui » ; un jour donc, je me trouvai

à bord d'un bateau sur la Tamise, quittant Londres pour Reval, peut-être pour Moscou.

Avant de quitter Londres j'allai voir une diseuse de bonne aventure qui me dit : « Vous partez pour un long voyage. Vous aurez d'étranges aventures, vous aurez des soucis, vous vous marierez... »

Au mot de mariage je l'interrompis en riant : « Moi, moi, qui ai toujours été contre le mariage ! Je ne me marierai jamais. » La sorcière répondit : « Attendez et vous verrez. »

Pendant le voyage j'avais ce sentiment de détachement d'une âme après la mort, qui va vers une autre sphère. Je pensais laisser derrière moi pour toujours les formes de la vie européenne. Je croyais sincèrement que l'état idéal conçu par Platon, Karl Marx et Lénine avait maintenant par quelque miracle été créé sur terre. De toute l'énergie de mon être, déçue dans mes tentatives faites en Europe pour réaliser mes rêves d'art, j'étais prête à pénétrer dans le domaine idéal du communisme.

Je n'avais emporté aucune robe avec moi. Je me voyais passant le reste de ma vie vêtue d'une blouse de flanelle rouge parmi des camarades habillés avec une égale simplicité et remplis d'amour fraternel.

A mesure que le bateau avançait vers le Nord, je regardais derrière moi avec dédain et pitié les vieilles institutions et les vieilles coutumes de l'Europe bourgeoise que je quittais. J'allais être une camarade parmi des camarades, j'allais, suivant un vaste plan, travailler pour cette génération d'hommes. Adieu inégalité, injustice et brutalité du vieux monde qui rendirent mon école impossible.

Quand enfin le bateau arriva, mon cœur eut un grand battement de joie ; voici, pensais-je, le « nouveau monde » magnifique qui vient d'être créé ; voici le « Monde des camarades » ; voici le rêve qui fut conçu dans la tête de Bouddha ; le rêve aperçu à travers les

mots du Christ ; voici le rêve qui a été l'espérance suprême de tous les grands artistes ; le rêve que Lénine, par magie, a transformé en réalité. J'entrais maintenant dans ce rêve pour que mon travail et ma vie comptassent désormais parmi les merveilles promises.

Adieu vieux monde ! C'est un Monde Nouveau que je saluais !

Le manuscrit de ce livre a été achevé par Isadora Duncan au début de l'été 1927, quelques mois avant l'accident d'automobile où elle devait trouver la mort. Les détails de sa fin tragique survenue à Nice le 14 septembre 1927 ont été relatés par les journaux du lendemain :

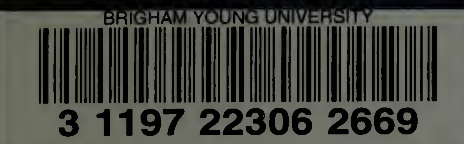
Hier au soir, Isadora Duncan partit se promener dans une auto de course. Mais l'écharpe qu'elle portait autour du cou, et qui d'abord flottait derrière elle, se prit soudain à la roue arrière et s'y enroula. Sans qu'elle pût ni appeler ni faire un geste, Isadora fut serrée si violemment qu'elle succomba presque aussitôt, étranglée. Mais l'écharpe la tirant toujours, son corps bascula et finit par tomber sur la chaussée de la promenade des Anglais, On la releva abîmée, couverte de poussière et de sang...

(*Petit Parisien*, 15 septembre 1927.)

Isadora Duncan n'a pas eu le loisir de relire des épreuves ni de corriger son manuscrit. Nous présentons ces mémoires tels qu'ils ont été écrits. Ils se terminent avec le départ d'Isadora Duncan pour la Russie en 1921. C'est à Moscou qu'elle fit la connaissance du poète Serge Essenine. Ils se marièrent et après avoir parcouru ensemble l'Europe et les Etats-Unis, ils retournèrent en Russie. Les époux se séparèrent bientôt : Isadora Duncan revint en France, pour habiter Nice. Serge Essenine se remaria et finit par se suicider en décembre 1925 dans un hôtel de Leningrad.

Isadora Duncan avait formé le projet d'écrire sous le titre de « Mes deux années en Russie Bolchevique » un complément à ses mémoires. La mort a empêché la réalisation de ce dessein.

ACHEVÉ D'IMPRIMER
LE 25 AVRIL 1928
PAR EMMANUEL GREVIN
A LAGNY-SUR-MARNE


BRIGHAM YOUNG UNIVERSITY
3 1197 22306 2669